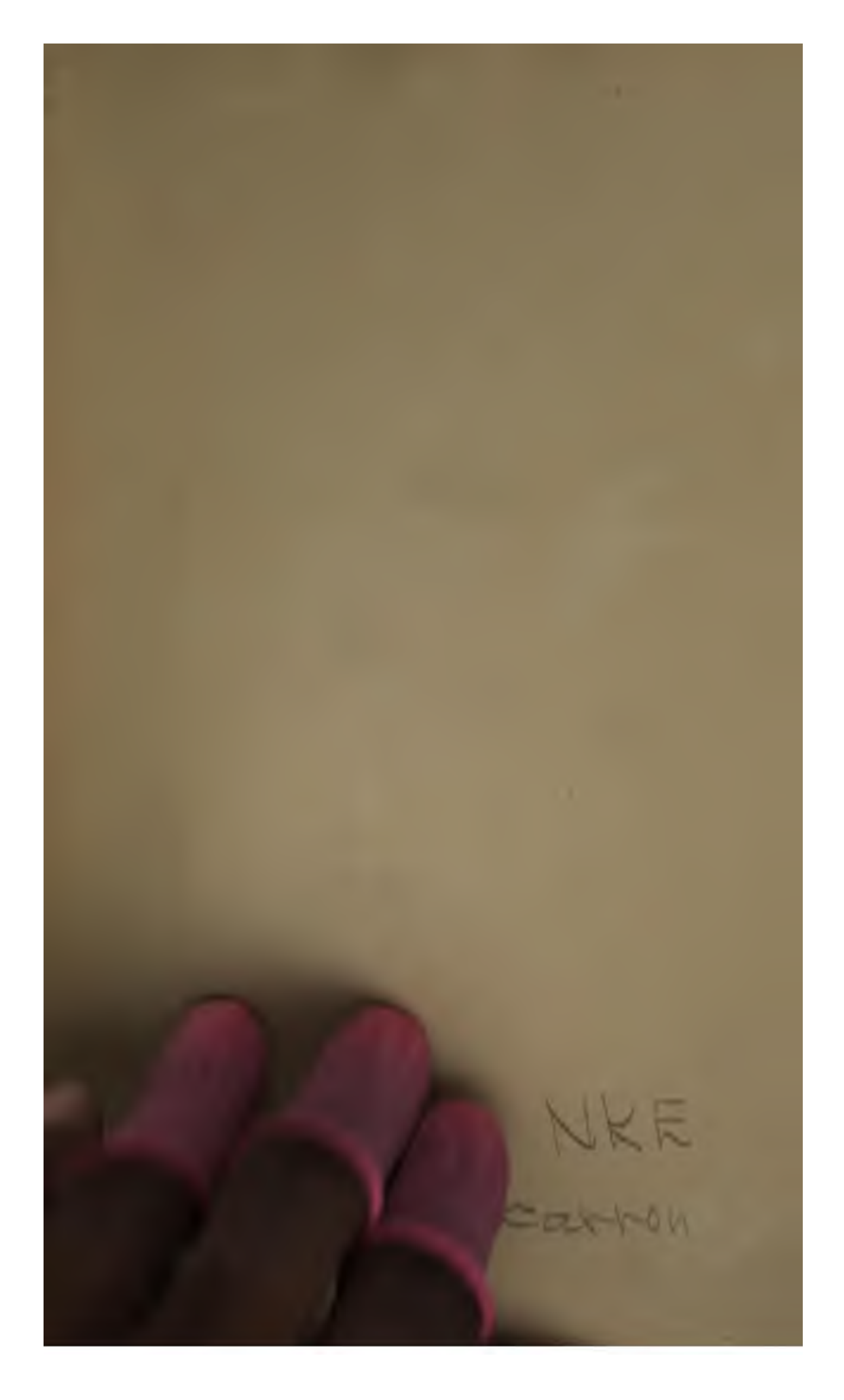

NKF

ŒUVRES
DE
SCARRON.

TOME CINQUIEME.

Ce volume contient ;

Les deux suites du Virgile travesti.

Le Typhon, ou la Gigantomachie.

ŒUVRES

DE

SCARRON.

NOUVELLE ÉDITION,

Plus correcte que toutes les précédentes.

TOME CINQUIEME.

A PARIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN.

M. DCC. LXXXVI.

A SON ALTESSE ÉLECTORALE
DE BAVIERE.

MONSEIGNEUR,

C'est abuser des momens précieux de ***VOTRE ALTESSE ÉLECTORALE****, que de lui présenter la suite du* Virgile Travesti *en vers burlesques. Cette maniére d'écrire tombe en friche dans la République des Lettres, et n'a presque plus de partisans. Si par malheur* ***VOTRE ALTESSE ÉLECTORALE*** *lui refuse sa protection, le pieux Ænée n'a qu'à renoncer à la glorieuse entreprise de voir son cher Ascagne, l'original parfait des enfans gâtés, sur le trône de ce bon pays de Cocagne qu'arrose le Tybre. C'est dans cette vive appréhension,* ***MONSEIGNEUR****, (quoique foible imitateur de l'illustre Scarron, qui a si heureusement commencé l'embarquement de ce*

pieux seigneur) que j'ose supplier VOTRE ALTESSE ÉLECTORALE de le protéger. C'est l'unique moyen de lui épargner les nouvelles occasions de guerre qu'il va courir parmi les savans; celle des critiques n'est pas la moins périlleuse. Cependant, MONSEIGNEUR, ce bon sire m'assure qu'il trouvera moins de peine à se défendre contre les prétendus beaux génies du siécle, si VOTRE ALTESSE ÉLECTORALE ne l'abandonne pas, qu'il n'en trouva à terrasser son irréconciliable rival, le redoutable Turnus. C'est, MONSEIGNEUR, la grace que je prends la liberté de demander à VOTRE ALTESSE ÉLECTORALE pour ces restes infortunés de la grandeur de l'ancienne Troye, dont Ænée et sa suite sont les seuls flambeaux. Joignez-y, s'il vous plaît, celle de me croire avec un très-profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ÉLECTORALE,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,
MOREAU DE BRASEI.

AVERTISSEMENT.

AMI lecteur, on dit que pour se conformer à la mode, il vous faut une préface toute des plus amples, afin de vous prévenir en ma faveur. Oh ! comment diable voulez-vous que je m'y prenne pour vous faire trouver bon ce que je sais que vous trouverez mauvais, quand ce ne seroit que pour vous donner dans le monde un air de critique ou de bel-esprit, c'est la même chose ? Ma foi, à bon marché faire, la meilleure préface que je puisse vous donner est dans mon exorde. Au surplus, si vous êtes connoisseur, vous excuserez un homme qui a la rage d'être auteur. Si vous ne l'êtes pas, tant pis ; outre que vous voudrez qu'on croye le contraire, c'est que vous donnerez la torture à mon livre pour vouloir contrefaire le savant. Croyez-moi, mon cher lecteur, en ce cas n'achetez pas cette suite du *Virgile Travesti :* si cependant vous en avez fait la folie, ne regrettez pas votre argent, mais vengez-vous de cette inutile dépense, en destinant ce livre, malheu-

reux de ne pas vous plaire, à l'usage qui convient aux mauvais livres. Voilà, mon cher et bien-aimé lecteur, tout ce que vous aurez de moi, après l'assurance certaine que je vous donne que je ſuis tout à vous.

LE

VIRGILE TRAVESTI.

CONTINUATION

DU LIVRE HUITIÈME.

O le nigaud, le polisson,
Le grand benêt, le limaçon,
Plus froid que la plus froide glace !
Crois-tu pouvoir remplir la place
De l'inimitable Scarron ?
Veux-tu passer pour fanfaron ?
Pour un poëte ridicule,
Plus opiniâtre que mule ?
C'est bien à toi, chétif balon,
De vouloir au sacré valon
Incorporer ta corpulence,
Après un auteur d'importance ;
Auteur plaisant, mais renommé,
De tous savans fort estimé,
Que le roi vit toujours sans peine,
Et même avec plaisir la reine :
Aussi-bien que des courtisans,
Des chanceliers, des présidens,
Des ducs et maréchaux de France,
Il fut louangé d'abondance.
Il brilla chez les Hollandois,
Les Allemands, les Suédois,
Chez les latins, gens pacifiques,
Gens naturellement comiques,
Aimans la vie et le repos,
Laissans la guerre à faire aux sots.
Son nom fut jusqu'en Valaquie,
Dans l'Archipel, dans la Turquie ;
Où l'on dit que le grand-seigneur,
Quand il est dans sa belle humeur,

Ou bien sur sa chaise percée,
Chaise souvent favorisée,
Prend un Virgile dans sa main,
Pour se tenir l'esprit serein,
Et toujours le nourrir de joye.
Là, sa belle ame se déploye,
Et se fait connoître en détail,
Par l'un ou l'autre soupirail.
Chez le grand Cham de Tartarie;
Et chez le Czar de Moscovie,
Chez le Perse et chez l'Indien,
Chez l'Arabe et l'Egyptien,
Enfin dans la machine ronde,
Qui comprend l'un et l'autre monde,
Scarron de tous est honoré,
Chéri, couru, même admiré.
Eh! tu voudrois, ne t'en déplaise,
Comme un Jean-logne, ou comme un Blaise;
Sur l'Hélicon en idiot
Te manifester pour un sot,
Pour un Iroquois, un sauvage,
En suivant si grand personnage,
En imitant si digne auteur,
Du boufonisme, tout l'honneur?
As-tu pour la plaisanterie
Un fond de polissonnerie
Tout prêt dans ton petit cerveau,
Assez gaillard, assez nouveau,
Pour ne pas craindre une déroute,
En voulant marcher sur sa route?
Crois-moi, garde tes quolibets,
Tes rebus et tes sobriquets
Pour les habitans de la Seine
Fréquentans la Samaritaine.
Est-ce à toi, Poëte crotté,
De te donner la liberté
D'entrer en lice avec ton maître?
Sans toi l'on voit ici paroître
Assez d'auteurs sifflés, bernés,
Assez d'imprimeurs ruinés,
Assez d'ouvrages méprisables,
Assez de livres pitoyables....
Alte là, monsieur l'orateur,
Vous êtes de mauvaise humeur;

Vous me prenez pour une cruche,
Pour un pied plat, pour une autruche,
Un idiot, un sot enfin,
Concedo : rien n'est si certain.
Savez-vous ce que je sais faire ?
Si je sais parler, ou bien braire ?
Si mon esprit est de travers ?
Si je sais mal tourner un vers ?
De Scarron, ce grand personnage,
Je connois trop bien le ramage,
Pour me flatter de réussir
En le suivant dans mon loisir.
Il faudroit, la peste me tue,
Avoir tout-à-fait la berlue,
Autrement perdu la raison,
Et me donner pour un oison.
Je ne suis pas encor si bête,
Si sot, si dépourvu de tête ;
Je ne suis pas des partisans
De la fumée et de l'encens,
Pour encenser ainsi ma veine ;
Je ne bus jamais d'hipocréne,
Et je m'en tiens à l'hypocras,
Boisson des dieux dans leurs repas ;
Autrement de la malvoisie,
Ou nectar, à la fantaisie
De celui qui veut en parler.
Pour ma rate désopiler,
Je veux chanter d'un ton grotesque,
Suivant de loin le ton burlesque
De Scarron, maître dans cet art,
De l'Ænéide plus du quart,
Car c'est le tiers que je veux dire.
Muse qui m'excitez à rire,
Muse boufonne, prenez soin
De votre éléve en ce besoin !
Courage, petite bavarde,
Mon amour et mon égrillarde !
Recherchez votre belle humeur ;
Il s'agit de me faire honneur,
Et de me mettre sur la trace
Qui conduisit sur le parnasse
Cet esprit rare et merveilleux,
Toujours gai, jamais songe creux,

Ce maître en fait de parodie,
Qui chez Evandre, en Arcadie,
Laissa le pieux Ænéas
Prendre un tantinet ses ébats,
Et ménager une alliance
Dont il avoit grande espérance.
Donnez-moi le tout et le ton
Propres pour le conteur boufon;
Plus une dose de mémoire,
Pour prendre le fil de l'histoire
Où, ce facétieux humain
A voulu rester en chemin.
Je crois que ce fut dans un temple,
Où ce Troyen montra l'exemple,
Prenant en main un encensoir
Qu'il ne put mettre à son devoir.
Car en ébranlant la machine,
Il avoit sur sa droite échine,
Même par-dessus les autels,
Versé les charbons immortels,
Dont il avoit percé la nape
Du très-vénérable Esculape:
Ou bien celle d'un autre dieu
Que l'on révéroit dans ce lieu:
Car dans toute cette Italie
Grande fut toujours la folie,
Comme la superstition,
Qui paroît à chaque action.
Du temple il fut se mettre à table,
Où, d'un air tout-à-fait aimable,
Il fit les honneurs du festin
Qu'Evandre donna ce matin.
Il but toujours à tasse pleine,
Fit le boufon, et la Syréne,
Chanta la petite chanson,
N'épargna Cloris ni Fanchon,
Dans les contes qu'il fit pour rire.
S'il ne fut pas jusqu'à médire,
Peu s'en fallut, je le sais bien,
Quoique Maron n'en dise rien.
Après le pieux fils d'Anchise,
Fut vîte changer de chemise,
Se donner deux coups de rasoir,
Sur ses souliers mettre du noir,

De la poudre sur sa perruque,
Et son rabat blanc sur sa nuque.
Pour se préparer au départ,
Car il se faisoit déjà tard,
Il ordonna qu'à fond de cale
On fermât son sac et sa mâle;
Son pot à pisser tout fin neuf,
Et cinq ou six livres de bœuf,
Pour faire du bœuf à la mode,
Selon l'usage et la méthode
Des cuisiniers de ce tems-là.
Puis tout courant il s'en alla
Faire ses adieux dans la ville,
Ce qui n'étoit pas fort utile;
Car quoiqu'il ne fût pas connu,
Il vit le gros et le menu.
Ensuite il fut en diligence
Etaler sa vive éloquence
Au bon roi des Arcadiens,
L'assurant qu'il auroit des siens
Aussi grand soin que de sa troupe;
Qu'en tout tems ils auroient la soupe,
Et bon pain de munition;
Enfin avec attention,
Il fut ravitailler sa gourde,
Et paya ce roi d'une bourde,
Ou d'un compliment d'amitié,
Dont il ne tint pas la moitié.
La bourde étoit une assurance
D'une éternelle bienveillance,
D'une sincére et tendre ardeur
Qu'il disoit sentir dans son cœur
Pour le généreux prince Evandre.
N'est-ce pas erreur de prétendre
En ces tems-là, comme en ceux-ci,
De trouver un fidéle ami?
Force dehors, force grimace,
Embrassade dans la bonace;
Mais le vent vient-il à changer,
Peut-on prévoir d'être en danger
De servir un jour de ressource
Par son crédit ou par sa bourse?
Adieu la tendresse et l'ami:
Heureux s'il n'est pas ennemi,

Et si refusant ses services,
Il ne rend pas mauvais offices.
Le bon monarque Evandre crut
Dans ce tems-là ce qu'il voulut:
Comme il n'est pas fort nécessaire
Que j'en fasse ici mon affaire,
Retournons à notre Troyen,
Qui des mieux trouva le moyen
D'enjoller ce roi d'Arcadie
Par sa charmànte mélodie.
Il en eut bel et bon renfort,
Avec quoi marchant vers le port,
Il mit ses troupes en bataille,
Près du revers de la muraille,
Pour leur éviter les gros vents
Qu'il faisoit sur mer dans ce tems.
Pendant que son infanterie
Et toute son artillerie,
J'entends celle de ce tems-là,
Comme béliers, *et cætera*,
Ainsi que des harengs en caques,
Dans des vaisseaux et des caraques
S'arrangeoit pour se mettre en mer,
En attendant la pleine mer,
Afin de commencer voyage,
Notre Ænéas fait du rivage
Partir huit ou dix escadrons
De cuirassiers, de lancerons,
Tant des troupes Etruriennes,
Que Toscanes, Arcadiennes.
Chacun portoit botte de foin,
Pour s'en servir dans le besoin,
Avec un picotin d'avoine,
Peut-être une once de bétoine
Pour prendre en guise de tabac,
Quand on coucheroit au bivouac.
Après l'exercice, les marches,
Evolutions, contre-marches,
Achate et le brillant Pallas
Accompagnérent Ænéas,
Qui de crainte d'une déroute,
Toujours répétoit ce qu'en route
Chaque chef devoit observer,
Pour qu'en ordre on pût arriver.

Vous dirai-je que dans la plaine
Les habitans tous hors d'haleine
Vinrent faire tristes adieux,
Chagrin au cœur, larmes aux yeux,
A leurs parens, à leurs confréres?
On voyoit là péres et méres,
Le verre et la bouteille en main
Avec une croûte de pain,
Buvant tous le vin de partance,
En racontant leur doléance.
Marche, fut dit de main en main,
Puis le tout se mit en chemin,
En témoignant brillante joye
D'être utile aux restes de Troye.
Ænéas retournant au port,
Résolu de monter son bord,
Vit de loin sur une riviére,
Un bois de forme irréguliére,
Richement muni de lapins,
Quoique ce ne fût que sapins.
Ce bois formant une colline,
Fut jadis par dame Sabine,
D'où nous vient le peuple Sabin,
Consacré pour le dieu Silvain.
Tarcon sous son épais feuillage
S'alongeant jusques au rivage,
Y campoit avec tous les siens,
A gauche des Etruriens:
Ænéas pour sa bien-venue,
Vouloit le passer en revue,
Et le faire marcher au port,
Afin de revirer de bord:
Dame Vénus, sa bonne mére,
Lui paroissant dans l'atmosphére,
Jambe de çà, jambe de là
Sur un nuage, lui parla
En ces termes pleins de tendresse:
Mon cher fils, je tiens ma promesse,
Point de chagrin, point de souci,
Ta bonne mére en ce lieu-ci
Va te niper de bonnes armes,
Qui coûteront un jour des larmes
Aux ennemis de ton repos,
Qui ne feront pas de vieux ós,

Si, malgré le destin contraire,
Ils se font toujours une affaire
D'empêcher que chez le Latin,
Naturellement fagotin,
Tu ne puisses prendre racine,
Ni mettre en repos ton échine.
C'est mon époux le dieu Vulcain,
Qui forgea de sa propre main
Ce brillant attirail de guerre,
Qui n'a pas son pair sur la terre.
Suis donc le conseil de Vénus,
Et va, mon fils, trouver Turnus:
Avec lui combats et ferraille,
Tête à tête, ou bien en bataille,
Sans craindre que ce gros vilain
Puisse jamais percer ton sein
Avec sa tranchante allumelle.
Va-lui ravir cette pucelle,
Cette fille du roi Latin,
Malgré l'effort du Laurentin.
Après ces mots, d'une accolade,
Pour dire mieux, d'une embrassade
Elle honora son digne fils;
Puis sous un chêne vis-à-vis
Elle attacha ces belles armes,
La cuirasse, la cotte-d'armes,
Le casque, avec le baudrier,
Le sabre et le grand bouclier,
Dont Ænéas, par parenthése,
En fut si fort transporté d'aise,
Que, sans savoir ce qu'il faisoit,
Il rioit, chantoit et dansoit
Une espéce de sarabande,
Qui pour-lors fut de contrebande
Tant et si mal il la dansa.
Dame Vénus voyant cela,
Lui laissa passer sa folie,
Pour un général peu jolie.
 Après qu'Ænéas eut dansé
A-peu-près comme un insensé,
Il prit ce casque si terrible,
Qui devoit être si nuisible
A ses ennemis les Latins,
Les Rutulois, les Laurentins.

Il portoit une grosse aigrette
Plus reluisante que sa brette,
D'un beau rouge imitant le feu,
Finissant par un ruban bleu;
Je ne sais pas s'il fut céleste,
S'il fut turquin, point ne conteste
En ce que je ne sais pas bien,
Car mon Virgile n'en dit rien.
Il prit après la grande épée
Que Vulcain avoit bien trempée
Dans de bon vinaigre rosat,
Pour qu'elle eût couleur d'incarnat.
Ensuite il vint à la cuirasse,
La peste! c'étoit une masse
D'un airain tout des plus pesans,
Des mieux granés, des plus luisans,
Presque de couleur du nuage
Dans lequel Phébus fait voyage,
Quand il veut priver les humains
De ses rayons doux et benins.
Il la prit avec sa bretelle,
Et la mit sur son escarcelle.
Il examina les cuissars,
Les gantelets et les brassars,
Qu'il trouva de mode nouvelle,
Tirant sur couleur isabelle,
Fabriqués d'un riche métail,
Et rehaussé par-tout d'émail.
Un peu trop lourde étoit la lance,
Quoiqu'elle eût fort belle apparence.
Splendide étoit le baudrier.
Mais l'ouvrage du bouclier
Etoit la huitiéme merveille,
D'une beauté, mais sans pareille,
Difficile à mettre en écrit,
A-moins d'un transcendant esprit.
Vulcain de deviner se pique:
Aussi dans sa vaste boutique
Avoit-il sur ce bouclier,
Pour faire valoir son métier,
Mis l'arbre généalogique,
En ouvrage à la mosaïque,
De tous descendans d'Iülus,
A commencer par Romulus,

Ce bon et brave gentilhomme,
Qui fut le vrai parrain de Rome,
De Rome qu'on chomme aujourd'hui
Comme la nourrice et l'étui
De tant de braves capitaines,
De tant et tant de têtes pleines
De grand savoir en bien, en mal,
De Rome cet original
De bonnes, de mauvaises choses,
Où des montagnes sont encloses;
Dont le grand et vaste circuit
Demande un jour, même une nuit,
Des plus grandes qui soit au monde,
Pour en faire au juste la ronde:
Mais revenons au bouclier
Qu'il faut ici versifier,
Pourvu pourtant que je le puisse,
Sans que mon esprit s'étourdisse,
Sans que j'en perde la raison,
Et que rime vienne à foison.
D'abord paroissoit une louve,
Qui deux petits marmousets couve:
Cette louve faisoit le tronc
De cet arbre si gros, si long,
Qui fait la généalogie
D'Ascagne, qui s'est élargie
D'une toise, voire de deux,
En hommes vaillans, généreux.
Ces deux marmousets, quoique fréres;
Furent cependant deux faux fréres,
Différens d'esprit et d'humeur,
Et n'avoient pas le même cœur.
Le cadet fut nommé Romule,
Il tenoit un peu de la mule,
Ce que l'on connut quand Remus,
Son aîné portant nez camus,
Fut par lui mis tout en javelle,
Au sujet de mince querelle
Entr'eux deux pour les fondemens
D'une enceinte de bâtimens;
Un docteur qui feroit l'habile,
Diroit une enceinte de ville;
Mais pour moi qui ne le fais pas,
De bâtimens je fais grand cas:

espérance
lence
Romain ;
en gredin
t plus de maître ;
en paroître,
ulat
éclat.
ve Horace
la trace,
d'un pont ;
t un bond,
iant de colére ;
tout sévére.
autrement,
ne au même instant ;
Clélie ;
la folie
dans l'eau ;
belle peau
ge
sauvage ;
mme le grivois ;
land minois.
siége,
dru cortége
court chemin ;
n parchemin.
ers la cime,
avantissime
l'airain,
me main
pirole ;
la boussole ;
les Gots,
Visigots :
je vous prie ;
enterie
t endroit ;
emin tout droit ?
je vous jure,
jure

Puisque vos méres sont en vie :
Humanisez-vous, je vous prie,
Il n'en sera ni plus, ni moins,
Si vous savez tenir vos coins.
L'esclave gentille et fringuante
En dansoit des pas de courante,
Chantoit, liberté ! liberté !
Reprenoit un air de fierté,
Faisoit contorsions et mines
Toutes aimables, toutes fines.
Mais péres et fréres hurloient,
Et déjà leurs armes prenoient,
Dont il s'ensuivit grosse guerre,
Qui long-tems occupa la terre.
Tout près de cet enlévement
On voyoit faire le serment
D'une étroite et longue alliance,
Qui fut depuis de conséquence,
Entre les sujets du Sabin
Et ceux de ce fier Carabin,
De Romulus ou de Romule,
Qui fit lui-même la formule
D'un traité de bonne amitié,
Dont je dirois bien la moitié
Du contenu, si plus ne passe,
Car depuis long-tems je ramasse
Les articles de bout en bout :
Mais le tems qui dévore tout,
M'en a privé d'une partie,
Lui qui n'est pas à garantie
Sujet en aucune façon,
N'est-ce pas une trahison
Insouffrable, même fort noire,
De nous enlever de l'histoire
plus sûrs et meilleurs lambeaux,
tant et tant de grands cerveaux
nt dérangés la cervelle
errer cette parcelle,
n, satisfaisant leurs esprits,
it brillé dans leurs écrits ?
mains gardérent les filles
gré de leurs familles,
les gardérent sans bien,
me pour dot n'eut rien :

Ce

Ce qui dans le tems où nous sommes,
N'accommoderoit pas les hommes,
Grands épouseurs, si gros argent
De la fille est le contingent.
Là plus haut dans un réceptacle,
Paroissoit le triste spectacle
Ordonné par Hostilius,
Touchant le traître Mesius;
Qui, sans rougir, tourna casaque
A ce Romain dans une attaque,
Faisant la guerre aux Fidénats
Les inventeurs des cadenats,
Dont il fut par quatre haridelles
Mis en quatre égales parcelles,
Qui le mirent au rang des morts
En partageant ainsi son corps.
A gauche paroissoit l'histoire,
Que force gens ont peine à croire,
Du redoutable Porsena,
Que dans sa fureur assena,
D'intention, le fier Scévole;
Ce n'eût pas été poire molle,
Si sa dague eût bien rencontré,
Il l'auroit du moins éventré,
Ce qui n'auroit pour sa tripaille
En vérité rien fait qui vaille.
Il rebroussa pourtant chemin,
En menant avec lui Tarquin,
Dont on conte histoire plaisante;
A mon sens trop réjouissante,
Pour ne la pas coucher ici,
En détail un peu retréci.
On conte donc qu'une Lucréce
Belle, mais faisant la diablesse,
La cruelle et revêche aussi,
Avoit à ce tyran transi
En plein donné dans la visiére,
Contrefaisant la minaudiére,
Et croyant que ce fier Tarquin
Du moule de son casaquin
Lui feroit dans un hyménée
Sentir le poids quelque journée.
Parbleu! la belle mit auprès,
Dont s'ensuivit fatal décès,

A-peu-près de cette manière.
Soit qu'elle fît toujours la fiére,
Chose rare dans ce tems-ci,
Où pour un simple grand-merci,
Souvent la plus fiére donzelle,
Encor mieux que la moins cruelle,
De l'amour prend une leçon,
Et laisse comme à l'abandon,
Aller au matou son fromage,
Ce qui dérange le ménage,
Met le désordre à la maison :
Encor veut-on avoir raison,
Et suivre des autres la trace,
Tant on a poussé loin l'audace ;
Et tant le sexe féminin
Est devenu doux et benin.
Bref notre vestale Lucréce
Fit, ou ne fit pas la tigresse ;
C'est ce qu'on n'a pu bien savoir,
Comme bientôt vous l'allez voir.
Tarquin n'en voulut pour épouse,
Quoique de fois bien dix ou douze
Il lui parlât de son amour,
Sans aucun espoir de retour.
Piqué de perdre son amorce,
Soit de gré, soit de vive force,
Ce tyran voulut par honneur,
Cueillir le premier cette fleur,
Dont Lucréce faisoit parade ;
Tant y a qu'elle eut bonne aubade.
Peut-être bien qu'il l'effleura,
Car la belle se perfora,
Ou d'un couteau trancha sa vie,
Que ce Tarquin avoit salie
Par cet endroit déshonorant :
Si ce fut après, ou devant,
C'est un point obscur dans l'histoire :
Ce que je sais, c'est qu'à sa gloire
Rome fit dresser des autels,
Pour qu'à l'avenir les mortels,
Charmés d'un si sensible exemple,
Vinssent l'honorer dans son temple.
Mais retournons à Porsena :
Avec lui Tarquin s'en alla,

Ayant perdu toute espérance
De rétablir sa corpulence
Sur l'éclatant trône Romain ;
D'où Rome l'avoit en gredin
Chassé, ne voulant plus de maître ;
Ce que Rome fit bien paroître,
Etablissant le consulat
Qui se soutint avec éclat.
On voyoit là le brave Horace
Suivre de Porsena la trace,
Faire sauter l'arche d'un pont ;
Dont ce Porsena fit un bond,
Mais un bond par tant de colére,
Qui lui rendit l'air tout sévére.
Il bondit donc bien autrement,
Quand il vit presque au même instant,
L'intrépide et fiére Clélie,
A ses yeux faire la folie
De passer à nage dans l'eau ;
Pour conserver sa belle peau
De la libidineuse rage
De ce tyran brute et sauvage ;
Toujours prêt, comme le grivois,
De brusquer un friand minois.
Là Porsena léve le siége,
Et fait marcher son dru cortége
Chez lui par le plus court chemin ;
Pour conserver son parchemin.
  Sur le bouclier vers la cime,
Le dieu Vulcain, savantissime
En l'art de buriner l'airain,
Avoit de sa crasseuse main
Mis Manlius au Capitole,
De Rome autrefois la boussole ;
Qui le gardoit contre les Gots,
Les Gaulois, ou les Visigots :
N'est-ce pas tout un, je vous prie ;
De-peur que d'une menterie
On ne m'accuse en cet endroit ;
Moi qui suis mon chemin tout droit ?
J'aurois vrai chagrin, je vous jure,
Si j'allois faire telle injure
A la savante antiquité,
Sans demander la vérité.

Là paroissoit du roi Romule
Le donjon et son vestibule,
Le tout couvert modestement
De chaume : mais si simplement,
Qu'il eût passé pour l'apanage
De plus d'un vacher de village,
Encor dirois-je d'un hameau,
Tant ce donjon paroît peu beau.
Sur la face on voyoit une oye,
Battant l'aîle en signe de joye,
Ou de chagrin, de voir les Gots,
Tous bien faits, bien sur leurs ergots,
Grands cheveux blonds, belle parure,
Sur leurs habits bonne dorure,
Tous des mieux taillés et plantés,
Bien armés, croupés et crêtés,
Portans en main la javeline,
Bonne cuirasse sur l'échine.
Ainsi ces rusés de Gaulois
Par les broussailles et les bois,
Marchoient de nuit droit à la ville :
Mais leur marche fut inutile ;
Car au cri des foibles oiseaux,
Le Romain courut aux faisceaux,
Et s'empara de la muraille,
Où s'étant là mis en bataille,
Il donna la chasse aux Gaulois,
Dont plus de cent de ces matois
Firent au fossé de la ville
La canne, s'ils ne firent gille.
A côté droit, des Saliens,
Et des prêtres Luperciens,
On voyoit la grotesque danse ;
Danse de grande irrévérence,
Puisque l'on y dansoit tout nu,
Chaque prêtre montrant son cu
Aux plus chastes dames Romaines,
Dont s'ensuivit Samaritaines.
Plus bas les gouffres de Pluton,
Le triste séjour d'Alecton,
Et les demeures infernales,
Le vrai séjour des Saturnales,
Où l'on fait souffrir maints tourmens,
Où l'on voit grincemens de dents,

Où l'on entend force blasphêmes,
Où l'on fait de trop longs carêmes,
Où l'on ne voit que des crapeaux,
Des dragons et des lionceaux,
Des chaudiéres d'huile bouillante,
Où par l'ordre de Radamante,
On sauce et resauce les gens
Qui n'ont pas été bons vivans.
Là, l'un fait pitoyable moue,
L'autre toujours tourne une roue;
Celui-ci se trouve dans l'eau,
Près de la bouche un bon morceau,
Sans pouvoir ni manger ni boire;
Celui-là lit dans du grimoire,
L'un est bouilli, l'autre roussi,
L'un est grillé, l'autre farci:
Enfin c'est chose abominable,
Que voir la boutique du diable
Comme elle est sur ce bouclier.
Là, l'on y voit tout le premier,
Catilina dans la détresse,
Mourant de peur ou de tristesse;
Pour avoir des mieux conjuré,
Et le nom Romain abjuré,
Même son sang et sa patrie,
Ce qui sa gloire a fort flétrie.
Mais vous ne savez pas pourquoi?
Le saurois-je donc mieux? Ma foi,
J'ose avouer qu'en fait d'histoire,
Je n'eus jamais bonne mémoire,
Sur-tout dans cette occasion.
Qui dit Romain, dit action
Belle et d'honneur, toujours de mise;
Aussi sans feinte et couardise,
Ce peuple a toujours combattu
Pour la gloire et pour la vertu,
Fors donc ce traître à sa patrie,
Catilina, dont la folie
Etoit d'avoir le consulat;
C'étoit donc bien pour lui le fat?
Et parce qu'un autre eut sa place,
Ce lime-sourd de race en race
A laissé d'une trahison
L'exemple et la punition.

Sans y penser voilà l'histoire
Qui vaudroit bien un coup à boire,
Si l'on buvoit en rimaillant,
Comme l'on fait en travaillant;
Car en ouvrage d'exercice,
On boit, on mange, on cause, on pisse,
On fait l'amour, et quelquefois
On travaille à planter du bois,
Ce qui vulcaniser s'appelle,
Chez la moins coquette femelle.
Mais à-propos du dieu Vulcain,
Je quitte souvent son burin.
Pourrois-je en bien trouver la trace?
Qui peut occuper cette place?
A l'autre côté vis-à-vis
De ces infortunés réduits,
C'est le séjour de l'abondance,
Où l'ame vit sans repentance,
Sans chagrin, peine ni douleur;
Ayant toujours avec honneur
Su profiter de cette vie,
Sans se remplir de la folie
Qu'on nomme excès de vanité,
Et sans donner dans la fierté;
Bref, sans avoir dans sa jeunesse
Témoigné la moindre foiblesse
Pour la donzelle, ou pour le vin,
Nos ennemis pour le certain;
En ce que tous deux nous font faire
Pour le plus souvent le contraire
De ce que faire nous devons,
Au-moins de ce que nous pouvons.
Là, le sage Caton, bon juge,
Rend la justice sans grabuge,
Montrant qu'il faut être pieux
Pour être au rang des bienheureux.
Dans un cartouche de dorure,
Faisant du milieu la parure
De ce bouclier si vanté,
Vulcain avoit représenté
Une mer de vagues enflée;
Ou bien une onde boursoufflée
Par le combat ou chamaillis
De deux mutins de vents coulis.

On voyoit sur cette eau salée
Une magnifique assemblée
Des aquatiques habitans,
Des petits, médiocres et grands,
Tous attentifs à la curée
Qu'Auguste, dans cette contrée,
Leur préparoit dans un combat,
Où chaque poisson eut son plat.
Dans le centre on voyoit les flottes,
Où turbots firent matelottes
A la bataille d'Actium,
Dont chantérent le *te deum*
Les Romains dans le Capitole,
Où sans donner dans l'hyperbole,
La musique qu'on y chanta,
Mille fois mieux s'exécuta
Que cette fade mélodie,
Qu'on pourroit nommer rapsodie,
Dont nous bercent les deux Campras,
Avec leurs mauvais opéras.
Le vaisseau que montoit Auguste,
Dont l'apparence étoit auguste,
Paroissoit là tout brillant d'or,
D'autant plus qu'il portoit encor
De Rome le dieu domestique,
Le sénat, avec sa boutique,
A l'exception des greffiers,
Qui n'étoient nullement guerriers;
Ou qui ne jouoient de la hache
Que sur le plancher de la vache.
On voyoit Agrippa sur-tout,
Allant, courant, volant par-tout,
Faisant donner de l'eau-de-vie
Vis-à-vis la flotte ennemie,
Pour se préparer au combat,
Où ce Romain avec éclat
Gagna couronne triomphale,
Que les Romains nommoient navale.
Antoine, des lointains climats,
Ayant raflé jusqu'aux goujats,
Croyant avoir le vent en poupe,
Paroît avec nombreuse troupe,
Comme voulant morguer César.
Sur son bord comme un Jaquemar,

Il se contemploit dans sa suite.
Là tout près paroît chattemite,
La reine des Egyptiens,
Des gueux, des filoux, des vauriens;
L'incomparable Cléopâtre,
L'unique inventrice du plâtre,
De tous fards et décoctions,
Et des autres brinborions
Dont se sert la femme coquette,
Quand d'amans elle veut emplette;
Ce qu'elle voudroit en tout tems,
Dans son hiver comme au printems.
Antoine, suivi des barbares,
Des Bactriens et des Tartares,
De ces gens noirs comme corbeaux,
Et de nombre d'Orientaux,
A César offrit la bataille;
Mais pour ne faire rien qui vaille,
Il ne devoit pas se presser,
Ni mal-à-propos commencer.
Cependant l'une et l'autre flotte
Rudement se poussoient la botte;
Et faisoient si grand carillon,
Qu'on en vit pâlir un saumon;
Autant en fit une écrevisse.
Pendant ce cruel exercice,
On ne voyoit que dards en l'air,
Partir plus vîte que l'éclair;
Que feux volans bruler les toiles,
Les mâts, les cordages, les voiles;
Qu'hommes dans l'eau faisans effort
Pour se garantir de la mort.
L'un luttoit contre une barbue,
L'autre fuyoit une morue,
Celui-ci, le sabre à la main,
Se disputoit contre un dauphin;
Vaisseaux faisoient la cabriole,
Dont fort se gobergeoit la solle;
La mer en vit rougir son eau;
Antoine y perdit son chapeau,
Et sa donzelle Cléopâtre
Y perdit son beau teint d'albâtre,
Qui devint couleur de souci;
Elle y perdit son sistre aussi,

Dont elle ranimoit ses troupes,
Qui ne pouvant dans leurs chaloupes
Manœuvrer comme dans un bord,
Alloient luttans contre le sort,
Voulans empêcher la baleine
De les nicher dans sa bedaine.
Là les dieux des Egyptiens,
Tous des animaux, fors les chiens,
Sur leurs vaisseaux tous en peinture,
Faisoient trop risible figure.
En effet de voir un crapeau,
Brette au côté, plume au chapeau,
Rondache au bras, au poing la lance,
Sous Anubis dont l'insolence
Osa s'attaquer à Vénus,
A Minerve, au dieu Neptunus,
C'est une vision grotesque
Qui rend notre Maron burlesque.
  Vulcain, au milieu des hasards,
Avoit buriné le dieu Mars,
Combattant d'estoc et de taille,
Pour faire gagner la bataille
A César, ce grand empereur.
On y voyoit, mais en fureur,
La discorde assez délabrée,
Portant robe fort déchirée,
Semer la crainte et la terreur,
Le désordre avec le malheur,
Sur la flotte de Cléopâtre,
Cette princesse opiniâtre,
Que Bellone, d'un air serein,
Suivoit le fouet à la main.
Apollon, sur le promontoire,
Faisoit une action notoire;
Armé d'un arc et d'un carquois,
A César il tailloit du bois,
Faisant des mieux jouer la fléche,
Au grand délice de la séche,
Et de ses confréres nageans,
Qui donnoient le bal à leurs dents.
Vulcain lui faisoit l'air austére,
Et faisoit partir de colére
Ses traits plus vîte que le vent,
Dont on vit bouleversement,

Chacun cherchant à fond de cale
D'éviter sa main libérale.
La déroute chez l'Indien,
Chez le Maure et l'Egyptien
Se mit d'une telle maniére,
Qu'on quitta le front de bandiére.
Tout fuyoit en confusion:
La reine avec attention
Vouloit par une prompte fuite
Se mettre à couvert et sa suite.
Elle invoquoit les vents, les dieux,
Pour ne pas périr en ces lieux;
Mais les dieux et les vents contraires
Avoient entr'eux d'autres affaires,
Que de la tirer d'embarras;
Ayant conclu que son trépas
Devoit suivre cette bataille,
Où les poissons firent ripaille.
Auguste enfin eut le dessus,
Et mit à sec Antonius.
Ensuite il fut en galant-homme
Reçu dans la ville de Rome,
Où de triomphe il en eut trois,
Et tous les trois tous à la fois,
Dans lesquels il fit la folie
De vouer aux dieux d'Italie
Trois cent temples tout d'un seul coup,
Ce qui se fit de bout en bout.
Enfin, là Vulcain représente
Du Romain la joye éclatante,
Les jeux, les applaudissemens,
Et les autres amusemens,
D'un triomphe suite ordinaire,
Où chacun se fait une affaire
De signaler sa vive ardeur.
Pour faire à César tout l'honneur
Que méritoit telle victoire,
Les dames chantoient à sa gloire
Des hymnes aux pieds des autels;
Et les prêtres des immortels,
Pour l'expiation des crimes,
Egorgeoient des bœufs pour victimes.
Bref sur une selle à trois pieds,
Sans dais, ni sans tapis de pieds,

On voyoit le maître de Rome,
Assis comme l'est un autre homme,
Même avec bien moins de façon,
Devant le temple d'Apollon
Sans faire la moindre bévue,
Passer les présens en revue,
Qu'apportoient et chefs et soldats
De tous pays, de tous climats.
  Figurez-vous la grande joye
Qu'eut le héros sorti de Troye,
Quand il eut tout considéré,
Et ce tout long-tems admiré,
Au ciel il éleva sa vue,
Puis soupirant sur la cohue
Qui devoit régner après lui,
Il prit Pallas pour son appui,
Et fut sur le port, où ses troupes
Par ordre montoient les chaloupes,
Pour arriver dans les vaisseaux,
Dont il devoit, fendant les eaux,
Porter secours à son Iüle,
Qui devoit être de Romule
Le pére, ou l'ayeul pour le moins :
Ce qui fit qu'il prit de grands soins
Pour aller joindre sa sequelle,
Que Turnus de tous points harcelle.

Fin du huitiéme livre.

LE
VIRGILE TRAVESTI.

LIVRE NEUVIÉME.

TANDIS que le pieux Ænée
Vogue au gré de la destinée ;
Qu'Evandre rumine à loisir
Sur le sensible déplaisir
Qu'il a de voir sa géniture
Prodiguer sa jeune fressure
Aux coups d'un terrible ennemi,
Pour servir son nouvel ami ;
Mais un ami né sans ressource,
Sans feu, sans lieu, gîte ni bourse,
Sans équipage, sans valet,
Sans rosse, bourique, ou mulet,
N'étant suivi pour tout potage
Que d'Achate de bon parage,
Qui fut en tous lieux son tenant,
Son bras droit, son ami constant ;
Tandis que toute l'Arcadie,
Le Mantouan, la Lombardie,
Les Cériens, Etruriens,
Les Toscans et les Phrygiens ;
Enfin tandis qu'en Italie
Chaque monarque a la folie
D'aller secourir le Troyen,
Junon sait trouver le moyen
D'exciter son bon ami Turne,
Tranchant pour lors du taciturne,
Dans le bois d'un de ses ayeux,
Faisant le fond d'un vallon creux.
Junon, de la voûte azurée,
Fait descendre en cette contrée
L'aimable Iris portant beau tein,
Visage frais, air doux, serein,
Port de reine, ou bien de vestale,
Tant son port éclatant étale

De la pudeur le passe-port.
Mais laissons là son air, son port,
Afin d'écouter ce que chante
Cette ambassadrice touchante.
Sifflée, en pouvez-vous douter?
Que diantre auroit-elle à chanter,
A moins que Junon en furie
Ne s'en serve en espiéglerie
Contre le prudent Æneas!
De le berner n'est-on point las?
Iris tire droit au bocage,
Est-ce pour vendre un pucelage
A ce Turnus de frais tondu,
Sur l'herbe assis dessus son cu?
Non; car après la révérence,
Nécessaire en telle occurence,
Elle lui dit, mon beau monsieur,
Je suis fort votre serviteur,
Je veux dire votre servante:
Junon, des cieux la présidente,
S'offense de votre repos,
Et veut que vous cassiez les os
A ce Troyen à face blême,
Qui depuis long-temps fait carême.
Il a quitté tous ses vaisseaux,
Son camp, ses troupes, ses drapeaux,
Et doit être à la cour d'Evandre.
Turnus, allez, courez le prendre;
Prenez la poste, et de ce pas
Partez pour lui rompre les bras,
Ou lui mutiler une jambe.
Vous êtes frais, dispos, ingambe;
Hardi, vigoureux et vaillant...
Mais non, allez bruler son camp,
Comme on fait un nid de chenilles,
Saisissez-vous de ses guenilles,
De ses poulets, ses chapons gras.....
Turnus alors mit chapeau bas
Pour haranguer cette Lucrece.
Elle aussi-tôt tournant la fesse
Vers la céleste région,
Fit en partant un demi-rond,
Et gagna la voûte azurée,
Quasi comme une écervelée,

Tant elle partit brusquement.
  Turnus dans le même moment
La connut pour l'ambassadrice,
Et le réservoir de malice
De la furieuse Junon.
Arrêtez donc, petit trognon,
Lui dit le prince solitaire,
Vous, qui de ce beau luminaire,
De la terre comme des cieux,
Tenez cet éclat radieux,
Qui vous fait sur les autres astres
De cette voûte les pilastres,
Briller d'un feu toujours nouveau.
Revenez donc, friand morceau,
Dire qui vous a fait descendre
Dans ce vallon pour me surprendre.
Est-ce la déesse Junon?
Ou Jupin? pour celui-là, non.
Ce seroit pour moi trop de gloire,
Si j'avois place en sa mémoire.
Venez donc, divin arc-en-ciel,
Venez me raconter sans fiel,
Si je dois prendre à bon augure
Votre discours à ma figure.
A tout hasard dans cet instant,
J'obéirai, mais promptement.
  Ces mots dits, il fit sa priére,
A sa coutume, à sa maniére,
Puis il fit marcher ses soldats,
Ses équipages, ses goujats,
Son suisse à barbe retroussée
Fit aiguiser sa grande épée,
Tripoliser ses boucliers,
Et décrotter ses deux souliers.
De plus, endossa sa cuirasse,
Pour épargner à sa carcasse
Coups d'estocs, ou bien d'espadons.
Ensuite il vit ses bataillons,
Et fit après marcher l'armée,
Tremblante et de crainte alarmée
D'aller à la gueule des loups
Risquer de gagner mille coups.
Messape menoit l'avant-garde,
Portant en main sa hallebarde.

Les deux Thyrée alors étoient
Au corps de réserve, et marchoient,
Tous deux couverts de leurs rondaches
A l'arçon ils avoient des haches,
Qui coupoient ce qu'elles voyoient,
Et qui personne n'épargnoient.
Par-tout éclatoit la dorure,
Le passement et la guipure,
Le clinquant et le gros velours,
La peau de tigre et la peau d'ours,
Caïque voyant la poussiére,
Cria d'une voix meurtriére,
Au voleur ! au feu ! mes amis !
Troyens, voici les ennemis !
Sur ces murs faisons les soudrilles,
Et laissons là ces pauvres filles,
A qui nous ramageons l'amour,
Elles auront bientôt leur tour.
Les uns d'une mâle assurance,
Prirent pour faire résistance
Des broches, pêles et fourgons,
Pinces, chenets, fourches, fourchons;
D'autres au-lieu de pot en tête,
D'un poélon faisoient une crête.
Ceux-ci d'une arquebuse à croc,
Qu'autrefois ils eurent en troc
De quelque habitant de Carthage,
S'étoient armés pour faire rage.
On voyoit jusqu'aux margajats
Prendre des faulx, des coutelas.
Tous marchérent sur les murailles,
Et tracérent les funérailles
Des Itales suivans Turnus,
Gens estimés moins que bibus.
Baste ! les Troyens se postérent,
Sur leurs remparts se retranchérent,
Même pour garder leurs vaisseaux
Firent des ouvrages nouveaux.
Turnus avec ses chefs s'avance,
Vingt cavaliers porteurs de lance,
Marchoient après les commandans,
Faisant les braves, les fendans.
Or ce Turnus, ne vous déplaise,
Etoit monté fort à son aise

Sur un cheval marqué de blanc,
A petite tête, à gros flanc,
Vulgairement appellé pie,
Qu'il fit venir d'Ethiopie,
Et qu'un frippier à bon marché
Avoit de tout point harnaché.
Ce n'étoit pourtant qu'une rosse,
Qui long-tems traîna le carrosse
De feu son oncle, ou son cousin,
Tant y a qu'il étoit roussin.
Avec sa petite cohorte,
Que l'ardeur de voler emporte,
Il va jusqu'aux murs des Troyens,
Pour essayer par quels moyens,
Il pourroit entrer dans la ville;
Mais le commandant, homme habile,
En avoit bouché tous les trous,
De-peur d'y voir ces loups-garous.
Lors Turnus, dans cette équipée,
Resta, dans la main son épée,
Au pied du mur aussi piteux,
Qu'une poule qui perd ses œufs.
Imaginez-vous, je vous prie,
Un loup près d'une bergerie,
Mourant de faim près d'un gibier
Restaurateur de son gosier
Et de son estomac avide:
Là, comme la faim est son guide,
Et qu'il ne peut la contenter,
On le voit hurler et gratter,
Pour, s'il se peut, rompre le plâtre;
Il s'escamote aux yeux du pâtre,
Cherchant l'endroit le plus obscur,
Pour se faire un jour dans le mur;
Mais sa tentative étant vaine,
En hurlant il reprend la plaine.
Ainsi le prince Rutulois,
De colére étant aux abois,
Pissa dans ses larges culottes,
En remplit l'une de ses bottes,
Puis l'ôta pour en renverser
Ce que d'eau s'y put amasser.
Il eut beau frapper à la porte,
Et jurer le diable m'emporte,

Si

Si je ne vous fais tous périr,
Au diable qui voulut ouvrir.
Ce Turnus, de honte et de rage,
Piqua des deux vers le rivage,
Pour mettre voiles en lambeaux,
Et pour bruler tous les vaisseaux.
Aussi-tôt la cavalerie
Se joignant à l'infanterie,
La torche en main ou le tison,
Alloit tout réduire en charbon.
C'est ici, babillarde muse,
Que l'on me va croire une buse,
Si je ne fais bien le récit
De la cause qui suspendit
Dans ce tems si proche incendie,
Laquelle auroit privé de vie
Les Troyens et leur général,
De la ruse l'original,
Aimé de dieu, craignant le diable,
Homme d'honneur et raisonnable;
C'est le dévot pére Ænéas,
Le roi des pieux, des béats,
Connu par-tout pour un cœur tendre,
Qui pour lors étoit chez Evandre,
Au-dessus du mont Palatin,
Ignorant que le Laurentin
Lui tailloit terrible croupiére.
Muse, dis-moi donc la maniére
D'entrer dans ce récitatif,
D'un air contrit, d'un ton plaintif.
N'ai-je pas lu, petite belle,
Qu'autrefois madame Cybelle,
Mére des dieux, du grand Jupin,
Et protectrice du sapin,
Lui fit un jour cette harangue,
Saurois-je dire en quelle langue?
Non, car je ne le sais pas bien,
Ma foi, je n'en dirai donc rien.
Mon fils, des cieux le roi, le maître,
Vous me voyez ici paroître
Au pied de votre tribunal;
Ce n'est pas pour vous faire mal.
Le mal que je vous veux m'arrive,
M'étant arrivé, qu'il s'ensuive

Que je sois accablé de maux,
D'ennuis, de souci, de travaux.
Or sus, sans tant de préambule,
J'ai fait bâter exprès ma mule,
Pour venir dans votre palais
Implorer une grace.... mais,
Vous avez tout l'air d'un Jocrisse,
D'un homme outré de la jaunisse,
Vous êtes pâle et tout défait,
Mon fils, qu'est-ce qu'on vous a fait?
Vous avez la mine effarée,
Junon de quelque échaufourée
Vous auroit-elle régalé
D'un coup de son bec affilé?
Auroit-elle en femme jalouse
Disputé les droits de l'épouse,
Ou bien contrôlé votre front
Au coin d'un insoufrable affront?
Quand la femme a la carte blanche,
Souvent elle prend sa revanche;
Si l'époux porte ailleurs ses vœux,
Elle sait éteindre ses feux,
Et l'on voit que pour l'ordinaire,
Le premier venu fait l'affaire.
Reprenez donc un air plus doux,
Il est assez de fous sans vous;
En faveur d'une bonne mére,
Laissez donc là votre colére,
Et favorable à mon discours,
Ecoutez-en bien tout le cours.
J'avois jadis sur éminence
Une forêt de conséquence,
De sapins que j'aimai long-tems.
Par charité depuis un tems,
C'est-à-dire de cette année,
J'en fis un don au brave Ænée,
Prince Troyen, grand amateur
De lauriers, de gloire et d'honneur.
De ces sapins (fors la calotte)
Il en fit bâtir une flotte
De plus de cinquante vaisseaux,
Pour se promener sur les eaux,
Et pour de contrée en contrée
Mener sa troupe délabrée

Chercher asyle en quelque port
Contre l'injustice du sort
De votre quinteuse d'épouse,
Qui voudroit dans une belouse
Amasser Troyens sur Troyens,
Ou les mettre dans les liens.
Or donc, mon fils, je vous supplie,
En ce cas ce n'est pas folie,
Mais c'est sagesse assurément,
Que jamais petit ou grand vent,
Que jamais la grêle et l'orage,
Que jamais longueur de voyage,
Que jamais écueils, ni rochers
Ne fassent tort à ses nochers,
A ses vaisseaux, à ses cordages,
A ses voiles, à ses bagages,
Aux soldats qui seront dessus,
Que vous dirai-je enfin de plus ? . .
Parbleu ! qu'auriez-vous à me dire ?
Lui dit Jupiter dans son ire :
Vous demandez suffisamment,
Pour en avoir contentement.
Cette demande m'embarrasse,
Me met en peine et me tracasse.
Y songez-vous de bonne foi ?
Quelle estime aura-t-on de moi,
Si je vous fais cette corvée,
Pour votre bon messire Ænée ?
Quoi donc, les vaisseaux d'un mortel
Jouiroient d'un droit d'immortel ?
Je mériterois qu'on me berne,
Si jamais telle baliverne
Echappoit à messer Jupin
En faveur de votre sapin.
Cependant pour ne pas déplaire
A ma mére si débonnaire,
Je veux bien vous les conserver,
Et de danger les préserver :
Quand ils auront fini leur course,
Qui sera de l'une à l'autre ourse,
J'en ferai des divinités,
Pleines de graces, de beautés,
Comme la nymphe Galatée,
Et Doto, fille de Nérée.

Faut-il jurer mon grand juron,
Par le fleuve du Tybre ? Non,
Mais par le Styx je ratifie
Ma promesse, et je certifie
A votre ami sire *Ænéas*,
Que ses vaisseaux seront là-bas
Un jour de fringantes pucelles,
Des Naïades, des demoiselles
Du Tybre et du pays latin,
En dépit du fier Laurentin.
Ce discours dit tout d'une traite,
Jupin fut se mettre en retraite
Entre deux draps dans un bon lit,
Où je ne sais pas ce qu'il fit.
Or voici donc cette journée
Tant promise au beau sirè Ænée.
Quand Cybéle apperçut Turnus,
Elle cria du ciel, abus :
C'est bien à toi, pauvre figure,
De faire à mes sapins injure,
Toi, général des Mirmidons,
Des Rutulois, tous grands coyons ;
Tu brulerois, je t'en assure,
La mer, plutôt que ta brulure
S'attache à ces vaisseaux sacrés,
De nos Dieux mêmes révérés.
Vous Troyens, n'ayez plus d'alarmes,
Courage! allons ! laissez les armes.
Je vais ranger ces fierabras,
D'un seul mot je les mets à bas.
Je vous venge de leur injure,
Par une ample déconfiture
De leurs chefs et de leurs soldats,
De leurs marmitons, leurs goujats.
Çà ! pas tant de cérémonie,
Vaisseaux, changez-vous, je vous prie,
En Naïades dans ce moment,
Et m'obéissez promptement.
Chaque vaisseau rompit son cable,
Quitta son ancre avec le sable,
Et parut nymphe sur le port,
Ce qui Turnus étonna fort.
Il en eut mal à la poitrine,
Messape en retint son urine;

L'aîné Tyrée et son cadet
Vuidoient en ce tems le godet ;
Le godet en tomba par terre,
Avec un beau flacon de verre,
Lesquels se trouvant fracassez,
Ils en eurent un pied de nez ;
Le Tybre en arrêta sa course,
Et remonta jusqu'à sa source :
Bref, tout compté, tout rabattu,
Le camp en fut fort abattu.
Le seul Turnus loin de s'abattre,
Excitoit ses gens à se battre
A-peu-près de cette façon.
  Amis, il faut avoir raison
De cette vagabonde troupe,
Et la priver de manger soupe
Un jour dans le pays latin.
Il faut se lever plus matin
Que ne fait leur bon pére Ænée ;
Qui dort la grasse matinée
Chez Evandre au mont Palatin,
Pour attraper le Laurentin.
Armez-vous, troupes Laurentines,
Rutuloises, et vous latines,
Allons noyer tous ces caffars,
Ces Troyens, ces francs Jaquemars.
Ces lâches n'ont plus d'espérance
De s'échapper en assurance :
Ils sont privés de leurs vaisseaux.
Et renfermés dans leurs travaux :
Allons-en faire un cimetiére,
Leur faire mordre la poussiére ;
Les chasser de leurs boulevarts,
Les assommer sur leurs remparts.
Point de pitié, mais grand carnage ;
N'épargnons le sexe, ni l'âge,
Tuons, massacrons, violons,
Brulons, saccageons et pillons.
Soyons donc tous leur rabat-joye,
Et montrons-leur, ainsi qu'à Troye,
Que pour les régaler d'un bal,
Il n'est pas besoin de cheval,
Ni de s'enfermer dans son ventre.
C'est en plein jour qu'il faut que j'entre

Dans le fort de ces fanfarons,
De ces bannis, de ces larrons.
Qui d'entre vous m'aime, me suive;
Des Grecs c'est une récidive,
Pour ces scélérats, ces Troyens,
Plus que filoux, plus que vauriens.
Mais la nuit vient, allez repaître,
Et demain sans aucun peut-être,
Je leur donnerai tout de bon,
Et l'aubade et le carillon.
Cependant le fameux Messape,
Près du mur disposoit la sape,
Par pelotton serra le fort,
Et se retrancha vers le port.
Quatorze Rutulois en nombre,
Observoient les remparts à l'ombre;
Chacun d'eux avoit cent soldats,
Aguerris et faits aux combats,
Tous habillés à la Romaine,
Mais maîtres en fait de fredaine.
Ils se relevoient tour-à-tour,
Allant à la gueule du four,
Prendre un petit pâté pour boire,
Afin d'étourdir leur mémoire
Sur les desseins du lendemain;
Ils se donnoient de main en main,
Du meilleur vin à tasse pleine.
Ainsi réchauffoient leur bedaine,
Dans les ténébres de la nuit,
Les Rutulois faisans grand bruit.
La dolente troupe Troyenne,
Près de la région moyenne,
De ses remparts de haut en bas,
Des ennemis suivoit les pas.
Cependant le sage Mnesthée
Disposoit sa troupe hébétée,
Sur les angles des boulevards,
Chacun dessous ses étendards.
D'autre côté le fier Séreste,
N'ayant pour habit qu'une veste,
Pour être léger et dispos,
Ne se donnoit aucun repos.
Après avoir à la sourdine
Sous le donjon fait une mine,

Il mit ses soldats près des murs,
Dans les endroits les plus obscurs.
Le preux Nilus gardoit la porte,
Peste! il n'avoit pas la main morte:
S'il assaisonnoit un soufflet,
C'étoit bien pis qu'un gantelet.
Il étoit friand de la lame,
Des Troyens gardoit l'oriflame,
Et savoit lancer javelots
Bien mieux que tous les Lancelots.
Ida, la nymphe chasseresse,
L'avoit au Troyen, par tendresse,
Pour une reprise d'amour
Donné pour marque de retour.
Près de lui le jeune Euryale
De qui la belle bouche exhale
Odeur qui vaut bien l'ambre gris,
Le baume qu'on fait à Paris,
Celui qu'on trouve en Allemagne,
A Rome, au pays de Cocagne,
Je veux dire dans le Pérou,
Ou dans la ville de Trévou,
Ville à-présent de conséquence,
L'un des bureaux de la science,
Une boutique à beaux écrits,
Le réservoir des beaux-esprits,
Et la célébre académie
Des sciences rimant en mie,
Enfin, l'Athénes de nos jours;
Mais retournons à mon discours.
Près de Nisus en sentinelle,
Etoit ce miroir de pucelle,
Ce mets délicat en amour,
Friand, dodu, mais fait au tour,
Et plus blanc qu'une jeune fille,
Peut-être héritier de famille:
Il étoit doux comme un mouton,
N'avoit point de barbe au menton,
Jouoit de la basse-de-viole
Plus vîte que ne part Eole,
Du fifre, du psaltérion,
Du luth, du manicordion;
Il tiroit bien une arquebuse,
Savoit mieux boire à la Méduse,

Chanter, danser, fesser son vin,
Sans faire tort à son prochain.
L'un sous l'autre gardoit la porte,
De-peur qu'aucun soldat ne sorte.
Cet Euryale et ce Nisus,
Tous deux ennemis de Turnus,
S'aimoient, dit-on, à la folie,
Et s'étoient pour toute la vie
Juré cette tendre amitié.
Considérans avec pitié
Le sort de leurs compatriotes,
Prêts à ne jamais porter bottes,
Prêts à ne plus manger de pain,
Prêts à mourir le lendemain,
A son ami d'une voix forte,
Nisus parla de cette sorte.
Je sens dans le fond de mon cœur,
Certains transports, certaine ardeur
Qui, sur ma foi, n'est pas de paille.
Je vois qu'il faut que je chamaille,
Et que je fasse aux Rutulois
Sentir un peu quel est le bois
Dont je me chauffe en ma colére.
Quoi, ce Turnus nous vitupére?
Et tout ainsi qu'un marmouset,
Nisus gardera le tacet?
Non, non, je veux chez le Rutule
Faire aujourd'hui ferrer ma mule,
Jouer du bâton à deux bouts,
Et le percer de mille trous.
Son camp regorge de silence,
D'ivrognes: *ergo* sans défense.
Voici le tems, le lieu, le jour
Que je dois faire un maître-tour.
Nos Troyens demandent Ænée:
Que je ferois bonne journée,
Si je pouvois par ce ravin
Aller droit au mont Palatin! ....
Me prenez-vous pour un Jean-fesse,
Dit Euryale en sa détresse,
Pour un chétif cogne-fêtu,
Pour un gars de crainte abattu,
Moi qui ferois le diable à quatre,
Si tout seul vous alliez vous battre

Contre si maigres Paladins.
Pour la plupart Georges-Dandins?
Non, non, Nisus, mon digne pére,
Aussi-bien que ma bonne mére,
Ne m'ont pas donné ces leçons,
En me donnant des caleçons!
Ne m'ont-ils pas fait voir la guérre
Des Grégeois contre notre terre?
Ai-je souffert un démenti
Depuis que je suis le parti
D'Ænéas notre capitaine?
(Dont nos dieux gardent la bedaine.)
Ne craignant la mort ni les fers,
Avec vous j'irois aux enfers.
Mais attendez, que je ne mente,
Si pour visiter Radamante
Je me sens assez de valeur!
Parbleu les diables me font peur!
Je crains sur-tout ce chien Cerbére,
Sa figure me désespére,
Et ses trois têtes me font peur!
Ma foi! c'est un porte-malheur
Qui me chagrine et qui m'altére,
Je le crains bien plus qu'un panthére,
Qu'un crocodile, ou qu'un dragon
Du régiment de Fimarcon,
Qu'un rhinocéros en colére,
Qu'un scorpion, qu'une vipére,
Qu'un chat-huant, qu'un escargot,
Enfin que la pâle Margot,
Quand en plein jour ou sur la brune,
Le croissant ou la pleine-lune
Vient lui décolorer son tein,
En faisant fleurir son jardin.
Mais, baste! je veux bien vous suivre,
Et par-tout avec vous poursuivre
Ces infames Italiens,
Si fort ennemis des Troyens.
Vous raisonnez fort à votre aise,
Et me prenez pour un Nicaise,
De me croire tel sentiment
Qui vise à votre détriment:
Chez moi vous flairez comme baume,
Lui dit Nisus tenant son heaume,

Et vous y flairerez toujours,
Jusques à la fin de vos jours.
Mais quel malheur pour votre mére,
Et quelle douleur plus amére,
Si l'on alloit occir son fils,
En passant chez nos ennemis ?
Si Turnus de sa hallebarde,
En vous prenant pour une outarde,
Alloit mettre un si joli corps
Loin des vivans, au rang des morts ?
Gardez-vous de cette folie,
Et conservez si belle vie,
Pour vous voir un jour le soulas
De notre bon pére Ænéas.
Pour moi, je vais faire curée,
Ou tout au moins galimafrée
Parmi ces poltrons de latins,
Associés aux Laurentins....
Je crois que Nisus se brinbale
Du pauvre petit Euryale,
Dit ce jeune-homme : sur-le-champ,
Avec vous j'irai dans le camp,
Malgré le fer, les pétarades,
Les horions, les mousquetades,
Malgré mére, malgré parents,
Malgré vous et malgré vos dents.
Ils appellent du corps-de-garde :
D'abord parut en hallebarde
Un sergent faisant l'important,
Pour les relever à l'instant.
Alors dans la machine ronde
Ou bien dans l'un et l'autre monde,
Chacun ne songeoit qu'au sommeil,
Attendant monsieur le soleil.
Là, Mnesthée et le fier Séreste,
Avec des généraux le reste,
S'étoient assemblés au réveil
Pour tenir entr'eux le conseil.
Nos deux compagnons de fortune,
Brulant d'une ardeur non commune
D'exercer leurs mains et leurs bras,
Se présentérent chapeau bas,
Introduits par le prince Iüle,
Ennemi juré du Rutule ?

Le fils d'Hyrtace ainsi parla.
Hyrtace, dira celui-là,
Ce nom n'est pas sur ma tablette,
Etoit-il enfant de la brette,
Adroit dans l'art de s'escrimer?
Savoit-il comme il faut gourmer
Un ennemi dans l'occurrence?
Jouoit-il du dard, de la lance?
D'honneur, je ne le connois pas,
Virgile erre donc dans ce cas....
Peste soit de cet homme ignare!
Importun n'est pas meuble rare,
Je le connois dans celui-là.
Le fils d'Hyrtace ainsi parla:
Tout le camp a fait la débauche,
L'un dort à droit, et l'autre à gauche;
Tous empifrés de leur bon vin;
On a beau sonner le tocsin,
Et beau crier aux armes! tue!
Diable s'il en paroît en rue!
Tant ils sont tous ensommeillés.
Pour nous qui sommes éveillés,
J'ai remarqué par où les prendre,
Et j'en veux tout-au-moins pourfendre
Un demi-cent avant soleil,
S'il plaît à messer le conseil.
Ne voyez-vous pas la fumée
Qui sert d'embuscade à l'armée?
Laissez-nous prendre le devant,
Tous deux vous répondons d'un cent,
Et du par-dessus, je vous jure,
Sans qu'on nous fasse aucune injure:
Ce n'est pas par témérité,
Messieurs, mais c'est la vérité.
Nous irons dedans Palantée
Chargés de butin, près d'Ænée,
Notre resplendissant seigneur,
En qui gît bon'ame et bon cœur;
Après avoir fait grand carnage
De ces gens faits au brigandage,
De ces infames Laurentins,
De ces paltoquets de latins.
O dieu! dit le bon homme Auléte,
En son tems vigoureux athléte,

Dieux tutélaires des Troyens,
Bons soldats et bons citoyens,
Vous en voulez garder la race,
Pour qu'elle mette à la besace
Le roi Turne et ses Rutulois,
Plus grands sorciers que l'Albigeois;
Plus maudits, plus acariâtres,
Plus mutins, plus opiniâtres
Que ne furent jamais les Grecs,
Qui nous ont fait voir tant d'échecs.
Puisque gens si pleins de courage
Ne veulent pas rester en cage,
Et demandent la clef des champs
Pour massacrer nombre de gens,
Braves enfans, notre défense,
Je vous promets pour récompense,
A chacun un habit tout neuf
De drap d'Espagne, ou bien d'Elbeuf,
A chacun deux pipes d'Hollande,
Avec une belle houpelande,
Un chapeau garni de rubans,
Une paire de très-beaux gands,
Une magnifique cocarde,
Avec deux barils de moutarde,
Mais de moutarde de Dijon,
Bonne à servir sous le pigeon,
Le bœuf et les autres volailles,
Si vous assommez ces canailles;
Puis Ascagne point n'oublira,
Quand une fois il se verra
Grand comme son pére et sa mére,
De vous donner votre salaire.
Cela ne fut pas plutôt dit,
Que le prince lui répondit,
Amenez-nous mon pére Ænée,
O jeunesse trop fortunée
D'avoir la bride sur le cou
Et de courir tout votre sou:
Ramenez donc la révérence
De ce papa, dont la présence
Fera miracle dans ces lieux,
Sera salutaire à nos yeux,
Nous empêchera de nous pendre;
Nous sommes constipés d'attendre.

Deux godets d'argent vous sont hoc,
Et mon sabre gisant au croc,
Deux trépiés, une tasse antique,
Deux talens de bonne fabrique,
Dont me fit présent autrefois
La reine des Carthaginois.
Un bougeoir et des allumettes,
Des cure-dents, des castagnettes;
Un fusil qui tire deux coups,
Et d'un bon onguent pour les poûs.
Si je posséde l'Italie
Vous aurez un plat d'ambroisie,
Avec six bouteilles de vin
Du meilleur du pays latin;
De Turnus vous aurez la pie,
Plus une bonne baronie,
Enfin vous serez dans ma cour
Mon écuyer cavalcadour.
Pour vous, généreux Euryale,
Permettez que je vous régale
Pour-lors d'un aimable tendron,
Pour occuper votre brandon;
Plus, d'un jeu complet de neuf quilles,
Fait par autant de belles filles:
Enfin vous saurez mes secrets,
Mes avantures, leurs progrès,
Et vous aurez ma confidence,
Ou que je créve à la potence.
Ce prince pêtri de bonté
Prit son sabre de son côté,
Et de sa main tant libérale,
Le mit au côté d'Euryale.
L'exemple valut à Nisus
Un éloge des plus diffus,
Avec de magnifiques armes,
Qu'Auléte qui fondoit en larmes,
Lui troqua pour un cas pareil,
Tout au beau milieu du conseil.
Il eut encor deux baïonnettes,
Et pour sa barbe des pincettes,
Avec deux beaux et grands couteaux
Achetés dans Chatelleraux:
Après il le prit par la tête,
Et d'un baiser lui fit la fête;

Mais pour le vin de l'étrier,
Au diable le moindre estafier,
Qui vint leur présenter à boire,
Avant de courir à la gloire!
Munis chacun d'un havresac,
D'une pipe et de bon tabac,
D'une gourde de malvoisie,
D'une autre de fine eau-de-vie,
Tous deux portant le nez au vent
S'acheminérent vers le camp,
A la faveur d'une nuit sombre.
S'ils appréhendérent leur ombre,
C'est ce que ne dit pas Maron;
Cependant il eût été bon
De savoir cette minutie
A fond, comme en superficie;
Car la peur ne dénote pas
Un homme fait pour les combats:
Mais passons cette bagatelle,
Et suivons notre kyrielle.
Arrivés qu'ils furent au camp,
Dieu sait s'ils prirent le montant.
Rhamnés dormant fort à son aise,
Sur deux coussins dans une chaise,
Fut d'abord estramaçonné,
Et tous ses gens espadonné
Par le valeureux Euryale,
Qui de rang en rang se signale.
Un écuyer du grand Rhémus,
Lui-même, Lamyre et Lamus,
Furent aussi de compagnie
Dans le pays de l'autre vie.
Hébése, Abarys et Fœdus,
Suivis de Sarron et Rhétus,
Furent conduits dans la nacelle
De Caron, dont aucun n'appelle,
Et rendirent, avant mourir,
Le vin qui sut lés étourdir.
Ce n'étoit que des dégueulades,
Des coups fourrés, des enfilades,
Des bras rompus, des haricots,
Autrement des brisemens d'os.
Le tout se faisoit en cachette,
Tandis que Nisus en vedette

Examinoit si tout ce bruit
Troubloit le repos de la nuit,
Que goûtoit la Gent Rutuloise,
Aux bons Troyens si discourtoise.
On ne vit jamais tel fracas
De jambes, de têtes, de bras.
Nos deux amis se faisoient route,
En mettant le camp en déroute.
Messape n'en fut pas exempt,
Dont il ne fut pas trop content.
Car il y perdit une aigrette,
Qu'il eut de la reine Gilette,
Son casque et ses deux brodequins,
Sans compter deux cent six sequins
Comptés, rangés sur sa toilette;
Plus, une belle cassolette;
Euryale avoit pris encor
Un baudrier enrichi d'or,
Qu'autrefois le riche Cédique
Avoit donné pour une Antique,
Au grand Rémule de Tybur,
Pour avoir bu son vin tout pur:
Ce Rémule, dans sa vieillesse,
Avoit pour signal de tendresse
A son petit-fils fait un don
De ce baudrier de renom;
Il fut après pris en bataille
Par la rutuloise canaille.
Nisus voyant pointer le jour,
Et sachant bien que le retour
Vaut quelquefois mieux que matine,
Fit cette courte sabatine
A son fidele compagnon:
N'attendons pas notre guignon;
Nous avons assez fait des nôtres,
Laissons le reste à faire aux autres,
Et cherchons le plus court chemin,
Afin d'aller prêter la main
A notre bon messire Ænée,
Dont l'ame sera mal-menée,
Quand il saura le Laurentin
Prêt à lui ravir son fortin.
Là-dessus se met en campagne,
Traversant ravin et montagne,

Notre couple de bon amis,
Dans leur dessein trop affermis.
Or trois cent chevaux de Laurente,
Troupe magnifique et fringante,
Venant au secours de Turnus,
De fort loin apperçut Nisus
Et son camarade Euryale,
Qui faisoient les Jaque détale,
Tant ils se sauvoient promptement,
Pour tâcher de gagner le vent
Afin d'escamoter leurs pistes
A ces diables de latinistes.
Mais le mestre-de-camp Volcent,
Qui lui seul en vaut plus d'un cent,
Leur dit d'une voix de tonnerre,
Qui vive! en bons termes de guerre;
Où donc allez-vous si matin,
Picoreurs du camp Laurentin?
Comme un chien de Jean de Nivelle,
Qui se sauve quand on l'appelle,
Nos deux jeunes braves Troyens
Se sauvoient comme des Ruffiens
Poursuivis de dame Justice,
Pour quelqu'apparent maléfice;
Ils se jettérent dans les bois
Pour se dérober des grivois
Qui venoient leur donner la chasse,
Et se nantir de leur besace.
Nisus, son paquet sur son cou,
Couroit plus vîte que le loup,
Parmi les bois et la bruyére,
Si bien qu'il se trouva derriére
Les ennemis, sur le terrein
D'Albe, où le piteux roi Latin
Tenoit plus d'une bête à corne.
Il s'assit là sur une borne,
Pour voir si son vaillant guerrier,
Son compagnon mâche-laurier,
Ne se trouveroit pas en plaine.
Mais il avoit bien autre peine:
Cet Euryale, ce mignon,
Dans le bois grattant son rignon,
Flairoit de son ami la trace,
Portant outre sa callebace,

Un

Un sac rempli de bon butin,
Fait sur l'endormi Laurentin.
Mais par lui la trace perdue,
Il ne vit aucune avenue
Pour éviter ces fiers matois,
Qui le galopoient dans le bois.
Ne voyant plus son Euryale,
Nisus de son côté détale
Par la broussaille et le buisson,
Et tomba presqu'en pâmoison,
Lorsqu'il vit cet autre lui-même
Tout morne et d'une couleur blême,
Prêt de tomber sous le tranchant
De ce mestre-de-camp Volcent,
Ou bien de quelqu'un de sa troupe,
Qui lui serroit de près la croupe.
Ce pauvre diable étoit tombé,
Et sur-le-champ par eux gobé,
Oui, par cette maudite engeance,
Dont il fit grande pénitence.
Diane Nisus invoqua,
Et dans ces termes s'expliqua:
O toi, *déesse si commune*,
Astre brillant, *brillante lune*,
Qui des filles conduis les mois,
Et les déranges quelquefois,
Guide mon trait, ma javeline
Contre cette troupe latine,
Qui remplit de meurtre ce bois,
Où souvent l'on entend la voix
De tes chiens, quand tu te délasse
Dans les doux combats de la chasse,
Où près de ton Endimion,
Suivant ta tendre affection,
Tu viens tenter, charmante lune,
Quelque reprise sur la brune,
D'un certain jeu qui fait plaisir,
Calme souvent ardent desir,
Charme les sens, et donne en proie
L'ame et l'esprit tout à la joie!
Aussi-tôt l'Itale Sulmon
Rendit l'ame par le poumon,
D'un trait lancé dans sa furie:
Ce qui fit grande fâcherie,

Quand de plus on vit que Nisus
Fit même régal à Tagus.
Une telle déconfiture
Du jeu passe trop la mesure,
Dit Volcent entrant en fureur.
Qu'on me darde ce suborneur,
Ce maraudeur de Feuillantines,
Cet effleureur de Laurentines,
Ce traître, ce lâche espion,
Cet eunuque, ce morpion :
Il parloit du brave Euryale
Alors triste, pensif et pâle.
Ayant fait dans son culotin,
Ce que l'on fait de grand matin,
Quand on a le ventre trop libre.
Ce brutal habitant du Tybre
Alloit l'ouvrir de part en part,
Quand Nisus, toujours à l'écart,
Tout éperdu se mit à braire.
Alte-là, dit-il, téméraire !
C'est moi qui mérite la mort,
Si tu crois que je t'ai fait tort,
En envoyant dans l'autre vie
Ces deux latins de compagnie,
Epargne ce pauvre garçon,
S'il te reste de la raison ;
Et sache que s'il est des vôtres,
C'est pour avoir été des nôtres.
Cet orgueilleux chef de Volcent
Traversa cet adolescent
D'un coup de sabre par l'échine,
Dont il fit pitoyable mine.
Sa chute réveilla Nisus,
Qui de crainte étoit tout perclus.
Aussi-tôt ce Troyen s'élance
Sur cet escadron porte-lance,
Et s'attachant à ce brutal,
A cet ennemi capital,
La main encor ensanglantée
Du sang de cet ami d'Ænée,
Il le prit et le culbuta,
Le perfora, le souffleta,
Puis lui tira l'ame par force
De dessous l'armet, foible écorce,

Que ce pourfendeur champion
Portoit de crainte d'horion.
Nisus ayant pris sa revanche
Se sentit frapper à la hanche
D'un grand coup qui le déhancha,
Et de ses jours le fil trancha.
Il se jetta sur Euryale,
Mais déjà son âme s'exhale
Articulant, quittant son corps,
Le langage de tous les morts,
Dans l'instant qu'ils quittent la vie,
La plupart parlant en furie.
C'est ici que ton nourriçon;
Muse, a besoin d'une leçon,
Voire de deux et davantage,
Pour chanter l'ardeur, le courage
De ces deux glorieux héros
Que vient de gober Atropos.
Heureux amis, vos destinées
En tout tems seront entonnées
De plus de cent mille façons,
Par tous les chanteurs de chansons,
Même dans le plus beau collége
De Louvain, Malines, Liége,
Vienne, Madrid, Londres, Paris,
Le séjour des jeux et des ris:
On vous chantera dans Bruxelle,
Dans Orléans et dans Nivelle,
Dans Bourges, Narbonne et Rouen,
Dans Montpellier, Toulouse et Caen,
Dans la ville et dans le village,
Chez le maure et chez le sauvage,
Chez les princes et chez les rois,
Et chez les habitans des bois.
Cette leste cavalerie,
Faite pour la piraterie,
Craignant le fer de l'ennemi,
Se débandoit presqu'à demi:
Mais ne voyant venir personne,
Elle se range, elle s'arçonne;
Et tremblante arrive aux travaux
Où le sang couloit à ruisseaux,
Du remu-ménage nocturne
Qu'avoient, pour faire enrager Turne,

Fait nos Troyens chez l'ennemi,
Pendant qu'il étoit endormi.
Onc ne fut si grande épouvante.
La playe étoit encor saignante;
Et par-tout le sang bouillonnoit;
Dans une tente on trépanoit,
Dans l'autre on coupoit une cuisse,
Ici l'on dégorgeoit un suisse
Pour lui reculer le trépas;
Là-bas on recousoit un bras,
Ou l'on en mettoit un postiche.
D'onguent Turnus n'étoit pas chiche,
On donnoit du supuratif
A corbeille, et du lénitif,
La confection de Jacinte,
La thériaque et vin d'absinte,
Le vrai baume, l'onguent divin,
Les sirops et le brandevin,
Même l'onguent miton-mitaine,
Tout se délivroit là sans peine.
Les uns prenoient des vomitifs,
Les autres des confortatifs,
Bref, les Apoticuli-flaires
Faisoient de terribles affaires:
Jamais tant de décoction,
Et jamais tant d'émotion.
Messape ayant mis ses lorgnettes,
Reconnut et prit ses aigrettes
Qu'il trouva parmi le butin
Qu'avoit l'affamé Laurentin
Fait sur ces deux compatriottes,
Dont ils avoient eu lourdes bottes.
De Rhamnés l'avide héritier
S'appropria son baudrier.
Enfin chacun eut de la joie,
De retrouver ainsi sa proie
Et de reprendre ses bijoux,
Sans risque de gagner des coups.
Au retour de la belle aurore,
Belle? la seroit-elle encore,
Depuis qu'on chante sa beauté,
Ses traits, sa gracieuseté?
Je la croyois garde-boutique,
Ou du-moins une belle antique.

A son retour, sire Apollon
Darda son plus friand rayon
Sur la surface de la terre.
Pour lors on vit effets de guerre,
Dont Turnus se fâcha si fort,
Qu'en public il fit un effort :
Par bonheur il devint femelle,
Et ne fit point le pailomelle,
Ou le rossignol, c'est tout un,
Dont l'air garde puant parfum.
Turnus et ses chefs s'assemblérent,
S'étant assemblés s'avisérent
D'un spectacle digne d'effroi,
Qui surprit bien d'autres que moi.
Je veux brouter comme une chévre,
Si je ne sens encor la fiévre,
En lisant le trait déloyal
De ce tyran franc animal ;
Ce qui le rendit méprisable,
Et des tems à venir la fable.
Cet étrange spectacle étoit
Du Rutulois le plus adroit
Une invention endiablée,
Pour emporter le fort d'emblée,
En intimidant les Troyens,
Tous bons sujets, bons citoyens.
Sur deux piques on leur étale
Et de Nisus et d'Euryale
Les deux têtes, dont les tronçons
Etoient restés dans les buissons,
Où ces deux généreux gendarmes
Avoient subi le sort des armes.
En bataille on vit les soldats,
Au poing portans de fins damas,
Tous pris dans une débandade
De l'une ou de l'autre croisade :
Ils marchoient tous si fiérement,
Si gravement, si lentement,
Qu'on eût dit, voyant cette marche,
Qu'ils alloient tous entrer dans l'arche ;
J'entends dans l'arche des Troyens.
Pour entrer il faut les moyens,
Ou du moins la clef de la porte ;
Pour la forcer elle est trop forte :

Ces reclus sont sur leurs remparts,
Armés de pierres et de dards,
De chaudiéres d'huile bouillante,
Et chacun d'une torche ardente,
Pour griller ceux des plus hardis
Qui voudroient forcer leur taudis,
Ou bien monter sur leurs murailles,
Pour pénétrer dans leurs tripailles.
C'est bien dommage que pour lors
Le canon n'étoit pas dehors
Encor du chaos de ce monde:
Mais en place on avoit la fronde
Qui semoit de bons gros cailloux,
Sans respect au travers des choux.
Cela valoit canons et bombes,
Et faisoit mille catacombes.
Sur des tours près de leurs fossés
Les uns paroissoient empressés
A venger ces têtes sanglantes,
De leur désastre encor fumantes;
D'autres plus froids que des glaçons,
Se préparoient aux actions
Que leur annonçoit cette armée.
Dans ce tems-là la renommée,
Cette fiére bouche aux cent voix,
De ses cornemuses de bois,
Ou de matiére moins fragile,
Cornoit par-tout dans cette ville;
Et vint jusques au coin du feu
De la veuve mére de feu
Le vaillant héros Euryale.
Elle étoit pour-lors sans sa cale
A sa toilette se peignant,
Se décrassant, se minaudant.
A cette fatale nouvelle,
Qui ses déplaisirs renouvelle,
Elle sentit un grand frisson.
Apostrophant son nourrisson,
En hurlant jette sa quenouille,
Le baquet qui son filet mouille,
Et le fuseau sur le platras,
Que ne dit point, que ne fit pas
Cette mére tant forcenée?
Elle maudit cent fois Ænée,

Le qualifia de cornu,
De fesse-Mathieu saugrenu,
De fiacre et de poule mouillée.
Elle couroit échevelée
Par la ville et sur les remparts,
Faisant trembler les boulevards
Par ses hurlemens effroyables
Et par ses sanglots pitoyables.
Ah! c'est donc là, mon cher enfant,
Dit-elle, sa tête voyant
De son corps ainsi séparée,
Dont elle étoit toute effarée;
C'est donc là le soutien tardif
Que ton bon pere putatif
M'avoit laissé pour ma vieillesse,
Moi qui trépassois de tristesse,
Quand ce joli papa mignon
Te relevoit ton cotillon
Pour te fesser dans ton bas-âge,
Ce qui t'a fait si doux, si sage,
Tu me laisses à la gueule au loup,
Sans pitié n'ayant pas un sou,
Et qui fera ces funérailles?
Seroient-ce ces lâches canailles
Qui donnent ta tête aux corbeaux
Et ton corps aux autres oiseaux?
Moi, qui m'étois donné la peine
De te vêtir de tiretaine
Et d'étamine d'Amiens;
Où sont donc, hélas! mes soutiens?
Non, non, il faut que je te suive
Jusque sur l'infernale rive,
Et que je demande à Pluton
De te faire son marmiton,
S'il ne te veut chef de cuisine.
Hélas! mon désespoir me mine,
Mes yeux se troublent, mon cerveau
Et mon esprit sont à vau-l'eau.
O toi des dieux le vrai monarque,
Fais que je voie cette barque
Où doivent passer les humains.
S'il ne faut que graisser les mains
De Caron, pour voir l'autre vie,
Il me reste un sou d'Italie

Pour tout vaillant, pour tout mon bien,
Disons qu'il ne nous reste rien :
Le pré n'en vaut pas la fauchure,
Pour en étourdir la figure
Plus long tems du maître des cieux.
Fais donc que je meure en ces lieux,
Et que sur la rive infernale
Je puisse embrasser Euryale.
Que faire parmi ces Troyens,
Puisque j'ai perdu mes soutiens ?
Ce que ces chiens [illegible] trouble-fêtes
M'annoncent exposant leurs têtes,
Ce qui me pénétre le cœur
D'ennui, de chagrin et d'horreur.
Encor un coup, lance-tonnerre,
Détache-moi de cette terre ;
Et vous, citoyens malheureux,
Puissai-je mourir à vos yeux,
Vous qui me trouvez mére fole . . . .
  Le prince Ascagne la console,
Et lui fait présent d'un biscuit
Sortant du four de cette nuit.
Puis il dit au menin Idée,
Au jeune Actor pir qu'Asmodée,
De la mener dans son taudis.
Là, se trouvant sur son pouillis,
Elle fit fort la délabrée,
La folle et la désespérée,
Maudissant comme auparavant
Les Troyens, le sort et le camp,
Donnant au diable sire Ænée,
Priam, Pâris, Ilionée.
  Alors le cornet à bouquin,
La trompette et le tambourin
Annonçoient par leurs sons terribles
Des décadences infaillibles.
L'air retentissoit de grands cris
Auxquels les Troyens ébahis
Firent répondre la cohue.
Les Volsques faisans la tortue
Marchoient pour ébaucher l'assaut,
C'est là, morbleu, qu'il faisoit chaud !
Ils s'attachent aux palissades,
Aux murs à force d'escalades ;

Cherchent à combler le fossé,
Et mettre Troyens *in pace.*
Mais il en fallut bien rabattre,
Chaque Troyen en valut quatre;
Ils repoussoient à coups de crocs,
De dards, d'espontons et d'estocs,
En docteurs passés à la guerre,
Tous ceux qui labouroient leur terre.
On ne voyoit que javelots,
Que fléches et qu'ardens brulots,
Chez les Rutulois les surprendre:
On leur jettoit aux yeux la cendre,
Et sur le dos de gros caillous,
Ce qui les fit débander tous.
On lâche bref une machine
Qui culbuta plus d'une échine,
Et mit bas nombre de soldats,
De têtes, de jambes, de bras.
Les latins quittérent la sape
Aux cris du champion Messape,
Qui clabaudoit à pleine voix,
A moi, mes amis Rutulois,
Çà que l'on me donne une échelle,
Soit de corde, ou bien de ficelle,
Afin d'escalader le mur,
Tandis que Mézence le dur
Lancera des torches ardentes,
Bien moins à craindre qu'effrayantes.
Mais, morbleu! quel est donc ce train?
Toujours même chant au lutrin?
Toujours une muse en campagne?
Que Belzébut vous accompagne,
Sire Virgile et votre esprit!
Pour le moindre petit écrit,
Il me faudra, comme une buse,
Quêter le secours d'une muse,
La prier de guider mes vers,
Pour qu'ils n'aillent pas de travers?
Laissons, laissons cette salope,
Cette péteuse Calliope,
Ce grenier à vesse complet,
Sentant moins bon que serpolet.
A voir cet air guindé si grave,
[illegible]essaire dans un conclave,

[illegible] la vérité,
[illegible],
[illegible] merveille,
[illegible] de la bouteille,
[illegible] égaïroit
[illegible] divertiroit.
[illegible] conter une bataille,
[illegible] de muraille,
[illegible] faire le piteux,
[illegible] pour un cu breneux,
[illegible] qu'un âne qu'on étrille,
[illegible] ressouvenir du drille
[illegible] quand il monte à l'assaut!
[illegible] lui, rions, s'il le faut,
[illegible] dormir notre muse,
[illegible] de la cornemuse;
[illegible] cet instrument,
[illegible] qu'il n'est plein que de vent.
[illegible] qui vous croit, qui vous imite,
[illegible] je marche bien plus vîte:
[illegible] travaux je prends Scarron
[illegible] muse et pour mon patron.
[illegible] le maître des pasquinades,
[illegible] rébus, des turlupinades,
Le réveil-matin des desirs,
Le boute-en-train de tous plaisirs,
Du bon esprit le consistoire
Et du bon-sens la grande armoire,
Le prototype des humains,
L'antidote de tous chagrins,
Et de gaîté le répertoire;
Enfin c'est.... mais parlons d'histoire.
Une assez grosse tour étoit
Sur les remparts, où commandoit
Hélénor, si je ne me trompe:
Mais il faut que je m'interrompe,
A cause de cet Hélénor,
Que l'on ne connoît pas encor.
Il étoit fils de Lycimnie:
Esclave, non d'Esclavonie,
Mais du roi des Méoniens,
Grand protecteur de tous Troyens.
Il avoit fait à la sourdine
Cette esclave sa concubine,

Ce qu'époux dans cette saison,
Font sans mystére et sans façon.
Certain Lycus, son camarade,
Maître jouteur en perforade,
Etoit avec cet Hélénor
En qualité d'aide-major.
De cette tour, tour si pesante
En ce que du-moins cent cinquante
Troyens de bonne volonté,
Constans et pleins de fermeté,
Avoient pour défendre la ville
Pris cette tour pour domicile,
Les Itales, grands fanfarons,
Avoient juré leurs grands jurons
De se rendre maîtres du poste,
Malgré du Troyen la riposte,
Malgré la grêle de caillous
Dont ils étoient moulus de coups.
Turnus en main prit une broche,
Sur laquelle il mit une torche;
Autant en fit le Laurentin,
Le Rutulois et le latin;
Et tous, de même compagnie,
Mirent avec cérémonie
Le feu dans ce grand bâtiment:
Comme on voit ordinairement
Un maire de petite ville,
Assez souvent un fat, un gille,
A-peu-près comme Tribolay,
Maire de Beaune et de Volnay,
Mettre avec piaffe et d'un air grave,
A cent fagots, gibier de cave,
Le feu, d'un pas de président,
Tant ce maire fait le fendant;
Quoiqu'il soit en esprit fort mince,
Fort méprisé dans sa province,
Il fait toujours de l'important.
Je reviens à l'embrasement.
C'est là que l'on vit des grillades,
Des boudins gras, des carbonnades;
Maron pourtant m'a répondu
Qu'aucun Troyen de gras-fondu
Ne périt dans cette brulure.
Le feu redouble avec usure,

Grille les rats et les souris,
Et s'attachant aux pilotis,
Mit bientôt cette tour en branle.
Elle chancele, elle s'ébranle,
Et tombe avec si grand fracas,
Que l'on en trouva du platras
Jusqu'auprès d'Albe. Je vous jure
Que ce n'est pas une imposture :
Puisqu'à l'hôtel de ville on voit
Un livre où ce cas apparoît.
Cette tour, en tombant par terre,
Copia des mieux le tonnerre,
Tua deux Troyens et demi,
Et tout au plus un ennemi.
Après si belle dégringole,
Plutôt si lourde cabriole,
Hélénor, plus fier qu'un lion,
Se ramasse avec action,
Et s'élance droit sur l'armée,
De ce renversement charmée.
Maron ne dit ce qu'il devint,
S'il mourut, ou bien s'il parvint,
D'un pas léger autant qu'utile,
A se réintégrer en ville.
Lycus, plus jeune et plus léger,
Près du mur se vint héberger,
Se sauvant au travers des armes,
Outrecuidé de mille alarmes.
Il fait ses efforts pour grimper,
Pour s'élever, pour attraper
La main d'un Troyen charitable,
Voulant sauver ce pauvre diable.
Mais, zeste, il se sauva donc bien,
Ce pauvre diable ne tint rien.
Turnus le saisit par l'échine,
D'un maître coup de javeline,
Puis de sa main il l'accrocha,
Et d'auprès du mur l'arracha,
En lui tenant ce fier langage :
Crois-tu d'échapper à ma rage,
Petit lanceron de Troyen,
Petit bâtard de Phrygien ?
A tes dépens reconnois Turne,
Je vais, pour te mettre dans l'urne,

Après que je t'aurai mis nu,
Te pulvériser si menu,
Que la cendre n'est pas plus fine.
Ne dois-tu pas voir à ma mine
Que je suis pir qu'un guichetier ?
Et qu'enfin je suis sans quartier ?
Ensuite en l'air il tint sa proie,
Tout ainsi qu'un aigle fait l'oie.
De tous côtés ce sont des cris ;
Au meurtre ! au meurtre ! je suis pris,
Dit l'un en voyant le Rutule.
Ami, dit l'autre qui recule,
Assommez donc ce Laurentin,
Ce fainéant, ce gros mâtin,
Qui me suit de près pour me prendre.
On songeoit donc à se défendre ?
A quoi Virgile a répondu,
Bien attaqué, bien défendu.
Muse, mettons-nous en dépense,
Approfondissons la défense,
Voyons ce que fait le Troyen,
S'il est bon, ou s'il ne vaut rien.
Déjà le brave Ilionée,
L'ame en déroute et forcenée,
Tient un bon caillou dans sa main,
Dont il atterre ce vilain
De Lucetius porte-broche,
Qui s'étoit approché tout proche
De la porte pour l'enfoncer.
De cet autre côté Liger,
En servant son bon maître Ænée,
Dame le pion à Corinée,
Abasourdit Emathion,
Grand archer et bon compagnon.
Cénée aussi tue Ortigie.
Mais le fier Turnus à Clonie,
Dioxipe, Ida, Sagaris,
Promulus et le sage Itis,
L'un après l'autre ôta la vie ;
Parbleu ! c'est une litanie,
Au moins une procession,
Qui pérégrine vers Caron.
Capys assassine Piverne :
Celui-là mérite la berne,

D'avoir quitté son bouclier,
Son sabre avec son baudrier,
Pour porter la main à la playe,
Qu'il gagna dans la fausse-braye ;
Ce qui droit sur le sombre bord,
Le fit courir après la mort.
Ce Capys joua bien son rôle,
Coupant le filet à ce drôle,
Pour l'apprendre à se désarmer,
Quand il est tems de s'escrimer.
Le fils d'Arcent, porte-casaque,
Prise autrefois sur le cosaque,
Mais rebrochée à l'Espagnol,
Sur fond couleur de tournesol,
Fut par son pére au brave Ænée
Envoyé sur sa haquenée,
Pour apprendre à battre le fer
Sous ce général de grand air.
Il éclatoit sur la muraille,
Portant sur lui cotte-de-maille,
La lance au poing bien en arrêt,
A bien faire étant toujours prêt :
Quand Mézence prenant sa fronde,
Arme sur laquelle il se fonde,
Après deux ou trois tours de bras,
Mettant casque et cuirasse à bas,
D'un coup accrocha sa calotte,
Et lui mit la tête en compotte,
Dont mourut le seul fils d'Arcent.
Il en seroit bien mort un cent,
S'ils avoient eu telle blessure.
  Voici bien une autre avanture
Que ce que je viens de conter,
Suivons pour qui veut m'écouter.
On dit.... mais on dit est un doute,
Bran du prêcheur si l'on n'écoute
Ce qu'il dit quand il ne dit rien
Qui vaille, ou quand il dit fort bien.
C'est d'Ascagne, ou du jeune Iüle,
Avec Numan nomme Rémule,
Qui venoit d'épouser la sœur
Du vain Turnus grand giboyeur.
Ce Numan, adroit de la langue,
Aux Phrygiens fit la harangue

Que je dirai de bout en bout,
Si je me ressouviens de tout.
De truchement n'en fallut mie,
Bien étoit meublé son génie,
Il savoit l'allemand, le grec,
Et parloit comme Abimélec.
Il étoit tout plein d'industrie,
Connoissoit la géométrie,
Savoit faire un salamalec,
Et la guerre comme un Valdec.
Voici, de bonne foi, l'étoffe
Dont se servit ce philosophe.
Mourez de honte, ô vous Troyens,
Doubles chelmes de Phrygiens,
Vous serez bientôt notre proye,
Comme des Grecs fut votre Troye !
Nous vous mettrons dans des mortiers,
Vous, vos casques, vos boucliers,
Pour vous piler tout à notre aise,
Le cu bien bouché d'une chaise:
C'est bien à vous, vrais paltoquets,
De vouloir brider nos mulets,
Et de croire dans nos familles
Effleurer nos femmes, nos filles,
Comme fit ce grand chianli,
Cet esturgeon, cet étourdi,
Ce Pâris, auteur de vos peines
Et des trous faits dans vos bedaines:
Parbleu ! vous en aurez menti,
Car vous changerez de parti.
Et quand ? ce sera tout-à-l'heure,
Franche canaille, ou que je meure :
Ah ! que vous allez voir beau jeu !
En me trémoussant tant soit peu,
Je veux vous mettre en fricassée,
En hochepot, en chair hachée,
Même à la broche et sur le gril,
Et vous percer comme un baril.
Vous connoîtrez l'ardeur mutine
De notre nation latine,
Belliqueuse *in omni gradu:*
De mes jours je ne fus tondu,
Marque évidente de jeunesse,
Si ce n'est celle de sagesse:

On en vaut mieux d'être un peu fou,
Quand on a de plaisirs son sou.
Pour vous, préparez vos épaules
A mille et mille coups de gaules,
Coureurs d'estafe, enfans trouvés,
Et du grand Jupin réprouvés.
Cessez, cessez, proscrites rosses,
De vouloir mesurer vos forces
Avec nos drus Italiens,
Toujours sur pied comme des chiens,
Qui passent leur vie à la guerre,
Qui, lorsqu'ils labourent la terre,
Piquent d'une lance leurs bœufs;
Qui mangent pain, gobent des œufs,
Ne sont point sujets à leur bouche,
Ne grondent pas, quand on se couche,
Les servantes, ni les laquais,
De ce que leurs lits sont mal faits;
Qui sont jeunes dans la vieillesse,
Plus que vous dans votre jeunesse,
Toujours même esprit, même cœur,
Mêmes chansons, linge et vigueur.
Mais vous, qui pour tout exercice,
Dansez, mangez du pain-d'épice,
Qui portez toques de velours,
Et des ginjolins de peaux d'ours;
Qui couvrez d'une pourpre jaune,
Votre honneur, à seize sous l'aune:
Vous! vous êtes des Phrygiens,
Fils de ces valeureux Troyens!
Non, vous êtes des Phrygiennes,
Des garnemens, des vauriennes,
Des chauve-souris, des hibous,
Enfin des flûtes à deux trous.
Ce discours entendu d'Ascagne,
Dit par cet échappé d'Espagne,
Fils de garce et d'un Laurentin,
Comme son fils, fils de putain;
Lui fit envisager l'infame
Avec de grands yeux tout de flame.
Après avoir bandé son arc,
Présent d'un roi de Danemarc,
Il fit à Jupin sa priére
A-peu-près de cette maniére.

Granc

Grand dieu, protecteur des enfans
Audacieux avant seize ans,
Protége ma premiére thése,
Puisque d'ans je n'en ai pas seize.
Qui dit thése, veut dire exploits
Pour tous les successeurs de rois.
Quand je serai de l'Italie
Possesseur, je fais la folie
Alors de te sacrifier
Deux moutons avec un bélier,
Un des plus gras veaux de riviére,
Un beau mulet, sa muzeliére,
Peut-être un fort bon épervier,
Des ciseaux de Langres d'acier
Pour rafraîchir ta longue barbe,
Qu'une Nymphe qu'on nomme Barbe,
Trouve fourchue; elle a raison,
On en voit peu de sa façon.
On sait de Jupin la tendresse
Pour l'audacieuse jeunesse;
Ascagne tire, et voit son trait
Gâter l'original portrait
De ce fanfaron de Rémule,
Qui tomba roide aux yeux d'Iüle,
Ironisant sur cette mort
Assez haut et même assez fort,
Pour que la nation latine
Entende sa voix enfantine.
Va, dit-il, morguer les Troyens
Dans les enfers et les liens
De Pluton et de Proserpine,
Fichu corps que la rouille mine:
Voilà comme les Phrygiens
Répondent aux Italiens.
Après ces mots, femmes et filles
Quittant l'ouvrage et les aiguilles,
L'enlevérent à brasse-corps,
Le portérent dans les dehors,
En chantant des vers à sa gloire.
Il leur donna deux sous pour boire,
A chacune un petit gâteau,
Et de tourte un petit morceau;
Puis il vint reprendre sa place,
Portant sur son front mâle audace.

Or il arriva qu'Apollon,
Quittant Pégase et son vallon,
Sur un pied tout comme une grue,
Parut perché sur une nue,
Regardant d'un air de pitié,
Et l'assiégeant et l'assiégé,
Harangua le petit Iüle,
Qui venoit d'assommer Rémule.
Avorton fait du sang des dieux,
Qui doit un jour peupler les cieux,
Que ta valeur toujours s'augmente
Dans le calme et dans la tourmente;
Et que ton trait porte-terreur
Soit toujours suivi de bonheur.
C'est la postérité, la race
De notre confrére Assarace,
Qui, par les ordres du destin,
Doit faire la barbe au latin.
Troye est pour toi franche bicoque,
Je te garde une autre breloque,
Où quelque jour tu régneras;
Et tu te dédommageras
Des rudes travaux de la guerre
Que tu souffres sur cette terre,
Où, si je n'y tenois la main,
On te verroit quêter ton pain.
Cela dit, et le tout pour cause,
Apollon se métamorphose,
Prenant la forme de Butés,
Ecuyer du vieil Anchisés,
Et que le vénérable Ænée
Avoit mis près de sa lignée,
Pour en modérer les transports,
Les passions et les efforts.
Ce dieu, sous cette ressemblance,
Approcha de la remembrance
D'Ascagne assis sur le rempart;
Il le prend, le tire à l'écart,
Et lui dit ces mots à l'oreille:
Ton premier coup a fait merveille,
C'est Apollon qui te le dit:
Va te reposer sur ton lit,
De-peur que quelque taciturne,
Soit en plein jour, soit sur la brune,

Aujourd'hui, peut-être demain,
Ne te prive de manger pain.
Ton ballot n'est pas de te battre,
De te faire tirer à quatre;
Encore une fois, sur ton lit
Va dormir, c'est moi qui l'ai dit.
Après ce conseil salutaire,
On vit partir le luminaire
De la terre, même des cieux,
En se manifestant aux yeux
Des chefs de la race Troyenne
D'une vapeur aérienne.
Par l'autorité d'Apollon,
On enleva comme un ballon,
Ascagne malgré son courage,
On le fut enfermer en cage;
Tandis que nos vaillans Troyens,
S'ingénioient sur les moyens
De désarçonner le Rutule;
Ici l'on fait une bascule,
Là, l'on raccommode un redan,
Les uns tendent un guet-à-pan,
Donnant le fil à leur épée;
Les autres font une pipée
Pour attraper les Laurentins;
On trace un godan aux latins,
Là-bas, dans cette demi-lune,
Où l'activité non commune
Fait faire aux Troyens un effort.
Séreste y fait bâtir un fort;
Chacun de cu, comme de tête,
Cherche enfin à garder sa crête.
On recommence les combats
Là-haut, ici comme là-bas.
La terre est couverte de fléches,
De javelots, de dards, de perches,
De rondaches et de brassars,
De morions et de cuissars:
Telle à nos yeux paroît la grêle
Quand elle tombe pêle-mêle,
Cassant vitres, tuiles, chassi:
Les javelots tombans ainsi,
Percent têtes, jambes, poitrines,
Ventres et bras, fessiers, échines;

Les casques et les boucliers,
Les cuirasses, les étriers,
Retentissoient du bruit des armes,
Et remplissoient le camp d'alarmes.
On eût dit un charivari
D'une veuve qui prend mari,
Ou le peuple avec bassinoires,
Poêles, lèchefrites, lardoires,
Pilon, casseroles, poêlon,
A sa porte fait carillon.
Alors Bitias et Pandare,
Fils d'Alcanor, homme très-rare,
Et naturel du Mont-Ida,
Où gît plus grande que Breda,
Ville autrefois de l'apanage
De déesse de grand parage:
Ces fréres nourris dans les bois,
D'herbes, de pain, d'huile, de pois,
Par la bonne matrone Hiére,
Femme champêtre, mais leur mére,
Etoient robustes toutefois,
Courageux et de fins matois.
Pour brutaux ils l'étoient de reste,
Même portoient un air funeste,
Avec la mine d'un chamois:
Mais grossiers comme Amiénois;
Gens forts sur la cérémonie,
A quoi se passeroit leur vie,
Sans la ressource du rebus,
Qui chez eux n'est pas un abus.
Nos deux garçons, gens à bagare,
Gens à grand bruit, à tintamare,
Ayant en main chacun un croc,
Sur leur casque plumes de coq,
Habits voyans, brillans panaches,
Rondache au bras, grandes moustaches,
Visiére en l'air, sabre au côté,
Peigné, décrassé, vergeté,
Se confiant en leur courage,
Ouvrent la porte et font la rage.
L'un est à gauche et l'autre à droit,
Chacun planté debout et droit,
Comme les chênes de l'Adige,
Attend de lui quelque prodige.

Des Rutulois environ cent,
Suivis d'Equicole et Quercent,
De Tmarus et d'Hémon le brave,
Plus vîte que ne part le Drave,
Vinrent aux portes des Troyens.
On les y reçut comme chiens
Sont reçus dans un jeu de quilles.
Nos deux jeunes, mais maîtres-drilles,
A coups de lance et d'espontons,
De javelines, d'hocquetons,
De bâton et de pertuisanne,
Leur firent faire à tous la canne;
Je dis la canne et le plongeon,
Puisqu'ils en eurent tout du long,
Et si long qu'avec infamie
Ils furent privés de la vie.
En vérité, pour cette fois
Mal fut mené le Rutulois.
Turnus ailleurs faisoit carnage,
Mais voyant qu'on perdoit courage,
Et que l'on embrochoit ses gens,
Il vole sans perdre de tems
A la porte de Dardanie,
Où, sans autre cérémonie,
D'un coup il renverse Antipas,
D'un autre il avale le bras:
Cet autre se nommoit Mérope,
C'étoit le bras droit de Driope,
Et le bon ami d'Antipas.
Il entr'ouvre aussi Bitias,
Homme d'humeur fort colérique,
Sur-tout dans ses tems de colique:
Ce Bitias étoit fort grand,
Gras, gros, épais comme un géant;
Aussi quand il tomba par terre,
Ce fut comme un coup de tonnerre.
Aphydne fut étendu mort,
Et Crimante eut le même sort.
Mars alors enflant le courage
A ces flaireurs de brigandage,
Et ranimant les Rutulois,
De la main comme de la voix,
On vit une déroute entiére,
Et de Troyens un cimetiére,

Tant rudement on les frappoit
A la porte où Pandare étoit ;
Qui, conduit par une furie,
Voyant son frére aîné sans vie,
Poussa la porte avec effort ;
Comme il étoit robuste et fort,
Qu'il avoit une large épaule,
Il s'y tint fermé comme un môle,
Laissant Troyens errans dehors
Se battre en défendant leurs corps.
Mais ce benêt et ce gros âne,
Avoit perdu la tramontane,
Car Turnus étoit enfermé
Dans la ville encor tout armé.
Ce géant d'estoc et de taille
De tous côtés combat, chamaille ;
Donne par-tout avec fureur
Et séme par-tout la terreur.
On voyoit briller ses aigrettes,
Ses armes luisantes et nettes,
Sans rouille ni crasse dessus,
Enfin par-tout brilloit Turnus :
Quand Pandare à lui se présente,
Outré de la perte récente
De feu son frére Bitias,
Qu'il avoit d'un gros échalas
Entr'ouvert auprès de la porte,
Et le raccroche de la sorte.
Par Jupin, crois-tu, maraudeur,
Venir ici nous faire peur ?
Crois-tu voir le palais d'Amate,
Ou trouver une casemate,
Pour te cacher crainte des coups ?
Ne te souvient-il plus des trous
Que tu viens de faire à mon frére,
Qui l'ont logé dans une biére ?
D'Ardée as-tu cru voir les murs,
Ou bien ces bords sombres, obscurs
Qui forment l'infernale rive ?
Il faut, ventrebleu ! que je rive
Ton clou : tu fais trop le pédant,
Le maître-ès-arts et l'impudent,
Voire même le Jean-Farine,
Dont tu portes la triste mine,

Et dont, au besoin, animal,
Tu servirois d'original.
Allons, mesurons nos épées,
Ecorneur de franches lipées !
Aurois-tu bu du persicot,
De l'ambrette ou de l'abricot,
Un peu plus qu'à ton ordinaire,
Pour parler ainsi, téméraire ?
Voyons ce que vaut ta valeur,
Ce qu'elle pése, et si ton cœur
Est un cœur de bonne mesure,
Ou sujet à la flétrissure.
Tu pourras bientôt, à ton dam,
Signifier au roi Priam,
Qu'il s'est trouvé dans cette ville
Pour ton malheur un autre Achille.
Commence, et ne perds point de tems;
C'est trop me tenir en suspens.
A ces mots Pandare le darde
D'un coup de dard jusqu'à la garde;
Mais ce beau joujou de Junon
Dont Turnus étoit le mignon,
L'escamottant à la bricole,
Le fit entrer sans hyperbole
Dans la porte de plus d'un pié,
Ce qui d'un dard est la moitié.
Turnus quittant sa hallebarde
A Pandare ajusta nasarde,
Puis d'un coup tout des plus bruyans;
Fendit sa tête jusqu'aux dents.
Le coup en fit gronder la terre,
Un ton plus haut que le tonnerre,
Elle en trembla, même s'ouvrit.
Jugez ce que le mort souffrit,
Car Jupin en branla la tête;
Mais Junon, cette bonne bête,
Au fond du cœur en ricana,
Comme Vénus en fulmina.
Ce coup valut la mort à trente
Qui moururent tous d'épouvante;
Et si Turnus eût eu bon-sens,
Et qu'il eût fait entrer ses gens,
Rompant d'abord les barricades,
Déracinant les palissades,

Et tuant enfin les soldats
Qui gardoient les ouvrages bas,
Il eût du vénérable Ænée
Fort étourdi la destinée:
Car prenant le fort des Troyens,
Et sur-le-champ logeant les siens
Dans les carrefours de la ville,
Il leur eût enlevé l'asyle
Qu'ils avoient au pays latin,
Mis en repos le Laurentin,
Gagné magnifique victoire,
A jamais assuré sa gloire,
Et fait au son du tympanum
Pour sûr chanter un *te deum*.
Mais sa fureur pour le carnage
Lui valut tout le tripotage
Qu'il eut à quelques pas de là,
Pour n'avoir pas fait tout cela.
De sa main mourut en cachette
Phalaris d'un coup d'escoupette.
Gygés fut brusquement tronqué
Et très-lourdement eunuqué.
Halys, Prytanis et Phégée,
Noëmon, Alcandre et Lyncée
Prirent la poste au petit pas,
Pour aller gîter au trépas.
Ce fut une capilotade,
Dégoûtante autant que maussade,
Qui mît en fuite le Troyen,
Devant ce Nécromancien.
Les muses perdirent Brétée
Dont la veine étoit peu goûtée,
Mais qui cependant nuit et jour
Chantoit pour leur faire sa cour.
Tantôt c'étoit une élégie,
Et tantôt une fantaisie.
Pour l'une il faisoit un bouquet,
Pour l'autre c'étoit un sonnet;
A celle-ci une sonnette;
Souvent il prenoit sa musette
Pour y souffler un madrigal;
Et sur sa lyre à ton égal,
Il chantoit une chansonnette
Sur une gentille brunette

Qu'il rechercha fort autrefois.
Il avoit assez bonne voix,
Savoit même un peu de musique;
Mais pour le coup avec Amique,
Il fut chanter en faux-bourdon
Une complainte chez Pluton.
Bientôt après l'adroit Clytie,
Comme eux, se vit privé de vie.
Les chefs enfin des Phrygiens
Ne savoient plus par quels moyens
Mettre fin à la tragédie
Qui menaçoit d'un incendie
Leurs tours, leurs murs et leurs travaux,
Où Turnus hachoit en morceaux
Tout ce que rencontroit son sabre
Qu'un affranchi né de Calabre,
Etant esclave lui donna,
Dont maints Troyens il tronçonna.
Mnestheus en courant s'écrie,
Où fuyez-vous donc, je vous prie ?
Etes-vous des oiseaux de nuit,
Qui craignez le jour et le bruit ?
Avez-vous quelqu'autre retraite
Pour retarder notre défaite,
Pour nous défendre, que vos murs ?
Allez, vous êtes des cœurs durs,
Mais plus durs que n'est une roche,
Vous méritez qu'on vous décoche
Un trait au milieu de ce cœur
Sans vergogne et sans nul honneur.
Est-ce là servir notre Ænée,
Maître de notre destinée ?
Se peut-il qu'un homme enfermé
De toutes parts, ait désarmé
Notre plus fringante jeunesse,
Les soutiens de notre vieillesse ?
Lâches ! vous méprisez nos dieux,
Péres, méres et vos aïeux,
Sur-tout notre pieux Ænée
Qui languit dedans Palantée,
En attendant de jours en jours
De vous quelqu'éclatant secours.
Ce discours en tout laconique,
Les ramena dans la boutique,

Dans l'instant les fit rallier,
Et reprendre leur bouclier.
Turnus voyant gronder l'orage,
En homme de guerre très-sage
Fit sa retraite vers les siens,
Et tournant le dos aux Troyens,
Du Tybre il gagna le rivage,
Plus que content du grand carnage
Que dans le fort il avoit fait.
Il prend pourtant encor un trait
Qu'il fit partir à l'avanture,
Croyant faire déconfiture
Du Troyen qui, dans cet instant,
Le conduisoit tambour battant
De son fort jusqu'à la riviére,
Voulant lui serrer la croupiére,
Sans qu'il pût trouver le moment
De pouvoir prendre le montant.
Junon n'osa ferrer la mule,
Pour assister son cher Rutule:
Elle plaignoit son triste sort,
Et déjà murmuroit bien fort:
Mais Jupiter, des rois le maître,
Lui fit alors un coup de traître;
Par son ambassadrice Iris,
Qu'il détacha dans le pourpris
Du fort de la race Troyenne
Qu'il vouloit aider dans sa peine,
Il fit faire un commandement
De détaler, mais promptement,
A ce fier ennemi d'Ænée
Dont il guidoit la destinée,
Et de se rendre dans son camp,
Sans replique et tout sur-le-champ.
Ce que Turnus fit, l'ame empreinte
De chagrin, de souci, de crainte:
D'ailleurs n'étant pas le plus fort,
Et voyant partir de ce fort
Grêle de dards, de javeline
Qui butoient sur sa longue échine,
Il s'élance armé dedans l'eau,
D'où sortant comme un fier taureau,
Ne remportant qu'honneur pour proie,
Il fut reçu, mais avec joie.

Sur-le-champ il fut radoubé,
Car il étoit fort imbibé;
Puis on fit un grand feu de paille
Pour lui réchauffer sa tripaille;
Sa perruque fut mise au four,
On lui remit nouvel atour,
Après qu'il eut fort à son aise
Dormi long-tems dans une chaise;
Enfin il fut bien ressassé,
Savonné, frotté, repassé,
Même étrillé, c'est chose sure,
Pour du sang ôter la rouillure;
Car il étoit ensanglanté
Derriére, devant, à côté.
Bien lui prit de faire retraite,
Et de porter dans sa pochette,
Pour le besoin, de vieux écus;
Cela, ma foi, sauva Turnus:
Donnant cet argent aux vedettes,
Il sut éviter les baguettes
Par lesquelles il eût passé,
Et dont il seroit trépassé;
Car cette rude camisade
Vaut encor moins que l'estrapade;
Les chevaux et les chevalets,
Que la rame et les osselets.

Fin du neuviéme livre.

LE

VIRGILE TRAV

LIVRE DIXIÉ.

LAISSONS Turnus sur le rivage,
Mettre l'ordre dans son ménage,
Donner du pain à ses valets
Et faire panser ses mulets.
Encor faut-il le laisser libre,
Pour dégorger les eaux du Tybre
Qu'il avala le traversant,
Pour éviter le trait perçant
D'un ennemi, dans sa poursuite
Ne cherchant qu'à demeurer quite
Des croquignoles que Turnus
Avoit données s'étant intrus
Dans le fort de la gent Troyenne,
Où, de son autorité pleine,
Il avoit sali tous les draps,
Et bien mal mené les soldats,
Jusqu'à leur manger leurs éclanches.
Parlons d'autres paires de manches,
Et laissons là le Rutulois
Se délasser de ses exploits.
Un Suisse à manteau d'écarlate,
A grande toque, à manche plate,
Qui ne fut onc un ventre à jeun,
Mais grand destructeur de petun :
De Jupiter le domestique,
Gardant la céleste boutique,
Autrement le palais des dieux,
L'ouvrit et fit voir à nos yeux
Un échantillon manifeste
De la divinité céleste.
Mercure le porte-poulet,
Le maquignon et le valet
Du grand Jupin pour l'avanture,
La veille fut (c'est chose sure)

De porte en porte chez les dieux,
Les prier, d'un air gracieux,
De se trouver à l'assemblée,
Pour entendre la ratelée
Que son bon maître et son seigneur,
En tout bien, même en tout honneur,
Leur destinoit pour maléfice,
Qu'aucuns d'eux avoient par malice
Commis contre les Phrygiens,
En les traitant comme des chiens,
Et leur faisant fatale guerre,
Tantôt sur mer, tantôt sur terre.
Jupin arriva le premier,
Fit entrant signe à son portier,
D'ouvrir les battans de la porte,
Pour que la divine cohorte
Entrât de front, non de biais,
Dans ce magnifique palais,
D'où Jupin, assis sur son aigle,
Remarquoit tous les tours d'espiegle
Des Troyens rangés dans leur fort,
Contre le téméraire effort
De la Rutuloise canaille,
Qui nuit et jour cherche et travaille
A chasser du pays latin
Ce distilleur d'eau de plantin,
Ce vrai diminutif de Troye,
Ce picoreur, ce rabat-joye,
Et tous ces proscrits de Troyens,
Tous gens d'honneur, je le soutiens.
Les dieux ayant avec prestance
Dans leur place pris leur séance,
Jupiter cracha, se moucha,
De son mouchoir son nez torcha,
Où ce dieu logea ses lorgnettes,
Ses besicles, ou ses lunettes,
Pour examiner si les dieux
S'étoient tous rendus dans ces lieux.
Voici le ton et le ramage
Qu'il tint à si noble assemblage.
Mes amis et mes bons parens,
Mes confréres et mes enfans,
Car parmi vous de mon lignage
Je vois chez moi plus d'un plumage :

Je veux vous tous homéliser,
Un tantinet vous dépriser,
Puis d'un certain rapatriage
Vous régaler après l'orage:
Pourquoi tant de fâcheux soupçons
Parmi vous et de trahisons ?
Tout ainsi qu'une bourgeoisie
Se divise par jalousie,
Pour se choisir maire ou consul,
De-même, selon mon calcul,
Je vous vois l'ame divisée,
Et, qui pis est, subtilisée
A traverser ces gens de biens,
Ces chétifs malheureux Troyens.
Mes desseins sont donc des sornettes,
Et mes défenses des gazettes ?
On se rit de mes actions,
Plus de subordinations
Pour moi Jupin votre bon maître ?
Jarni-cotton, l'on va connoître
Si j'entends à me soutenir,
Et les mutins des mieux punir !
J'avois défendu, sur la vie,
Que l'on ravageât l'Italie,
Que l'on s'armât contre Ænéas,
Des pauvres Troyens le soulas;
Et je verrai latine engeance,
Au mépris de cette défense,
Morguer les Troyens dans leurs forts,
Faire par d'utiles efforts
A ces bonnes gens pleine guerre,
Sans appréhender mon tonnerre !
Allez, je saurai quelque jour
Vous tous mettre au mastigadour !
Et d'où vient donc cette discorde ?
Pourquoi gens de sac et de corde
Sont-ils par des dieux protégés,
Soutenus et même vengés ?
Dites-moi donc qui vous excite,
Qui vous divise et qui suscite
Tant d'affreux et fréquens combats,
Quand Jupiter n'y consent pas ?
Je sais qu'un jour sur cette terre
On verra dangereuse guerre,

Quand un certain jeune animal,
Je me trompe, c'est Annibal,
Sortira des murs de Carthage,
Et se fera faire un passage
Tout au-travers du mont Céni,
Du l'Hotaret, du Mondovi,
Des Alpes, montagnes affreuses,
A passer toujours dangereuses,
En été tout comme en hiver,
Pour porter la flamme et le fer,
La mort, le désespoir, la rage
Dans la ville et dans le village
Du romain, ne s'attendant pas
A se trouver tant de tracas:
Alors je permets le ravage,
La discorde avec le pillage:
Mais aujourd'hui je veux, morbleu!
Qu'on m'obéisse un petit peu.
Pas tant de remûment, de grace,
Si l'on ne veut que je ressace,
Au premier bruit, au premier vent,
Comme il faut le contrevenant.
Laissez ces échappés de Troye;
Vivez en paix, vivez en joye;
Sur-tout fuyez ce vieux dictum,
Concordia rara fratrum.
Suivez l'exemple de vos péres;
Enfin vivez tous en bons fréres.
Jupiter vous l'ordonne ainsi,
Et prétend que pour grand-merci,
Vous ferez que la destinée
De cet honnête-homme d'Ænée
Soit telle que j'ai résolu.
Ce discours d'un ton absolu,
Mais prononcé tout d'une haleine,
Valoit, ce me semble, la peine
Qu'avec un verre de vin frais
On eût rafraîchi son palais.
Oui, si monsieur son chef-d'office,
De concert avecque le Suisse,
N'eût pas été en rendez-vous
Chez un gourmet, roi des filous,
Des empoisonneurs, c'est le même.
Le cabartier l'est à l'extrême,

Car il fraude toujours son vin,
Dont il passe pour assassin.
Vénus donnant dans l'hyperbole,
Après Jupin, prit la parole,
Et sans tourner autour du pot,
Dit tous ses griefs mot à mot.
Dieu tout-puissant, lance-tonnerre,
Auteur de la paix et la guerre,
Sans qui tout homme ne peut rien
Ni pour le mal, ni pour le bien,
Je m'adresse à toi, non à d'autres:
Ecoute donc mes patenôtres,
Puisqu'elles partent de mon cœur,
Tout à mon papa, mon seigneur.
Tu vois comme le roi Rutule,
Sans conscience et sans scrupule,
Ne craint pas de nous offenser,
Puisqu'il fait sans pitié danser
Le branle de polichinelle
A mes Troyens, à leur sequelle.
Non, non, c'est une indignité,
Une horreur, une lâcheté,
Mutiler la gent pacifique,
Gens passés docteurs en logique,
En droit civil, en droit canon,
Et non pas en droit d'esponton!
Ce Turnus juché sur sa pie,
De sa fureur se glorifie;
Et d'aise léchant ses dix doigts,
Il médite encor une fois
D'entrer armé dans cette ville,
Qui sert aux Phrygiens d'asyle,
Afin d'y tailler en pleins draps
Jambes et mains, cuisses et bras.
Voyez-vous déjà qu'il se botte,
Tandis qu'un goujat lui decrotte
La rouille de son bouclier
Qu'il a souillé sur le gravier,
En sortant de cette eau bourbeuse,
Gluante et fort marécageuse?
Ah! c'en est fait, tout est perdu;
Il va larder l'individu
De mon cher petit-fils Ascagne,
Qui dans le pays de Cocagne

Devoit

Devoit se rendre incessamment,
Pour y commander longuement
Un peuple ami de la pistole,
De la guinée et de l'obole,
Du louis d'or, du ducaton,
De la rose et du patagon.
Par-tout on assomme, on égorge:
Voyez le fossé qui regorge
Du sang de ses braves soldats;
On ne voit qu'assauts et combats
Sur les remparts, sur les courtines,
Dans les angles, où sont les mines,
Sur les glacis, les parapets,
On n'entend que coups de mousquets;
Ecoutez les bales qui sifflent,
Même les mourans qui reniflent.
Arrêtez donc ce fier Turnus,
Ce grand fabriqueur de Malcus,
Aussi-bien que ce Dioméde,
Qui le devance et le précéde;
Et qui tous deux ont résolu
De mettre enfin un dévolu
Sur le bénéfice d'Ænée...
Je frémis à cette pensée,
Il ne leur reste plus que moi,
Qui suis votre fille, grand roi.
Souffrirez-vous que l'on m'attaque,
Que jusqu'en mon port on baraque,
Qu'on entre à grands coups d'aviron
Dans ma rade et dans mon giron?
Qui si notre pieux Ænée
Architecte sa destinée
Pour la cheviller en ces lieux,
Sans l'ordre du maître des dieux;
Ah! j'y consens, qu'on l'enchevêtre,
Qu'on le nasarde comme un traître,
Qu'il soit par tout vilipendé,
Et par ses Troyens lapidé;
Enfin que sa triste figure
Soit toujours sujette à l'injure,
Que dans son fort, sur ses remparts,
Il soit accablé de brocards;
Que sur mer il vogue sans voile,
Et qu'il couche à la belle étoile.

Mais si l'oracle des destins,
Les dieux célestes, les marins,
Et ceux de ces royaumes sombres,
Tous faits pour tourmenter les ombres,
Bref, si Jupin a résolu
Qu'il prendroit latins à la glu,
Qu'il en seroit un jour le maître,
Qui de vous ose ici paroître
Réfractaire à sa volonté,
Sans commettre une impiété?
Rappellerai-je la grillade
De ses vaisseaux dans une rade;
Le froid qu'il eut pendant l'hiver,
Les périls qu'il courut sur mer,
Où quand ce boursoufflé d'Eole
Lui fit faire la cabriole?
Alors je crus qu'un esturgeon
Le goberoit comme un vairon.
Rappellerai-je l'ambassade
De cette Iris, cette maussade;
Les fureurs de dame Junon
Complotant avec Alecton;
Cette impitoyable furie
Qui met en cendres l'Italie,
A la besace les Troyens,
Et fait triompher ces vauriens?
Si cette envieuse de pomme,
Cette Junon, je vous la nomme,
Ne consent pas que le latin
Soit faufilé par le destin
Avec cette race Troyenne,
Que voulez-vous qu'elle devienne?
Mettez-la sous votre manteau,
Vous lui conserverez sa peau,
Du moins ou détournez l'orage
De la fureur et de la rage
De votre femme et votre sœur,
Pour mes Troyens porte-malheur.
Rendez-moi le petit Ascaigne,
Reine, (du pays de Sardaigne,
Non) mais d'Amatonte et Paphos,
De Cythére, et non de Lesbos,
Soit là, soit dans mon Idalie,
Dans mon palais toute sa vie

A lire et croquer le marmot,
Je l'occuperai comme un sot,
S'il faut qu'il quitte la rapiére,
Et qu'il soit un la Dindonniére :
Après que les Carthaginois,
Les Maroquois et les Chinois
Viennent de loin donner l'aubade
Aux Itales, gens à gambade,
Hypocrites tartufiés,
Modestement mortifiés.
A quoi sert à ma géniture,
D'avoir conservé sa figure,
D'avoir évité les dangers
Des bancs de sable et des rochers,
D'Eole les fréquentes frasques
Et des mers les tristes bourasques,
S'il ne peut dans ce continent
Trouver place pour son ponent?...
  Tréve, tréve de raillerie!
Répondit Junon en furie;
C'est bien à vous de raisonner,
De commander et d'ordonner,
Vieille folle de suborneuse,
De soubrette, de raccrocheuse!
Attaquer la reine Junon
En face de son vieux barbon,
Est une punissable injure,
Au moins digne de flétrissure.
Mais que vient chercher si matin,
Ton fils dans le pays latin?
Parce que la folle Cassandre
Lui fit jadis fort mal entendre
Qu'il y planteroit son piquet,
Y feroit trotter son criquet,
Comme un capitaine fracasse,
Ce benêt d'Ænée a l'audace
De faire la guerre à Turnus;
De s'emparer comme un intrus
De la montagne et de la plaine,
Des terres son futur domaine;
De venir voler ses chapons,
Ses bœufs, ses vaches, ses moutons,
De faire à ses troupeaux la guerre,
De couper tous ses grains sur terre,

D'édifier un arsenal
Au milieu du pays natal
De ce pauvre prince Rutule
Qui vit sans tache et sans macule ;
D'aller sur le Mont Palatin
Sonner le réveille-matin ;
Tandis que son cher fils Iüle,
Tranchant déjà du fier Hercule,
Abat Rutulois et Latins,
Et fait bouquer les Laurentins.
Paix là ! taisez-vous, bonne bête,
Dit Jupiter hochant la tête,
C'est parler trop haut dans ces lieux,
Vous en incommodez les dieux,
Je les entends tous qui mugissent,
Et même ces murs retentissent
De l'éclat de votre discours,
Duquel j'ai dû trancher le cours,
Pour vous donner la patience
D'entendre en repos ma sentence.
Or soyez donc tous attentifs,
Point endormis et point pensifs.
Vulcain, faites taire l'enclume ;
Elle m'étourdit et m'enrhume ;
Et vous, qu'on écrive, greffier,
De bonne encre et sur bon papier !
Puisqu'on ne peut faire alliance,
Lier aucune intelligence
Entre Troyens et Rutulois,
Sans recueillir ici les voix,
L'Altitonant, comme un bon pére,
Les traitera de la maniére
Que d'eux-mêmes ils se traiteront ;
Par la morbleu ! les choses iront
Comme elles pourront, je le jure
Par le Styx, sans être parjure.
Paraphé ! *ne varietur.*
Après ce jugement obscur,
Jupiter descendit d'un trône
D'ivoire peint en rouge et jaune.
Puis tous les dieux firent les frais
De le mener dans son palais,
Où la nape se trouva mise.
Là chacun en prit à sa guise,

But son vin à tirlarigot,
Toujours à l'aide du bon mot.
Mais quittons les dieux pour la terre,
Et voyons comme va la guerre.
Tout est en feu le long des murs,
On n'entend que des cris obscurs,
Des blasphêmes et des injures,
Ce n'est que coups, qu'égratignures,
Sabres en l'air, clairs, reluisans,
Que tons plaintifs et languissans.
Les Troyens privés d'espérance,
Déterminés à la défense,
Ainsi que des fréres frappars,
Etoient rangés sur leurs rempars,
Attachés comme des punaises,
Bien éloignés d'avoir leurs aises.
Tymette, fils d'Icétaon,
Le vieux Tybris, Cassor, Hémon,
Asius, le seul fils d'Imbrasse,
Avec l'un et l'autre Assarace,
A la pâte mettoient la main,
Et faisoient présent du levain
A cette race Rutuloise,
Scélérate autant que sournoise.
Clarus et les deux Tarpédons,
Tous deux maîtres porte-guignons,
Au premier rang avec rudesse,
Aussi-bien qu'Acmon de Lyrnesse,
Jettoient, mais jettoient de bon cœur,
Des pierres d'énorme grosseur.
Ascagne avoit ôté son casque,
Portant en main tambour de basque,
Pour solliciter le soldat
A bien soutenir le combat.
Son teint frais comme la framboise,
Ses cheveux de couleur d'ardoise,
Attachés d'un anneau d'or trait,
Faisoient d'Adonis le portrait.
Près de lui le vaillant Ismare,
Décochant traits, crioit tarare!
Vous nous attraperez demain,
Mais ce n'est pas le plus prochain.
A cette attaque étoit Mnesthée,
Fier de son ardeur effrontée,

D'avoir chassé la fourche au cu,
Turnus comme un franc lanturlu.
Capis, fondateur de Capoue,
Au nez leur jettoit de la boue,
Eclaboussoit leurs bataillons,
Jonchoit de blessés leurs sillons,
Avec beaucoup d'irrévérence.
Il étoit sur une éminence,
Commandant le camp ennemi,
Qu'il éborgna presqu'à demi.
Cet assaut pressant, redoutable,
Parut aux Troyens soutenable;
Et Maron, qui n'est pas un fat,
Sur cela dit, bon chat, bon rat.
Mais quel tracas sur la riviére?
D'où vient ce bruit, cette lumiére?
C'est une flotte apparemment,
Je la connois au manîment
De la rame qui frappe l'onde.
Peste! elle porte bien du monde,
Car le chamaillis est fort grand.
Quel est ce bruit? il me surprend.
Ah! dieu vous gard, messire Ænée;
Vous quittez enfin Palanthée,
Evandre et le Mont Palatin,
Pour nous venger du Laurentin!
Vos gens vous croyent sans vergogne,
De leur laisser tant de besogne,
Tandis que prenant vos ébats,
D'eux vous faisiez si peu de cas.
Vous trouverez bien du mécompte,
A votre dam, à votre honte,
Quand vous serez dans votre fort,
Contre qui l'on fait grand effort.
Dieu bénisse votre venue.
Vous venez de faire recrue,
A-t-on pris parti de bon cœur?
Parlez-nous en homme d'honneur:
L'enrôlement est-il valable?
Avez-vous mis argent sur table,
Ou la pistole dans la main?
L'auroit-on reprise sous main?
Mais voyons un peu votre suite:
Elle est légére et marche vîte;

Vous galopez dessus les eaux,
Mieux que si c'étoit sur chevaux.
Malpeste, je vois des bagages,
Des vaisseaux, voiles et cordages;
Des paquebots, des brigantins,
Des yachts et des levantins.
N'auriez-vous pas quelques machines
A gros ventre, à longues échines,
Du fait d'un *quidam*, mais point sot,
Qui parut, non sans dire mot,
Même qui fit grand tintamare,
Nul effet, petite bagare,
Mais qui fit dire à Saint-Malo,
Sed libera nos à malo?
Si la mêche étoit éventée,
Qu'on feroit bonne picorée!
Ou si corsaire étoit Turnus,
Il vous rifleroit rasibus,
Ou bruleroit ribon ribéne,
Et vos vaisseaux, et leur antenne;
Et les avirons, et les mâts,
Et les voiles, et les soldats.
Chut, point de bruit, il est à terre,
Cherchant à mettre sous sa serre
Les Troyens et leurs ducatons.....
Mais retournons à nos moutons,
Et voyons d'où notre bon Gile,
Ou notre piteux de Virgile,
Pour vous toujours fort complaisant;
Vous fait sortir pour le présent.
Comme il vous sait homme d'exemple;
Il vous fera sortir d'un temple,
Peut-être d'un enterrement,
Pour vous y faire largement
Pleurer à votre fantaisie,
Puisque c'est là sa frénésie.
Seroit-ce d'un autel? mais non;
C'est du camp du prince Tarcon,
Ce fameux roi de l'Etrurie,
D'où nous vient le mot d'écurie,
A cause de ses beaux haras,
D'où sortoient chevaux à poil ras,
Grand, gros, gris, noir, alzan et pie,
Aïeux de ceux de Normandie,

Qu'on appelle chevaux normans,
Péres des vrais chevaux morvans,
D'où sans contredit vient la morve:
Mais comment rimer avec orve?
Allons toujours notre chemin,
Nous rimerons bien mieux demain.
Ce Tarcon vous fit-il bien boire?
Occupa-t-il votre mâchoire?
Quand vous entrâtes dans son camp,
Parlâtes-vous bien hardiment?
Aux yeux n'aviez-vous point de larmes?
Le cœur étoit-il sans alarmes?
Ne vous faisoit-il point tic-tac?
Vous présenta-t-il du tabac?
Demandâtes-vous alliance
Contre les efforts de Mézence
Et contre ses préparatifs,
Qui sont presque tous relatifs
A notable déconfiture
De vos Troyens par la brulure?
Avez-vous bien dépeint Turnus,
Tranchant du fier Vitellius,
Qui ne garde pas poires molles
A vos vaisseaux, vos banderolles?
Parlez donc, sire le Béat,
Voulez-vous passer pour un fat?
Votre raison dans le voyage
Auroit-elle bien fait naufrage?
Un peu plus de civilité,
Et beaucoup moins de gravité.
Mais vous avez bien fait, je pense,
De vous être mis en dépense
D'aller mendier du secours;
Puisque Tarcon a pour toujours
Etabli sous votre prudence,
Sagesse, force, expérience,
Un bon millier d'Etruriens
Pour déconfire Italiens.
Ainsi l'avoit prédit l'oracle
De Jupin dans son tabernacle,
Sur son aigle à califourchon,
Les deux mains dedans son manchon.
Pour bien fêter votre venue,
Permettez qu'on passe en revue

Un si gentil convoi naval,
Troupes de pied et de cheval,
Les généraux, les blanchisseuses,
Ingénieurs et ravaudeuses,
Les vivandiers, les margajats.
Les fouille-aux-pots semi-soldats.
Le beau vaisseau que monte Ænée !
Mais pour la méditerranée
Il me paroît trop haut de bord,
Trop grand, trop gros, trop fier, trop fort.
Comment ! il est percé d'avance
Pour soixante canons, je pense ;
Au-moins je vois soixante trous,
Pour les mettre et les loger tous
A leur venue, à leur naissance.
C'est un vaisseau de conséquence.
Muse qui prenez vos ébats,
Ouvrez-moi ; .... non, ne m'ouvrez pas
De l'Hélicon la grande porte :
Quoique je n'y sois qu'un cloporte,
Qu'un insecte, qu'une fourmi,
Demeurez dans votre pouilli !
Prenez-vous-en à ce Virgile,
A ce béat, cet imbécile
Qui vous assigne à tout moment,
Et vous fait un commandement
De venir au bout de sa plume,
Si peu cet écrivain présume.
Tirer quelque chose de bon
Pour faire fleurir son jargon.
Voyons pourtant ce qu'il demande
Par cette derniére légende.
N'est-ce pas les noms et les biens
De ces fameux Etruriens,
Grands amateurs de la guinée
Qui vinrent au secours d'Ænée ?
Sans être sifflés du vallon,
Vous saurez la force et le nom
De ce que tient telle boutique.
Primò, c'est le prince Massique,
Flottant d'un air de majesté,
De valeur, d'intrépidité,
Sur les flots salés de Neptune,
Quoiqu'il ne marche qu'à la brune.

Le tigre est le nom du vaisseau
Sur lequel il fend si bien l'eau.
Il est chargé de mille casques
Portés par gens drus et fantasques,
Que Cozés avec Clusium
Ont donnés pour Lavinium.
Abas montoit un gros navire
Peint en or, azur et porphyre,
Ayant en poupe un Apollon,
Tenant en main un violon.
Il avoit de Populonie
Amené bonne compagnie,
Le tout montoit bien à neuf cens;
Bien armés en habits décens;
Portans baudrier de chenille,
Casaque brodée à l'aiguille,
Des brodequins faits de rubans,
Et de la frange sur les gands.
Asylas fut élu de Pise,
A cause de sa vaillantise,
Pour gouverner mille soldats,
Servis par autant de goujats
Qu'on appelloit porteurs de lance.
Cet Asylas eut connoissance
Des astres, du chant des oiseaux,
Des entrailles des animaux,
Quand la poule avoit la pépie,
Comme on arrêtoit la roupie,
Quand ses valets buvoient son vin
Et fatiguoient son guilledin;
Bref, il eut l'art de prophétie,
Et sut mieux la nécromantie.
Astur, surnommé le charmant
Par Maron qui jamais ne ment,
Se confioit en son adresse,
Sa légéreté, sa vîtesse.
En député de Vaugirart,
Qui de quatre faisoit le quart,
Suivoit le dévot sire Ænée,
Pour apprendre à faire menée.
Les Cériens, Graviciens,
Les Phrygiens, Liguriens
Faisoient entr'eux petite troupe,
Et ne montoient qu'une chaloupe.

N'aurai-je donc pas bientôt fait ?
Peste ! j'oubliois le plumet
D'un certain drille de Cupave,
Portant un teint de betterave,
Plumes de cygne à son bonnet,
Et le maintien d'un lansquenet.
Son vaisseau nommé le Centaure,
Voguoit sans craindre la rémore,
Monté par cent trente gaillards
Accoutumés à lancer dards.
Œnus n'avoit qu'une brigade
Bonne pour la carabinade,
Même pour les enfans perdus,
Tant ils étoient allégres, drus,
Et paroissoient d'humeur fort libre.
Cet Œnus étoit fils du Tybre
Et de la sorciére Manto :
Mais quoiqu'il n'eût pas un zéro,
Il donna des murs à Mantoue
De limon, de bois et de boue.
Pourquoi tourner autour du pot ?
De galandage c'est le mot :
Avec cette belle chemise,
Elle ne craignit plus la bise.
Du Mantouan sous Mincius,
Très-grand ennemi de Turnus,
Comme de son ami Mézence,
Cinq cens hommes porteurs de lance,
Vêtus de peaux de louveteaux
Et tous couronnés de roseaux,
Marchoient avec effronterie,
Méditant quelqu'espiéglerie,
Ou quelques tours d'Italiens,
Pour venger ces pauvres Troyens.
Aulétes à l'arriére-garde
Avoit mis un bon corps-de-garde,
Ambulant sur deux gros vaisseaux
Commandés par deux généraux.
Il avoit pris pour sa devise,
En poupe un Triton sans chemise,
Large d'épaule et fort velu
De la tête jusques au cu.
De par les dieux et les déesses,
Muse, sans chercher de finesses ;

J'ai rangé les Etruriens,
Les Mantouans, les Cériens
Suivant avec grande alégresse,
Le réservoir de la finesse,
Ou le grand chef des Phrygiens,
Ce reconfort de tous Troyens.
Je croyois n'y pouvoir suffire,
Et j'étois près de me dédire
D'avoir morgué votre secours
Dans un trajet de si long cours :
Mais serviteur, belle Uranie,
J'ai bien fini ma litanie.
Comptons à-présent les vaisseaux.
Trente voiles fendent les eaux
Pendant la nuit, au clair de lune ;
S'ils sont soutenus de Neptune,
C'est ce que dans peu l'on saura,
Et que la suite nous dira.
Ænéas routoit par le large,
Assez éloigné de la marge,
Ou du rivage de la mer,
Ayant près de lui pour Alfier,
Pallas fils unique d'Evandre,
Qu'il parut étonné d'entendre
Badiner autour de son bord :
Il crut être dans quelque port,
Quand il apperçut des Naïades
Faire sur mer mille gambades,
Danser autour de ses vaisseaux
Et flûter sur des chalumeaux
Avec beaucoup de mélodie,
Les plus beaux endroits de sa vie.
Ces nymphes en chantant nageoient
Et devant le convoi voguoient,
Quand la belle Cymodocée
De vive éloquence douée,
En fit montre au bon Ænéas,
De veiller fatigué, fort las,
Comme de gouverner les voiles,
Les mâts, les cordages, les toiles.
Dormons-nous, prince ? ou veillons-nous ?
Dit l'une, nous connoissez-vous ?
Et savez-vous bien qui nous sommes ?
Parbleu ! vous n'êtes pas des hommes,

Répondit Ænée en courroux.
De par Jupin, rassurez-vous,
Lui repliqua cette Naïade ;
Nous avons manqué la grillade
Dont a voulu nous régaler
Le latin, voulant nous bruler
Avec de grands flambeaux de paille,
Qu'en main portoit cette canaille.
Cybéle, la mére des dieux,
Qui par-tout les suivoit des yeux,
Nous donna contre la brulure,
Vîte cette aimable figure.
Qui fut trompé ? ce fut Turnus,
Il en devint des plus camus ;
Car il nous vit sur le rivage,
Et nous entendit chanter rage,
A contre-poil psalmodier
Et fiérement l'injurier.
Il nous appella des grivoises,
Des ponts-neufs, de fines mâtoises,
De ces filles *et cætera*,
Qui pour cinq sous feroient cela.
Cependant ton petit Iüle,
Prêt à tomber dans la bascule,
Dans ces murs est environné,
Et du Rutule espionné.
Il a soutenu comme un diable
Un assaut presqu'insoutenable,
Où ces fendans, ces garnemens
Ont tué force jeunes-gens,
Dont il gagna grand mal de ventre :
Or ce mal ne vaut pas le diantre,
Et vaut encor moins que bibus,
Si c'est un *colera-morbus*.
Déjà l'on voit de l'Etrurie
La nombreuse cavalerie,
Qui se joint aux Arcadiens,
Pour le secours de tes Troyens.
Mais ce songe-creux de Rutule,
Ce Turnus hardi comme Hercule,
Veut leur lâcher un lais courant,
Pour les prendre tous au battant.
Va ! dès que tu verras l'aurore,
Tandis qu'ils dormiront encore,

Arranger et mettre sur pié
Les troupes de ton allié.
Sur-tout prends ton invulnérable,
Ton bouclier impénétrable,
Qu'a forgé de sa noire main
Le dieu des forgerons Vulcain.
Va! jamais le pieux Ænée
Ne fera si bonne journée
Que celle qu'il fera demain.
Après quoi, poussant de la main
Le vaisseau de ce capitaine,
Elle courut la pretentaine,
Fit quatre tours de baladin,
Parla, chanta Périgordin,
Dansa bien mieux qu'une Syréne
Des bords renommés de la Seine,
En levant son vertugadin,
Puis elle disparut soudain,
Prenant la route de Falaise,
Mais laissant le Troyen bien-aise.
Son bord, plus vîte que le vent,
Faisoit un mille en un moment,
Pendant qu'avec beaucoup de zele
Il fit sa priére à Cybéle.
O toi! dit-il, qui de sapin
Me régalas moi galopin,
Quand je fis bâtir une armée
Pour la mer méditerranée:
Toi la mére de tant de fieux,
Dont les moindres sont demi-dieux:
Sauve-moi de ce labyrinte.
Je te promets de payer pinte
A la premiére occasion,
Pour la boire à l'intention
De si généreuse déesse.
Tu vois qu'on talonne et qu'on presse
Mon fils Ascagne dans son fort,
Sans-doute il n'est pas le plus fort.
Fais que je prenne sa revanche;
D'une dinde grassette et blanche
Je régalerai ton docteur,
Ou ton grand sacrificateur.
Pour toi, je te donne en mémoire
De cette future victoire

Que je dois bientôt remporter,
Ce qu'un laquais pourra porter
(Avec l'appareil d'une offrande)
De bon tabac de contrebande,
De bergamotte, ou mille fleurs,
Ou de quelques autres odeurs;
Plus un demi-cent d'écrevisses,
De porcelaines deux services,
Des tablettes de vrai chagrin,
Une cage avec un serin.
Mais fais donc, puisqu'il faut me battre,
Et que l'on n'en veut rien rabattre
Dans la boutique du destin,
Que j'extermine le latin,
Que je me transplante en sa place,
Que je remplume ma besace
Des restes, ou des défructus
De ce roitelet de Turnus;
Permets que je le trousse en male,
Ou qu'il soit mis à fond de cale.
Maron dit que ce lime-sourd
En cet endroit demeura court.
Cependant fendant le nuage,
Apollon entroit en voyage,
Et commençoit à déboucher
Vis-à-vis l'endroit du coucher
Du grand falot de ce bas-monde.
Déjà son char sortoit de l'onde....
Mais pourquoi prendre ce détour,
Pour dire qu'il étoit grand jour?
Soldats, dit le bon-homme Ænée,
Voici cette grande journée
Où je dois cueillir des lauriers
Aux depens de ces lévriers.
Faites valoir votre courage,
Sur-tout point de patelinage;
Defendez-vous en gens de bien,
Qui comme moi ne craignez rien.
Après, foi d'un homme d'épée,
Vous aurez la franche lipée,
De marauder permission
En pays de promission.
Tenez-vous prêt pour l'abordage,
C'est où sera le grand carnage.

Soyez tous fermes comme un roc,
Faute d'armes prenez un croc
Pour vous garantir des taloches,
De ces vrais chercheurs d'anicroches.
Je vois déjà le camp Troyen,
Qu'en échec tient l'Italien,
Qui leur fait manger maigres soupes.
Amis, disposez vos chaloupes;
Marchez en ordre, allez de front
Les forcer de faire faux-bond.
C'est bien à la gent Rutuloise
De s'aviser de chercher noise
A tant de braves citoyens
Sans feu, sans lieu, même sans biens!
Là-dessus il fait voir son casque
Au Mantouan, au Bergamasque,
Et prend en main son bouclier
Que lui portoit son écuyer.
Il fut apperçu des murailles,
Dont chacun faisoit des gogailles.
La femme en grisa son mari,
Pour mieux jouir du favori;
Et la fille dans ses goguettes,
En fit les bons tours des coquettes:
On en dansa branle de Mets,
On en fit de fort bons banquets:
Tout s'en mêla jusqu'aux servantes,
Qui n'en furent que plus fringantes.
Bref, on en fit le conte bleu,
En s'épanouissant un peu.
Parlant du bouclier d'Ænée,
Virgile en sa verve échauffée
Fait certaine comparaison,
Assez de mise et de saison,
Pour me divertir sans scrupule:
Il en fait une canicule,
Mauvaise constellation,
Traînant toujours contagion,
Comme le pourpre, ou bien la peste,
Ce qui me réjouit de reste,
Flatte et me dilate le cœur,
Et reléve ma belle humeur.
Turnus au bruit de la fanfare,
Du remûment, du tintamare

Qu'

Qui charivarisoit sur l'eau,
Aussi-tôt s'écria, tout beau !
De la mer est-ce donc la fête,
Pour que poissons lévent la tête,
Fassent courbette et tant de bruit ?
Qui jamais tant en entendit ?
Quoi donc, sur l'aquatique rive
Est-ce qu'on lave la lessive ?
Oh parbleu ! monsieur le poisson,
Je veux vous mettre à la raison.
Comment ! les turbots et les solles
Viendront nous donner croquignolles,
Et nous troubler dans nos travaux !
Mais lorgnant, il vit des vaisseaux
Et connut, non sans fâcherie,
Que ce n'étoit pas raillerie:
Car la flotte gagnoit le port
Et commençoit à mettre à bord,
Ce qui le fit changer de notte
Et sur-le-champ prendre la botte.
Il fit filer ses piétons
Le long du port vers les pontons
Qu'à bord faisoit jetter Ænée,
Et fit à grands coups de cognée
Faire des abattis soudain
Pour défendre tout le terrain
Qui du port étoit à la ville.
Peste ! c'étoit un homme habile
Et qui savoit bien son métier.
Dès qu'on eut vu le bouclier
Du chef de la nouvelle Troye,
Le Phrygien marqua sa joye,
Arrangé sur les garde-fous,
Par une grêle de caillous,
De javelots, de dards, de fléches,
Dont une perça les caléches
D'un général Italien,
Ce qui ne leur fit pas grand bien.
Ils tracérent une rigole,
D'où ces bonnes gens par bricole
Faisoient rouler des pots à feux
Et mille ingrédiens sur eux.
Turnus avoit quitté sa tente,
Pour s'opposer à la descente

... que la mort :
... grand effort ;
...
... grotesque.
... de nourrir
... de souffrir
... braves
... leurs esclaves.
...
... choisir ;
... table ;
... trouble ;
...
...
... guerre ;
... terre,
... buvez bien,
... plus rien.
... paille,
... vaille que vaille,
... escadrons,
... les lancerons,
... les porte-lances
... c'est même chance,
... le port,
... gagner la mort :
... pas à la guerre,
... de vieillir sur terre.
... messire Ænéas
... ne dormoit pas,
... puce à l'oreille,
... d'une ardeur sans pareille
... en mer ses pontons,
... ses bataillons.
... imitans la grenouille
... les bords de l'eau farfouille,
... en gagnant le port,
... mouillés venoient à bord.
... s'élançoient sur les sables,
... leur jettoient des cables
... accrochoient à leurs vaisseaux,
... d'issoient sans prendre d'eaux.
barque et barquette
planche et banquette,

Tout servit au débarquement,
Ce qui se fit en un moment.
Tarcon, connoissant la contrée,
Profita seul de la marée.
La fine lame que c'étoit !
Pendant qu'au port on débarquoit,
Il fit faire une revirade
Qui servit alors d'estacade,
D'où l'on tira sur Rutulois
Drus et menus, comme des pois,
Cela veut dire à la poignée ;
Dont il s'ensuivit la saignée
De maints soldats du Laurentin.
Soit que Tarcon eût trop matin
A son bord donné la poussée,
Ou que quelque maligne ondée,
A la requête d'un saumon,
L'eût frappé droit vers le poumon,
Il s'entr'ouvrit et vit son monde,
Au gré des vagues et de l'onde,
Flottant au milieu des débris.
En poussant en l'air de grands cris,
Turnus se déconforte et beugle,
A-peu-près tout comme un aveugle
Qui vient de perdre son bâton :
Appuyé sur son esponton,
Il fait sonner le bouteselle,
Fait serrer marmite et gamelle,
Abandonner tous les travaux,
Tourner tout court vers les vaisseaux ;
Et fier comme un prince d'Orange
Se jette au milieu de la fange,
Pour s'opposer par un effort
A la descente dans le port.
  De son côté messire Ænée
Bien commençoit sa matinée.
Le grand Théron (qui l'auroit cru ?)
D'un grand coup de pied dans le cu
Fut atterré sur le rivage.
Lycas près de lui faisoit rage,
Mais un revers bien appliqué
Et sur son nez des mieux flanqué,
Le fit suivre son camarade.
Gyas eut pareille accolade,

Cyssée à-peu-près même sort;
L'un étoit grand, l'autre étoit fort,
Et donnoient à coups de massue
Aux débarquans bonne venue.
Ænéas fit un meilleur coup;
D'un trait lancé de bout en bout
Il coupa le chemin des vivres,
Et mit Pharus dedans ses livres.
Ce Pharus étoit grand parleur,
Grand fanfaron, grand vétilleur,
Qui s'en faisoit beaucoup accroire;
Jugez s'il n'eut pas grand déboire
De se voir couper le chifflet
Par un si vilain camouflet.
Cydon eût eu même piquure,
Si, par une heureuse avanture,
il n'eut été bien secouru
Par les sept fils d'un lustucru;
Nommé Phorcus de bon parage;
Ces sept grivois visant l'image
De notre pieux Ænéas,
De tout massacrer un peu las,
Lui lancérent leur javeline,
Dont l'une auroit percé l'échine,
L'autre le cou, l'autre le cu,
Malgré sa force et son écu:
Mais madame Vénus sa mére
D'une main hardie et légére,
Sans paroître là toutefois,
Les escamota tous les trois:
Les autres donnant sur son casque,
Ne firent ni frisque ni frasque.
Achate chamailloit des mieux;
Chamaillant, il dit au pieux,
Vous commencez bien la journée,
Mon très-révérend pére Ænée:
Ces traits rougis du sang des Grecs
Chez Turnus feront des échecs,
Servez-vous-en, je vous en prie.
Achate, je te remercie,
Lui dit le bon prince Troyen;
Puis reprenant hardi maintien,
Ce ne furent que des ruades,
Des coups fourrés, des souffletades,

Des cris affreux ou languissans,
Poussés par les agonisans.
Tout se mêla : dans la mêlée
On vit briller messire Ænée,
Lançant un grand dard sur Méon,
Lequel perça comme un poinçon
Sa cuirasse, aussi sa rondache,
Et sa poitrine, dont il crache
Son ame avec ruisseaux de sang,
Ce qui le mit au même rang
De ceux qui vont dans l'autre monde.
Numitor, en qui force abonde,
Voulut d'un coup d'estramaçon
D'Ænéas couper un tronçon :
Mais il prit Gautier pour Garguille,
Lui-même passa par l'étrille.
Clausus, jeune et vaillant soldat,
Qui dans sa tête avoit un rat,
Ce que nous appellons folie,
A Driope arracha la vie ;
Son ame en sortant de son corps,
En cromornant prit ses essors,
Se dissipant comme en fumée,
Dont en trembla toute l'armée.
Plus embrocha trois Thraciens,
Avec autant d'Ismariens,
Tous à la fois d'une enfilade,
Dont il fit plus d'une gambade :
Six embrochés de bout en bout,
Méritoient bien qu'il bût un coup.
Les Arunciens avec Halaise,
Et Messape, par parenthése,
Se battoient en enfans perdus,
Traitoient Troyens en choux cabus,
En faisoient des capilotades,
Des saupiquets, des marmelades ;
Enfin par-tout on batailloit,
On rognoit, tranchoit et tailloit :
Ici, l'on se tape et l'on tue ;
Là, l'on se trémousse et remue
A qui maître demeurera
Du champ de bataille et fera
A son concurrent faire Gille,
Pour entrer en vainqueur en ville.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] latin,
[illegible] un mâtin.
[illegible] infanterie,
[illegible]
[illegible] Turnus,
[illegible] fut Ninus;
[illegible]onade,
[illegible] d'une passade,
[illegible] correctement,
[illegible] brusquement,
[illegible] péril de sa vie,
[illegible] troupe ennemie,
[illegible] milieu de ces fuyards,
[illegible], vous êtes des pendards:
[illegible] ainsi que mon pére Evandre
[illegible] apprenoit à vous défendre,
[illegible] dans son tems il guerroyoit,
[illegible] qu'en bataille il vous menoit?
Allons, allons, prenez courage,
Tâchez de vous faire un passage
Au-travers de ce bataillon,
Blotti là-bas comme hérisson;
Par ce chemin en Arcadie,
Notre pays, notre patrie,
Nous irons manger des pois verts,
Boire de nos vieux vins couverts,
Voir un tantinet nos donzelles,
Leur apprendre de nos nouvelles,
Avec elles batifoler,
Pleurer, rire, rossignoler,
Les mener à la comédie,
Et faire avec elles la vie.
Mais avant, à grands coups de poings,
Il faut balafrer ces sagouins,
Leur en donner à dos, à ventre,
Et les envoyer dans le centre,

J'entends dans le Capharnaüm,
Per sæcula sæculorum.
Vous n'avez point d'autre passage,
Qu'en faisant grand remu-ménage
Chez ces malotrus, ces sournois,
Chez ces bigots de Rutulois,
A qui vous ferez mettre nape
Sur table malgré leur Messape,
Et malgré leurs arriére-bans,
Fussent-ils tous des Aldermans.
Alors Pallas taille besogne,
Tranche par-tout, entaille et rogne,
Fait fort le cheval échappé,
Montre qu'il n'est pas éclopé,
En se démenant comme quatre,
Tant il apette de se battre
Ses gens le suivoient de fort près,
Faisans à leur tour des progrès.
Lagus avec sa valetaille,
Accroché dans une broussaille,
Fut atteint d'un coup dans le dos,
Qui lui fracassa bien trois os,
Sans compter deux nœuds de l'échine.
Hysbon, sur bête chevaline,
Reçut un coup dans le poumon,
Qui lui fit mordre le limon.
Helenus perdit la lumiére,
D'un coup qu'il eut dans la visiére.
Achémole fut châtié,
Pour avoir autrefois souillé
Le lit de madame sa mére,
Dont le front de monsieur son pére
Fut ombragé tant qu'il vécut,
D'un cimier qui fort lui déplut.
Pallas entroit des mieux en danse,
Tuant, portant mauvaise chance;
Un Larys et Tymber, jumeaux,
Jeunes, dodus, vaillans et beaux,
Ressemblant à l'amour tout comme,
Ce Tymber fut fait gentilhomme:
D'un damas fin le fier Pallas
Lui fit voler sa tête à bas,
Ce qui fit dire, c'est dommage
D'assommer tel homme à son âge.

Mais cela ne l'empêcha pas
Pour le coup de passer le pas.
Larys pour le venger se cabre,
Et dans sa main prenant son sabre,
Courut au meurtrier soudain,
Qui d'un seul coup tronquant sa main
Avec une de ses oreilles,
Fit penser de lui des merveilles.
Après la mort de ces jumeaux,
Il courut à deux grands chevaux
Traînant une chaise roulante,
Ou bien un char, que je ne mente:
Rhétée étoit monté dessus,
Il se sauvoit avec Ilus,
Et s'alloit cacher dans sa tente,
Presqu'à demi-mort d'épouvante;
Quand cet intrépide Pallas,
D'une main saisissant son bras,
Lui fit faire la dégringole,
Et lui fit passable rigole
Par où son ame et son esprit
Sortirent, comme il est écrit
Dans le journal ou répertoire
Qui de ce fait apprend l'histoire.
Tout en fut, les Arcadiens,
Les Phrygiens, Etruriens,
Donnoient de terribles taloches
De leurs épieux et de leurs broches,
Et comme de vrais carabins
Ils menoient ces pauvres Albins,
Sans leur parler, sans dire gare;
Après cela sonnoient fanfare,
Et recommençoient de-nouveau
A jouer des mains, du couteau.
Sur cela notre bon Virgile,
Des poëtes le plus habile,
Fait certaine comparaison
N'ayant ni rime, ni raison,
Que je tairai, ne vous déplaise.
D'autre côté le brave Halaise,
Couvert d'écaille de poisson,
Portant en main un saucisson,
Fait comme une bille-vesée,
Le jetta comme une fusée

Au nez de Phérés et Ladon :
Avecque ce grillant brandon,
Il leur grilla grande moustache,
Le poil des yeux, de la ganache,
La cuirasse et le gantelet,
Le casque avec un beau colet
D'un point rebroché dans Venise;
Enfin, la veste et la chemise,
Tout fut brulé, tout y passa.
Un peu plus loin il redressa
L'épaule au fameux Démodoque,
Et lui fendit en deux sa toque,
Toque de valeur et de prix,
Piquée en or sur velours gris,
Par sa sœur fort aimable fille,
D'un beau plumage et très-gentille,
Pucelle ou non, qu'importe à nous ?
Fruit cultivé n'est que plus doux.
Strimon en fut pour la main gauche.
Thoas, qui fiérement chevauche
Jeune cheval Andalousin,
Entendit sonner le tocsin
Sur la ferraille de sa crête;
C'étoit d'un caillou sur la tête,
Qu'Halaise lui jetta bien fort,
Dont il s'ensuivit prompte mort.
Pallas, voyant ce trouble-fête,
Le prit par la manche et l'arrête,
En lui parlant de la façon :
Un peu trop vîte, mon garçon,
Vous menez de mon Arcadie
La fringante cavalerie.
Il faut, sans faire un grand effort,
Que j'appaise votre transport;
Vous pourriez d'une pleurésie,
Mal aussi grand qu'épilepsie,
Gagner, étant en action,
La mortelle inflammation.
Cela dit, ce Pallas farfouille
Dans le réservoir à l'andouille,
Aux boudins blancs, aux boudins noirs,
Puis dans les ténébreux manoirs
Le fait aller comme en furie,
Dire combien de menterie

Il avoit dit étant ici.
Ismaon le suivit aussi,
Et comme lui perdit la vie,
Pour lui servir de compagnie.
Cependant le brave Lausus,
Grand général après Turnus,
Des latins le grand patriarche,
D'abord fit une contre-marche,
En voyant les Italiens
Galvaudés par Etruriens.
A bout portant d'une escopette,
Il fait faire triste courbette
Au preux Abas qui le bravoit,
Et qui déjà le bras levoit
Pour lui faire grande saignée
Aux quatre ars avec sa coignée;
Arme qui le suivoit toujours,
Sans qu'elle pût sauver ses jours.
Je ne sais si c'est raillerie,
Mais grande on nous fait la tuerie.
On ne voyoit qu'Arcadiens,
Que Rutulois et que Troyens
Mourans, ou morts à plate terre:
Les uns juroient contre la guerre,
Les autres demandoient du vin;
Priéres disoit le Latin,
Soit chapelet, soit le rosaire;
L'autre baisoit son scapulaire;
Celui-ci demandoit pardon,
L'autre demandoit du bon-bon;
Pour le rossignol d'Arcadie,
Il faisoit triste mélodie;
Le Phrygien à pleine voix
Demandoit tous ses dieux de bois,
Ou dieux Pénates, c'est le même:
Comme je n'ai pas fait carême,
Je le dirai de bout en bout,
Et cela m'aidera beaucoup.
Enfin jamais tel tripotage
Ne s'étoit vu sur ce rivage.
On bourdonnoit, on se plaignoit,
On mugissoit, on rechignoit;
Et cependant à force égale,
Chacun conduisoit sa cabale.

Pallas pressoit, mais vivement;
Lausus s'opposoit fortement.
Ils étoient de la même année,
Et je crois de même journée.
Tous deux avoient le teint fort clair,
Et se mettoient du meilleur air :
Mais par malheur leur destinée
A ce combat étoit bornée.
Comme ces choses se passoient,
Et que les latins commençoient
De prendre poudre d'escampette,
L'histoire dit qu'une coquette,
Princesse au moins sœur de Turnus,
Lui vint recommander Lausus,
Et le prier avec instance,
En lui faisant la révérence,
De voler vîte à son secours,
Car en lui gisoit son recours.
Turnus étoit sur sa charrette
Que traînoit très-maigre squelette:
A force de coups d'aiguillons,
Il la fit franchir les sillons;
Et tout suant, fendant la presse,
Il arrive en grande détresse,
Eveillé comme émérillon,
Au milieu d'un gros bataillon.
Latins, dit-il, faites retraite,
Je veux me battre tête à tête
Avec ce jeune fierabras,
Ce petit morveux de Pallas,
Qui quitte exprès sa Palantée,
Et qui d'une ardeur éventée,
Vient ici moudre à mon moulin,
Manger mon pain, boire mon vin.
Croyoit-il, quittant l'Arcadie,
Ici venir à l'étourdie,
Jouer du bâton à deux bouts,
Nous perdre et nous abîmer tous?
Va, va, bientôt pour ma dent creuse,
Tu vaudras moins qu'une macreuse !
Qu'Evandre n'est-il le témoin
Des coups que je te vas, sagouin,
Appliquer sans miséricorde !
Après cette forme d'exorde,

On vit tracer les Rutulois
Et les latins à cette voix.
Pallas, comme un sot, un grand ase,
Parut un moment en extase,
Regardant Turnus fixement,
Puis lui fit ce beau compliment:
Penses-tu que tes incartades
Et tes lâches fanfaronades,
Intimident un ennemi
Qui ne te voit pas à demi,
Et qui fait consister sa gloire
A te mettre à bas la mâchoire,
Même à te dépouiller tout nu
Comme un Pierrot, un malotru?
Que si le destin, au contraire,
Veut que tu fasses l'inventaire
De mes tripes, de mes boyaux,
Et que succombant sous ta faulx,
Ainsi tu me barres la veine,
Je subirai mon sort sans peine,
C'est dont Jupin sera garand;
Mais finissons ce différend.
Cela dit, au champ de bataille
Il entra couvert de ferraille.
Le fier Turnus, de son côté,
De sa charrette étant sauté
Comme un lion tenant campagne,
Que toujours fureur accompagne
Quand il voit de loin le taureau,
Sur lui l'épée hors du fourreau,
Se jettoit à bride abattue,
En gueulant, au meurtre! au feu! tue!
Pallas au ciel levant les yeux,
Fit cette priére à ses dieux.
O toi victorieux Alcide,
Qui, sur les conquérans préside,
En mémoire de ce festin
Que fit sur le Mont Palatin
Mon pére Evandre à ton passage,
Faisant joyeux pélerinage,
Où tu mangeas force bon-bons,
Confitures et macarons,
Rôti doré, friand potage,
Où tu bus vin de l'Hermitage;

Protége mes premiers exploits,
Et conduis mon bras et mes doigts,
Pour que mon trait jusqu'à l'empenne
Entre dans la vaste bedaine
De cet avaleur de pois gris;
Qui voudroit de notre débris
Enrichir sa gent Rutuloise,
Moins brave qu'elle n'est sournoise.
Alcide ces mots écouta,
En gémit, même en tremblota,
Et, qui pis est, versa des larmes.
Jupin lui dit: le sort des armes
Est un sort tout des plus douteux,
Aujourd'hui l'on peut être heureux,
Et demain se voir en disgrace:
Hélas! en si petit espace,
Un homme monte et puis descend:
D'exemples voulez-vous un cent?
Après cet essai de morale,
Jupiter dit: je m'en brimbale.
Pallas vise droit à sa fin,
Il sera mort demain matin.
D'autres issus du sang céleste,
Y sont restés, j'en ai de reste
A vous nommer dans mon loisir,
Pour contenter votre desir:
Souvenez-vous des murs de Troye,
De Sarpédon qui fit ma joye,
Qui ne vivoit que de biscuit;
Il y resta, dont bien m'en cuit.
Turnus même est très-près du terme
Où sa rude et brute épiderme
Doit être taillée en lambeaux,
A coups de hache ou de couteaux.
De chacun, selon sa portée,
Enfin la vie est limitée.
Cependant le brave Pallas,
D'un dard grand comme un échalas,
Plus pointu que n'est une broche,
De toute sa force décoche
Un grand coup qui m'auroit fait peur,
Mais qui n'attrapa, par malheur,
Turnus qu'au-dessus de l'épaule;
Lequel se saisit d'une gaule,

On entend bien d'un javelot,
Montrant qu'il n'étoit pas manchot.
En le lançant, il dit, prends garde!
Je vise au baril de moutarde,
Avec un dard si pénétrant,
Qu'il va l'ouvrir dans ce moment.
Tu n'en feras pas davantage,
Enfant gâté qui n'es pas sage;
Et sur cela lance le dard,
Qui fit comme un coup de pétard,
Etendit Pallas sur la terre;
Or voilà les fruits de la guerre.
Toute l'armée en retentit,
L'Arcadien s'en émeutit,
Le Rutulois en dansa d'aise,
Le Latin en fit une diaise,
Pour accompagner son esprit,
Qui sortant, comme on me l'a dit,
De son corps par cette rigole,
Fit deux ou trois tons de viole,
Et cinq ou six de clavessin;
Qui résonnérent dans son sein
Quasi comme la symphonie
D'une leçon de Jérémie.
Turnus étant grand dégoiseur,
Sur cette mort fit l'orateur;
Et d'un ton de railleur à gage,
Il mit en œuvre son ramage
A-peu-près de cette façon,
Du goguenard prenant le ton:
Arcadiens, tous gens à pendre,
Allez-vous-en trouver Evandre,
Rendez-lui son cher fils Pallas,
Et n'oubliez point les hélas
Que vous devez à votre maître
Que je n'ai pas occis en traître.
Rendez-lui son corps. Pour ses biens,
Pour le sûr ils seront les miens;
Puisque je garde sa goguille;
Son nœud de cravate jonquille,
Sa cuirasse et son baudrier,
Son casque et son gauche étrier,
Le droit étant dans la bataille
Demeuré dans cette broussaille,

Bref, tout le reste je saisis.
Aussi-tôt pris, aussi-tôt mis :
Ce qui fit dire à son grand page,
C'est Arlequin trousse-bagage.
  Fort chagrin étoit le Troyen,
Aussi-bien que l'Etrurien,
De voir telle fanfaronade,
Après une telle algarade.
Mais, chut ! bientôt viendra le tems
Où l'on abreuvera les champs
Du sang de ce rude adversaire,
Du latin l'ange tutélaire,
Le défenseur du Rutulois,
Et des princes le plus matois.
  D'abord la prompte renommée,
A babiller accoutumée,
Fut apprendre au bon Ænéas
La culbute du beau Pallas.
Il partit comme un coup de foudre,
Pour tâcher d'en aller découdre
Avec ce fatal ennemi
Qui le privoit d'un tel ami.
On voyoit couler sur ses armes,
En courant, un torrent de larmes
Qui ses belles armes rouilloient
Et son rabat blanc lui mouilloient.
Ce qu'il trouva sur son passage,
Fut mis à mort, ou bien en cage.
Bref, il étoit si furieux,
Qu'il fut, mais d'un grand sérieux,
Donner du nez contr'un gros chêne,
D'autres disent contr'un grand frêne,
Qui l'envoya du contre-coup
A plus de cinq cent pas debout,
Dont il fit très-laide grimace.
Il se rajuste, il se ramasse,
Et n'eut qu'un œil au beurre noir,
Qui ne l'empêcha pas de voir
Assez clair pour se faire route,
Et pour causer de la déroute
Chez le Rutule et le Latin,
Dont il visita l'intestin.
Avec lui point de compérage,
Par-tout il faisoit grand ravage,

Foulant ses ennemis aux piés,
Et ralliant ses alliés,
Il ne songeoit qu'à la recherche
De ce géant, de cette perche,
Qui très-fort s'enorgueillissoit,
Tandis qu'Ænéas gémissoit
De la perte du fils d'Evandre,
Qu'il ne pouvoit encore comprendre.
Onc ne se vit en tel détroit,
En songeant a ce passe-droit,
Sur-tout après une alliance
Qui s'en alloit en décadence,
Après tel bouleversement,
Songeant à part au traitement
Qu'il reçut dedans Palantée;
Où du mort la sœur tant vantée
Lui fit une collation,
Qui mérite relation.
Elle étoit d'un panier de fraises,
Et d'une perdrix dans les braises,
D'une compotte d'abricots,
D'un salmigondi d'haricots,
D'une tourte toute friande,
Du thé de la façon d'Hollande,
Du Parmesan, de bonnes noix,
Trois instrumens, six belles voix,
Dont la délicate harmonie,
Mêlée avec la symphonie,
Fut après la collation
Sujet de récréation.
Ce souvenir qui le chicane
Lui faisoit faire à coups de canne,
Ce qu'un autre à coups d'espadon,
De dard, javelot et brandon,
Fait quand il est dans la mêlée.
Là, plus d'une bête épaulée,
Plus d'un borgne, plus d'un boiteux,
Plus d'un manchot, plus d'un cagneux,
Fut fait par le pieux Ænée,
Qui dans sa colére effrénée
Cassa sa canne sur le dos,
Au détriment de quelques os,
De qui tomba dessous sa patte;
Il brisa plus d'une omoplatte,

Pri

Prit les quatre fils de Sulmon
Sans filet, ni sans hameçon,
Seulement par mal avanture;
Et d'Ulfent la progéniture,
Consistant en quatre grands fieux,
Bien faits, posés, polis, pieux,
Qu'il garda pour un saint office,
Ou bien pour faire un sacrifice,
A la tête de ses soldats,
Après les assauts; les combats;
Voulant saupoudrer de leur cendre
Feu son ami, le fils d'Evandre.
Après, la baïonnette en main,
Il fut pour abattre soudain,
Foulant aux pieds droits de nature,
L'assommante et triste figure
D'un certain poltron de Magus,
Qui, de peur de se voir perclus,
Vint se jetter aux pieds d'Ænée,
Lui disant: de par ta lignée,
De par Ascagne ce mouton,
De toi très-digne rejeton,
Ne plante pas ta hallebarde
Dans mon réservoir à moutarde,
Laisse-moi dans ce monde-ci,
D'en sortir je n'ai pas souci,
N'ayant fait nulle pénitence
Pour paroître avec révérence
Devant Minos le clairvoyant,
Et Rhadamante l'effrayant.
Sauve le fils, sauve le pére,
Tu feras plaisir à la mére
Qui perdroit trop à mon trépas.
De tant tuer n'es-tu point las?
Dans une maison magnifique,
D'ordre ionique ou bien dorique,
Que j'ai dans un certain endroit
Où je veux te mener tout droit,
Sans t'égarer, je te le jure,
Ni sans te faire aucune injure,
J'enterrai des talens d'argent
Monnoyés (c'est mon contingent)
Avec un demi-cent de vases
D'or enrichi par des topases,

Des améthystes, des rubis
Presque tous remplis d'ambre-gris.
En outre, j'ai deux cent cinquante
Gros, grands lingots, que je ne mente,
En métail, en argent, en or,
Ce qui compose mon trésor;
Je te le donne, foi d'Itale.
Aux dents aurois-tu bien la gale,
Pour refuser si beau présent,
Et à ton Iule si décent?
De tes Troyens la belle gloire
Ne peut croître par ma victoire;
Un cœur de boue et de limon
Peut-il assurer leur renom?
Pour qui me prends-tu, misérable?
Lui repartit le vénérable
Ænéas, dont tel harangueur
Venoit de tripler la fureur.
Crois-tu que j'aurois la foiblesse
D'accepter ainsi ta richesse?
Conserve-la pour tes enfans;
Quand ils seront devenus grands,
Ils en feront de bons usages,
Si ce sont des enfans bien sages.
Turnus en assommant Pallas.....
En cet endroit, d'un grand hélas!
Il montra le sûr interpréte
De la douleur la plus parfaite
Qu'il sentoit, et même du cas
Qu'il faisoit de son cher Pallas....
Turnus le brisant comme un verre,
Rompt tout commerce dans la guerre;
Et puisqu'il la fait sans quartier,
Je veux faire même métier.
Aussi-tôt suivant sa bourasque,
D'une main il ôta son casque,
Et de l'autre plongea soudain
Sa baïonnette dans son sein.
Près de là le grand Emonide,
De son métier prêtre invalide
De Diane et du blond Phébus,
Contant sornettes et rebus,
Revétu de sa tavaïolle,
De sa mitre et de sa banderolle;

Dans ses habits plus pétillant,
Voire même bien plus brillant
Que n'est le doigt d'une bourgeoise
Portant le saphyr, la turquoise,
En galopant de rang en rang,
Fut étonné de voir son sang
S'écouler par une fenêtre
Que lui fit des Troyens le maître
Au-travers de son just-au-corps,
Perçant de part en part son corps.
A ce coup perdant la lumiére,
Il ne put voir si par derriére
Il paroissoit un ennemi
Qui ne le crût mort qu'à demi;
Il ne vit donc pas que Séreste
Vint le dépouiller de sa veste
Et de tout le brinborion
Qu'il avoit autour du chignon,
Pour en établir un trophée
Au dieu protecteur de l'armée
D'Ænéas et ses étendars;
Pour couper court, c'est au dieu Mars.
Notre prince échappé de Troye
Fit un conte à la mére l'Oye,
Puis prit un peu de brandevin
Pour se tenir le cœur serein.
Ensuite en franc oiseau de proie,
Le plus souvent vrai rabat-joie,
Il fondit sur le brave Anxur,
D'un vol rapide, mais trop dur,
Puisqu'il lui coupa la main gauche;
Main utile quand on chevauche,
J'entends chevauche un Limosin,
Semi-frére d'Andalousin;
Car cette main conduit la bride,
Méne le cheval et le guide
En plaine, par monts et par vaux,
Et par-tout où vont les chevaux.
D'Anxur il courut à Cécube,
Alongé presque comme un tube,
Lequel étoit fils de putain,
Si son pére étoit ce Vulcain
Que Vénus ombragea de sorte,
Que tout mortel qui corne porte

S'appelle Vulcain parmi nous.
Ce nom me paroît assez doux:
Cocu, cornard, sont moins sonores,
En sentent moins les métaphores.
Ce Cécube et certain Umbron,
Tranchant du maître Aliboron,
Croyoient réparer le désordre,
Mais ils avoient du fil à tordre,
Sur-tout pour de jeunes Narquois,
Qui, malgré fléches et carquois,
Malgré javelots, javelines,
Eurent tous deux dans les tettines
Coup de dards assez bien placés,
Mais coup sur coup des mieux lancés.
Tarquite avec grande secousse,
Venoit trottant à la recousse,
Portant casque comme un turban,
Sur ses ergots comme Artaban,
Eut au beau milieu de la pance,
Long de deux bons pieds d'une lance
Que portoit le preux Æneás,
Et le tout pour venger Pallas;
Tirant sa lance avec furie,
Des flancs il lui tira la vie,
Qui fit, sortant, le même accord
Qu'on fait au moment de la mort.
Tarquite étoit fils légitime;
Faune l'eut sans faire de crime,
Et comme il habitoit les bois,
On ne le montra point aux doigts.
Ah! pour le coup je m'équivoque,
Ce n'est pas une sure époque
Pour la garde de son honneur.
Par-tout femme donne son cœur;
Et dans la ville et le village,
De cet aimable badinage
Le sexe se fait surement
Un très-sensible amusement.
Donc en tous lieux le mariage
N'est pas exempt de cocuage;
Aussi voit-on peu de maris
Qui d'être époux ne soient marris.
Faune eut donc ce fils de Driope,
Nymphe potagére et salope

Dans ses habits plus pétillant,
Voire même bien plus brillant
Que n'est le doigt d'une bourgeoise
Portant le saphyr, la turquoise,
En galopant de rang en rang,
Fut étonné de voir son sang
S'écouler par une fenêtre
Que lui fit des Troyens le maître
Au-travers de son just-au-corps,
Perçant de part en part son corps.
A ce coup perdant la lumiére,
Il ne put voir si par derriére
Il paroissoit un ennemi
Qui ne le crût mort qu'à demi;
Il ne vit donc pas que Séreste
Vint le dépouiller de sa veste
Et de tout le brinborion
Qu'il avoit autour du chignon,
Pour en établir un trophée
Au dieu protecteur de l'armée
D'Ænéas et ses étendars;
Pour couper court, c'est au dieu Mars.
Notre prince échappé de Troye
Fit un conte à la mére l'Oye,
Puis prit un peu de brandevin
Pour se tenir le cœur serein.
Ensuite en franc oiseau de proie,
Le plus souvent vrai rabat-joie,
Il fondit sur le brave Anxur,
D'un vol rapide, mais trop dur,
Puisqu'il lui coupa la main gauche;
Main utile quand on chevauche,
J'entends chevauche un Limosin,
Semi-frére d'Andalousin;
Car cette main conduit la bride,
Méne le cheval et le guide
En plaine, par monts et par vaux,
Et par-tout où vont les chevaux.
D'Anxur il courut à Cécube,
Alongé presque comme un tube,
Lequel étoit fils de putain,
Si son pére étoit ce Vulcain
Que Vénus ombragea de sorte,
Que tout mortel qui corne porte

Grand architecte d'almanachs,
Olibrius à trois carats.
Là, le fils de Volcent, Carmerte,
Blond, blanc, beau, bon, plaisant, alerte,
L'un des plus grands princes latins
Qui fût parmi les Laurentins,
Avec Numa faisant frairie,
Furent semer la zizanie
Dans le royaume de Pluton,
Chacun par un coup d'hocqueton
Assaisonné par notre Ænée,
N'épargnant rien dans sa tournée;
En fin finale avec raison
Virgile fait comparaison
D'Ænéas avec Briarée
Qui jadis causa diarrhée,
Et fit aller à cloche-pied
Le grand Jupin sur son trépied.
Cent bras, cent mains, cinquante bouches,
Faisoient d'étranges escarmouches,
Avaloient terribles morceaux,
Donnoient d'horribles chinfreniaux:
Car pour aller chercher lipées,
Toujours en l'air cinquante épées,
Au moins la fable nous le dit:
Sans nous annoncer qui le vit,
Qui fut témoin de ces merveilles,
Et qui lui compta ses oreilles.
Il devoit en avoir un cent,
Si de bras il avoit autant.
Ainsi conclut notre Virgile.
Ænéas pour chasser sa bile,
Dans la chaleur de ses combats
Se trouvoit cent mains et cent bras:
Si l'on ne le vouloit pas croire,
Ni s'en rapporter à l'histoire,
Je ne sais plus qu'un seul moyen
Pour honorer ce bon Troyen.
S'il étoit là, ma foi, j'en jure,
Il le diroit, je vous assure,
Et ne nous mentiroit en rien,
Car il étoit homme de bien.

Mais voici bien autre denrée!
Je veux parler de l'effarée

Des quatre beaux chevaux du char
Que conduisoit cet égrillard,
Ou cet Adonis de Nymphée
Qu'embarrassa si fort Ænée,
Qu'ils prirent tous le mords aux dents,
Et de frayeur tous bondissans,
Fuyoient, mais fuyoient en arriére,
En renversant sur la poussiére
Leur postillon ou conducteur,
Dont il pensa mourir de peur;
Mais l'eau de la reine d'Hongrie
Pour le coup lui sauva la vie.
Lucage, et son frére Lyger,
D'un air dispos, d'un pas léger,
Faisoient faire une caracole
A deux Danois sortant d'école,
Traînant un mauvais tombereau.
Quand ils virent sur le carreau
Tomber leur allié Nymphée
Qu'alloit éventrer notre Ænée,
Ils coururent à son secours,
Croyant interrompre le cours
De si sanglante boucherie.
Lyger en arrivant s'écrie,
Quoi! prétends-tu, dis Jaquemart,
Fieffé cagot, vilain caffart,
Portant fistule lacrymale,
Etablir ici ta cabale,
Malgré nous et malgré nos dents?
Y croyois-tu trouver les champs
De ta ville des mieux brulée,
Et par les Grecs des mieux pillée?
Dis-moi donc, fendeur de naseaux,
Ne cherches-tu point les chevaux
De ce fameux roi Dioméde?
Tu tranche ici du Nicoméde,
Peut-être un peu mal-à-propos
Pour ta santé, pour ton repos.
Il faut punir ton insolence,
Mettre une borne à l'impudence
Avec laquelle dans ce camp
Tu crois mener tambour battant
Avec tes gueux de rapsodistes,
Nos pisse-froid de latinistes.

Je dois, par Jupin notre dieu,
Chasser la guerre de ce lieu.
Je veux te saigner sans lancette,
Que ce champ serve de palette;
Gâter en mille endroits ton corps;
Mais épargner ton just-au-corps,
Pour m'en illustrer dès dimanche,
Avec une chemise blanche.
Un maître-coup de javelot
De ce Lyger fut le balot;
Ce qui troubla si fort Lucage,
Qu'il en perdit d'abord l'usage
De la voix, même des cinq sens,
Fors l'un de ces deux reluisans.
Il en trébucha sur le sable:
Un second javelot l'accable,
Dans l'aine il entra brusquement,
Et quoiqu'il n'y fût qu'un moment,
Il fit une grande ouverture,
Par où sortit ce qui nature
Anime quand on est vivant.
Ce trou, la peste! étoit si grand,
Que par-là toute sa colére
S'en alla dans son hémisphére;
Je veux dire dans les enfers,
Où Pluton la remit aux fers.
Ce que voyant le sage Ænée,
D'une langue morigénée
Il apostropha ce brutal,
Sur un vrai ton sacerdotal.
Lyger tomba dans une orniére,
Qui pour lui devint meurtriére,
D'un cran abaissa son caquet,
Lui fit emballer son paquet
Pour commencer le grand voyage,
Ou l'éternel pélerinage;
Mais comme il appréhendoit fort
Ce qui peut viser à la mort,
Les mains jointes, n'ayant point d'armes,
On le vit les deux yeux en larmes,
Non pas d'un air *amabilis*,
Mais d'un air *lacrymabilis*,
Faisant une mine piteuse,
Et montrant une ame peureuse,

Des quatre beaux chevaux du char
Que conduisoit cet égrillard,
Ou cet Adonis de Nymphée
Qu'embarrassa si fort Ænée,
Qu'ils prirent tous le mords aux dents,
Et de frayeur tous bondissans,
Fuyoient, mais fuyoient en arriére,
En renversant sur la poussiére
Leur postillon ou conducteur,
Dont il pensa mourir de peur;
Mais l'eau de la reine d'Hongrie
Pour le coup lui sauva la vie.
Lucage, et son frére Lyger,
D'un air dispos, d'un pas léger,
Faisoient faire une caracole
A deux Danois sortant d'école,
Traînant un mauvais tombereau.
Quand ils virent sur le carreau
Tomber leur allié Nymphée
Qu'alloit éventrer notre Ænée,
Ils coururent à son secours,
Croyant interrompre le cours
De si sanglante boucherie.
Lyger en arrivant s'écrie,
Quoi! prétends-tu, dis Jaquemart,
Fieffé cagot, vilain caffart,
Portant fistule lacrymale,
Etablir ici ta cabale,
Malgré nous et malgré nos dents?
Y croyois-tu trouver les champs
De ta ville des mieux brulée,
Et par les Grecs des mieux pillée?
Dis-moi donc, fendeur de naseaux,
Ne cherches-tu point les chevaux
De ce fameux roi Dioméde?
Tu tranche ici du Nicoméde,
Peut-être un peu mal-à-propos
Pour ta santé, pour ton repos.
Il faut punir ton insolence,
Mettre une borne à l'impudence
Avec laquelle dans ce camp
Tu crois mener tambour battant
Avec tes gueux de rapsodistes,
Nos pisse-froid de latinistes.

Sur les soldats du Rutulois,
Déjà n'ayant force ni voix,
Exploitoit sans rodomontade
Ces maîtres passés en gambade,
Les assommoit à coups de pié,
De l'un avaloit la moitié,
De l'autre écrasoit la cervelle;
Là jouoit de la manivelle,
Ici du sabre et du couteau,
Avec l'épée hors du fourreau,
Ou bien en main sa javeline,
Il entamoit ventre et poitrine,
Dont s'ensuivoit toujours la mort;
Ce qui Turnus chagrinoit fort.
Tandis que par le bon Ænée
L'armée étoit si mal-menée,
C'est celle de son ennemi,
Car pour la sienne, dieu merci,
Elle faisoit le diable à quatre,
Tant elle savoit bien se battre:
Tandis qu'ainsi l'on chamailloit,
Les Troyens que l'on assiégeoit
Dans le fort, leur nouvelle Troye,
Tous d'un accord montrant leur joye,
Voulant avoir part au gâteau,
Ou du moins changer leur chapeau;
De leur côté l'ame aguerrie,
Tranchant de la gendarmerie,
Ascagne pour leur commandant,
Prince pour son âge prudent,
Firent entr'eux une sortie
Qui de tous points fut assortie.
Jupiter voyant dans les cieux
Ce qui se passoit sur les lieux,
A Junon tint ce doux ramage:
Ma chére moitié, dont j'enrage,
Et ma sœur dessus le marché,
Qui m'as si mal endimanché,
Est-ce Vénus votre rivale,
Qui fait que le latin détale
Devant ces reclus de Troyens?
N'ont-ils pas trouvé les moyens
De paroliser sur l'Itale,
Et de le bien passer en gale?

Ne sont-ils pas laborieux,
Sages, vaillans, industrieux,
D'humeur accorte et débonnaire,
A-la-vérité sanguinaire?
Mais quand on se voit malheureux
Et que l'on n'a ni feu ni lieux,
Il faut bien chercher à repaître,
Faire le valet ou le maître,
Ou bien le maître et le valet,
Comme étoit monsieur Jodelet;
Enfin se faire un patrimoine,
Soit en argent, soit en avoine,
Se raccrocher en quelqu'endroit
Où l'on puisse dire à bon droit,
J'ai travaillé pour ma fortune;
La chose me paroît commune.
Qu'en pensez-vous, dame Junon?
  Hélas! mon cher poulet mignon,
Lui répondit cette déesse,
Turnus en aura dans la fesse,
Un autre diroit dans le cu:
Puisque Jupin l'a résolu,
Que peut Junon que de se taire,
Ne pouvant pas se satisfaire?
Près de vous j'étois en crédit,
Autrefois vous me l'avez dit;
Mais aujourd'hui quelle vergogne!
Au ciel je n'ai plus de besogne,
Et Vénus l'emporte sur moi!
J'en sais la raison, le pour quoi;
A tout cela point de reméde.
Ah! s'il faut que le latin céde
Sa femme, son chat et son chien
A ce maraudeur de Troyen;
Et que par le sort de la guerre,
Le Rutule fasse un parterre,
Du-moins conservez-moi Turnus,
Afin de le rendre à Daunus;
Il est d'origine immortelle,
Comme ce fils de maquerelle,
Ce grand benêt, ce lustucru,
Cet idiot, ce malotru
A face plus qu'efféminée,
Enfin ce pleureur à journée,

Que vous protégez bel et bien,
Et contre qui je ne puis rien.
Oui-dà! j'y consens, bonne bête,
Qui souvent a martel en tête,
Presque toujours mal-à-propos,
Pour mon plaisir et mon repos,
A m'écouter soyez donc prête;
J'appointerai votre requête,
Et je reculerai le sort
Du prince que vous aimez fort:
Faites qu'il détale au plus vîte,
Qu'il s'échappe et prenne la fuite,
Et que dans un pays lointain
Il aille rafraîchir son tein,
Loin de ces échappés de Troye:
Mais n'étendez pas la courroye,
Sur-tout n'en demandez pas plus,
Car je vous prépare un refus,
Mais un refus, dame ma mie,
Fondé sur notre prudhommie,
C'est-à-dire un refus tout court,
Qui lâché n'a point de retour.
Dès-que le maître du tonnerre,
Lequel jamais ne se déferre,
Eut accordé cette faveur
A sa femme souffre-douleur,
Elle se couvrit d'un nuage,
S'y tint comme oiseau dans sa cage,
Fendit l'air en quittant le ciel,
Le cœur tout confit dans le fiel;
Et pour qu'on ne vît pas sa crête,
D'un bon surtout fait de tempête,
Son nuage elle enveloppa,
A la sourdine décampa,
Et vint entre les deux armées,
Qui lui parurent des pygmées,
Sortant de son appartement,
En descendant du firmament.
Arrivant, la bonne déesse
Fit un de ces tours de finesse
Dont on ne peut se défier;
A force de s'ingénier,
Elle contrefit un Ænée
Qu'elle forma d'une nuée,

Et par un prodige nouveau,
Etonnant, rare autant que beau,
Son armet fut à la Troyenne,
Sans-doute à la grosse mordienne;
Elle le fit braire et parler,
Prendre du petun, renifler,
Chanter, sauter, danser et rire,
De son prochain beaucoup médire,
Jouer du luth, faire des vers,
A-la-vérité de travers,
A-peu-près et quasi tout comme
Ceux que l'on verra dans ce tome,
Dont le sens est estropié,
Sans cadence, grace ni pié.
Tel paroît de nuit un phantôme,
Au rapport de l'auteur Brantôme;
Ou tels sont tous les songes creux
Qu'on fait quand on ferme les yeux,
Quand on dort, ou quand on sommeille,
Et quand on croit tenir merveille,
Belle femme, ou des coffres-forts,
Force bijoux, riches trésors.
Tant y a que cette effigie,
A Turnus dit: je te défie
De mener à bout ton rolet
Et de me prêter le colet.
Tu verras si je suis un drille
Qui se mouche d'une guenille,
Et si je sais mal ferrailler,
Batailler comme tirailler.
Allons, mets-toi donc en posture;
Je veux te mettre à bas la hure
Et t'égorger comme un gorret,
Car je suis un coupe-jarret
Qui des mieux sait jouer son rôle.
Voyez un peu le plaisant drôle!....
Turnus, au-lieu d'un compliment,
Lui lança son dard rudement,
Mais au-lieu d'attraper Ænée,
Il se perdit dans la nuée,
Dont le phantôme rit beaucoup.
Turnus ayant manqué son coup,
Fut aussi sot qu'une bécasse
Qui se trouve dans la tirasse:

Mais il fut encor bien plus sot,
Quand il vit partir le marmot
Qu'il croyoit le pleureur à gage,
Et qu'il couroit vers le rivage.
Alors ne se connoissant pas,
Il dit en poussant un hélas!
Il s'enfuit donc le brave Ænée,
Ce larmoyant à la journée,
Ce visage d'enterrement
Qui fait si bien un compliment.
Me trouves-tu si redoutable,
Que tu ne veuilles sur le sable
Décider par notre combat
Qui couchera dans mon grabat?
Veux-tu quitter ta fiancée
Et cette future épousée,
Qui t'apporte dans une main
Ce qui sur l'humide terrain
Depuis un tems considérable
Te fait errer en misérable?
Turnus ainsi complimentoit
Celui qu'Ænéas il croyoit;
Ne l'estimant au fond de l'ame
Que comme un poltron, un infame,
Qui fuyoit d'en venir aux mains
Avec la fleur des spadassins.
Il suit et pousse sa boutade,
Si bien qu'il trouve dans la rade
Un navire près d'un rocher,
Sans matelots, ni sans nocher.
C'étoit d'Ozinius le drille,
Riche en porteurs de souguenille,
Roi des corsaires Clusiens
Venus au secours des Troyens.
Le phantôme du fils d'Anchise,
Comme homme en hiver sans chemise,
Tout tremblottant fut s'y cacher.
Turnus grimpe et va le chercher:
De la poupe il vole à la proue,
Faisant très-pitoyable moue;
Mais pendant qu'il flairoit en vain,
Junon rompt le cable soudain,
Qui l'accrochoit sur le rivage;
Puis rentrant dedans son nuage,

Elle abandonne ce vaisseau
Au gré des vagues et de l'eau.
D'autre côté messire Ænée
Cherchoit, la gueule enfarinée,
Le roi Turnus pour le combat.
Chemin faisant, notre Béat
Donna grands coups de sa lardoire;
Démeubla plus d'une mâchoire,
Fêla de têtes plus d'un cent,
Sans compter celle de Volcent;
Fit une bréche à deux échines,
Autant enrhuma de poitrines,
Escarmoucha plus d'un Latin,
Fit la barbe à plus d'un Albin.
Mais retournons à ce navire
Qu'un vent plus fort que n'est zéphire,
Conduit par mer sans savoir où;
Peut-être est-ce dans le Pérou.
Le phantôme, qu'il m'en souvienne,
Avoit assez bien fait la sienne:
Mais à quoi bon se cacher tant?
Aussi profita-t-il du vent,
Et se mêlant dans un nuage,
A-peu-près de même plumage,
Il quitta casque et morions,
Ces fatras, ces brimborions
Qui l'habilloient à la gendarme,
Toujours prêt à faire vacarme.
Turnus errant dans le vaisseau,
Cherche sur pont, visite beau,
Va dans la chambre et dans la sale;
Et descend jusqu'à fond de cale
Pour chercher le faux Ænéas,
Qui par-tout ne se trouva pas.
Pour jurer Turnus est le maître;
Et c'est ce qu'il fit bien paroître,
Quand il se vit si loin du port,
Du Phrygien et de son fort;
Quand il ne trouva que les armes,
La cuirasse et la cotte-d'armes,
Le brasselet, le gantelet
De l'insolent esprit folet.
O dieux! dit-il, et vous déesses,
Vous passerez pour des jean-fesses,

Si vous protégez ces pillards,
Ces cogne-fétus, ces fuyards,
Enfin ces gens à triste mine.
Qu'ai-je donc fait qui vous chagrine,
Pour m'enlever de mes drapeaux,
Et pour devenir mes bourreaux?
Vous êtes dieux, dieux pitoyables?
Non, ma foi, vous êtes des diables,
Mais diables pires que caffards,
Et plus noirs que des Savoyards.
Voyez un peu la belle gloire
De procurer ainsi victoire
Aux restes d'un cheval de bois,
A des bandits, des Albigeois,
A leur général pleure-miche,
Plus propre à parer une niche
Qu'à venir gober mon gratin,
Et m'enlever tout mon fretin.
Où conduisez-vous ma figure,
Digne inventeur des turelure,
Des brin bron brac, des zons zons zons,
Des laridéne et laridons?
De tout le long de la riviére,
Oh! qu'il y va gai, ma bergére!
Et des toc mon tambourinet,
Que l'on chante sur tabouret,
En les vendant au coin des rues;
Vous qui faites marcher les nues,
Apollon le pére du jour,
Me réserve-t-on pour un four?
Me méne-t-on en Barbarie,
En Macédoine, en Tartarie,
Ou dans le signe du cancer?
Non, non, je suis en pleine mer,
Eloigné de mes latinistes,
Des Phrygiens les aubergistes.
Vents furieux et vents coulis,
Plongez-moi dans le margouillis
De quelque caverne profonde!
Qu'irois-je faire dans le monde?
Puis-je y paroître avec honneur,
Si l'on me croit un roi sans cœur?
Tandis que Turnus se lamente,
Maudit les dieux et se tourmente,

Qu'il

Qu'il voudroit s'entr'ouvrir le corps
Pour s'enrôler parmi les morts,
Ce qui seroit un cas pendable,
Et de tout point non graciable,
Ou qu'il doit se jetter en mer,
Pour noyer le chagrin amer,
Et qu'il se dit, mais misérable!
La mer ne fut jamais guéable!
Là, le poisson est le plus fort,
On n'y peut gagner que la mort;
Son navire à force de voiles,
Le vent soufflant bien dans les toiles,
Conduit le clabaudeur Turnus
Jusques chez son pére Daunus,
Dans l'antique ville d'Ardée,
Détruite et fort dégingandée.
Ainsi la déesse Junon
Sut escamoter son mignon,
Et le garantir des secousses
Qu'Ænéas eût mis à ses trousses.
A peine arriva-t-elle au ciel,
Qu'elle envoya son arc-en-ciel
Avertir en secret Mézence,
Que sur lui rouloit la défense
De l'Itale et du Rutulois,
Qui s'en alloient tout de guingois.
  Ce Mézence aussi-tôt détale,
Après avoir fermé sa male,
Donné ses bas au ravaudeur,
Avoir pris, contre maux de cœur,
Un demi-septier d'eau-de-vie;
Et se perchant dessus sa pie,
Courant au milieu des Troyens,
Leur criant, vous êtes des chiens,
Chiens indignes de ma furie,
Qu'il faut mener à la voirie.
Cela dit, il tourna tout court,
En frappant par-tout comme un sourd,
Taillant, faisant plus de besogne
Que Galas n'en fit en Bourgogne,
Et que n'en fit le Sarrasin
Dans les terres du Limosin.
Un gros bataillon d'Etrurie,
Suivi de sa cavalerie,

Chantoit déjà laridondon,
Croyant gober ce mirmidon:
Mais lui plus ferme qu'une roche,
Plus fier qu'un juge de Basoche,
Plus fort que ne fut un Samson,
Et plus fûté qu'un Brabanson,
N'ayant aux pieds que des galoches,
Apostrophoit tant de taloches,
Que ces braves Etruriens,
Ces rossignols Arcadiens,
Craignant de mordre la poussiére,
Faisoient quatre pas en arriére,
Et n'en faisoient qu'un en avant.
Hebrus, portant le nez au vent,
Du fier Mézence eut par-derriére,
Ce que l'on appelle un clystére,
Assommant pour le pauvre Hebrus.
Autant en eut à jeun Palmus,
Qui se sauvoit avec Latage:
Ce dernier eut dans le visage
D'une roche un grand coup fourré,
Dont son nez fut éclafourré.
Lausus, le seul fils de Mézence,
Voyant Palmus en décadence,
Fit un tour de maître-fripon;
Il lui prit plumes de chapon
Qu'il portoit en guise d'aigrette,
Son baudrier avec sa brette,
Sa tabatiére et son réveil,
Même un cadran pour le soleil.
Cependant son pére Mézence
D'Evante tira la substance,
Mit à mort le jeune Mimas,
Qui se trouva sous son damas,
Que Théane, sa bonne mére,
Eut d'Amique, soi-disant pére,
A la même heure que Pâris
Fit faire mille et mille cris
A la défunte reine Hécube,
Grande amatrice de jujube,
De raisiné, de cotignac,
De bon brandevin de Cognac,
D'anis de Verdun en Lorraine,
Dont on parloit alors à peine.

Qu'il voudroit s'entr'ouvrir le corps
Pour s'enrôler parmi les morts,
Ce qui seroit un cas pendable,
Et de tout point non graciable,
Ou qu'il doit se jetter en mer,
Pour noyer le chagrin amer,
Et qu'il se dit, mais misérable!
La mer ne fut jamais guéable!
Là, le poisson est le plus fort,
On n'y peut gagner que la mort;
Son navire à force de voiles,
Le vent soufflant bien dans les toiles,
Conduit le clabaudeur Turnus
Jusques chez son pére Daunus,
Dans l'antique ville d'Ardée,
Détruite et fort dégingandée.
Ainsi la déesse Junon
Sut escamoter son mignon,
Et le garantir des secousses
Qu'Ænéas eût mis à ses trousses.
A peine arriva-t-elle au ciel,
Qu'elle envoya son arc-en-ciel
Avertir en secret Mézence,
Que sur lui rouloit la défense
De l'Itale et du Rutulois,
Qui s'en alloient tout de guingois.
Ce Mézence aussi-tôt détale,
Après avoir fermé sa male,
Donné ses bas au ravaudeur,
Avoir pris, contre maux de cœur,
Un demi-septier d'eau-de-vie;
Et se perchant dessus sa pie,
Courant au milieu des Troyens,
Leur criant, vous êtes des chiens,
Chiens indignes de ma furie,
Qu'il faut mener à la voirie.
Cela dit, il tourna tout court,
En frappant par-tout comme un sourd,
Taillant, faisant plus de besogne
Que Galas n'en fit en Bourgogne,
Et que n'en fit le Sarrasin
Dans les terres du Limosin.
Un gros bataillon d'Eturie,
Suivi de sa cavalerie,

Amis, dit-il, Orode est mort,
Lui que l'on estimoit si fort
Parmi la nation Troyenne.
Déjà la région moyenne
A vu galoper son esprit......
Là, le soldat l'interrompit,
Sur-le-champ fit un feu de joie,
En mangea salade d'anchoie,
But pinte de bon vin d'Arbois:
Et mit en œuvre les hautbois.
Après un tour de sarabande,
Chacun au combat se débande.
Cédique égorge Alcathius,
Rapon tronque Parthenius,
Le riche Hydaspe en a dans l'aîle
Par Socrator, trouble-cervelle.
Agis arrivant quant et quant,
Par Valéte le suffoquant,
Eut dans la veine jugulaire
Un coup qui le fit sans suaire
Déloger de ce camp sans bruit,
Pour tomber dans l'affreuse nuit
Qui se trouve au bout de la vie.
Salius assomme Atronie,
Mais par Néalce, Salius
Fut d'abord des cinq sens perclus.
Enfin Messape, homme colére,
Fut fouiller dans le mésentére
D'Ericate, grand bandoulier,
Bon soldat et bon pistolier.
De même finit sa carriére,
Et fut exempt d'entrer en biére
Clonie, adroit sur un cheval,
Du reste très-grand animal.
Ma foi, si la barbe n'en sue,
Dit Maron, de telle revue;
Comment, morbleu! se souvenir
De ceux qu'on entendit honnir,
Jurer, bisquer, pleurer, maudire?
L'esprit humain n'y peut suffire.
Jamais combat ne fut si long,
Si l'on s'en rapporte à Junon,
Et même à Vénus sa rivale.
Toutes deux suivoient leur cabale,

L'encourageoient *incognito*,
A chaque pas disoient *presto*,
Relevoient l'un, redressoient l'autre,
Pour tous disoient la patenôtre;
Mais voyoient fort à contre-cœur
Tant de sang et tant de rumeur.
Junon si fort s'en formalise,
Qu'elle en pissa dans sa chemise,
Puis compissa son tapabor
De velours bleu galonné d'or.
Vénus qui ne fut jamais buse,
Fut se masquer en cornemuse,
Pour Junon mieux dépayser;
Puis après fut cornemuser
A l'oreille de son Ænée,
En lui lâchant une halenée
De civette et d'un ambre-gris
Inventé par le beau Pâris
Avec art, et non pas sans peine,
Dont il se servit pour Héléne,
La premiére nuit qu'il coucha
Avec elle et qu'il l'approcha.
Veux-tu laisser faire Mézence,
Qui rogne ta troyenne engeance?
Dit-elle avec une action
Qui méritoit attention.
Dans ces sillons il se proméne,
Se servant de sa grande aléne
Aussi fiérement qu'Orion,
Qui ne fut rien moins qu'embrion,
Puisqu'il sut se faire passage,
Tant il étoit grand de corsage,
A-travers les flots de la mer;
Il eût servi de belvéder
Ou de béfroi, c'est chose sure,
Tant grande étoit son encolure.
A ton tour va-t-en le gourmer,
L'atterrer et le déplumer;
Bref, qu'il ne soit plus de Mézence;
Que ta main farcisse sa pance
D'un fer qui soit bien affilé,
Et qu'il n'en soit jamais parlé.
Ænéas, après ce langage,
S'apperçut du remu-ménage

Qu'il faisoit dans un bataillon;
Il courut à ce grapillon
Plus animé que le panthére,
Pour contenter sa bonne mére.
Mézence en voyant le Troyen,
En s'écriant, tu ne tiens rien,
D'un œil mesura son échine,
Puis élevant sa javeline
Il se mit à faire des vœux
Qu'il assaisonna d'un, je veux
Que les cinq cent diables m'emportent,
Et dans le moment me rapportent,
Les marchés sont comme on les fait;
Si de ce dard je vois l'effet,
Je veux aller à pied dans Rome,
D'où méchant cheval et bon homme
N'ont jamais fait heureux retour,
Depuis que Phébus fait le tour
De l'un ou de l'autre hémisphére.
Ce Mézence après en bon pére,
Dit à son fils, mon cher Lausus,
Si je bouchonne cet intrus,
Si je désarme ce visage,
Ce qui doit être un bon présage,
Sur-le-champ, sans aucun retard,
Foi d'officier et de soudard,
Je fais à ta gloire un trophée
De sa dépouille éguenillée,
De son grand chapeau, mais pointu,
Et de ses bas chaussés à cru
Qui pourroient bien sur ta toilette
Servir de triste cassolette;
Car depuis qu'il erre les mers,
Son entretien va de travers.
Aussi-tôt dit, son dard s'envole,
Fendant l'air plus vîte qu'Eole,
Et va tomber, faisant grand bruit,
Sur son bouclier d'or enduit,
Qui du retour perça la côte
D'Anthor, mais ce fut par sa faute,
Pourquoi se trouvoit-il si près?
Falloit-il là faire *flores*,
Le pimpant, le fendant, le brave?
Croyoit-il gagner une épave

En risquant d'aller *ad patres* ?
Ce qu'il fit non *ad honores*,
Mais réellement, dont enrage
Le bon Troyen qui, dans sa rage,
D'un dard, ou bien d'un javelot
Fit à Mézence frire un rot,
Faisant un trou près sa bedaine :
Le pauvre diable en eut dans l'aine.
Son fils, qui l'aimoit tendrement,
Versa des pleurs abondamment,
Chanta piteuse litanie
Sur une telle tyrannie,
Appella le sort un faquin,
Jupiter fut un maroquin,
Junon fut une perronelle,
Vénus fut une maquerelle,
Et Mars un pied-plat, un dourdier,
Mais Neptune un vinaigrier,
Des putains toutes les déesses,
Je crois qu'il dit même ivrognesses,
Des flagorneurs furent les dieux,
Et des Lucifers les pieux.
Mais que ne dit-il pas d'Ænée
Et de sa valeur erronée ?
Il le traita de fagotin,
De malheureux pleure-sans-fin,
Dit qu'il ne valoit pas le pendre,
Enfin à le voir à l'entendre,
On jugeoit de son désespoir,
Même de son malin vouloir.
Alors pour être quitte à quitte,
Ce Lausus au combat s'excite,
Prend pour un sou de brandevin,
Endosse l'armet de Mambrin,
Court au galop à l'offensive.
Ænéas sur la défensive
L'attend de pied ferme et lui dit :
Quoi ! prétends-tu, petit chianlit,
Avec cette ardeur effrontée
Te mesurer avec Ænée,
Moi la perle des paladins,
L'unique inventeur des gourdins,
La terreur de tous les faux-braves
Et l'épouvantail des Bataves ?

...ien,
...nen
...ue,
...oie.
... près,
...ès,
...mpudence
...ezence,
...ent,
...t que devant
... et les déesses,
...ques ces traîtresses,
...ntre les Troyens,
... toujours des chiens :
...ques bien enragérent,
...tôt se vengérent
...pant le fil de ses jours.
...it fait est fait pour toujours.
...de sa grande épée,
... que ne fut un Pompée,
... le sac à boudin
... désespéré blondin.
... habit fait en broderie
... sa mére toujours chérie,
... fut arrosé de son sang,
Qui coulant tout le long du flanc,
Fit un ruisseau sur la poussiére,
Qui bientôt fut une riviére.
Son ame en grande affliction
Après une telle action,
Partit en voiture un peu lente
Pour se trouver chez Rhadamante.
Ce ne fut pas sans sangloter,
Sans murmurer, ni sans pester ;
Mais à la mort point de ressources,
C'est une coupeuse de bourses
Qui quand une fois elle prend,
Ma foi, jamais elle ne rend.
Enée après un tel ouvrage
Qui rehaussoit son grand courage,

Pénétré d'un peu de pitié,
Fut moins fâché de la moitié.
Ce qui parut dans l'apostrophe
Que lui fit notre philosophe :
Prince bien plus qu'infortuné !
Prince maltraité, tronçonné !
Qui de mourir étois avide,
Puisqu'à la mort à toute bride
Tu courois par ordre du sort.
Que te donner après ta mort,
Pour te faire oublier l'injure
Que fit ma main dans ta fressure ?
Désormais je donne mes soins
A tes parens dans leurs besoins :
Plus je chanterai ton courage,
C'est à quoi mon devoir m'engage :
Bien plus, je te fais un présent,
Sur ce pied j'en ferois un cent ;
Je te laisse donc tes ferrailles
Pour mieux chommer tes funérailles ;
La jouissance du tombeau
Où jadis on serra la peau
De tes aïeux, de tes ancêtres,
Tous bons spadassins et vieux reitres,
Dans les enfers console-toi ;
Si tu meurs, au-moins c'est par moi.
C'est par la main du grand Ænée
Que tu finis ta destinée,
Que tu remplis ton mauvais sort ;
T'en plaindre te feroit grand tort ;
Car cette affreuse Tysiphone
Qui toujours les ombres tisonne
Avec son grand trident de fer,
De toi feroit du mâche-fer.
Adieu, j'ai grande impatience
De t'envoyer là-bas Mézence,
Le cher objet de tes regrets,
Le réservoir de tes secrets :
Sans t'ennuyer tu peux l'attendre,
Dans peu je saurai te le rendre
Avec un paquet de ma main,
Ecrit en rouge sur son sein.
Ensuite vint la valetaille
De Lausus, qui crie et piaille,

Puis dans sa tente l'enferma,
De crainte qu'il ne s'enrhuma.
Mézence au bord de la riviére,
Assis sur un peu de bruyére
Et contr'un gros arbre appuyé,
Avoit lavé, bien essuyé
Sa plaie avecque de l'eau pure :
Son casque et toute sa parure
Etoient sur l'herbe auprès de lui.
Là, plein de douleur et d'ennui,
Un écuyer fondant en larmes
Vint en criant, courons aux armes,
Lausus est mort, il est certain
Qu'Ænée a dans son intestin
Fouillé comme dans gibeciére :
Venez ordonner une biére
Pour l'emballer avec honneur.
Mézence en fut saisi d'horreur,
Et se fit porter dans sa tente,
Où voyant toute son attente
Au croc par ce fâcheux revers,
Il en pleura tout de travers,
Même fit des extravagances
Et proféra ces insolences :
Hélas ! . . . c'est au commencement
D'une douleur assurément.
Hélas ! dit-il, dans sa furie,
C'est donc moi qui tranche ta vie,
C'est moi qui porte dans ton sein
Un coup qui me rend assassin !
Je ne t'ai laissé dans ma place
Que pour me voir cette disgrace
De te perdre pour un jamais !
Cher enfant, ce sont mes forfaits,
Ce sont mes tours de passe-passe,
Ces desirs de faire main-basse
Sur tant de valeureux sujets,
Pour la plupart de vrais baudets :
Ce sont les maux de ma patrie
Qu'inventa mon espiéglerie,
C'est ma lâche cupidité
Et ma triste infidélité
Qui font aujourd'hui mon martyre.
Maraut que je suis, je respire !

Pénétré d'un peu de pitié,
Fut moins fâché de la moitié.
Ce qui parut dans l'apostrophe
Que lui fit notre philosophe :
Prince bien plus qu'infortuné !
Prince maltraité, tronçonné !
Qui de mourir étois avide,
Puisqu'à la mort à toute bride
Tu courois par ordre du sort.
Que te donner après ta mort,
Pour te faire oublier l'injure
Que fit ma main dans ta fressure ?
Désormais je donne mes soins
A tes parens dans leurs besoins :
Plus je chanterai ton courage,
C'est à quoi mon devoir m'engage :
Bien plus, je te fais un présent,
Sur ce pied j'en ferois un cent ;
Je te laisse donc tes ferrailles
Pour mieux chommer tes funérailles ;
La jouissance du tombeau
Où jadis on serra la peau
De tes aïeux, de tes ancêtres,
Tous bons spadassins et vieux reitres,
Dans les enfers console-toi ;
Si tu meurs, au-moins c'est par moi.
C'est par la main du grand Ænée
Que tu finis ta destinée,
Que tu remplis ton mauvais sort ;
T'en plaindre te feroit grand tort ;
Car cette affreuse Tysiphone
Qui toujours les ombres tisonne
Avec son grand trident de fer,
De toi feroit du mâche-fer.
Adieu, j'ai grande impatience
De t'envoyer là-bas Mézence,
Le cher objet de tes regrets,
Le réservoir de tes secrets :
Sans t'ennuyer tu peux l'attendre,
Dans peu je saurai te le rendre
Avec un paquet de ma main,
Ecrit en rouge sur son sein.
Ensuite vint la valetaille
De Lausus, qui crie et piaille,

Tope, dit-il, à qui va bien.
O dieux! je ne demande rien,
Je suis au comble de ma joye
Si vous faites triompher Troye;
Si je ferre des quatre pieds
Ces maîtres-ès-arts en passe-pieds;
Bref, si je fais un sacrifice
De son boudin, de sa saucisse.
Mézence, d'un air insolent,
Dans sa tête ses yeux roulant,
Va! je ne crains ni dieu, ni diable,
Dit-il, d'une voix effroyable;
En vain tu veux les invoquer,
Dans ce moment tu vas bouquer,
Peut-être demander la vie:
Mais non, ma rage et mon envie
Veulent, aux dépens de ton sang,
Venger mon fils jusqu'en ton flanc.
Un javelot comme la foudre
Partit et fut réduit en poudre,
Se brisant sur le bouclier
De notre invincible guerrier.
A celui-là succéde un autre.
Mais le pieux, le bon apôtre
Lança son dard avec fureur,
Qui s'envolant avec rumeur,
Sur le test du cheval s'acharne,
Lequel y fit une lucarne
Qui le fit ruer, puis tomber,
Et sous son poids fit succomber
Le furieux et fier Mézence.
Ænéas, le pied sur sa pance,
Lui fit dire un *mea culpa;*
Puis après son chifflet coupa,
D'où par le trou sortit son ame,
En jurant dieu comme un infame.

Fin du dixiéme livre.

LE

VIRGILE TRAVESTI.

LIVRE ONZIÉME.

PHÉBUS, à la blonde criniére,
Commençoit déjà sa carriére,
Lorsque s'éveillant en sursaut,
Ænéas du lit fit un saut,
Prit le grand deuil, quitta panache,
Mit un crêpe sur sa rondache,
En entoura son bouclier
Et fit bronzer son écuyer.
Puis ayant quitté sa toilette,
Il fut honorer le squelette
De son défunt ami Pallas,
Non sans pousser nombre d'hélas!
Ensuite aux habitans célestes
Il fit présenter force zestes,
Confitures dont on fait cas,
Et dont il avoit fait amas
Dans la ville de Palantée,
Ville tout des plus haut plantée;
Ce présent fut fait par retour,
Pour avoir vaincu tout le jour.
De plus, il fit planter un chêne,
Aux branches duquel on enchaîne
Les dépouilles des ennemis;
Ce qui rassura les esprits
De ses tristes compatriotes:
Là, l'on attache les culottes,
La sangle et les deux étriers
De l'un de ces mâche-lauriers:
Ici l'on voit pendre le casque,
Le dard et le tambour de basque
D'un des plus fameux Laurentins:
De ce côté, de deux Latins
On voit les brillantes aigrettes,
La dragone et des castagnettes:

Tope, dit-il, à qui va bien.
O dieux! je ne demande rien,
Je suis au comble de ma joye
Si vous faites triompher Troye;
Si je ferre des quatre pieds
Ces maîtres-ès-arts en passe-pieds;
Bref, si je fais un sacrifice
De son boudin, de sa saucisse.
Mézence, d'un air insolent,
Dans sa tête ses yeux roulant,
Va! je ne crains ni dieu, ni diable,
Dit-il, d'une voix effroyable;
En vain tu veux les invoquer,
Dans ce moment tu vas bouquer,
Peut-être demander la vie:
Mais non, ma rage et mon envie
Veulent, aux dépens de ton sang,
Venger mon fils jusqu'en ton flanc.
Un javelot comme la foudre
Partit et fut réduit en poudre,
Se brisant sur le bouclier
De notre invincible guerrier.
A celui-là succéde un autre.
Mais le pieux, le bon apôtre
Lança son dard avec fureur,
Qui s'envolant avec rumeur,
Sur le test du cheval s'acharne,
Lequel y fit une lucarne
Qui le fit ruer, puis tomber,
Et sous son poids fit succomber
Le furieux et fier Mézence.
Ænéas, le pied sur sa pance,
Lui fit dire un *mea culpa;*
Puis après son chifflet coupa,
D'où par le trou sortit son ame,
En jurant dieu comme un infame.

Fin du dixiéme livre.

Le plus mauvais tems est passé
Et l'ennemi bien repassé.
Voici les armes de Mézence
Et de son fils, dont l'insolence
A mérité ce triste sort.
Ma foi, sans faire un grand effort
J'ai fouillé le fond de leur pance
Avec le fer de cette lance;
Ils croyoient nous prendre sans vert
Avec leurs têtes de pivert,
De pivert, ou bien de linotte,
Tant étoit lourde leur marotte:
Vous avez vu que sans façon,
En enfant de bonne maison,
J'ai traité ce roi, ce barbare:
Non que j'en fasse ici fanfare,
Le sort ainsi l'a résolu
Et le grand Jupin l'a voulu.
La mort de ce grand capitaine
Nous rend les maîtres de la plaine;
Avant d'y faire nos choux gras,
Il faut jouer du coutelas;
Par la porte, ou par la fenêtre,
Entrer en conquérant, en maître,
La lance au poing bien en arrêt,
Le dard à lancer toujours prêt,
Dans la superbe capitale
De ce fameux roi de l'Itale,
Qui prétend nous prendre au filet,
Et nous régaler du stilet.
Chargeons nos armes à barbette,
Que chaçun de son escoupette
Ote la rouille et le moisi;
Sans perdre de tems courons-y.
Là, j'autorise le pillage,
Le vol, même le brigandage,
Et tout ce qui peut enrichir
Gens qui savent si bien servir.
En attendant l'heureux présage
Qui doit ranimer mon courage,
Allez rendre un dernier devoir
A ceux qui du sombre manoir
Ont entrepris le grand voyage
Pour nous établir une cage,

Où nous pourrons en liberté
Manger le jambon, le pâté,
Boire de bon vin d'Italie,
Faire la cour à Lavinie,
Et rétablir notre Ilion
En élevant Lavinion.
Pour moi, je vais dans une biére
Faire par main hospitaliére
Emballer le corps de Pallas
Pour l'envoyer tout de ce pas
Au bon-homme son pére Evandre,
Qui de douleur pourra se pendre,
Ou du-moins gagner un transport
Quand il verra son seul fils mort,
Mais mort dans le lit de la gloire,
Ayant ébauché la victoire
Que nous venons de remporter.
Mais comme je dois raconter
Par écrit cette noble histoire,
(Qu'à grande peine on pourra croire)
Et l'envoyer dans ce moment,
Je vous quitte sans compliment.
Ce qu'il ne put dire sans braire
Et sans mouiller son luminaire:
Ce fait ne paroît pas nouveau,
Aquatique étant son cerveau.
Notre fils d'Anchise chemine,
Faisant toujours piteuse mine
A la porte où Pallas étoit
Et qu'Acéte le vieux gardoit.
Cet Acéte, écuyer d'Evandre,
Ce qu'il est bon de vous apprendre,
Même nécessaire en ce cas,
Avoit élevé ce Pallas
Depuis qu'il quitta la bavette,
Jusqu'à ce qu'il fût fait cornette;
Alors on le fit par honneur
Son écuyer, de gouverneur.
Près du défunt, non dans la joye,
Paroissoient les dames de Troye
La larme à l'œil ou le mouchoir,
Pour étaler le désespoir
Ou pour pleurer à la sourdine,
Du-moins pour en faire la mine;

Car

Car la femme en ce monde-ici
Pleure quand on veut, dieu merci.
Elles étoient échevelées,
Faisoient des mieux les désolées;
Grimaces ne manquérent pas,
Suite ordinaire du trépas.
On vit aussi le domestique
De l'infortuné fils unique
Autour du corps en sanglotant,
Force priéres récitant
En se meurtrissant la poitrine,
De voir trébucher la cuisine.
On entendoit des cris affreux
Poussés par des estomacs creux,
Qui se répandoient dans les rues
Et s'alloient perdre dans les nues.
Ænéas prit le goupillon
Pour l'arroser à sa façon:
Et dans cette action célébre
Il fit une oraison funébre,
A-peu-près dans ce sens-ici,
Que je rapporte en raccourci,
Pour captiver la bienveillance
De mon attentive audience.
Jeune guerrier, mais malheureux,
Qui n'eut jamais le cu breneux,
(Dit-il) le cœur plein de tristesse,
Je regrette fort ta jeunesse,
Ta bravoure aussi, ce grand cœur,
Que tu perds dans le lit d'honneur.
Faut-il te voir quitter la vie
Quand je dois régir l'Italie,
Commander aux Italiens,
Les tenir tous dans mes liens,
Les élever à la brochette
Et les gouverner à baguette?
Tu devois retourner vainqueur
Chez Evandre que la douleur
Va suffoquer, voyant la biére
Où cette parque meurtriére,
En tranchant le fil de tes jours,
Vient de t'enfermer pour toujours.
Il va dire que je l'enjole,
Ayant juré sur ma parole

De te renvoyer sauf et sain,
Te ravitailler dans son sein.
Ce coup fâcheux me désespére,
Je plains le fils, je plains le pére,
L'un et l'autre me font pleurer :
Mais pourquoi se désespérer ?
Tu n'es pas mort comme un infame ;
D'ailleurs je jure sur mon ame
Que je vengerai cette mort,
S'il plaît à monseigneur le sort.
J'y perds le plus au bout du compte,
Je le dis à ma propre honte ;
Mon cher petit Ascagne et moi,
Nous perdons tous de bonne foi.
Après ces douloureuses plaintes
Il prit ses armes de sang teintes,
Les saupoudra, puis les baisa,
Les saussa, même resaussa
Dans la bedaine ou dans la pance
De ce défunt tyran Mézence.
Pour accompagner le convoi,
Mille soldats de bon aloi
Charmés de revoir l'Etrurie
Et d'éviter telle tuerie,
Furent commandés sur-le-champ
Parmi les plus lestes du camp.
Son corps fut mis dans des orties
Par deux méres des repenties,
Crainte de putréfaction :
Après on vint à l'onction,
Avec du baume d'Arabie,
Peut-être de Fontarabie,
Peut-être étoit-il du Pérou,
Ma foi, je ne sais pas bien d'où.
Pour finir la cérémonie,
Dont Æénéas souffre agonie,
Il fit apporter deux habits,
L'un de pourpre, l'autre de gris,
Tous deux de belle tiretaine,
Que Didon avoit pris la peine
De broder de sa belle main,
Quand l'amour d'un trait assassin
Lui mit dans le cœur flamme ardente,
Dont elle ne fut pas contente

Et dont elle se désola,
Jusques-là, qu'elle s'en brula.
Le triste fils de la déesse
A belle cuisse, à blanche fesse,
De son ami para le corps,
De l'un de ses deux just-au-corps,
De la culotte et de la veste,
L'assortissant de tout le reste,
Comme de bas et de souliers,
De bottes neuves, d'étriers,
D'un beau casque et de son aigrette,
D'une lance et d'une lancette,
D'un magnifique baudrier,
D'un grand sabre et d'un bouclier,
D'une cuirasse à cotte d'armes,
Enfin de toute sorte d'armes
Que lui portoient les officiers
D'un escadron de cuirassiers.
Après qu'on eut battu la marche,
Tout le convoi se mit en marche,
Marchant en ordre à petit bruit
Avec des flambeaux pour la nuit.
Tous les soldats fondoient en larmes,
Portans tous à rebours leurs armes;
Même Maron nous dit ici
Que son cheval pleuroit aussi,
Cet Aton, cheval de bataille,
Qui dans la plaine et la broussaille,
Dans les bois et dans les buissons,
Dans les marais et sur les monts,
Dans la paix comme dans la guerre
N'avoit pas son pair sur la terre.
Trente chevaux des moins rétifs,
Avec cent trente-deux captifs
Pris dans différentes batailles,
Accompagnoient ces funérailles,
Marchans poings liés sur le dos,
Deux à deux et le reste en gros.
Des soldats au bout de leurs piques
Portoient les marques héroïques
Des ennemis morts de sa main,
Dont les noms par un écrivain
Ecrits en très-gros caractére,
Chacun selon son baptistére,

Sur leurs armes se faisoient voir.
Douze tambours drapés de noir,
Quatre trompettes, deux timbales
Portoient banderoles égales,
Aussi-bien que les tabliers
Et les deux maîtres timbaliers.
Cette marche étoit terminée
Par l'envoyé de notre Ænée,
Chargé de faire un compliment
En haut ou bien bas Allemant.
Six chars attelés de six mules,
Colorés du sang des Rutules,
Chargés de fastueux présens,
Utiles autant que plaisans
Et réjouissans à la vue,
Faisoient la fin de la cohue.
Inventorions à-présent
En quoi consiste le présent.
Primò, l'œil du grand Poliphême,
La quenouille et le diadême
De la reine Sémiramis,
La houlette du beau Pâris;
Plus, un très-beau chapeau de paille,
Avec une cotte-de-maille,
Un ceinturon piqué d'argent,
De javelots un demi-cent,
Un grand bassin, une seringue,
Un jeu complet de taupe et tingue,
De Didon le pot à pisser,
Avec un bon maître à danser,
Un cheval natif de Sardagne,
Six bâtons de cire d'Espagne,
Une pagode, deux Chinois,
Deux ou trois grands barils d'anchois,
Deux autres de bonnes olives,
Une femme pour les lessives,
De la farine pour six mois
Et douze bons joueurs d'hautbois;
Un grand tableau de Michel-Ange,
Qui représentoit un mêlange
De toute sorte d'animaux
Habitans la terre ou les eaux.
Somme totale, une chemise
De très-belle toile de Frise,

Six bonnets de nuit, six mouchoirs,
Une trousse avec six rasoirs,
Un cabaret, sa cafetiére,
Enfin une très-belle aiguiére.
Le tout rangé, bien emballé,
Et par emballeur cordelé;
Ænéas suant de détresse,
Ces mots entrecoupés adresse
A son ami le feu Pallas:
Hélas! jeune guerrier, hélas!
J'ai, je te jure, un grand déboire
De te voir passer l'onde noire:
Mais j'en aurois de bien plus grands,
Si je me trouvois des partans,
Car j'ai peine à quitter la vie,
Que je sais ma meilleure amie.
Nous allons dans d'autres malheurs
Chercher d'autres sujets de pleurs.
Adieu! puisse le chien Cerbére
Devenir pour toi moins sévére!
Embrasse tous nos bons Troyens
Qui sont là-bas dans les liens.
Sur-tout dis à mon défunt pére
Que j'ai soin du fils de ma mére,
Et qu'il ne lui manquera rien
Tant que je me porterai bien.
Enfin pour le rémettre en joye,
Dis-lui que je reléve Troye.
A peine eut-il dit ces trois mots,
Qu'on vit voler des javelots,
Tirer de la mousqueterie,
Recommencer la boucherie,
Assaillir, comme auparavant,
Son fort aussi-bien que son camp;
Ce qui le fit enfin résoudre
De bruler aussi de la poudre,
Et de se joindre à ses soldats
Pour les préparer aux combats.
Dans ce tems fameuse ambassade
Vint lui présenter l'accolade
De la part du roi des latins,
Disons plutôt des passe-fins,
Plus fins qu'échappés de Gascogne,
Même que niais de Sologne:

Sur leurs armes se faisoient voir.
Douze tambours drapés de noir,
Quatre trompettes, deux timbales
Portoient banderoles égales,
Aussi-bien que les tabliers
Et les deux maîtres timbaliers.
Cette marche étoit terminée
Par l'envoyé de notre Ænée,
Chargé de faire un compliment
En haut ou bien bas Allemant.
Six chars attelés de six mules,
Colorés du sang des Rutules,
Chargés de fastueux présens,
Utiles autant que plaisans
Et réjouissans à la vue,
Faisoient la fin de la cohue.
Inventorions à-présent
En quoi consiste le présent.
Primò, l'œil du grand Poliphême,
La quenouille et le diadême
De la reine Sémiramis,
La houlette du beau Pâris;
Plus, un très-beau chapeau de paille,
Avec une cotte-de-maille,
Un ceinturon piqué d'argent,
De javelots un demi-cent,
Un grand bassin, une seringue,
Un jeu complet de taupe et tingue,
De Didon le pot à pisser,
Avec un bon maître à danser,
Un cheval natif de Sardagne,
Six bâtons de cire d'Espagne,
Une pagode, deux Chinois,
Deux ou trois grands barils d'anchois,
Deux autres de bonnes olives,
Une femme pour les lessives,
De la farine pour six mois
Et douze bons joueurs d'hautbois;
Un grand tableau de Michel-Ange,
Qui représentoit un mêlange
De toute sorte d'animaux
Habitans la terre ou les eaux.
Somme totale, une chemise
De très-belle toile de Frise,

Parbleu ! c'est pour ce pantalon,
Ce visage, ce violon
Que Jupin garde la victoire !
Vous le verrez, oh vraiment voire !
Vous le verrez donc bien toujours.
Quand votre roi pour son secours
Armeroit toute l'Italie,
Comme lui-même le publie,
Il ne prendra jamais qu'un rat
Et ne sera jamais qu'un fat.
Si chez vous j'ai porté la guerre,
Si j'ai désolé cette terre,
C'est par l'ordre du dieu Jupin,
Qui n'est rien moins qu'un Turlupin ;
Qui quand il a dans sa caboche
De faire marcher comme un coche
Une grande maison sur l'eau,
Tout obéit à son cerveau,
Et la maison, et la riviére,
L'un portant l'autre lui défére ;
Qui d'un si, peut faire du ciel,
S'il le veut, une ruche à miel,
De cette terre une raquette,
D'une vestale une soubrette ;
Enfin qui peut en cet instant
De vous faire un moulin à vent,
De vos épouses des harpies
Et de vos filles des toupies.
L'ambassade après ce discours,
Qu'elle ne prit pas à rebours,
N'eut pas un petit mot à dire ;
Chacun le regarde et le mire,
Tant il parut plein d'onction
Et leur fit satisfaction.
Le chef enfin de l'ambassade,
Qui n'étoit pas le plus maussade,
Lui fit une péroraison
Sans arrangement, sans façon,
Sans figure de rhétorique,
Et sans ces grands mots dont se pique
Le savant comme l'ignorant,
Le pédant comme le régent.
Voici, je pense, la maniére
Dont ce chef tourna sa matiére :

Cette ambassade vint au fort,
Montrant par un ardent transport
La paix peinte sur les visages
Des députés moins que sauvages.
Ils portoient des chardons bénis ;
Parbleu ! c'étoient des mal-appris,
Des gens qui n'avoient point de crâne !
Est-ce qu'Æneas est un âne
Pour lui présenter des chardons ?
Voyez un peu ces mirmidons ?
Une branche d'olive passe
Quand l'ambassade exige grace ;
Juste elle étoit dedans le cas :
Peut-être n'y songeoient-ils pas.
La grace étoit de leur permettre
De faire des trous, et d'y mettre
Tout ce qu'on trouveroit de corps ;
Ils vouloient enterrer les morts ;
Bon cela. C'est comme il faut dire.
En outre ils prioient de souscrire
Le Troyen, que par sa bonté
Aucun acte d'hostilité
Ne fût fait pendant cette guerre
A ceux qu'ils alloient mettre en terre,
Comme aux vivans faits prisonniers,
Soit soldats, dragons, cavaliers.
Lui qui les appelloit ses fréres,
Ses hôtes, même ses beaux-péres.
Allez, je vous jure, ma foi,
Que vous serez contens de moi,
Dit Ænéas, je suis bon diable,
Fort doux, caressant, pitoyable,
Je mets le passé sous les pieds ;
Mais soyez tous mes alliés.
Qu'avoit à faire l'Italie
D'aller donner dans la folie
Du plus grand poltron des humains,
Qui, craignant d'en venir aux mains
Et de trouver mauvaise chance,
Dédaigne de rompre une lance ?
Je veux parler de ce Turnus,
Qui croit avec ocus bocus,
En faisant tourner sa baguette,
Me faire faire une courbette.

Parbleu ! c'est pour ce pantalon,
Ce visage, ce violon
Que Jupin garde la victoire !
Vous le verrez, oh vraiment voire !
Vous le verrez donc bien toujours.
Quand votre roi pour son secours
Armeroit toute l'Italie,
Comme lui-même le publie,
Il ne prendra jamais qu'un rat
Et ne sera jamais qu'un fat.
Si chez vous j'ai porté la guerre,
Si j'ai désolé cette terre,
C'est par l'ordre du dieu Jupin,
Qui n'est rien moins qu'un Turlupin ;
Qui quand il a dans sa caboche
De faire marcher comme un coche
Une grande maison sur l'eau,
Tout obéit à son cerveau,
Et la maison, et la riviére,
L'un portant l'autre lui défére ;
Qui d'un si, peut faire du ciel,
S'il le veut, une ruche à miel,
De cette terre une raquette,
D'une vestale une soubrette ;
Enfin qui peut en cet instant
De vous faire un moulin à vent,
De vos épouses des harpies
Et de vos filles des toupies.
L'ambassade après ce discours,
Qu'elle ne prit pas à rebours,
N'eut pas un petit mot à dire ;
Chacun le regarde et le mire,
Tant il parut plein d'onction
Et leur fit satisfaction.
Le chef enfin de l'ambassade,
Qui n'étoit pas le plus maussade,
Lui fit une péroraison
Sans arrangement, sans façon,
Sans figure de rhétorique,
Et sans ces grands mots dont se pique
Le savant comme l'ignorant,
Le pédant comme le régent.
Voici, je pense, la maniére
Dont ce chef tourna sa matiére :

Grand prince, tes fameux exploits
Chantés par la bouche aux cent voix,
Bouche qui tient à deux oreilles,
Mais bouche qui dit des merveilles,
Quand sur-tout merveille se fait;
Par-ci, par-là va son caquet,
A la ville et dans le village
Elle étourdit par son ramage,
Et ne cesse de trompeter
Quand elle a lieu de caqueter :
Tes exploits, tes hauts faits de guerre
Sont plus connus que le tonnerre;
Et nous sommes embarrassés,
Dirai-je encor fort tracassés,
De savoir comment nous y prendre
Pour le louer, et pour te rendre
Les trois quarts de ce qui t'est du;
Car je n'ai jamais prétendu
Que cette ambassade ordinaire
Puisse te payer le salaire
Que ta victoire mérita,
Sans qu'il s'en manque un ïota.
Parlerons-nous de ta clémence,
Et de cette noble constance
A faire bien et jamais mal,
Qui nous montre en original
D'un jour à venir notre maître,
Ou celui qui voudroit bien l'être?
De ce pas je vas dire au roi,
Et j'en serai cru sur ma foi,
Ce que tu nous as voulu dire :
Cela ne doit que trop suffire
Pour nous unir et lier tous.
Peste! c'est du lard dans tes choux;
Et dans ceux de la gent troyenne,
Que Jupiter conduise et méne.
Il est vrai que ce roi Turnus
Devoit aller faire chorus
En quelque lointaine contrée,
Sans venir à l'échaufourée
Incendier notre païs,
Faire nos filles des Laïs,
Attirer chez nous le grabuge
Par un ennemi qui nous gruge.

Dès que nous serons alliés,
Avec plaisir des mains, des pieds
Nous travaillerons aux murailles,
Bastions, courtines, tenailles,
Chemin de ronde, parapets,
Demi-lunes, fossés, retraits,
A l'angle, à la gorge, à la face,
Dehors, même dedans la place;
Bref, ce que nous aviserons,
Et ce que faire nous pourrons
Sera fait, mais à l'amiable
Et moyennant rançon valable.
Le vieux Drance en demeura là.
Sur-le-champ un grand brouhaha
Se répandit dans l'assemblée,
Qu'interrompit messire Ænée.
On accorda la paix aux morts
Et l'on en enterra les corps:
Ce qui dura douze journées
Des deux partis bien avinées.
Dieu sait si l'on fit dans le fort
De nos Troyens un grand effort
Pour tâcher d'établir frairie,
Et même fonder confrairie
Chez ces bonnes gens, ces Albins,
Pour la plupart de vrais Dandins.
L'un d'un côté fut fait compére,
L'autre guignoit une commére;
Celui-ci parloit de contrat,
L'autre demandoit un grabat,
Tant il avoit en abondance
Farci de vin sa large pance.
On commença par doux larcin
Sur la bouche, l'œil et le sein;
Et tout eût été dans la joie,
Si, content de la petite oie,
On eut réglé ses mouvemens,
Ses transports, ses déportemens.
On ne vit que scélératesse,
Débordemens, tours de souplesse
Des Italiennes sur-tout,
Qui les savent de bout en bout.
L'une disoit, j'ai la migraine,
Pour mieux courir la pretentaine.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] besoins [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] du sang de [illegible]
[illegible]
Pour témoigner [illegible]
[illegible] avoient de voir brûler [illegible]
[illegible], l'on raccommode un mur ;
[illegible], l'on refait un contre-mur ;
[illegible]-haut, [illegible] assemble le chapitre ;
[illegible]-bas, l'on remplace une vitre.
[illegible] on trace un grand ravelin,
[illegible], l'on releve un moulin,
[illegible] l'on prend d'une terre inculte
[illegible] sur une butte.
[illegible], on voit jusqu'aux généraux
[illegible] la main à ces travaux ;
[illegible] qui rétablira l'ordre
Qu'avoit causé si grand désordre.
[illegible] qu'en paix l'on respiroit
[illegible] que chacun s'ameilleuroit,
[illegible] seule causeuse à gage,
Toujours dans le grimelinage,
[illegible] sur le Mont Palatin
[illegible], mais de très-grand matin,
Dans la ville de Palantée
La porte de l'ami d'Enée.
Sans garder de formalité,
Elle entre d'un air effronté
Jusques dans le palais d'Evandre,
Ne fait que monter et descendre,

Vole de la cave au grenier
Sans avoir congé du portier.
Elle descend dans la cuisine,
Mise comme une gourgandine,
Dans l'office, dans le cellier
Et dans le four du pâtissier.
Là, débitant sa marchandise,
Elle récite la main mise
Que Turnus, à coups d'échalas,
Avoit fait sur le beau Pallas.
De là, passant dans l'antichambre,
Elle fait deux tours dans la chambre
De ce monarque Arcadien;
Et là, d'un hardi maintien,
Elle raconte la bataille,
En disant, prince, tout coup vaille,
Ton fils unique est trépassé,
Requiescat donc *in pace*.
Ensuite elle va par la ville,
Où de mensonge elle dit mille,
Trois contes à dormir debout,
Puis va tomber chez jean-fait-tout,
Gazetier de la jeune Troye,
Le paie de même monnoye.
De là, passe dans les couvens,
Où les petits comme les grands,
Le profès comme le novice,
Furent instruits du maléfice:
Ce qui causa grande rumeur,
Excita d'abord la fureur,
Ensuite la pitié, les larmes
Pour la perte de tant de charmes;
Virgile en compte bien deux cens,
Tant en cœur, qu'esprit et bon-sens.
On n'eut pas besoin de pleureuses,
Ces lugubres appareilleuses;
Tous les Arcadiens hurloient
Et toutes leurs femmes gueuloient.
Le béfroi voyant la lumiére,
Qu'obscurcissoit grande poussiére,
Fit un lugubre carillon
Qui mit tout en émotion.
On sortit avec la banniére,
La maîtresse et la chambriére,

Le financier, le magistrat,
L'apothicaire, l'avocat,
L'usurier, la vieille punaise,
La belle, blanche et fraiche fraise,
Tout fut au-devant de Pallas
Sentant déjà le faguenas.
Enfin les Troyens arrivérent,
Qui leurs tristes sanglots mêlérent
Avec ceux de ces habitans,
Qui fourmilloient parmi les champs.
Mais quelques soins que l'on pût prendre,
On ne put empêcher Evandre
De courir comme un insensé
Pour voir son fils le trépassé.
Entouré d'une serpilliére,
Il se jetta dessus la biére,
Adressant ces mots au cercueil:
Hélas! je ne suis pas en deuil,
Mais, mon fils, ce n'est pas ma faute,
Je ne croyois pas qu'un tel hôte
Viendroit en si sombre appareil
M'annoncer si fatal réveil.
Peste soit du reste de Troye!
Qui met au croc toute ma joye,
Me fait la victime du sort,
Me porte le coup de la mort,
Et dérange l'économie
D'une si belle et longue vie.
Que ne t'ai-je fait un poltron?
Du-moins gardant le décoron,
On n'auroit pu te dire au juste
Si tu fus vaillant, ou robuste.
Foin de la guerre et d'Ænéas,
Puisque je perds mon cher Pallas!
Falloit-il pour un peu de gloire,
Pour une apparente victoire,
Un peu de fumée après tout,
Que mon fils me portât le coup?
Mais un coup sinistre et funeste,
Qui loin de me produire un zeste,
Me fait quitter bien malgré moi,
Et ma couronne et mon emploi.
Peste encor une fois d'Ænée
Et de son ardeur saugrenée!

Que ne demeuroit-il chez lui ?
Et pourquoi chercher un appui
Aux dépens de mon fils unique,
Qui gît dans l'affreuse boutique
Du redoutable et fier Pluton,
Des sombres bords le factoton ?
Ah ! que ta mére, mon épouse,
Depuis long tems dans la belouse
A bien fait de passer devant !
Mais moi qui suis le survivant
Prêt à tomber dans la bascule,
Puis-je te voir par le Rutule
De moi séparé pour toujours ?
J'en verrai la fin de mes jours
Une heure plutôt, à ma honte,
Dont on te fera rendre compte
Là-bas au séjour ténébreux,
Séjour funeste et même affreux.
Tu fus plus heureux en carnage
Chez le Volsque où tu fis gagnage,
Où tu fis nombre de mourans,
Où tu défis tes concurrens,
Que chez l'Itale, dont j'enrage,
Qui te met pour jamais en cage.
Puis il laissa couler ses pleurs,
Qui mêlés avec ses douleurs,
Faisoient pitoyable harmonie
Et très-lugubre symphonie,
Puisqu'en parlant il sanglotoit
Si fort qu'on crut qu'il radotoit;
Ce qui redoubla les alarmes.
Après la chute de ses larmes
Il adressa sa triste voix,
Qu'on interrompit maintes fois,
Au chef de ce convoi funébre,
Convoi magnifique et célébre.
Allez ! lui dit-il, et volez,
A votre Ænéas étalez,
Ce que telle déconfiture
Coute de maux à ma nature;
Pourvu qu'il puisse après Lausus
Abattre l'orgueil de Turnus,
Le désarmer de sa rapiére,
Bref, le priver de la lumiére,

Evandre sera satisfait,
C'est le comble de mon souhait.
Ensuite il entra dans la ville,
En conduisant d'un pas débile
La pompe jusques au tombeau,
Où devoit reposer la peau
De feu son fils, dont l'encolure
Sembloit encor être en nature.
On attacha dans les caveaux
De sa gloire tous les lambeaux :
Puis on fit la triple décharge,
En quoi le soldat parut large.
Ainsi fut le guerrier Pallas
Mis en chemin d'aller là-bas
Faire sa cour à Proserpine,
Comme parent de Melluzine.
Quand tout cela fut achevé,
L'escorte reprit le pavé,
C'est-à-dire se mit en marche
Sans faire une fausse démarche.
Or tandis qu'elle revenoit,
Que vers le camp elle marchoit,
On vit Tarcon et notre Ænée
Donner leurs soins cette journée
A faire bruler tous les corps
De ceux qui furent trouvés morts.
De grands buchers sur les rivages
Ornés de fleurs et de feuillages
Furent élevés le matin :
Autant en faisoit le Latin.
Là, l'on mit les corps et les armes,
Les cuirasses, les cottes-d'armes,
Les dards, les fléches et les faulx,
Les chars, charrettes, tombereaux :
Tout fut de la cérémonie.
On voyoit chaque colonie
Faire trois tours autour des feux,
Marchant d'un pas lent deux à deux.
Autant en fit l'infanterie
Et même la cavalerie :
Puis on éventra des cochons,
Des bœufs, des veaux et des moutons
Dont on fit très-grand sacrifice,
Afin que Pluton fût propice

A ces malheureux de Troyens
Partis pour les Elisiens.
Le Laurentin et le Rutule,
Tous dans un conciliabule,
Ordonnérent que les autels
Fumeroient pour les immortels.
Si bien qu'on ne vit que grillades
De boudins gras, de carbonades
Pour les grands sacrificateurs,
Leurs prêtres et leurs serviteurs,
Ce qui causa grande fumée
Autour de l'une et l'autre armée;
Et de part et d'autre des feux
Pour calciner ces malheureux,
Qui, dans cette grande journée,
Si glorieuse pour Ænée,
Avoient, aux dépens de leur sang,
Mis les Troyens de but en blanc
Dans la paille jusques au ventre.
Là, se trouvant dedans son centre
Et ne songeant qu'à s'agrandir,
Ænéas laissa refroidir
Trois jours entiers les trites restes
De ces holocaustes funestes,
Pour pouvoir, après leur malheur,
Leur faire de l'urne l'honneur.
Bref, la quatriéme journée
Notre pieux et sage Ænée,
D'un air sauvage et refrogné
Et dans son crêpe embeguiné,
Vint dévotieusement prendre
Et ramasser toute la cendre
Que l'on mit dans des pots vernis,
Des peaux de boucs et de roussis
Et par-tout où l'on en put mettre;
Puis après on fut la remettre
A l'hôtel de ville en dépôs
Avec deux ou trois grands sacs d'os
Qui n'avoient pu faire poussiére,
Attendant l'honneur de la biére
Ou d'un célébre enterrement
Qui se devoit précisément
Faire après la fin de la guerre
Dans l'endroit où l'on prendroit terre.

De son côté le prince Albin,
Prince tranquille, mais peu fin,
Faisant en grande compagnie
Une égale cérémonie,
Fut assailli de tous côtés
Par vingt ou trente députés
Des plus affligés des Itales,
Qui maquignonnoient des cabales
Contre la guerre et ses abus,
Et contre l'hymen de Turnus.
Là, les belles-filles, les fréres,
Les orphelins et les beaux-péres
Fondans en pleurs, crioient la paix,
Menaçant d'aller au palais
Casser les portes, les vitrages,
Abattre murs et galandages,
Bruler l'étable et les mulets,
Même égorger tous les valets.
Un entr'autres de conséquence
Faisant très-fiére contenance,
Dit qu'il falloit que ce Turnus,
Ce roitelet, ce nez obtus
Vînt chercher dans un tête-à-tête
De mettre fin à la tempête
Qui s'élevoit dans le païs,
Dont les habitans ébahis,
Chagrins de voir telle phalange
Venir chez eux faire vendange,
Vouloient s'allier aux Troyens,
Et qu'ils en savoient les moyens.
Drance, arrivé de l'ambassade,
D'un grand point rehaussa l'aubade,
Parla contre le Rutulois
Et pour la paix tout à la fois.
La populace le seconde,
Contre Turnus murmure et gronde,
Et sur l'étiquette du sac
Veut d'abord piller son bissac,
Le chasser comme un misérable
Qui les ronge et qui les accable.
La reine sur un ton plus doux,
Eut beau dire, à quoi songez-vous ?
Gardez-vous si peu de mémoire
De mon cousin et de sa gloire ?

Quoi

Quoi! deux galeux et trois tondus,
Fraîchement de ce monde exclus,
Vous font si-tôt tourner casaque,
Et renvoyer chez le Cosaque
Un prince qui, dans votre ennui,
Fut votre bras droit, votre appui?
Allez, vous êtes des Jocrisses,
De misérables écrevisses
Qui rétrogradez en bon-sens;
Vous turlupinez-vous des gens?
  Pendant si fâcheux interméde,
Les envoyés à Dioméde
Arrivérent *incognitò*,
Et s'en allérent *subitò*
Trouver le roi, joindre la reine.
Après salut, ou droit d'aubaine,
Tel qu'on le doit faire à son roi,
Vénule, sur son quant à moi,
Fit ce discours tout d'une piéce,
Qui n'augmenta pas l'alégresse
Dans les cœurs et dans les esprits.
Ma foi, dit-il, nous sommes frits;
Ce pisse-froid de Dioméde,
A faire plaisir toujours tiéde
Avec son air emmistouflé,
Sur votre lettre a reniflé.
Peu s'en est fallu d'avanture
Qu'il n'ait poussé plus loin l'injure,
Car il auroit craché dessus,
A l'épaisseur près d'un écus,
Si je n'eus retiré la lettre
Que je venois de lui remettre.
La peste! il n'est pas indigent,
Il a méprisé votre argent,
En me disant, crois-moi, détale,
Je connois l'argent de l'Itale:
En gambade, en contorsion,
En fausse et feinte affection,
En coups fourrés, en embrassades,
En amitiés, puis en ruades,
Toujours par cinquante ou par cent,
Tout bon maître paie comptant.
Je veux bien le payer de même,
Je m'en fais un plaisir extrême:

Mais de lui donner des soldats
Pour faire danser entrechats
A cette nation troyenne,
Que plutôt soldat je devienne.
Assez et même trop long tems
J'ai galvaudé ces pauvres gens,
Avec eux n'ayant plus de guerre,
Je ne cherche plus qu'à leur plaire,
Qu'à nous entretenir amis,
N'en voulant point pour ennemis.
Sur ce rapport le roi rumine;
En ruminant sa vieille échine,
Sujette à grande pâmoison,
De fiévre eut un cruel frisson;
Ensuite il tombe en défaillance:
Mais avec un peu d'assistance,
Prompt secours et bon brandevin,
On vit renaître tout soudain
Son lard déjà sentant le rance
Et ranimer sa corpulence.
D'abord conseil fut assemblé
Sur la place, au marché du blé,
Au palais n'étant point de salle
Si grande qu'étoit cette halle.
Là, les milords, les courtisans,
Les gros dos et les semi-grands,
Les bourguemestres, les notables,
Les nobles et les gens taillables,
Les hauts et les bas officiers,
Les prêtres et les marguilliers
Ayant voix délibératives,
Parurent avec les archives
Pour y voir quel fut le fracas
Qui se fit en tel embarras.
Chaque membre y trouva sa place,
Qu'il occupa de bonne grace.
Le roi se mit tout au milieu
Sur un fauteuil de satin bleu,
Dans lequel étant à son aise,
Il dit tout haut, que l'on se taise!
Et vous Vénule, racontez
Les indignes déloyautez
Et les mépris de Diomède,
Que de mon chef je dépossède.

Seigneur, (après salamalec)
Voulez-vous que je parle grec,
Albin, hébreu, troyen, rutule,
Lui dit l'ambassadeur Vénule ?
Je sais sur le bout de mes doigts
Toutes ces langues à la fois.
Parlez latin, dit le monarque,
Afin que des mieux l'on remarque
En quel état nous nous trouvons
Et ce que faire nous pouvons :
Au fait et point de préambule.
J'y consens, répondit Vénule.
Or sus le prince Etolien
Méprise fort l'Italien,
Quand on le feroit roi de Perse,
Il ne veut point lier commerce,
Ne veut pas prêter ses soldats,
Ni pour nous purger ses états :
Dit que nous méritons la corde,
Pour avoir reçu la discorde
Et chassé de chez nous la paix,
Dont nous pairons tous les faux-fraix :
Que ceux qui désolérent Troye
Du malheur ont été la proye ;
Verbi gratiâ Ménélas,
Que fit-il, ou ne fit-il pas ?
Près des colonnes de Protée,
Sa flotte se vit arrêtée.
Ulysse vit le mont Etna,
Chez ses Cyclopes séjourna,
A-cause d'une maladie
Qu'il gagna dans la Lombardie.
Pyrrus fit le juif errant,
Tandis que plus d'un conquérant
Vouloit souiller son épousée
Et la maison d'Idoménée,
Dont le triste renversement
Arriva par un très-grand vent.
Que penser du roi de Mycénes,
Dont la femme fit des fredaines ;
Qui débarquant dans son palais,
Gros, gras, dispos, gaillard et frais,
De la main cruelle et barbare
De sa moitié, chose peu rare,

Fut brutalement poignardé,
Et mort, encor vilipendé ?
Voyez l'amant de Clitemnestre,
Qui, profitant de son semestre
Avec le secours du poison,
Fit culbuter Agamemnon.
Les Locriens dans la Lybie
N'ont-ils pas gueusé pour leur vie ?
Et moi les dieux m'ont-ils permis
De retrouver tous mes amis,
De voir encor ma chére femme,
L'objet d'une constante flamme
Et d'une ardente passion ?
Ai-je aussi vu ma Calidon ?
Cette ville toute charmante
Comme le clinquant transparente,
Belle dedans, belle dehors,
Où n'habita jamais recors,
Ni de grapignan de finance ;
Ville faite pour l'abondance,
Pour les plaisirs et les amours ;
Ville qui produisit toujours
Nombre de charmantes donzelles,
Toutes fringantes, toutes belles,
Toutes employant bien le tems,
Attendant la chute des ans ;
Ville sans caffards, sans dévotes,
Où les femmes quoique vieillottes
Ne mettant pas leur charité
De médire de leur beauté,
Ne connoissant la jalousie
Que sur le pied d'une ennemie.
Hélas ! je me vois poursuivi
Par des spectres jusques ici ;
Et mes gens par métamorphose,
Ont à-présent la bouche close :
Ce sont d'infortunés oiseaux
Qui volent le long des ruisseaux,
Et font retentir le rivage
De leur très-discordant ramage.
Voilà, monsieur l'ambassadeur,
Ajouta-t-il, tout le bonheur
Qui vous attend vous et les vôtres ;
Prenez exemple sur les nôtres,

Et ne m'excitez pas en vain,
Je vous le dis d'un esprit sain.
Faites-vous votre destinée,
Allez offrir au bon Ænée
Ces présens de votre bon roi;
Je les refuse tous, ma foi.
C'est, vous le savez, à l'ouvrage,
Et non pas à l'apprentissage
Que l'on connoît un ouvrier.
A moi vous devez vous fier:
Ce n'est pas un homme en détrempe,
C'est un héros de bonne trempe,
Fort habile en l'art du fleuret;
Non pas un chevalier Milet (1),
Qui de la langue fait merveilles,
A qui l'on tire les oreilles
Quand il en vient au dégaîné,
Tant il ressemble son aîné.
C'est le héros de la gourmade,
Devant qui vous ferez cacade;
Il nous l'a fait faire avant vous.
Allez! croyez-moi, filez doux.
Voilà, dit l'envoyé Vénule,
Le discours, mais sans préambule,
De ce prince sur son fumier,
De son tems le moins tracassier.
A peine eut-il rendu ce compte,
Qu'on se regarda, non sans honte,
Sans regret, même sans chagrin,
De voir par-tout fatal destin,
Malgré les soins et la dépence
De la latine révérence.
Chaque membre, sans dire mot,
Comme le roi, parut fort sot.
Un murmure après le silence
Fut ce qui ranima la dance;
Le roi rappella son bon-sens,
Et kyriélisa ses gens,
Après toutefois le dédale
D'une longue oraison mentale,
Qu'il adressa de tout son cœur
A Jupin le porte-bonheur,

(1) Bourgeois de province, grand fanfaron, aussi-bien que son frére.

Pour qu'infusion lui fût faite
De la grace entiére et parfaite
De prendre, en cette occasion,
Valable résolution.
N'est-il pas bien tems, je vous prie,
Dit-il, à cette compagnie,
De s'assembler pour réfléchir,
Et pour ne faire que blanchir,
En faisant de l'eau toute claire
Sur la plus importante affaire
Qui puisse nous avoisiner ?
Le moyen de patrociner,
Quand l'ennemi nous tient aux chausses ;
Quand parmi nous des piéces fausses
Ou traîtres peuvent se trouver,
Ce qui peut fort bien arriver ?
Pour moi, je ne puis plus me taire,
Tant je suis las de cette guerre,
Qui ne peut rien nous apporter
Que de nous faire maltraiter,
Que de voir manger notre crême
Et nos ennemis boire à même
Nos excellens tonneaux de vin,
A nos filles donner farcin,
A nos jeunes gens la poussée,
A vous très-maigre fricassée,
A moi douleur de bout en bout,
Puisque j'ai la peine de tout.
Or à qui, mais sans complaisance,
Avez-vous affaire, je pense ?
Peste ! c'est à des semi-dieux,
Qui de se battre sont joyeux,
Qui ne cherchent que plaie et bosse
Et qui regardent un colosse
Comme un nain ou comme un fêtu,
Enfin qui sont armés à cru.
Je crois pour moi voir un orage
Faire chez nous la male rage,
Quand je vois ces braves Troyens,
Ces redoutables Phrygiens
Régir la montagne et la plaine,
De nos biens farcir leur bedaine,
Faire de nos pauvres calins
Comme des choux de leurs jardins.

Savez-vous quelque prompt remède ?
Car vous voyez que Dioméde
Refuse tout plat son secours,
Que nous allons tous à rebours,
Que bientôt va finir la trêve,
Dont sur mon honneur j'en endêve,
Puisque nous touchons au moment
D'un étonnant accablement.
Ce qui plus l'ame me chiffonne,
Je ne puis m'en prendre à personne ;
Vous avez fait votre devoir,
Mis en œuvre votre pouvoir,
Défendu vos biens et vos vies,
Sauvé l'honneur de vos Sylvies ;
Je veux le croire, et je le croi,
Voulez-vous que j'en jure, moi ?
Mais il me vient une pensée
Qui me paroît bonne et sensée,
Redoublez votre attention
Et suivez mon intention.
Au-delà, près des bords du Tybre,
Une campagne belle et libre,
Au couchant des Sicaniens,
Que cultivent Aruncïens,
Où leur bétail cherche à repaître,
Pourroit aujourd'hui trouver maître.
Une montagne de sapin
Que protége le dieu Jupin,
Embellit fort cette contrée.
Offrons le tout à maître Ænée,
Faisons alliance avec lui,
Qu'il bâtisse là son étui ;
Et puisqu'il faut parler et dire,
Qu'il partage avec nous l'empire ;
Qu'il y fasse ville et châteaux
Pour y loger tous ses vassaux,
S'il en a tant la fantaisie ;
Ou s'il avoit la frénésie
D'aller en quelqu'autre païs,
(Dont je serois fort ébahis)
Faisons-leur bâtir une escadre,
Si votre bon-sens au mien cadre,
Enfin, pour couper au plus court,
Mon avis est que dès ce jour,

(Ce n'est pas une gasconnade)
On compose belle ambassade
De cent des plus grands de ma cour,
Qu'ils soient jeunes et faits au tour,
Poudrés, nymphés, sur leur beau lustre,
Sur-tout du sang le plus illustre :
Cette ambassade portera
Présens, qu'elle lui donnera :
Portant en main rameau d'olive,
Afin que bonne paix s'ensuive :
Car du symbole de la paix,
L'olivier fait tous les fraix ;
Le laurier n'est que pour la gloire
Acquise par une victoire.
Or, voilà mes intentions ;
Ecoutez quels seront les dons
Que je destine au bon Ænée :
Ma grande et grasse haquenée,
De l'ivoire et des talens d'or
Que je prendrai dans mon trésor ;
Un gros coussin, ma belle chaise,
Pour qu'il soit assis à son aise ;
Une robe de velours verd,
Bonne pour le froid dans l'hiver ;
Un grand manteau doublé d'hermine,
Brodé de couleur argentine ;
Un sceptre et mon bandeau royal
Avec le cérémonial,
Ou le centre de la folie
Des cours de toute l'Italie :
Cela sera pour Ænéas.
Pour son fils, ne l'oublions pas :
Deux ou trois caisses de dragées,
Autant de vestes orangées,
Une écharpe à frange d'argent,
Plus une dose d'entregent.
Or sus, bannissons la tristesse,
Soudons l'état dans sa foiblesse,
Dévouons-nous à son secours
Et machinons-nous de beaux jours.
Après cette longue tirade,
Drance donnant dans l'enfilade,
Ne parla qu'à bâtons rompus
Contre son ennemi Turnus.

Drance savoit bien son affaire,
D'humeur étoit atrabilaire,
Poltron, mais au superlatif;
Plus hardi gesticulatif;
De bon conseil, fort en cabale;
Sur-tout dans cette capitale,
A cause de sa parenté,
Dont tout le lustre et la beauté
Venoient du côté de sa mére,
Obscure étant celle du pére.
Ce Drance parla le premier,
Et remit au calendrier
Grec, ou latin, que nous importe,
Turnus plus petit qu'un cloporte.
Seigneur, dit-il au roi Latin,
Voulez-vous pour ce carabin,
Pour ce fier Alcide en détrempe,
Qui sort du combat et décampe
Comme le plus vil galopin,
Qu'on prenne notre saint Crépin;
Qu'on nous sasse et qu'on nous ressasse;
Qu'on nous réduise à la besace;
Qu'on nous mette les osselets;
Qu'on nous fourrage nos poulets;
Enfin qu'on fasse à Lavinie
Quelqu'assommante vilenie,
Ou bien quelqu'incongruité
Indigne de sa qualité;
Qu'on couvre son front d'un outrage,
En lui volant son pucelage?
Non, non, je connois votre cœur,
Il fut toujours confit d'honneur,
Et ne suivit que la justice.
Pour nous rendre Jupin propice,
Qui se déclare le soutien
De cet honnête-homme Troyen,
Qui seul conduit sa destinée
Dans ce pays, cette contrée;
Emballez avec ces présens,
Que vous devez dans peu de tems
Envoyer au pieux Ænée,
Emballez, dis-je, une épousée
Pour ce prince si généreux,
Que les dieux veulent rendre heureux.

Faites donc partir Lavinie
D'une brillante cour suivie,
Conduite par ambassadeur
Qui fasse à nos latins honneur.
Ne donnez plus dans la folie
Du héros de la zizanie
De Turnus, qui nous fit armer:
Il est facile à désarmer,
Ænéas suffit et de reste;
C'est ce que sa valeur atteste.
Par-là cimentez le repos
Que vous devez à nos travaux.
Que peut vous produire un tel gendre,
Que de voir votre ville en cendre,
Les Troyens *ab hoc et ab hac*,
Faire du palais un micmac,
Brider cheval et seller mule?
Laissez-lui dorer la pilule,
Vous verrez qu'il l'avalera,
Et qu'il en faudra venir là
Avant que la semaine passe.
Or je vous demande la grace
De faire à votre volonté
Bonne alliance et bon traité.
Que s'il vouloit mordre à la grappe
Et voir comme le Troyen frappe,
Qu'il aille droit à son rival
Payer intérêt, principal
Des biens qu'il nous a fait répandre;
Ou qu'il aille se faire pendre,
Ce poltron, ce godelureau
Qui vient faire ici l'hobereau.
Turnus fut enflammé de rage,
A ces mots dits à son visage;
Il en tressauta de fureur,
Et tira du fond de son cœur
Tout sur-le-champ cette riposte
Qu'il ne lui prêta pas à poste:
Tu fus toujours grand discoureur,
Drance; au bruit de l'avant-coureur
D'un combat ou d'une bataille;
C'est le lot de la maraudaille,
Qui, comme toi, vit sans honneur,
Et de son ombre a toujours peur.

Dans le conseil ton éloquence
Brille avec beaucoup d'affluence :
Quand on y veut traiter de paix,
Pour lors tu ne taris jamais ;
Mais tu parois la gueule morte
Dès que l'on frappe à notre porte,
Ou qu'Ænéas sur ses remparts
Nous répond à bons coups de dards.
N'aurois-tu pas besoin de fées
Pour nous étaler les trophées
Erigés à la noble ardeur
Qu'a manifesté ta valeur ?
Va ! Patelin, tu n'es qu'un fiacre,
Qu'un grommeleux, qu'un vilain poacre
Qui n'est brave qu'en sots discours,
Qu'en arrogance et qu'en détours,
D'un air pincé de chattemite,
Tu m'imputes honteuse fuite ?
Lâche, j'atteste Bitias,
Le vaillant Pandare et Pallas,
Le Tybre enflé du grand carnage
Que ma main fit sur son rivage.
Va demander quel fut l'effort
De ma bravoure dans leur fort ?
Va, malheureuse chanterelle,
Va-t-en jouer de la prunelle
Chez l'Arcadien, le Troyen ;
Le Mantouan, l'Etrurien,
Et compte combien d'escarcelles
Ont laissé là leurs perronnelles,
Par les coups qu'à portés mon bras
Dans les horreurs de nos combats.
Point de salut dans cette guerre :
A ton sens on doit perdre terre,
Même courir le guilledoux
Jusques chez les Topinamboux !
Ne crois-tu pas qu'Achille tremble,
Qu'Ænéas le va mettre à l'amble,
Qu'il va seller, brider le grec,
Et que d'un seul coup de son bec
Il va dompter latine engeance ?
Sommes-nous rentrés en enfance ?
Sommes-nous devenus perclus ?
Mais, Drance, ne te trouble plus !

Va, je veux te laisser, infame,
Jouir encor de ta belle ame,
La laisser animer ton cœur
Paîtri de fange et de tiédeur.
Maintenant je viens à vous, sire,
Et je réponds à votre dire,
Comme à ce galimathias
Qui nous met tous entre deux as.
La crainte dans votre cervelle
Vous fait déjà voir l'allumelle
Des sabres de ces francs trigauds
Fouiller le fond de nos boyaux.
Eh bien ! si le roi Diomède,
Et l'Etolien et le Méde
Vont avec nous tous à rebours
Et nous refusent leurs secours,
Nous aurons la fiére Camille,
Elle seule en vaut plus de mille,
Le fortuné Tolumnius,
Messape et moi le roi Turnus,
Tous de grands casseurs de raquettes,
Point fanfarons, mais bons athlétes,
Qui vous méneront les Troyens
Comme les loups ménent les chiens.
Que si cette indigne mazette,
Cet Ænéas, en main la brette,
Veut s'escrimer dans un combat,
Que ne parla-t-il donc ce fat?
Ne savez-vous pas que ma vie
A vos intérêts est unie
Pour un toujours, pour un jamais,
En guerre comme dans la paix?
Pendant que ce parleur à gage,
De Drance repoussoit l'outrage,
S'amusoit à baguenauder,
Qu'il leur en donnoit à garder,
Parlant avec rodomontade,
Un député d'une bourgade,
Qu'incendioit notre Ænéas,
Vint au palais doublant le pas,
Et dit qu'à la désespérade
On avoit fait carabinade
A l'approche du camp Troyen,
Ce que voulut un citoyen :

Mais qu'Ænéas par la grillade
Avoit fait passer la bourgade ;
Qu'il marchoit au-travers des blés,
Des autres graines et des prés,
Ce qui détruisoit la pâture,
Aussi-bien que leur nourriture.
Second conseil fut assemblé,
De gens moins vifs fut affublé,
Tandis que chacun en tumulte
Mettoit en œuvre Catapulte
Pour bien régaler l'ennemi,
Qui n'étoit rien moins qu'endormi.
L'écolier et l'académiste,
Le fainéant et le légiste,
Le petit-maître et son valet,
De-peur de garder le mulet
Et de ne pouvoir trouver place,
S'étoient saisis d'une terrasse.
Leurs parens pleuroient largement,
Et crioient par redoublement
Qu'on n'avoit pas besoin de guerre,
Que la paix étoit nécessaire ;
Les méres embrassoient leurs fils,
Disant, tout va de pis en pis,
A tous venans faisoient la nique,
Imitans de près la musique
D'un cygne qui se sent mourir ;
Toutes ne pouvant s'aguerrir,
Souffrant au-delà de nature
Du départ de leur géniture.
Turnus au milieu du conseil,
Etincelant comme un soleil,
Dit, partant, cette gasconnade :
Je vais préparer la civade
A mon rival, à ses Troyens,
Tandis que cherchant les moyens
De faire avec eux alliance,
Vous tomberez en décadence.
Il sortit comme un furieux,
Jurant et blasphémant des mieux,
Et trouvant sous sa main Voluse
Qui nettoyoit son arquebuse,
Il l'envoya tout de ce pas
Chercher ces avaleurs de bras,

Qui chargeant toujours à cartouche,
Sont dangereux à l'escarmouche,
Mais fiers comme des Ecossois,
Tant ils ont grand air sous le bois.
C'étoit le Volsque et le Rutule,
Gens adonnés à la crapule,
Beaux soldats, mais mauvais guerriers,
Bons poltrons, meilleurs cazaniers.
Coras, son frére, avec Messape,
Contrefaisant le chien qui jape,
Toujours chantans même refrain
Dans la plaine marchant bon train,
Alongeoient leur cavalerie
Et doubloient leur infanterie,
Tandis que Turnus occupoit
Les tours et les fortifioit;
Faisant le tour de la muraille
Avec un gros de dragonaille,
Dont il farcissoit les recoins
Pour s'en servir dans les besoins.
Le roi sortit de l'assemblée
L'ame en désarroi et troublée,
Regrettant d'avoir aux Troyens
Refusé droits de citoyens.
Enfin toute la populace
Vole, va, vient, court et tracasse;
Les uns dépavent leur quartier,
D'autres occupoient l'armurier,
Les béats faisoient des neuvaines
Et les vieillards tendoient les chaînes.
On voyoit dans les carrefours
Battre incessamment les tambours,
Sur timbales rouler baguettes,
Fifre jouer, sonner trompettes,
Béfroi tocsiner carillon,
Laquais, cocher et chambrillon,
Portiers, enfans, femmes et filles,
Petites et grandes familles,
Lords du pays et gens obscurs,
Courir comme au feu sur les murs
Armés de frondes et de pierres,
D'huile dans de larges chaudiéres,
De tuiles, carreaux et platras,
De cendres et de mort aux rats;

La reine même accompagnée
D'une foule assez mal menée,
Fut dans le temple de Pallàs,
Portant corbeille sous son bras
Pleine d'excellentes pastilles,
Pour en encenser les guenilles
De la déesse des beaux-arts,
Des décroteurs, des Savoyards,
Gagne-petits, porte-boutiques
Et des autres arts mécaniques;
Pour l'encenser, point d'encensoir,
La reine prit le pot au noir,
Tant son ame étoit chiffonnée
Et par la crainte lutinée.
Ensuite elle encensa l'autel
D'un air qui n'eut rien du mortel;
Ce qui noircissant la déesse,
N'augmenta pas peu la détresse
De la foule qui la suivoit.
Près d'elle Lavinie étoit,
Qui fit une grande risée
De voir la déesse bronzée;
Dont sa bonne maman pleura,
Et de son estomac tira
Cette harangue entrecoupée:
Puissante Pallas occupée
A nous garantir de tout mal,
Je quitte mon palais royal
Pour venir à la dérobée
Te prier d'arrêter Ænée,
De lui briser son espadon,
Son carquois et son esponton,
Son javelot, sa javeline,
Son dard avec sa carabine,
Plutôt que de le voir entrer
Dans Albe nous enchevêtrer
De sa figure efféminée,
Et presque en tout tems embrenée.
De son côté l'ardent Turnus,
Sortant du temple de Janus,
Parut devant la populace
Armé de sa belle cuirasse,
En forme d'écaille d'airain
Ayant un visage serein,

Tressaillant déjà de courage
Comme un jeune cheval sauvage,
Courant de la ville au château
Monté sur un vrai mornandeau.
Les Volsques conduits par Camille
Arrivérent près de la ville
Où cette belle fille entra,
Et devant Turnus se montra
Tenant très-fiére contenance,
Portant en sa main bonne lance,
Sabre au côté, carquois au cou,
Montant beau cheval sans licou.
Je viens, dit-elle, avec ma troupe,
Dîner chez toi, vîte la soupe,
Puis après nous en découdrons,
Ou plutôt nous nous essairons
Contre cette leste canaille
Qui vient droit à cette muraille :
Avec mes gens tout de ce pas
Je veux ranger ces scélérats,
Et montrer au bon-homme Ænée
Ce que peut fille garçonnée;
Je veux attaquer les Troyens
Et même les Etruriens,
Leur donner à tous sur la gueule,
Ma troupe suffit toute seule.
Pour vous avec vos fantassins,
Vos Rutulois, vos spadassins,
Gardez les murs de cette ville,
Ailleurs je me crois plus utile.
J'ai plus d'une once de valeur,
Peut-être un peu moins de pudeur;
Mais elle n'est pas nécessaire
Dans le désordre de la guerre.
C'est assez croquer le marmot,
De vin faites venir un pot.
Et sans faire tant de grimace,
Faites-moi remplir une tasse :
Et buvons vîte à qui de nous
Fera ce jour les plus beaux coups.
J'en vais faire un, je vous assure,
Lui dit Turnus, baissant la hure,
Dont les Itales parleront,
Et que les Latins chanteront

A gorge amplement déployée,
Tant ma valeur bien employée
Fera des siennes cette fois
Avec mes braves Rutulois.
Ce bigot me croit une buse,
S'il croit pouvoir mener sa ruse
Au gré de son intention ;
Ma foi! je vais gager que non,
Ayant découvert par moi-même
De ce rival le stratagême,
Qui voudroit me damer le pion
Avec son triste escoffion.
Voici, damoiselle ma mie,
De son dessein l'anatomie.
L'analyse seroit mieux dit,
Nous dira quelque bel-esprit ;
Mais de cela je me brimbale,
Si l'expression est égale.
Vous saurez donc qu'un espion,
Entier à ma dévotion,
Ce grand dessein m'a fait connoître.
Il s'en mordra les doigts, le traître,
L'écervelé, le gros goulu,
Qui croit sans peine hurlu brelu
Nous vergeter notre étamine.
Il faut avoir une autre mine,
En savoir même un peu plus long
Et mieux jouer de l'espadon.
Sa plus belle cavalerie
Doit avancer dans la prairie,
Pour marauder dans les hameaux
Et mettre nos bourgs en lambeaux :
Tandis qu'avec toute l'armée,
D'illusions bien empaumée,
Cet Ænéas marche au-travers
Des monts pour gagner le revers
De la ville et pour nous surprendre.
Oh! jugez s'il sait bien s'y prendre,
Et si savant dans le métier
Je laisserai ce flibustier
Nous apporter le chat en poche
Sans lui dresser quelqu'anicroche.
Je sais là-bas un chemin creux
Bien ombragé, marécageux,

Où je vais établir mon poste
Pour être prêt à la riposte.
Pour vous, joli petit trognon,
Mieux couverte que n'est l'ognon,
Qui venez, comme une amazone,
Commander vous-même en personne
Une centaine de galeux
Animés du feu de vos yeux,
Qui portez dans votre valise
Grand courage et blanche chemise;
Venez partager le danger
Que nous trouverons à venger
Le roi d'Albe et le roi Rutule.
Mais n'allez pas ferrer la mule;
Vous battre chiquet à chiquet,
Ni nous ménager un torquet.
Joignez vos cavaliers aux nôtres;
Messape en conduit assez d'autres
Pour nous soutenir au besoin.
Sur-tout de nos gens ayez soin;
Faites-leur dire, comme aux vôtres,
Soir et matin leurs patenôtres;
Et prenez bien garde sur-tout
De vous mettre à la gueule au loup.
Talonnez de près la brigade
De ces gens faits pour la saccade;
Enfin repassez ces Troyens
Et ces grelus de Tyrrhéniens.
Pour moi, prenant cette valée
J'en vais dire une ratelée
Embusqué dans ces bois touffus,
Où j'en ferai plus d'un perclus
De l'odorat, ou de l'ouie,
Parmi cette race éblouie
De quelque succès clandestin,
Que leur accorda le destin,
Quand cette troupe basanée
Fut par ce godenot d'Ænée
Conduite du mont Palatin
Au débarqué chez le Latin.
  Turnus et la belle Camille
Chacun de son côté fit gille:
Mais tandis que gille ils faisoient
Et que les partis agissoient,

Diane appella cette nymphe,
De sa suite le paranymphe,
La petite mignonne Opis,
Portant à son doigt beau lapis,
Et lui tint ce triste langage:
Ma chére aimable Opis, j'enrage!
Camille marche à l'ennemi,
J'en pleurerois presqu'à demi,
Tant cette bravade me gêne;
Si jamais elle en a dans l'aine,
Ma belle enfant, ah! c'en est fait,
Il faudra pleurer tout-à-fait.
Mais connois-tu cette Camille?
De sa mére elle fut la fille;
Car son pére est fort incertain
Parmi le Volsque et le Latin.
Cependant un certain Métabe,
Maître tyran, faux astrolabe,
La reconnut, fut son appui:
C'est assez la mode aujourd'hui.
Tel a garçon et belle fille,
Qui, comme un sot, un imbécille,
Croit en être le putatif,
Quand il n'est que nominatif.
Ce tyran sortit de Priverne,
Menacé d'essuyer la berne,
Portant sa fille sur son cou,
Traversant, comme eût fait un fou,
Son ennemi qui l'environne,
Et qui dit, qu'il la paira bonne
Si jamais il a le dessus,
Ce qu'il voudroit pour des écus;
Peut-être en donneroit-il trente
Pour lui voir danser la courante.
Par des hauts, des bas et des bois,
Il passe et Camille à la fois,
Jusques sur le fleuve Amazéne,
Qui pour-lors inondoit la plaine
Par un cruel débordement;
Ce qui retarda d'un moment
Une chose fort singuliére,
C'est le moyen et la maniére
Dont le tyran fit passer l'eau
A si joli friand morceau.

Qui dira que c'est hablerie,
N'aura qu'à lire, et je l'en prie,
Notre scrupuleux de Maron,
Qui pour le vrai tint toujours bon,
Ne dit jamais de gasconnade;
Aussi fut-il sans rebuffade
Reçu dans le sacré vallon
Par notre bon maître Apollon.
Il prit sa grande javeline,
L'attacha le long de l'échine
De cet innocent rejetton,
Puis il la lança tout d'un bond
Avec vigueur sur l'autre rive,
Fassent les dieux que je te suive!
Dit-il en soupirant bien fort;
Après cela faisant effort,
Pénétré de peur et de rage,
Lui-même se jette à la nage,
Et nagea si bel et si beau,
Que sans aide il traversa l'eau.
Dès qu'il fut à l'autre rivage,
Il se décrassa le visage,
M'offrit de bon cœur sur-le-champ
Cette Camille encor enfant,
Qu'il détacha de la machine
Qui lui conserva son échine.
Puis il fit sécher ses habits
De gros de tours, ou de tabis.
Ensuite il fut dans la colline,
Où trouvant bête chevaline,
Sa Camille en suça le lait
Jusques dans un âge un peu fait.
Dès-lors qu'elle lui parut grande,
Il me réitéra l'offrande
De cette charmante dondon:
L'apprit à porter l'espadon,
De peaux de tigre fit sa robe,
Du fort d'un bois sa garde-robe,
Sa nourriture de pain sec;
Et pour lui rafraîchir le bec,
Un peu d'eau de claire fontaine,
Quelques gouttes de vin d'aubaine
Qu'il attrapoit dans les hameaux,
En courant par monts et par vaux.

Tous les jours allant à la chasse
De la pantaine, ou la tirasse,
De la fronde, ou bien de l'épieux,
Il l'instruisit, on ne peut mieux,
A cette sorte d'exercice;
Tantôt elle tuoit genice,
Tantôt un merle, un écureuil,
Un hérisson, jeune chevreuil,
Un cailleteau, grasse bécasse,
Une sarcelle, une limace:
Toujours quelque chose apportoit
Que Métabe sacrifioit
D'abord à mon honneur et gloire,
Dont j'ai gardé bonne mémoire.
Voilà, ma chere fille Opis,
Quelle est cette Grisélidis,
Peut-être l'unique pucelle
Qui soit de Rome à la Rochelle.
Son destin la presse si fort,
Que je crains beaucoup pour sa mort.
Prends ce carquois et cette fléche,
Mets deux mouches à ta caléche,
Mais de ces fiers et gros bourdons,
Du suc des fleurs les vrais larrons,
Enfin de celles dont la graisse
Te paroîtra la plus épaisse;
Et les fais voler promptement
Au milieu de cet armement;
Ou dans l'endroit où l'on travaille
A des mieux mener la bataille.
Et là, quiconque blessera
Camille, ou du mal lui fera,
Soit un Troyen, soit un Itale,
Opis, qu'on me le passe en gale;
Sur-le-champ qu'on lui lance un trait
Pour me venger de ce forfait;
Sur-tout dans un épais nuage,
Cache ton petit équipage.
Si-tôt que Diane eut parlé
Et qu'Opis eut dégringolé,
On entendit un tripotage,
Approchant d'un remûménage,
Dans les airs, même aux environs,
Qui fit chevroter les poltrons.

Cependant la cavalerie
Des Troyens et de l'Etrurie
Sous leurs chefs faisant de grands cris
Comme des rominagrobis,
Avançoit droit à la muraille,
Faisant résonner la clinquaille,
Croyant faire chez le latin
Bonne trouvaille et bon butin.
Messape et la belle Camille
Embusqués tout près de la ville,
Détachérent les deux Coras,
Qui, comme deux vrais quinolas
Se tenant sur la défensive,
Furent au trot, criant *qui vive?*
Pour de réponse, au diable sot
Si l'on leur répondit un mot.
D'abord marcha la javeline,
Le javelot, la carabine,
Le dard, le trait, le mousqueton,
La catapulte et l'hoqueton,
La hallebarde, aussi la fronde,
Mére-nourrice de la sonde,
Je veux dire du chirurgien
Et de son attirail de chien.
Dans l'air on voyoit une grêle
De fléches tombant pêle-mêle,
Qui fêlérent quelques cerveaux,
Défigurérent les muzeaux
Des combattans de part et d'autre
Qui se battoient en bon apôtre.
Tyrrhéne du parti Troyen
A la tête du Tyrrhénien,
Attaqua le brun Acontée,
Qui se trouvoit à sa portée;
Il entama son fier cheval
Un peu plus haut que le poitral;
Ce qui lui fit faire un parterre
A sa durée un peu contraire:
L'un et l'autre mourut du coup;
Car le maître, du contre-coup
Qu'il prit en tombant dans la tête,
Dans le moment baissa la crête.
Les latins lâchérent le pié,
Le Troyen fit le contrepié,

Les talonnant d'une dégaîne
Qui ne leur fit pas peu de peine.
Asylas frappant tout de bon,
Fit à dépêche-compagnon,
Et le fer au cu dans la porte
Les conduisit, non de main-morte.
Quand l'Itale, reprenant cœur,
Fit volte-face par honneur,
De sa manœuvre l'ame émue,
S'élançant à bride abattue
Sur Asylas et ses Troyens
Qui reprirent le trot des chiens.
Le Toscan, d'une ardeur guerriére,
Du Rutule prit le derriére;
Et le reconduisit deux fois
En lui chargeant le dos de bois.
Telle paroît l'onde écumante
Dans le milieu d'une tourmente:
Un flot par l'autre est repoussé,
Le même après est enfoncé.
Ce fut à la troisiéme charge
Que la fureur se vit au large,
Chaque parti s'entre-mêla,
S'étant mêlé se régala
De mille coups, non d'étriviére,
Mais d'une lame meurtriére,
Dont rouloient grands ruisseaux de sang
Sur le sable et dans chaque rang
De soldats formant la bataille;
Où malgré chemise de maille,
Beaucoup y finirent leur sort,
Voulant se montrer le plus fort.
De loin le vaillant Orsiloque,
Sur son casque portant breloque,
A Rémule lance un grand trait,
Croyant l'assommer tout-à-fait:
Mais il en fit un cure-oreille
A sa jument la nompareille,
Qui de douleur en écuma,
S'en éleva, s'en gendarma,
Puis sous elle comme une gaufre
Son maître Rémule elle encoffre.
Camille abasourdit Iolas.
De tous côtés, en haut, en bas,

On ne voit que du sang répandre ;
Gagner des coups et puis les rendre.
Camille en prêta plus de cent,
Par-tout cette fille pourfend,
Perce avec dard, tranche avec hache,
Ouvre le ventre, abat ganache.
S'il faut quelquefois reculer,
Elle le fait sans sourciller,
En lançant toujours par-derriére
Quelqu'apostrophe mortifére ;
Puis profitant d'un contre-tems,
Elle revient sans perdre tems
Gouspiller à la débandade
Ceux qui de bon, ou par bravade,
Viennent l'appeller au combat.
Près d'elle, avec beaucoup d'éclat,
Les nymphes Tarpéie, Larine,
Et Tulla portant javeline,
Toutes du bon pays latin,
D'un air déterminé, mutin,
Aux Phrygiens donnoient la chasse.
Comme on vit jadis dans la Thrace,
Sur les rives du Thermodon
Combattre le gros bataillon
De ces vaillantes amazones,
Dignes de porter des couronnes.
J'entends couronnes de laurier,
Pour avoir tranché du guerrier,
Ah ! qui pourroit, belle Camille,
Avoir l'esprit assez fertile
Pour pleinement litaniser
Ce qui peut immortaliser
Votre valeur et votre gloire,
Mériteroit une bajoire.
Comment nommer tous ces vaincus ?
Vingt cus ! me dira-t-on, vingt cus !
Ce sont, ma foi, quarante fesses
Qui ne seront plus des traîtresses,
Et qui seront sans fonction,
Se trouvant dans l'inaction.
Les nommer, c'est la mer à boire,
Je laisse aux filles de mémoire
D'en tracer un récit diffus.
Comptons pour un Eumenius,

Qui pardevant eut son estafe,
Fut enterré sans épitaphe,
Et fut là-bas, comme un marmot,
Chez Pluton faire l'idiot.
Joignons à celui-là Pégase,
Que sous son cheval elle écrase
Aussi-bien que le fier Lyris,
Qu'elle entr'ouvrit sans bistouris.
Harpalice, Amastre et Térée
Furent mis en galimafrée.
Chaque coup occit un Troyen,
Ou mit à mort un Tyrrhénien.
Témoin le beau chasseur Ornite,
De Tyr et la fleur et l'élite,
Le parfait attrape-minon,
Montant barbe de grand renom,
Quoique léger assez fantasque,
Portant tête de loup pour casque,
Sur l'épaule peau de taureau,
En sa main dard d'un arbrisseau,
Au poing une belle rondache
Couverte d'une peau de vache.
Cet Ornite fut repoussé,
Réellement contumacé
Tout au beau milieu de sa troupe,
Tant elle avoit le vent en poupe.
Voyant son escadron épars,
Elle lui mit cinq ou six dards
Dans le poitral tout d'une tire
En lui chantant cette satire:
Pensois-tu donc, Tyrrhénien,
Aboyer comme fait un chien
Qui broussaille quelque vieille hase?
Va! tu n'es jarni qu'un franc ase!
Une fille a su te dompter,
Va chez Minos le raconter
Aux mânes de tes pére et mére;
L'honneur de mordre la poussiére
De la main d'un jeune tendron,
Doit satisfaire un fanfaron,
Ne lui laisser aucun scrupule.
De se voir pris dans la bascule
Qui conduit au fameux bateau,
Qui jour et nuit fait passer l'eau

A tous ceux qui sont las de vivre ;
Point d'ennui ; dans peu je te livre
Pour voyager bon compagnon.
Ce ne fut point du galbanon,
Car Orsiloque et certain Bute
Firent dans l'instant la culbute,
Et prirent le même sentier
Qu'Ornite àvoit pris le premier.
Bref, elle les mit dans la nasse,
Leur disant, morbleu ! je m'en casse.
Puis de sa hache sépara
Ces deux Troyens par-ci, par-là,
Et quoiqu'elle eût coupé leur trame,
Des mieux elle chanta leur game.
Là le belliqueux fils d'Annus
Que protégeoit dame Vénus,
Courant par-tout à tire d'aile,
Vison visu de la donzelle
Se trouva par cas fortuit.
D'aise son cœur en fit du bruit ;
Ou du-moins palpita de sorte
Que sa troupe s'en déconforte.
Il habitoit sur l'Apennin,
Y vendoit des peaux de conin,
Quoiqu'il fût lord de Ligurie,
Et sa mére de l'eau-de-vie.
Son pére basset et courtaud
Etoit, dit-on, un franc trigaud,
Fort savant en l'art de magie,
Ce qu'on nomme trigauderie.
Fuir le combat seroit affront
Très-déshonorant pour son front,
Etant harcelé par Camille,
Qui du Volsque étoit le mobile,
L'arc-boutant, même le bras droit,
Tant le trognon étoit adroit
A savoir bien prendre sa bisque
Pour leur éviter tout le risque.
Annus s'avisa de ce tour :
Quand elle eut sur lui tourné court
Et qu'ils se virent en présence,
Il lui dit avec insolence
Et même avec témérité
Ces mots dictés par la fierté :

Trouves-tu donc si belle gloire
A nous disputer la victoire
Sur ton cheval qui fend les airs?
Mets pied à terre, ou d'un revers
Je vais t'ébranler la mâchoire!
Descends! car pour d'échappatoire
Tu n'as pas le tems d'en chercher.
Il faut tous deux nous accrocher,
Et disputer pour la maîtrise
Sans feinte et sans papelardise.
Elle descendit aussi-tôt,
De son cheval ne fit qu'un saut,
Prit son bouclier, son épée,
Et courut comme une échappée
Avec vigueur sur son rival;
Qui tournant tout court son cheval,
Donna des deux prenant la fuite,
Galopant d'un pas un peu vîte,
Mais ce fut inutilement;
Elle l'atteint dans le moment,
De son barbe saisit la bride,
En lui disant traître! perfide!
Plus trigaud que n'est farfadet,
Avec moi tu fais le ginguet?
Tu m'injuries et te goberge?
Oh! parbleu, tu n'auras d'auberge
Que celle du subdélégué
De Pluton déjà fatigué
De recevoir toutes les ombres
Qui partent pour les rives sombres
Avec passe-port de ma main,
Bien écrit sur leur parchemin!
Après ces mots, à coup de sabre
Le pauvre diable elle délabre;
Puis reprit son air jovial,
Et remonta sur son cheval
D'un air délibéré, tranquille.
Ainsi se démenoit Camille,
Quand Jupin du plus haut des cieux
Vit ce grabuge de ses yeux,
Ayant sur son nez ses lunettes.
Sans perdre le tems en sornettes,
Il rassura le grand Tarcon
En lui parlant de la façon,

(Il faut que ce soit à l'oreille)
Est-ce ainsi que tu fais merveille,
Que tu sais rassurer tes gens ?
Quoi ! Camille peut à vingt ans
Dans tes soldats semer la crainte,
Quand tu te trouve à boire pinte ?
N'as-tu pas plus d'empressement
D'écarter l'assoupissement
Qui te rend inhabile à boire ?
Mais quand il faut vivre de gloire,
Aller affronter les combats,
Tarcon ne se réveille pas ?
Il se laisse aller, fait la canne,
Perd la tête et la tramontane,
Et ne paroît fier, vigoureux
Que dans les plaisirs et les jeux
Du puissant dieu de la barrique !
Va, cours, aux latins fais la nique !
Range-moi cet escoffion,
Fais-lui faire exhibition,
Et n'abandonne plus ta gloire
Qu'après une entiére victoire !
A ces mots le brave Tarcon
Part plus vîte que le faucon
Et va tomber droit sur Vénule,
Qu'il prend sans autre préambule,
Le désarçonne et devant lui
Faisant servir l'arçon d'appui,
L'enléve et l'arrache à la vue
De Messape et de sa cohue ;
Comme l'aigle enléve un dragon,
Pour suivre de tout point Maron,
Et l'accrochant avec ses serres,
Le béquette et lui fait ulcéres :
Quoiqu'il siffle ou fasse des cris,
Qu'il se tortille en mille plis,
L'aigle se sauve avec sa proie ;
Ainsi Tarcon fuit avec joie
Portant Vénule à ses arçons,
Coupant toujours quelques tronçons
Sur son corps ou sur son visage ;
Ce qui rassura le courage
Sur-tout chez les Tyrrhéniens,
Qui joignant les Etruriens

Vont s'acharner à l'improviste
Sur cet escadron latiniste.
On se remêla de nouveau,
Et l'on fit agir le couteau,
Le tranche-lard et la serpette,
Et la cognée et l'escoupette.
Aronce alors fut le premier
Qui se résolut d'essayer
S'il pourroit enclouer Camille.
Il n'étoit pas trop mal-habile,
Même passoit pour vieux routier,
Tant il savoit bien son métier.
Le dard en main la fine mouche,
D'un air d'une sainte Nitouche,
Suit Camille et gagne son coup.
Cette amazone étoit à tout,
Faisant à la désespérade
Aux Troyens bonne estafilade.
On la voyoit de rang en rang
Faire une effusion de sang,
Causer maintes hémorragies,
Dont les terres étoient rougies,
Faire briller son coutelas
Aux dépens de nombre de bras,
Faire voler nombre de têtes,
Abattre de brillantes crêtes,
Houssiner force Phrygiens
Et bouchonner Etruriens.
Un certain drille de Corée
Avec chevelure dorée,
Prêtre de la mére des dieux,
Devinant ce que ses deux yeux
Lui faisoient voir dans l'occurrence,
Faisoit terrible décadence
Chez le Volsque et le Rutulois.
Il étoit armé d'un carquois
Plein de grands traits faits à Cortine,
D'un arc traversant son échine,
Souple à la main, rehaussé d'or.
Ses habits valoient un trésor :
Ils étoient de pourpre étrangére,
Brodé de la main d'un Ibére,
Tirant sur la blancheur des lis ;
Sa veste ondoyoit par ses plis ;

Il portoit au-lieu de ceinture
Brillante écharpe de dorure,
Casque bronzé, plumes de pan :
Sur-tout grand faiseur de cancan :
Il montoit cheval d'Italie,
Qui passoit pour être amphibie,
Harnaché de lames d'argent,
Portant un peu la tête au vent.
Il fut ainsi vu de Camille,
Qui pour la grippe en valoit mille.
Elle le poursuivoit alors
Pour lui voler son just-au-corps,
Et s'enfonçant fort dans l'armée
Elle suivoit de près Corée,
Afin de le défrusquiner.
Comme elle alloit le trépiner,
Aronce étant en embuscade,
Lui porta funeste estocade,
En adressant ainsi ses vœux
Au falot de l'homme et des dieux :
Dieu de la lyre et de la harpe,
Fais qu'au-lieu d'aller en écharpe,
Mon trait tout droit perce le sein
De ce trognon franc assassin.
Concluons à-présent ce pacte,
Grand protecteur du Mont Soracte,
Toi qui d'un culte singulier,
Fus toujours en particulier
Si bien chommé de ma famille :
Fais que j'atterre cette fille
Qui camisade mon parti,
Dont le courage est ralenti.
Je ne veux point de sa dépouille,
Que mangent la crasse et la rouille ;
Ce sera pour moi trop d'honneur,
Si je puis embrocher son cœur,
Ou chasser d'ici cette peste.
Au surplus je céde le reste
De la gloire à qui la voudra,
Que tout aille comme il pourra.
Je puis après aller en poste
Chez moi, crainte de la riposte.
Vous le pouvez, être divin,
Pére des mouches et du vin.

Phébus partagea sa harangue,
Et lui dit en latine langue :
Occis Camille, j'y consens ;
Mais pour remporter tes cinq sens
Sains et saufs jusques dans ta ville,
Ma foi ! quand je t'en saurois mille,
Les mille resteront ici.
Crois-moi ! n'en ai point de souci.
Le cœur content, messire Aronce,
Après cette courte réponse
Qu'il entendit d'un air abstrait,
Sur son arc ajusta son trait,
Puis le bandant jusqu'à l'échine,
Lâche le coup dans la poitrine
De ce jeune soldat fendu,
Dont il seroit tout étendu
Tombé du coup sur la poussiére,
Mais on la soutint par-derriére.
Aronce gagna le taillis,
Tandis qu'on s'arrêtoit aux cris
De ses compagnes éperdues,
Qui pénétroient jusques aux nues.
La peste soit du chamaillis !
J'en extravague et j'en pâlis !
Disoit Tulla dans sa colére :
Hélas ! que nous dira son pére ?
Il va sur nous se goberger.....
Mais où pourroit-il héberger
L'assassin de si belle fille ?
Qu'il se montre donc, qu'on l'étrille !
Mon cœur en fait déjà flic flac.
Allons ! Volsques, faites un trac !
Cherchez ce dépendeur d'andouille,
Que jusqu'en sa tente on farfouille,
Qu'on perce dans le fort des bois,
Qu'on le fasse sommer trois fois
A la tête de son armée ;
Morbleu ! je suis tant animée,
Que si ce traître se montroit,
Dans le moment il passeroit
Par l'étuvée, ou la grillade,
La croc au sel, ou la salade.
Ainsi parloit cette Tulla,
Que sa douleur arrêta là.

Cependant Aronce s'échappe
De-peur d'attraper son étape,
Comme un loup, ou bien un taureau
Qui vient d'éventrer pastoureau,
Va se cacher dans les collines,
Cherche les bois, ou les ravines,
Serre sa queue et gagne au pié,
Crainte d'être justicié.
Aronce ainsi d'un pas agile
Va reprendre son chef de file,
S'y tient et conserve son rang,
Pour ne pas payer sur-le-champ
Si déloyale camisade,
Dont le Troyen faisoit gambade,
Battoit des mains, crioit *vivat*
Notre Aronce et notre béat.
Cependant la belle Camille
Voyant que tout son sang défile,
Et qu'on ne sauroit l'arrêter
Malgré ce qu'on pût apporter
De soins pour arrêter sa course
Et pour lui servir de ressource;
Voyant ses yeux sans mouvement
Attachés sur le firmament,
Bien près de perdre la lumiére,
Qu'enfin elle tire à la biére,
Prenant son tems, mais sonica,
Sa seule confidente Acca
Elle apostropha de la sorte:
Ma chére Acca, toujours accorte,
Fermez-moi la bouche et les yeux
Et me recommandez aux dieux,
Quand mon corps ne sera que glace
Et que j'aurai fait volte-face
A mes amis, à mes parens,
Que je connois pour bonnes gens.
Jusqu'à présent j'ai pu combattre,
Mais ce trait qui vient de m'abattre
Et me prendre en flagrant-délit,
Me fait sortir à petit bruit,
Par une mort un peu subite,
De cette funeste guérite,
Où ce morfondu de destin
Renferme le peuple latin.

Je sens comme une cornemuse
Dans mon gosier, ou je m'abuse,
Qui me fait sur un vilain ton
Voir l'avant-coureur de Pluton.
Il faut sans suite et sans bagage
Partir pour le sombre rivage.
Ma chére Acca, ma foi tant pis,
J'approche fort du margouillis
Ou des rives de l'onde noire.
N'aurois-tu pas un coup à boire
Pour un peu rassurer mon cœur
Qui palpite déjà de peur
D'entreprendre si grand voyage ?
Sur mon honneur, si je n'enrage
D'être forcée à le quitter,
Ce cœur qui sut se délecter
Aux dépens de Troyenne engeance.
Tu ne ferois pas mal, je pense,
D'en aller avertir Turnus,
Qui de ma mort sera perclus
De plus du tiers de sa figure,
Qui peut-être en perdra sa hure.
Car pour le bon-sens, il est hoc,
Qu'il est depuis long tems au croc.
Mais dis-lui qu'il prenne ma place,
Que tous nos gens on contumace,
Que les Rutules, les Latins
Dans peu n'auront pas des patins.
Adieu pour jamais, ma fidelle :
Si je puis t'envoyer nouvelle
De ce qui se fait chez Pluton,
Ou de ce que dit Alecton,
Tu le sauras, ma tourterelle.
Alors de sa jeune escarcelle
Sortit son ame en grand délit,
Qui fit sortant un petit bruit
Fort approchant du doux murmure
De petite chute d'eau pure.
Ainsi Camille trépassa.
La bataille recommença,
Mais avec plus grande furie,
Chacun visant à la tuerie.
D'Evandre les chevaux-légers,
Soutenus par des cuirassiers,

Secondés des troupes troyennes,
Des légions étruriennes,
Des Phrygiens, des Mantouans,
Des Tyrrhéniens et des Toscans
Marchent serrés droit aux Itales,
Pour leur lâcher des décrétales,
Les rabrouer sur leur pallier,
Les enterrer dans leur fumier,
Et les suivant jusqu'en leur ville,
Les envoyer après Camille.
Opis ayant vu le trépas,
Qui du roi faisoit l'embarras
Dont ses sujets perdoient le crane,
Se souvint alors de Diane:
Soupirant trois fois de douleur,
Elle dit ces mots de bon cœur:
Ah! nymphe, si belle et si blanche,
Vous en tenez donc dans la hanche!
Quoi! pour avoir escarmouché,
Peut-être de trop près mouché
Quelques chefs des troupes d'Ænée,
Vous en serez donc mal menée,
Vous en perdrez tous ces attraits,
Cet embonpoint et ce teint frais
Qui font les plaisirs de Diane!
On vous mettra dans une manne
Pour aller boire à sa santé
Un peu d'eau du fleuve Léthé,
Afin de perdre la mémoire
De l'immortelle et belle gloire
Qu'a méritée votre valeur.
Parbleu! j'aurai bien du malheur,
Du guignon ou de la disgrace,
Si Jupin ne me fait la grace
De me venger à plein collier
De ce drôle d'avanturier.
Si l'assassin n'en a dans l'aile
D'une maniére assez cruelle,
Je dis nargue de tous les dieux,
Et demain je quitte les cieux
Pour me venger de cet outrage,
Dussai-je perdre un pucelage:
La fille en a toujours trop d'un,
L'avoir est un fait peu commun;

Il faut faire comme les autres.
Disons de bonnes patenôtres,
Pour que l'infame meurtrier,
Qui brusquement vient de souiller
Sa main du sang de cette fille,
Périsse aux yeux de sa famille.
Mais, chut! j'apperçois le gaillard
Qui s'est écarté par hasard;
Il va trouver de la besogne,
Ou je veux être une carogne.
Près de là dans un verd côteau
Etoit de Dercéne un tombeau
Du Laurentin, l'un des monarques,
Ce que l'on reconnut aux marques
Qui d'épitaphes lui servoient,
Et dans le caveau paroissoient.
Du premier vol cette déesse
Sur ce tombeau posa la fesse,
Guettant Aronce qu'elle vit,
A qui tout d'abord elle dit,
Viens vers Opis, approche, infame,
Qui viens d'une si belle trame
De couper pour jamais le fil!
Si tu vois jamais ton chenil,
Je veux reprendre chair humaine,
Et de mourir être en la peine.
Camille périt sous tes coups,
Mais ton sort n'en est pas plus doux:
Va barboter dans la poussiére,
Traître! de la même maniére
Que cette fille barbota,
Quand ta fureur la culbuta.
A ces mots prenant une flèche,
Dans l'instant elle la dépêche
Tout au-travers de ses boyaux;
Ce qui de ses esprits vitaux
Dérangea toute l'harmonie,
Déconcerta l'économie,
Bref, le mit au rang des défunts,
Le sequestra des importuns
Dont l'affluence dans ce monde
Est grande, et dans tous lieux abonde.
Après ce coup détale Opis,
Pour se rendre dans son taudis,

Toujours dans la même voiture
Et reprenant la même allure.
De Camille les cavaliers
Prirent la fuite les premiers,
Le reste fut dans le désordre,
Et ne pût se remettre en ordre.
L'ardent Atinas consterné,
Le gros des troupes mutiné,
Tous se débandent vers la ville;
Et laissent le Troyen tranquille
Faire montre de sa valeur.
On ne voit par-tout que fureur,
Que désespoir et que carnage,
Que morts, que clameurs et que rage.
La poussiére sur les sillons
Vole à gros et noirs tourbillons,
Puis va s'engouffrer dans la ville,
Où l'on pleure et l'on plaint Camille.
Tous ceux qui bordoient les remparts
Voyant venir tous leurs fuyards,
Faisoient des cris pleins d'épouvante.
Rien ne prouve mieux la tourmente
Qu'Eole fait en pleine mer,
Sur-tout au milieu de l'hiver,
Que ce qui se vit dans la plaine.
Les latins à perte d'haleine
Gagnent les portes pour entrer,
Et pour un peu se calfeutrer
Contre la colére et la rage
Des Troyens faisans grand ravage
Dans leurs timides escadrons,
Alors composés de poltrons.
Mais, zeste, point de complaisance,
On les laisse là sans défense,
Crainte qu'on a que le Troyen
N'entre par le même moyen.
Les femmes jettent des murailles,
Brandons ardens, rouges ferrailles,
Cendres en feu, piéces de bois,
Huile bouillante et force poix:
On entend bien qu'elle est fondue,
Au-moins faudroit-il être grue
Pour ne pas se l'imaginer.
Mais on a beau se démener;

Les vaillans réchappés de Troye,
Parmi les feux cherchent leur proye,
Foncent par-tout avec vigueur,
Et par-tout vont semant la peur.
Turnus en reçoit la nouvelle
Par la messagére fidelle
De Camille, la triste Acca.
D'abord il entonne un grand hà!
Hà! j'en aurai raison, j'en jure,
Ou qu'on me mette à bas la hure:
Courons servir mon allié!
Détalez donc, vous gens de pié,
Et laissez là votre embuscade,
Aux latins on donne saccade;
Allons! volons! sans barguigner,
Voyons s'ils oseront guigner
Turnus secondé du Rutule.
Ne craignez pas cette crapule!
Vous les rangerez, je le dis,
Et je veux, si je m'en dédis,
Qu'à vos yeux la peste me tue.
Allons, soldats, qu'on s'évertue!
Turnus aussi-tôt décampa,
Et tout au plus court il coupa
Pour aller secourir l'Itale,
Pour lors dans un triste dédale,
Morts ou mourans, pris ou perdus,
De leurs membres d'aucuns perclus,
Et tout en gros passés en gale.
Mais pendant que Turnus détale,
Quitte l'embuscade et s'en va,
Le pieux Æneas entra
Dans les buissons et la ravine,
Gagna les fonds, puis la colline,
Se rendit maître des hauteurs,
Sans perdre que deux maraudeurs
Qui broussaillant pour faire bafre,
Attrapérent une balafre
Qui les assomma tous les deux
Dans le plus fort du chemin creux.
D'un air hardi marchoit Ænée
Pour investir, cette journée,
La ville du roi des latins,
A la barbe des Laurentins,

De Turnus et de sa sequelle
Qui s'en alloit toute en javelle,
Et que Tarcon menoit des mieux,
Gîter où gîtent leurs aïeux.
Tout en gémit, les fils, les péres,
Les cousines, tantes et méres.
Ænéas et l'ardent Turnus,
De fort loin s'étant apperçus
Marchant en ordre de bataille,
Sans bagage, ni valetaille,
A vaincre tous deux animés,
Sur-le-champ se seroient gourmés,
Si la nuit n'eût tendu ses toiles,
Tiré ses rideaux et ses voiles,
Ce qui leurs desirs arrêta,
Et pour un tems les détracta.
Ma foi! tandis que dans sa tente,
Chacun au gré de son attente
Va prêter ses yeux au sommeil
Jusques au retour du soleil.
Il faut, pour renforcer nature,
Que je prenne un peu de pâture
Et que je boive quatre coups.
Autant, lecteur, en feriez-vous,
S'il vous en prenoit une envie.
Morbleu! des besoins de la vie
Je ne puis non plus me passer,
Que femme de pot à pisser.

Fin du onziéme livre.

LE

VIRGILE TRAVESTI.

LIVRE DOUZIÉME.

SI Turnus reposa la nuit
Doucement sans faire de bruit,
Ou s'il eut la puce à l'oreille
Du tintamarre de la veille,
C'est ce que je ne sais pas bien:
Quand je dirois je n'en sais rien,
Ce seroit la vérité pure.
Au surplus je ferois gageure
Que dans son lit plus d'une fois
Turnus a rongé ses dix doigts,
Que son bonnet a dans sa tête
Connu qu'il n'étoit pas en fête,
Et que l'on trouva son grabat
Le matin en terrible état.
La preuve en est claire et certaine,
Si l'on veut bien prendre la peine
D'examiner, en raccourci,
Quel fut son dévorant souci,
Quand il vit les troupes d'Ænée,
Pendant le cours de la journée,
Galvauder Rutule et Latin,
Plus mal qu'on ne fait un trottin
Qui manque de faire un message
Nécessaire pour le ménage:
Alors la main comme le pié
Fait un trottin estropié.
Aussi tandis qu'Ænée en raille,
Qu'il s'approche de la muraille,
Et qu'il profite de la nuit
Pour s'en rendre maître sans bruit,
Ce qui suit le gain des batailles;
Turnus bisque dans ses entrailles,
Et cherche de nouveaux moyens
Pour surmonter des Phrygiens

Et la valeur et la fortune.
Pardi ! la chose est peu commune :
Etre brave, et de plus heureux,
Est moins des hommes que des dieux.
Le Latin donc mis en compotte,
Dans son cerveau dérangé trotte ;
Les peuples en sont consternés
Et tous les soldats mutinés.
Comme il est cause du désordre,
On le charge d'établir l'ordre.
Que faire en cette extrêmité ?
Se pendre, c'est déloyauté :
Se noyer, ce seroit folie :
S'enfuir, c'est quitter Lavinie,
Et la céder à son vainqueur,
Ce qui redoubla sa fureur
D'une once au moins, je vous assure ;
Pour peu qu'on le veuille, j'en jure ;
Mais non, j'ai tort, ne jurons pas,
Les sermens sont pour d'autres cas.
Tel est un lion de l'Afrique,
Qui sent qu'un javelot le pique :
Son sang qui coule et sa douleur
Augmentent si fort sa fureur,
Qu'on le voit, frémissant de rage,
Ne respirer que le carnage ;
Turnus ainsi tout furieux
Frappe des pieds, roule ses yeux,
Jure un grand mort..... pousse une plainte,
Montre sa rage et puis sa crainte,
Rompt la dentelle d'un colet,
Donne un soufflet à son valet,
Renverse sa chocolatiére,
Nomme putain sa chambriére,
Fait un soleil à son miroir,
Sans s'étonner, sans s'émouvoir ;
Puis à grands pas il se proméne
Par-tout où son chagrin le méne ;
Ne parle pas, parle en courroux,
Tantôt reprend un air plus doux :
Enfin dans son inquiétude,
Il ne trouve point d'attitude
Qui convienne à son désespoir,
Tant il lui paroît triste et noir.

Dans cet état il se présente
Au roi Latin, plein d'épouvante;
Lui parlant le cœur ulcéré
Et par ses soucis déchiré.
Comme il voulut ouvrir la bouche,
Un bourdon, une grosse mouche
Entra dans son vaste gosier,
Et détourna ce vieux routier
Un moment d'étaler sa rage;
Ce qui, pour un mauvais présage,
Fut pris par le bon roi Latin,
Déconcerté, fort incertain.
Seigneur, lui dit ce taciturne,
Ce digne frére de Juturne,
Qui peut empêcher Ænéas,
Le roi des poltrons, des béats,
De mettre à bout son entreprise?
Faut-il le servir à sa guise?
A genoux mendier la paix?
La ratifier pour jamais?
Aux Troyens servir de victime,
Afin d'acquérir votre estime?
J'y consens, et veux de ce pas
Pour eux me livrer au trépas.
Faites venir cette genice;
Faisons ce fatal sacrifice;
Je soupire après le moment
Qui doit précéder le serment
Qui va serrer votre alliance.
S'il sait danser, eh bien! qu'il danse.
Il en aura, mais tout son sou,
Même de quoi charger son cou.
Allez, donnez-vous patience;
Vous me verrez mettre en défense,
Oui, je vous réponds de sa mort,
Fût-il cent mille fois plus fort,
Que je vais de bons coups d'épée
Farcir cette rare poupée!
Ce fugitif, ce pleure-pain,
Qui semble nous prêcher la faim,
S'il n'est pas ce soir à la table
De Pluton, je veux que le diable
Me fasse souper avec lui,
Sans me sortir de mon étui.

J'y vais de cu comme de tête.
Oh ! qu'il va trouver bonne fête,
S'il n'a point de peur ce transi,
Cet efféminé, ce moisi !
Que si Jupiter veut qu'il rogne
A moi Turnus de la besogne,
Qu'il soit le réveille-matin
Du Rutule et du Laurentin :
Qu'il me débauche Lavinie ;
S'il faut qu'il m'arrache la vie ;
Alors, seigneur, nous serons deux,
Et nous jourons au plus heureux :
Non pas au jeu de croix et pile,
Le jeu que demande ce gile,
Ou bien celui de pair ou non ;
Mais c'est au jeu de l'espadon,
A coups de dards, de javelines,
Aux dépens de nos deux échines.
Que si, par un heureux destin,
Il peut fouiller mon intestin,
Et de sa lame meurtriére
Me faire perdre la lumiére,
Je céde comme le moins fort
Aux ordres des dieux et du sort.
Cette oraison si pathétique
Rendit le roi mélancolique.
En effet il en sourcilla,
Et deux fois sa tête en branla.
Après une petite extase,
Il répondit avec emphase :
Seigneur, autant vous êtes preux,
Actif, vigilant, courageux ;
Autant je dois, moi qui vous parle,
Et qui, quand je le veux, déparle,
Mettre de l'eau dedans mon vin,
Et toujours tenir bride en main,
Pour m'épargner du-moins la crainte
De trouver du vuide en ma pinte.
C'est vous répondre en bon latin
Que je veux garder mon fretin ;
Et prendre ma bisque assez juste
Pour me conserver votre buste.
Ne possédez-vous pas l'état
De votre pére, un très-grand fat,

Révérence parler, beau sire ?
Pourquoi cherchez-vous donc à frire
Votre lard rance à mes dépens ?
N'est-ce pas vous moquer des gens ?
Nous prendre pour des coccigrues,
Et nous faire passer pour grues ?
Vous pouvez vous aparier
Avecque filles à marier,
Où vous voudrez, si bon vous semble :
Pour moi, vous allez trop bien l'amble,
Et je marche trop lentement
Pour vous, Turnus, assurément.
J'ai de l'argent, des pierreries,
Des cassines, des métairies,
Nombre de bons et gras troupeaux,
Des meubles neufs, de beaux tableaux;
Des troupes, mais très-délabrées
Par vos chiennes d'échaufourées ;
Avec cela l'on pourroit bien
Vous établir pour votre bien,
Parmi les princesses latines,
Comme parmi les laurentines ;
J'en connois plus d'une à louer,
Vous pouvez les amadouer :
Mais renoncez à Lavinie.
C'est à moi grande vilenie,
Je la connois trop, à mon dam :
Même l'exemple de Priam
Devoit un peu me faire sage,
Et mieux user de mon lignage.
Qui ne sait que Jupin, les dieux
Et les hábitans de ces lieux
Ne veulent pas votre assemblage ?
Cependant, Turnus, je m'engage
A vous servir d'affection ;
Je céde à la tentation
De vous voir quelque jour mon gendre.
Ma femme au vrai vouloit vous prendre ;
A cause de la parenté,
Du sang et de l'affinité
Qui vous unit à sa famille,
Elle vous destinoit ma fille :
Mais moi, je n'y consentois pas,
Ænéas avoit plus d'appas,

Me paroissoit plus débonnaire,
Et faisoit bien mieux mon affaire.
Pour vous je rompis le traité
Qu'il m'offrit par civilité,
Et contre lui je pris les armes.
Voyez quelles sont mes alarmes;
Vous qui causez tous mes malheurs,
Qui, bien loin d'en verser des pleurs,
M'étourdissez de vos bravades,
Comme de vos rodomontades;
Qui fuyez lorsque l'on vous suit,
Et qui faites beaucoup de bruit,
Mais en effet fort peu d'ouvrage.
Vous en dirai-je davantage?
On nous a ressassés deux fois,
Voilà notre ville aux abois,
Moi bien près de ma derniére heure;
Et vous voulez que je demeure
Constamment dans votre parti?
Foi de roi, vous aurez menti.
Car ou je quitte la partie,
Ou vous quitterez Lavinie.
Faites mieux, recueillez les voix;
Que penseroient vos Rutulois,
Et que me diroient mes Itales?
C'est pour lors que les Saturnales
Iroient le galop, non le trot,
Si l'on me voyoit, comme un sot,
Mettre au hasard votre bedaine
De boudins et d'andouilles pleine,
Vous qui voulez de ma maison
Epouser le seul rejetton.
Par la ventre-saint-gris j'en jure,
Je garderai votre figure
De malencontre et d'accident,
Contre Ænée et son ascendant.
Ayez pitié de votre pére;
Doit-il payer la folle enchére
Des caprices d'un étourdi
Qui va se perdre tout brandi?
A laver la tête d'un âne
Le sage perd la tramontane;
Aussi le roi trouva-t-il bien
Qu'avec lui l'on ne gagnoit rien.

Soit intérêt, ou bien tendresse,
Turnus poussa loin la foiblesse;
Car dès qu'il vit jour à parler,
Il commença par houspiller
Le roi sur sa crainte panique.
Craignez donc pour votre boutique,
Lui dit-il d'un air insolent;
Mais paroissez plus indolent
Pour Turnus, je vous en conjure;
Ou vous me ferez une injure,
Très-difficile à pardonner.
Turnus seroit fou de donner
Dans votre sens fort invalide;
Non, non, je veux un autre guide,
Et malgré les dieux et le sort,
Ou mettre mon rival à mort,
Ce qui n'est pas si difficile;
Ou que le traître me mutile,
Et me donne en proie aux corbeaux.
Nous connoissons de tels travaux
Avec un pareil adversaire;
Je le sais trop loin de sa mére,
Pour qu'il puisse nous échapper.
Par ma foi! je vais l'écharper
Et le semer par la broussaille,
Pour qu'il nourrisse la volaille
Qui fend les airs et perche aux bois,
Même mourroit sans mes exploits.
Je périrois! à d'autres, sire!
Parbleu! vous ne savez que dire,
Ou pour nous vous avez bien peur.
Adieu, vous me verrez vainqueur,
Avant que ce grand jour se passe:
Je crois que sans me faire grace,
Vous me pouvez attendre, moi.
Croyez-m'en donc de bonne foi,
Dans peu je reprendrai ma place:
Qu'on mette le vin à la glace,
Pour que je puisse à mon retour
Boire rasade à mon amour;
Vous voyez que c'est Lavinie,
Pour qui j'avanture ma vie.
La femme du bon roi Latin
Quitta son lit dès le matin,

Ce jour, pour voir la destinée
Du combat du pieux Ænée
Avec son cher parent Turnus;
Car elle tenoit à Daunus,
Mais en ligne collatérale.
Turnus se trouvant dans la salle,
La reine sur lui larmoya,
Puis son éloquence employa
Pour lui faire quitter la brette.
Elle lui dit donc en cachette,
Je te conjure par mes pleurs,
Par mes sanglots, par mes douleurs,
Par mon sang et par ma vieillesse,
Par ton amour, par ta maîtresse,
Par ma couronne et mon bandeau,
Par ce magnifique tombeau
Où tes aïeux réduits en cendre
S'ennuient à force d'attendre
Que l'on me descende auprès d'eux,
Pour y pouvoir couver mes œufs;
Par la colique qui me presse,
Par mon cœur que tu mets en presse,
Par Amatte, femme du roi,
Enfin par toi, par lui, par moi,
De ne plus chercher à combattre
Un ennemi qui sait abattre
La poussiére d'un just-au-corps,
Et qui pourroit parmi les morts
Faire passer mon espérance.
Peste! il entend la manigance,
Et me paroît plus fort que toi.
Du-moins, mon cher, tremble pour moi,
Qui n'ai pas une once de vie,
Qui, de douleur par trop saisie,
Pourrois bien te laisser ici,
Sans sépulture, à la merci
De cette race Phrygienne.
Que faudroit-il que je devienne,
Si l'on t'alloit de part en part
Percer par un coup de hasard!
Non, je ne pourrois te survivre,
Et j'aimerois bien mieux te suivre,
Que de voir un jour mon enfant
Devenir le lot d'un pédant,

D'un baladin, d'un escogrife,
D'un batteur d'estade et d'antife,
D'un franc amateur de pois gris,
Enfin du roi des étourdis.
Je chéris trop ma Lavinie,
Pour souffrir si grande avanie.
Elle épouseroit un Troyen?
Non, jamais il n'en sera rien.
Cette fille suivoit la reine,
Ne levant ses beaux yeux qu'à-peine;
Sur son teint parut incarnat
Qui lui donnoit nouvel éclat;
Ce qui mit en rut le compére.
Alors transporté de colére,
D'ardeur, d'amour *et cætera*,
Ces mots tout haut il digéra:
Eh! de grace arrêtez vos larmes!
Pourquoi tant de fausses alarmes?
Tout net, vous me portez malheur,
De me témoigner tant de peur.
Oui, je prends à mauvais augure
Votre larmoyante figure.
Je veux disputer le tendron,
Dût-il m'en couter mon chaudron,
Ma cuirasse avec ma rapiére.
Vous allez passer pour ratiére,
Si l'on vous voit pleurer ainsi.
Je ne vous dis pas grand-merci;
Car d'une lame meurtriére
L'un de nous doit sur la poussiére
Laisser le moule du pourpoint;
Je vous le dis et ne crains point
Que le destin me soit contraire,
Si bien je ferai mon affaire.
Adieu ma reine, et vous mon cœur,
Rencognez donc votre douleur,
Je vais finir vos doléances,
Comptez fort sur ces assurances.
Après il sort et trouve Idmon,
Bon levrier, bon compagnon;
Il lui dit, va-t-en chez Ænée,
Dans son champ fais une tournée;
Dis-lui que, dès qu'il sera jour,
Je lui ferai faire un beau tour;

Et que, nonobstant sa bravoure,
Je veux avec mon tireboure
Lui tirer l'ame de son corps,
Sans lui percer son just-au-corps.
Que ses soldats posent les armes,
Autant en feront nos gens-d'armes,
Ils verront si ce sera lui
Qui sera vainqueur aujourd'hui.
Il faut enfin finir la guerre,
De Troyens purger cette terre,
Et que ce soit au champ de Mars,
A l'ombre de nos étendars,
Où j'épouserai Lavinie,
Avec grande cérémonie.
A-peine eut-il dit tout cela,
Que ses chevaux on lui sella,
Ce que l'on fit en sa présence.
On leur mouilla les crins d'essence,
Puis on les meubla d'un harnois,
Noir, liséré d'un beau chamois,
Ensuite il prit sa cotte-d'armes,
Son beau corset, ses belles armes,
Son sabre jadis si vanté,
Qui par Vulcain fut présenté
Au vieux Daunus toujours bon pére,
Que mal-à-propos vitupére
Ce méchant fils, ce fierabras,
Ce fanfaron à six carats.
Puis il prit en main une lance
D'une magnifique apparence,
Laquelle venoit de bon lieu.
En la prenant par le milieu,
Il dit, belle lance, ma mie,
Tu me paroîtrois si jolie,
Si tu voulois pour le présent
Me défaire d'un faux-plaisant;
D'un forestier plein de lui-même,
Qui croit avec sa mine blême
Me faire garder le mulet,
Me mettre au bout de mon rolet,
Enfin m'enlever Lavinie.
Venge-moi de cette avanie,
Toi qui servis si bien Actor,
Quoiqu'il ne fût qu'un gros butor.

Fais

Fais donc que je terrasse Ænée,
Que sa mince et longue échinée
Succombe dans ce chamaillis,
Et reste dans le margouillis.
Après ces mots le roi Rutule
Tonne, menace et gesticule,
Va ranimer les courtisans
Et rassurer les habitans.
Ses yeux étincelcient de rage,
Elle enflammoit tout son visage,
Il en étoit tout coloré :
Puis montant sur un char doré,
Il va d'une ardeur affamée
Rendre visite à son armée.
Comme un taureau dans sa fureur,
Montre sa force et sa vigueur,
Quand il se voit prêt à combattre;
Ainsi faisoit le diable à quatre
Ænée au milieu de son camp,
Se préparant d'entrer au champ,
Pour y moissonner de la gloire.
Déjà tout fier de la victoire,
Il met les armes de Vénus,
Joyeux d'apprendre que Turnus
Veut bien mettre au croc cette guerre,
Et laisser en repos la terre
Où regne ce bon roi Latin.
Alors il fait voir du destin
Les décrets et les ordonnances;
Et pour calmer les doléances
De son cher petit Iülus,
Il lui donna cinq carolus.
Ensuite il nomma des ôtages,
Destinés pour servir de gages
De la parole qu'il donnoit
Touchant la paix qu'on demandoit.
Le lendemain, la belle aurore
Venoit-elle à peine d'éclore,
Que le Rutule en liberté,
Et le Troyen de son côté
Mesurent le champ de bataille,
Sous les remparts, près la muraille
De la ville où la cour étoit,
Et où d'aise chacun chantoit.

Là l'on dressa, le cœur en joye,
Des autels pour les dieux de Troye,
Comme pour les dieux des Latins,
Des Rutules, des Laurentins.
Les foyers pour les sacrifices
Furent faits sous d'heureux auspices.
Des Troyens en robe de lin,
Couronnés de pampre et de thin,
Portoient de bonne eau dans des cruches,
D'autres portoient en main des buches,
Ceux-ci portoient brandons de feu,
Ceux-là se dilatoient un peu
En jouant à la climusette,
Aux osselets, à la buchette,
Faisans ronfler le flageolet,
Imitans le rossignolet.
Les habitans sortent en foule,
Dans le camp tenant pied à boule,
En attendant que le roi vînt,
Et que sa parole il leur tînt.
Là l'on voyoit les deux armées
De la paix toutes deux charmées,
Mais tous armés de pied-en-cap,
Pour n'être pas échec et mat.
Les généraux tous brillans d'aise
Couroient les rangs, ne vous déplaise,
Habillés tout d'or et d'azur,
Portans corsets d'un clair-obscur,
Rubans tombans sur l'omoplate,
Belles aigrettes d'écarlate,
Brodequins des mieux figurés,
Et des sabres bien récurés,
Montans chevaux à cabriole,
Tout frais émoulus de l'école,
Bonne rondache dans le bras,
Bonne lance et bon coutelas,
Des boucliers de filigrane,
Casques dorés couvrant leur crane,
En fin finale ils étoient bien,
Puisqu'à tous il ne manquoit rien.
Ils avoient tous la barbe faite,
Et mis des couleurs de toilette,
Rabats blancs et de beaux poignets;
Mais armés comme Lansquenets,

Pour faire honneur à cette fête,
Qui devoit conserver leur tête.
Mnesthée et le fier Attilas,
Plus drus que ne sont Quinolas,
Voltigeoient au-travers des files,
En gens experts, hardis, habiles,
Redressant les Tyrrhéniens,
Les alignans sur les Troyens.
D'autre côté parut Messape,
Emmistoufflé comme un Satrape,
Allant par-ci, trottant par-là,
Marchant toujours cahin, caha.
Les femmes, même la canaille,
Etoient épars sur la muraille,
Sur la tour, la porte et les toits.
Là les vieillards montroient aux doigts
Leurs fils, leurs petits-fils, leurs gendres,
La plupart tous de vrais esclandres,
Encor tous fatigués des coups
Dont les Troyens chargé leurs cous
Leur avoient prêté d'abondance
Avec très-grande irrévérence.
  Dans ce tems-là dame Junon,
Véritable attrape-minon,
Quittant les cieux, vint sans compagne
Sur la crête d'une montagne,
Qu'aujourd'hui l'on appelle Alban.
Là, debout, sans chaise ni banc,
Elle voit le champ de bataille,
Où brilloit des plus la clinquaille,
Presque au pied du palais latin,
Comme pour morguer le destin;
Même son vieux lance-tonnerre,
Qui vouloit finir cette guerre.
Du doigt elle appella la sœur
De ce Turnus grand giboyeur;
Lui dit ce que l'on peut apprendre,
Si l'on veut lire un récit tendre,
Que vous verrez ici complet,
Bien dodu, solide et replet.
Mais avant que d'entrer en danse,
Quelqu'un pourroit (si bien je pense)
Demander quelle est cette sœur;
Ah, morbleu! je le sais par cœur,

Et vous le saurez tout-à-l'heure,
Curieux, ou que je demeure
Court en si beau, si grand chemin;
Je reprendrai mon train demain.
Juturne est son nom de famille,
Et comme elle étoit encor fille,
Jupiter en fit l'amoureux,
Et poussa vivement ses vœux:
Il les poussa si loin, je pense,
Qu'il en vint à la complaisance
De lui donner dans son cabat,
Deux leçons du noviciat
De ce qu'on appelle hyménée;
Dont la belle d'une fournée
Fit à la fois deux embrions,
Qui sont de vaillans champions.
Le bon Jupin pour récompense,
Lui fit don d'une présidence,
Car il en eut, ma foi, la fleur.
De fille de roi, c'est honneur
Qui vaut une éclatante aubeine;
La charge en valut bien la peine,
Puisque Juturne présida
Sur les étangs du mont Ida,
Sur les ruisseaux, sur les riviéres,
Sur les fontaines des bruyéres,
Comme sur celles des jardins
Des monarques et citadins.
Voilà de Juturne l'histoire.
Mais je reviens à mon grimoire.
Chére nymphe, lui dit Junon,
Qui portez si friand trognon,
Dont je ne fus jamais jalouse,
Quoiqu'un jour sur une pelouse,
Je t'ai pris en flagrant-délit,
Comme tu t'en servois de lit,
Sans t'en paroître courroucée,
Puisque c'est moi qui t'ai placée
Au-dessus des nymphes des eaux;
De Turnus je plains les travaux:
Il doit tôt finir sa carriére,
Je vois la parque meurtriére,
Tenant dans sa main ses ciseaux,
Pour terminer des jours si beaux.

Par ma foi, ce n'est pas ma faute,
Si cette fois ton frére saute;
Je ne puis rien sur le destin
Ni sur l'esprit de mon Jupin.
Ces fichus dieux opiniâtres,
Incomplaisans, acariâtres,
M'ont cent fois refusé tout net
Et m'ont donné ce camouflet,
Sans seulement me faire excuse.
Va-t-en mettre en œuvre la ruse;
Pour lui, fais ce qu'il se pourra,
Et ce que bon te semblera.
Sommes-nous donc sans espérance,
Et dans nos maux sans allégeance?
Souvent après de longs malheurs,
On voit régner de grands bonheurs.
Junon se tut. D'abord les larmes
Firent éclipser tous les charmes
Qu'avoit Juturne en son minois;
Puis sur son sein deux ou trois fois
Elle se donne des taloches,
Cherche à Junon des anicroches,
Lui dit que la reine des cieux
Peut autant que celle des gueux;
Qu'elle devroit mourir de honte,
De ne paroître pas plus prompte
A servir son frére Turnus,
Contre sa rivale Vénus.
Puis d'eau tomboit une riviére,
Des endroits par où la lumiére
A tous les mortels se fait voir.
Elle en mouilla tout son mouchoir,
Sa robe, même sa chemise:
Ce que Junon nomme sottise,
Ne voulant pas dire vapeurs.
Ce n'est pas là le tems des pleurs,
Lui dit-elle d'un air sévére,
Tant elle parut en colére
De cet apostrophant discours.
Si tu veux conserver les jours
De ton Turnus, tu le peux faire;
Va-t-en renouveller la guerre
Et briser leur traité de paix.
Mais qu'on ne m'en parle jamais!

Adieu ; Junon te le conseille.
Juturne avoit prêté l'oreille
A cet agréable récit ;
Aussi quitta-t-elle sans bruit
Et la montagne et la colline.
Cependant la royale échine,
Maître et monarque des Latins,
Peuples rusés et fort mutins,
Suivi d'une cour à l'antique,
Des nobles et gens de boutique,
Marchoit d'un pas grave aux autels,
Pour des juremens solemnels.
Le bon monarque pour son âge,
Marchoit en très-leste équipage,
Traîné par quatre grands chevaux,
Jettant du feu par les nazeaux,
Tant leur ardeur étoit extrême ;
On lui voyoit un diadême
A douze fleurons, tout pareil
Au diadême du soleil,
Qu'on disoit être son grand-pére,
Et le mari de sa grand-mére,
Ou son pére étoit un bâtard ;
Car Phébus est un égrillard,
Un picoreur, un maître-drille,
Un effleureur de jeune fille,
Qui dans cet aimable métier
Ne leur donnoit point de quartier.
Par deux chevaux plus blancs que neige,
Mais bons écoliers de manége,
Le fier Turnus étoit tiré
Dans un grand char par-tout doré.
Affectant une ardeur mutine,
Il agitoit sa javeline
Pour intimider le Troyen.
N'étoit-ce pas là le moyen
De faire peur au bon Ænée ?
Lui qui d'une seule halenée
Auroit mis bas ce turlupin,
Sous le bon plaisir de Jupin,
S'entend ; car, pardi ! dans ce monde,
Où le proverbe en foule abonde,
On dit qu'il faut à tout seigneur
Rendre le devoir et l'honneur :

Or comme il est des dieux le maître,
Ergo des humains il doit l'être :
Raisonnement qui va son train,
Et, selon moi, court et certain.
D'autre côté parut Ænée
Avec sa troupe combinée,
Armé de la main de Vulcain,
Ayant un air doux et serein.
Tout près de lui étoit Ascagne,
Monté sur échappé d'Espagne,
Qui, comme Ænéas, quelque jour
Doit cimenter Rome à son tour.
Un grand-prêtre à blanche tunique,
Montant sur fringante bourique,
Portant en tête un capuchon,
Traînoit d'une main un cochon,
De l'autre brebis non tondue,
Grasse à larder, jeune et dodue,
Fille d'un mouton de Beauvais,
Qu'Ænéas conduisoit exprès
Pour ce plantureux sacrifice,
Avec une blanche genice.
Mais ce qui fait mon embarras,
C'est que Maron ne nous dit pas
Comment il conduisoit la bride.
Bête quinteuse veut un guide ;
Car ce seroit passer pour fou,
Que la lui laisser sur le cou.
Droit aux autels le prêtre avance,
Descendant avec nonchalance
De sa monture à juste prix.
Dès qu'on le vit, on fit des cris,
Pour le coup de réjouissance,
Mais on en fit en abondance.
Sur la victime il fit des vœux,
Puis il alluma tous les feux.
Alors le dévot sire Ænée,
Tenant sa lame dégaînée
Debout reposant sur l'autel,
D'un air qui n'a rien de mortel,
Pas même la moindre apparence,
D'une mâle et fiére assurance
Apostrophe ainsi tous les dieux,
Levant dévotement les yeux,

Regardant la voûte azurée :
Ce n'est pas une paix plâtrée,
Soleil errant et vagabond,
Qui marche par saut et par bond ;
Mais une paix consolidée,
Que le Latin m'a caimandée,
Et que j'accorde à son besoin
Gratis soleil, sois donc témoin,
Des sermens que je veux bien faire,
Vous, Jupiter lance-tonnerre,
Et vous, implacable Junon,
Qui de vos jours n'avez dit non,
Quand il s'est agi de me nuire,
De m'abîmer et me détruire ;
Vous le dieu du soudrille, ô Mars,
Qui veillez sur nos étendars,
Qui du grivois gardez la pance,
Qui lui procurez l'abondance,
Et qui toujours du maraudeur
Avez protégé la valeur.
Dieux des ruisseaux, dieux des riviéres,
Dieux des forêts, dieux des bruyéres,
Enfin, vous grands et petits dieux,
Qui toujours perchés dans les cieux :
Je veux que si dame Victoire,
Peut-être à force de trop boire,
Se trouve assez peu de raison
Pour vouloir que, comme un oison,
Turnus devant vous me canarde,
M'entrefessonne et me nasarde,
Enfin qu'il se trouve vainqueur
De moi, jurant sur mon honneur,
(C'est jurer sans beaucoup de risque)
Qu'en ce pays frasque ni frisque
Ne restera de mes Troyens ;
Qu'ils partiront avec leurs biens
Pour se retirer près d'Evandre ;
Qu'Iülus ne pourra prétendre
De régir le bandeau royal,
Et sans faire le déloyal,
Il tirera d'ici ses chausses,
Chausses pleines de pieces fausses,
Tant qu'à présent c'est vérité :
Plus, avec la latinité

Signera paix des mieux conçue,
Et par mes gens des mieux cousue.
Que si pour remplir mon espoir,
Je reste maître du pressoir,
Et que Turnus en ait dans l'aîle,
Je veux, par une loi nouvelle,
Etablir la fraternité,
Et sans supériorité
Faire entre nous bourse commune.
Plus, que chacun dans sa tribune,
C'est-à-dire son tribunal,
Juge le bien comme le mal;
Que le Troyen et que l'Itale
Seront en tout, fors de la gale,
Uns et communs dorénavant,
Et vivront comme auparavant,
Indépendamment l'un de l'autre.
J'aurai soin de la patenôtre,
Et de faire ériger nos dieux
Dans tous les temples de ces lieux,
Pour que mes Troyens, ces nicaises,
Les fumant les fassent bien-aises,
Et farcissent bien leurs autels
De mets propres aux immortels,
Quoique jamais les dieux n'en tâtent;
Mais leurs grands-prêtres s'en empâtent,
Donnant à leurs clercs le restant,
Gens d'un appétit dévorant.
Tandis que Latin mon beau-pére,
Aura soin que l'état prospére,
Fera la barbe à ses voisins,
Encavera des plus fins vins,
Fera marcher lochet, pioche,
Veillera sur le tourne-broche,
Sur la cuisine et le ragoût,
Et se chargera du bon goût;
Fera lessiver ma chemise,
Serrer du bois contre la bise,
Enfin tant dedans que dehors,
Il aura le soin de nos corps;
De son côté, race Troyenne,
Passablement comédienne,
Commencera dès aujourd'hui
A me bâtir un bon étui,

Qu'elle entourera d'une ville,
Exempte à jamais d'ustensile,
Qu'on nommera Lavinium.
Ce n'est, ma foi, pas un dictum
C'est un serment que sire Ænée
Fait aux dépens de l'échinée
Que vous autres dieux, bonnes gens,
Conservez depuis quarante ans,
Contre la mauvaise influence
Des lieux où gît ma révérence;
Ou bien contre l'air empesté
Qui pourroit troubler ma santé.
Dès qu'il eut dit sa ratelée,
Prenant la parole à volée,
Le bon vieillard, roi des Latins,
Sur ses pieds, en levant ses mains,
Dit, je vous jure, ô sire Ænée,
Par la mer et la belle Astrée,
Par la lune et par le soleil
Que je révére à mon réveil,
Par les deux enfans de Latone,
Par le protecteur de l'automne,
Par les deux faces de Janus,
Par le gros, gras et grand Turnus:
Plus, par cette énorme puissance
De cette vile et noire engeance
Qui préside dans les enfers,
Et qui met les méchans aux fers;
Par Junon cette rabroueuse,
Par ta mére la raccrocheuse,
Par ma couronne et mon bandeau,
Par mon état et mon serdeau;
Par ma brillante Lavinie,
Plus aimable qu'Iphigénie,
Plus transparente que crystal,
Plus éclatante qu'un fanal,
Plus tendre qu'une tourterelle,
Qui chante comme Philomelle,
Qui sait jouer du clavessin,
Qui conduit des mieux un tocsin,
Bref, qui sait la fable et l'histoire,
Rire, chanter, danser et boire;
Enfin, par le grand dieu Jupin,
Qui de pouvoir a plus d'un brin,

Qui signe à bons coups de tonnerre
Tous les traités qu'on fait sur terre ;
Je jure donc par tout cela.....
Je ferois mieux d'en rester là,
Comme de ne point passer outre.
Non, dussai-je contr'une poutre
Me casser la jambe et le bras,
Là je n'en demeurerai pas.
Je jure donc paix, alliance
A si pieuse révérence,
Et je la jure tout de bon,
Sans mettre de restriction :
Souhaitant qu'elle ait bonne chance,
Mettant au pis toute puissance
De m'insinuer le dessein
De troubler l'eau de mon voisin,
Comme le lait de ma nourrice,
Par quelque malin artifice ;
Quand cette puissance une fois
Feroit tout aller de guingois,
Sur la terre et dans la nature,
Dût-elle encor par avanture
Confondre le ciel et l'enfer,
Mêler la terre avec la mer ;
En donnant jours aux cataractes,
Dût-elle changer les épactes,
Faire de mon sceptre un sifflet,
Enfin, comme un esprit folet,
Faire chez moi le batelage,
Et par-tout du remû-ménage.
Ainsi chacun par des sermens,
Accompagnés de juremens,
Juroit la paix et l'alliance,
Sans qu'il parût de discordance.
On égorge alors dans les feux,
Le cochon en faisant des vœux ;
Qui portant grains de pourriture
Fut trouvé de mauvais augure.
Pendant que cela se passoit,
Chez le Rutule on devisoit
Sur la triste et morne figure
De leur roi grand outre mesure,
Qui pendant le tems des sermens,
Baissoit toujours ses yeux ardens.

D'une marche dégingandée,
Par le Troyen vilipendée,
On le vit marcher à l'autel;
Chacun crut voir Pantagruel,
Tant ce prodigieux colosse
Dans cet instant leur parut rosse.
De s'affliger il eut raison;
On le bridoit comme un oison,
On lui ravissoit sa maîtresse,
L'unique objet de sa tendresse,
Sans que ce malheureux garçon
En eût le moindre échantillon,
Je veux dire la courte joie,
Qui chez nous est la petite oie.
Le Rutulois en murmura,
Et le Phrygien s'en carra.
Ce que voyant dame Juturne,
Prête à servir son frére Turne,
Elle vint tomber dans le camp,
Et prit la forme, au même instant,
D'autres diroient la ressemblance,
Peut-être aussi la remembrance,
De Carmerte, homme de valeur,
Grand en naissance comme en cœur;
Et de rang en rang la donzelle
Fut tocsiner le bouteselle,
Ou par un discours factieux,
Leur jetta de la poudre aux yeux.
O Rutulois! mourez de honte,
Si vous souffrez qu'on nous affronte,
Et si vous exposez Turnus
Aux coups de ce fils de Vénus.
Etes-vous donc las de vous battre?
Et faut-il que je voie abattre
Votre roi pour nous sauver tous?
Aux ennemis tâtons le pouls,
Et voyons ce qu'ils ont dans l'ame.
Déjà dans la ville on nous blâme,
On nous accuse de tiédeur,
Soldats, avez-vous donc du cœur?
Parbleu! c'est en cette rencontre
Où chacun doit en faire montre.
Aiguisons nos sabres, nos faulx,
Il nous faut jouer des couteaux,

Et qu'il soit dit que le Rutule,
N'eut jamais au talon la mule,
Quand il fallut tout hasarder
Pour son ennemi nasarder,
Pour se soustraire à sa puissance,
Et pour faire tourner la chance.
Nous sommes de-plus deux contr'un;
Donnons dessus; ils sont à jeun,
Et n'auront force ni courage.
Je vous réponds de l'avantage,
Si vous ne perdez point de tems.
Ce discours sur les jeunes-gens,
Et sur les troupes Laurentines,
Aussi-bien que sur les Latines,
Leur fit dire *videbimus*,
Après petit *gaudeamus*;
Au vent mettre d'abord flamberge,
Dont la Juturne se goberge.
Puis les voyant fort ébranlés,
Fort drus et fort recoquillés,
Pétillans d'en aller découdre,
Se déterminer, se résoudre,
A leurs brettes donner le fil,
En un mot, aller de droit fil;
Elle leur fit voir un présage,
D'un aigle privé dans sa cage,
Qui, sortant, vit nombre d'oiseaux
Seulement habitant les eaux.
Sans parler, sans faire aucun signe,
L'aigle s'élança sur un cygne,
Et dans ses serres l'enleva,
Faisant en l'air grand brouhaha.
Dans l'instant on vit tous les autres
Crier, on enléve un des nôtres!
Ce qui réveillant leur courroux,
S'ameutans ils suivirent tous,
En forme d'un épais nuage,
Ce picoreur sorti de cage.
Il fut mené si vivement,
Que l'aigle n'eut que le moment
De lâcher sa prise et sa proie.
Ce présage apporta la joie,
A bon augure il fut reçu,
Comme avec plaisir il fut vu.

Tolumnius en grand volume,
Qui de son art beaucoup présume,
Adroit au jeu du corbillon,
Prêt à demander qu'y met-on ?
Devinant, non choses futures,
Fort, mais très-fort sur les injures,
A parler s'offrit le premier,
Et se mit d'abord à crier :
Tremblez, Troyens, à ce présage !
Soldats, allons en garouage !
Les dieux se déclarent pour nous,
Il nous faut vaincre ou mourir tous.
Qu'aucun ne fasse ici la bête !
Je vais me mettre à votre tête,
Ou je ferai voir du païs
Aux Phrygiens fort ébahis
De voir si grand patelinage :
Je ne donne pour tout potage
A ces échappés de brandons,
Que des ronces, que des chardons
A pâturer toute leur vie ;
Si dans ce jour ma bonne amie
La victoire ne me fait voir
Courir vers le sombre manoir
Tous les Troyens de compagnie ;
Que moi devin j'excommunie
De toute mon autorité,
Parce que leur chef a traité
D'une alliance que je casse,
Comme faite par ame basse,
Et contraire au bien des Latins,
Des Rutules, des Laurentins ;
Choquant la majesté suprême,
Extorquée avec stratagême,
De notre roi mourant de peur,
Et trop vieux pour avoir du cœur ;
Sans autre façon je la casse,
Et je la remets dans la nasse.
Serrez donc bien vos bataillons :
Et comme de noirs tourbillons
Engouffrez-vous dans leur armée,
Où la terreur est imprimée :
Leurs chefs en ont l'air tout transi ;
Et pour tout dire en raccourci,

Leurs soldats sont tous des pagnottes,
Des rodomonts, des frotte-bottes,
Plus propres à panser mulets,
Qu'à venir manger nos poulets.
Combattez pour votre défense!
Faites comme moi, je commence!
Là-dessus ce mauvais falot
Lança si fort un javelot,
Que l'air en retentit sur l'heure.
Il se trouva qu'à la malheure,
Neuf jeunes-gens Arcadiens,
Venus au secours des Troyens,
Tous enfans d'un certain Gilipe,
Et d'une certaine guenipe,
Sage pourtant, si l'on en croit
Virgile, qui ne la connoit
Que pour être une Etrurienne;
Bref, cette troupe Arcadienne
S'entretenoit tout en un tas,
Quand ce coup vint faire fracas
Dans le ventre d'un des neuf fréres,
Ce qui troubla tous leurs confréres,
Tant les Troyens, qu'Etruriens,
Que Mantouans, que Phrygiens.
Les huit autres prirent les armes,
Firent au camp de grands vacarmes,
Et commencérent en fureur
Un choc qui fut l'avant-coureur
D'une très-sanglante bataille;
Où chacun des partis travaille
A se mettre au-dessus du vent,
Afin de gagner le montant,
Et de mettre la décadence
Parmi la noble pétulance
D'un ennemi qui donne bien,
Et qui marque ne craindre rien.
Morbleu! ce n'est plus raillerie,
On recommence la tuerie,
Même on renverse les autels,
Au grand mépris des immortels,
Le roi latin court à la ville,
Honnêtement pourvu de bile,
De voir son alliance au croc,
Et lui chassé comme un escroc:

Tandis que le fougueux Messape
De tous côtés renverse et frappe
Avec grande déloyauté,
Espérant rompre le traité,
Et par-là remplir son attente.
Il court, s'agite et se tourmente,
Ne fait par-tout aucun quartier,
Ce dont il fit toujours métier.
Là, trouvant le monarque Auléte,
Bon soldat, vigoureux athléte,
Avec ses ornemens royaux,
Assez bien munis de joyaux;
D'un javelot il le traverse,
Le fait tomber à la renversé,
Droit sur le débris de l'autel;
Dont il trépassa sans appel,
Sans pousser murmure ni plainte,
Ni témoigner aucune crainte
De se voir réduit à son tour
D'aller dans si sombre séjour.
Messape, après lui chante pouille,
Pendant qu'un autre le dépouille:
Corinée, un tison en main,
Que sur l'autel allant son train
Il avoit pris dans la mêlée,
Au brave Ebuse fit frillée:
Comme il lui portoit un grand coup,
Il le grilla de bout en bout.
Podalyre avoit pris à tâche,
Quoique naturellement lâche,
D'atterrer le pasteur Alsus;
Mais par un trop juste reflus
Alsus, d'une ardeur intrépide,
Tout court sur lui tournant la bride,
D'un coup de revers à-propos
Lui déplaça cinq ou six os,
Et lui démeubla la mâchoire,
Dont Podalyre eut grand déboire,
Car il tomba dans le sommeil
Qui n'est suivi d'aucun réveil.
Ænéas, l'ame fort émue,
Par les rangs couroit tête nue,
Levant les mains, criant bien fort,
Par la jarni-bleu! par la mort!

Eh ! quelle est donc votre folie ?
Dites-moi, mes gens, je vous prie,
Ne viens-je pas dans ce moment
De faire à vos yeux le serment
De notre traité d'alliance
Avec cette latine engeance ?
Les articles sont arrêtés,
Et pourquoi rompre nos traités ?
Quoi donc ! pour une bagatelle
Vous recommencez la querelle ?
Un homme de plus ou de moins,
N'est pas ce qui fera mes soins.
Parbleu ! c'est à moi de combattre,
Puisque Turnus veut bien se battre,
Sans vous hasarder aujourd'hui ;
Je vous réponds d'eux et de lui.
Disant ces mots, fléche rapide,
Dont on n'a jamais su le guide
Ni le bras qui l'avoit lâché,
Ce dont Ænéas fut fâché,
Vint interrompre sa harangue,
Imposer silence à sa langue,
Apporter des douleurs au trot :
C'est bien fait, car il parloit trop.
Le béat du coup fit la moue,
Ce qu'il fit en enflant la joue.
De-plus il en grinça les dents,
Même querella tous ses gens,
Jetta son beau casque par terre,
Maudissant si fatale guerre,
Fit des ha, des hi, des ho ho,
Et debout resta tout dego.
Ses gens troublés de sa grimace,
L'auroient laissé dessus la place,
Si son jeune fils Iülus
N'eut promis ses cinq carolus
A cette indigne valétaille,
Qui ne méritoit pas la maille.
Tout aussi-tôt on l'emporta,
Et sur son lit on le jetta,
Jurant contre sa destinée.
L'ardent Turnus voyant Ænée
Quitter le camp et s'en aller,
Ne songea plus qu'à batailler.

Il pousse avec grande vîtesse
Son char où lui parut la presse,
Le fait voler sur les sillons
Et passer sur les bataillons.
D'abord il assomme, il écrase,
Fait aux Troyens mordre la vase;
De morts ou mourans fait un tas,
Et porte par-tout le fracas.
Aux uns il prend la javeline,
Et la leur darde dans l'échine.
Il court au brave Sthelenus
Qu'il joint à Tamire et Polus.
Puis il s'en va forcer Euméde,
Devant qui tout plie et tout céde,
De se mesurer avec lui;
Il lui fit bientôt son étui.
Dès qu'il le vit sur la poussiére,
De son sang faire une riviére,
Il lui dit, Troyen, te voilà,
Selon mon compte, assez bien là.
Mesure donc notre Italie,
L'unique objet de ta folie,
Plantes-y des navets, des choux,
Et même des topinambous.
Est-ce ainsi pour un homme habile,
Que tu veux fonder une ville?
Ton calcul est fort incertain,
Puisque dans l'affreux souterrain
Je viens d'emboîter ta figure
Pour un toujours, je t'en assure.
De là, passant au blond Darès,
Qui bisquoit contre ses Larès,
De ce qu'il voyoit que la troupe
Aux ennemis montroit la croupe,
Il le mit d'un revers de main
Dans le sentier du souterrain.
Butte, Sybaris et Clorée
Lui servirent tous de curée;
Malgré valeur, fallut partir,
Et pour un jamais s'amortir.
Mais de loin voyant Thersiloques,
Qui de Latins tronquoit breloques,
D'un dard lancé dans sa fureur,
Il sut arrêter son ardeur.

Il surprit, en passant, Timette,
Et lui dénoua l'aiguillette,
D'un coup qui de son intestin
Fit sortir très-puant butin.
Enfin l'intrépide Phégée,
Voyant sa brigade affligée,
Même au point de se débander,
Sans paroître s'intimider,
S'arrêta près de la charrette
De ce dénoueur d'aiguillette;
Voulant détourner ses chevaux,
Ecumans de leurs fiers travaux:
Mais étant surpris de la roue,
Il fut renversé dans la boue,
Où Turnus le décapita,
Et son tronc après insulta.
Tandis que Turnus se déméne,
Et que si mal Troyens il méne,
Voyons ce qu'ils font dans leur camp;
Même pénétrons quant et quant
Qu'est devenu le brave Ænée,
Qu'Ascagne et le fier Mnesthée
Ont emporté couvert de sang,
Reposer sur son lit de camp.
Près de lui son intime Achate,
Voudroit tirer de l'omoplate
Le fer qui cause sa douleur,
Et des Troyens tout le malheur.
Japis savant en médecine,
Architecte en thérébentine,
En rhubarbe, en casse, en séné,
Voyant Ænéas forcené,
Grincer les dents, faire grimace,
Lui jetter au nez sa cuirasse,
Remplir sa tente de gâchis,
Et se fâcher contre son fils;
Voyant cela quitte sa robe,
La pose dans sa garde-robe,
Puis visite en vrai médecin,
Je pourrois dire en assassin,
L'endroit qui suscitoit la rage
De si renommé personnage;
Puis avec des pinces de fer,
Ebranle et veut tirer le fer.

De cette fléche infortunée,
Qui fait pester le bon Ænée.
Mais rien n'y fit le médecin :
Il prit du baume avec du vin,
Et fit onguent miton-mitaine,
Dont il frotta ribon-ribaine,
En médecin de lucifer,
L'os où gîtoit ce fichu fer.
Ænéas, d'un cri effroyable,
Donna le médecin au diable,
Sur-tout quand il sut que Turnus
Au camp Troyen comme un intrus,
Donnoit de terribles gourmandes,
Et faisoit gloire des saccades
Qu'il ajustoit aux Phrygiens,
Aux Toscans, aux Arcadiens,
Enfin à toute son armée,
Aux échecs point accoutumée,
Vénus souffrant de voir son fils
Prêt à perdre tous ses esprits,
S'en va le désespoir dans l'ame
Vîte lui cueillir du dictame,
Toujours courant bredi, breda
Sur la crête du Mont-Ida.
Cette racine est barbelée,
Et porte fleur rouge engrêlée,
A même goût que chicotin,
Et sert d'onguent au chevrotin,
Quand il a la moindre blessure.
Elle la met dans de l'eau pure
Avec herbes de bonne odeur,
Dont elle fait une liqueur
Qu'elle apporte dans un nuage,
Pour mieux dérober son voyage.
Japis la prit et la goûta,
Puis l'endroit doucement frotta ;
Ce qui du sang finit la course,
Et de ces maux calma la source.
Le fer en tomba sur le champ,
Ce qui rétablit dans le camp
Et la valeur et l'alégresse.
Japis le cœur tout en liesse
S'écria, Troyens, marchez donc.
Au diable l'un qui lui dit non,

Tant une guérison si prompte
Avoit au loin mis toute honte.
Allez, reprit-il, au combat;
Ce n'est pas moi (quoique moins fat
Que ce maît[illegible] gourmet d'urine)
Qui viens de relever l'échine
De notre bon sire Ænéas,
Qui peut-être eût passé le pas,
Sans ce secours, je vous assure:
Un dieu sans doute a fait la cure,
Et notre maître est réservé
Pour commander à cu-levé,
Après le roi sur les Itales.
Ce Japis, dans les intervalles,
En dit autant à tous venans:
Ce qui parut de très-bon sens.
Mais notre impatient Ænée,
Qui méditoit cette journée
De conduire sa boule au but,
Leur fit signe que l'on se tût,
De-peur de lui rompre la tête.
Ensuite il prit son arbalête,
Mit sa cuirasse et ses brassards,
Ses brodequins et ses cuissarts
Tous brillans d'or ou de dorure;
Puis embrassant sa géniture,
Il lui fit exhortation
Avec grande componction,
Avec vigueur et d'un ton mâle,
Ayant quitté sa couleur pâle,
Et même son air de pleureur
Pour faire à son Iüle honneur.
Veux-tu, dit-il, passer pour sage?
Avec l'honneur fais compérage,
Ne quittes jamais la vertu,
Ou pour un vrai cogne-fêtu
Tu t'établiras dans le monde,
Où déjà chacun daube et fronde
Celui qui content de son bien,
Pour son propre honneur ne fit rien;
Ce qui de la Zône torride
Se voit à la Zône frigide.
Tu n'as qu'à te mouler sur moi
Et me suivre de bonne foi,

Sans t'en aller à l'égarée
Donner dans quelque échaufourée.
Séreste doit mener tes pas :
Mon fils, ne me quitte donc pas.
Je te ferai cette journée
Assommer plus d'une araignée.
Je me sens déjà le bras lourd,
Et je vais frapper comme un sourd.
Crois-moi, taille et frappe de même,
Pour pousser ta gloire à l'extrême ;
Et par notre témérité
Mettons-nous tous en sûreté.
Sur-tout il faut agir de tête :
Sous Séreste, vas prendre en crête
Ces envieux de ma valeur ;
Fonce par-tout avec fureur ;
Et ne regarde pas derriére,
Si quelque lame meurtriére
Vient terminer tout à la fois
Ta vie et tes naissans exploits.
Il faut qu'en flanc le preux Mnesthée,
Suivi de l'intrépide Anthée ;
Fasse danser le Laurentin
Et dégringoler le Latin.
Pour moi, j'en veux au roi Rutule,
Qui va tranchant la clavicule
A nos valeureux citoyens,
Comme à nos fiers Etruriens.
En attendant avec Achate,
Je vais mettre en œuvre ma patte,
Au corps de réserve, où je croi
Que je ferai parler de moi.
Allons, marchons, mon cher Ascagne,
Pour ce bon pays de Cocagne,
Chamaillons de tout notre cœur ;
Mais fais voir qu'un jour ta valeur,
Sous une étoile fortunée,
Egalera celle d'Ænée
Et celle de ton oncle Hector,
Dont les hauts faits en lettres d'or
Feront un jour de notre histoire
Tout l'honneur et toute la gloire.
Chacun après se dispersa,
Et vivement bouleversa

Du roi Latin la maraudaille.
Ce fut alors que la bataille
Parut dans toute sa fureur.
Turnus étoit sur une hauteur,
Examinant en homme habile
L'ennemi qui d'un pas agile
Venoit l'attaquer par trois corps.
Le repentir parut alors
Dans le cœur de latine engeance,
D'avoir détourné l'alliance,
Qu'elle avoit depuis si long tems
Vu pour son bonheur en suspens.
Les cœurs furent glacés de crainte,
Et ressentoient déjà l'atteinte
Qu'alloit leur porter à foison
Si gros et si noir caveçon.
Cette marche étonna Juturne,
Craignant de voir entrer dans l'urne
Ce frére qu'elle chérissoit,
Dont si grand cas elle faisoit.
Elle courut toute éperdue,
Toujours se cachant dans sa nue,
Et galopant après Turnus,
Dont elle s'étoit fait l'Argus.
Dans ce tems les troupes de Troye,
Au bruit d'une éclatante joye,
Débouchérent de trois côtés,
Ou bien des deux extrêmités,
Et du centre de forte ligne.
Déjà chaque troupe trépigne,
Les chevaux même en trépignoient,
Mais les Latins en rechignoient.
D'abord Ozyris par Thymbrée
Eut sa carcasse balafrée.
Gias étourdit Epulon,
En lui lâchant d'un tortillon
Avec vigueur sur sa caboche,
Dont cette petite bamboche
Cracha sa cervelle et ses dents.
Achate fouilla les dedans
Du malheureux, mais brave Usente,
En lui faisant mortelle fente
Dans un lieu qui ne se dit pas,
Parce qu'il est placé trop bas.

Sans t'en [illegible]
Donner [illegible]
Séreste [illegible]
Mon fils [illegible]
Je te fer[illegible] [illegible]ve :
Assom[illegible] [illegible]
Je [illegible]
Et je [illegible]
Cr[illegible] [illegible]e.
P[illegible] [illegible]saire ;
[illegible] [illegible]cot
[illegible] [illegible] mot.
[illegible] [illegible]
[illegible]quetoure
[illegible] l'honneur,
[illegible] peur.
[illegible]veau vers la ville,
[illegible] vol utile
[illegible] es poursuivoient,
[illegible] près les suivoient,
[illegible] uer de la lance
[illegible] décadence.
[illegible] tel embarras,
[illegible] et tel fracas ;
[illegible] encor quand j'y pense.
[illegible] cette occurrence,
[illegible] son cœur un calus,
[illegible] à chercher Turnus.
[illegible] villaqueuse Juturne,
[illegible] monsieur le Vent Vulturne,
[illegible]duisoit par-tout ses pas,
[illegible] just-au-corps et les bas,
[illegible]que avec la parure,
[illegible] garni de dorure,
[illegible]ps, le visage et la voix
[illegible] ocher de ce fin matois,
Que l'on nommoit, je crois, Métisc ;
[illegible] par ce prudent artifice
[illegible]lle eut la conduite du char
Que gouvernoit ce Jaquemar,
[illegible] sur lequel étoit son frère.
Ainsi devenant sa cochère
Elle voltigeoit sur les [illegible],
Passoit fort loin des combattans,

Sur-tout de l'intrépide Ænée,
Qui dans sa rage forcenée
Auroit pu, sans beaucoup d'effort,
Finir la guerre par sa mort.
Ainsi comme on voit l'hirondelle,
A ses petits toujours fidelle,
Voler par-ci, voler par-là,
Prendre de çà, comme de là,
De quoi leur servir de pâture;
Ainsi voltigeoit la voiture
De Turnus, au loin des Troyens:
Croyant leur barrer les moyens
De pouvoir l'aborder en face,
Juturne faisoit volte-face,
D'un air content, doux et serein,
Ce qui se voyoit sur son tein.
D'autre côté le fils d'Anchise
Ne le trouvant pas à sa guise,
Quoiqu'il se présentât par-tout,
Bisquoit de ne pas faire à-tout
Sur si monstrueuse figure;
Lui gardant bonne fourbissure,
En cas d'accroc, ou d'action.
Mais cette noble intention
N'étoit pas celle de Juturne,
Qui déroboit son frére Turne
Au ressentiment d'Ænéas,
Quand il lui tomboit sur les bras.
Dans ce tems le fougueux Messape,
Toujours machinant quelqu'attrape,
Crut, s'il atterroit le Pieux,
Que le combat iroit des mieux
Pour sa Rutuloise canaille,
Qui se sauvant par la broussaille,
Donnoit le tems aux Phrygiens
De lui préparer des liens.
Sur ce lui lança javeline:
Mais Ænéas courbant l'échine,
Para le coup adroitement.
Ce fut dans ce fatal moment
Qu'on le vit comme une furie,
Crier, comme un furieux crie,
Point de quartier, nous les tenons,
Mes citoyens, tambourinons!

Je vous réponds de la victoire,
Et pour chacun deux coups à boire.
Puis il attesta Jupiter ;
Ensuite il mit son sabre à l'air,
Lâcha la bride à sa colére,
Prit sa lance la mortifére,
Fit grand carnage et grand butin
Chez le Rutule et le Latin,
Sans distinction de personne.
La peste ! il la leur bailla bonne.
Quel dieu fera pour moi des vers,
Ou de fil droit, ou de travers ?
Nous dit Maron avec emphase,
Comme s'il sortoit d'une extase :
Oui, quel dieu me fera des vers,
A l'endroit ou bien à l'envers,
Avec les points et les mesures,
Les pieds, les pouces, les césures,
Qui nous apprennent nom par nom,
Ceux du commun et de renom,
Que Turnus et messire Ænée
Assommérent cette journée ?
Quoi ! les dieux auroient-ils voulus
Que ces deux furieux goulus
Se fissent si cruelle guerre,
Au-lieu d'être en repos sur terre,
Et d'établir entr'eux la paix,
A deux de jeu de tous les fraix,
Par une alliance éternelle ?
Pardi, vous me la contez belle !
Si Jupin ne l'avoit voulu
Et dans son conseil résolu,
Ænéas seroit dans sa Troye,
Et le Rutulois hors de proye.
Ainsi concluons hardiment
Qu'ainsi le veut l'Altitonant.
Cependant, dans sa frénésie,
Le fils d'Anchise fit tuerie,
Il accrocha le fort Sucron
Par le milieu du paturon,
Dont il fit drôle pirouette,
Tournant comme une girouette ;
Puis au centre des Rutulois,
Fut en zig-zag et de guingois,

Reniffler sur un peu de paille
Son esprit qui de la marmaille
Etoit un hardi rejetton :
En trépassant il fit un ton,
Tenant du cri d'oiseau nocturne,
Qui fit éternuer Juturne,
De Turnus gronder les boyaux,
Et cabrer ses deux fiers courtaux.
Talus, Tanaïs et Céthége
Servirent tous trois de cortége
A cet infortuné Sucron,
Pour passer la barque à Caron.
Onyte, fils de Péridie,
Mourut de même maladie :
Et l'illustre prince Murran
Eut d'Ænéas un vilain cran,
Qui fit rejaillir sa cervelle
Sur le troussequin de sa selle,
Dont il tomba sous ses chevaux,
Qui firent les provinciaux,
Foulant aux pieds monsieur leur maître,
Ne voulant pas le reconnoître ;
Mais ce prince en passant le pas,
Leur dit, vous êtes des ingrats !
Cupente après reçut sa dose,
Faisant laide métamorphose,
Puisque le Troyen tout d'abord,
D'homme vivant en fit un mort.
Enfin de sa fine allumelle,
Par-tout il emportoit rouelle,
Ce qui mit le Latin à sac.
Turnus ailleurs faisoit un trac,
Dans lequel Amicle et Diore
Firent une fin peu sonore :
Tous deux furent décapités,
Et leurs têtes aux deux côtés
De l'avant-train de sa charrette,
Pour servir de noble étiquette
Aux Phrygiens de sa valeur.
Il fut de là porter malheur
A quatre fréres de Lycie,
Tous quatre y perdirent la vie.
Il éreinta le fort Hylus ;
Epaula Menette de plus ;

Et retourna la camisole
Du riche et redoutable Eole,
Qu'Achille, ni même les Grecs,
Ne purent voir dans les échecs
Que souffrit la brûlante Troye,
Quand des Grecs elle fut la proye.
Comme on voit marcher un torrent,
Entraînant avec son courant
Tout ce qui se trouve en sa route;
De-même on vit grande déroute
Chez le Rutule et le Troyen,
Le Laurentin, l'Arcadien,
Par nos deux héros en gourmades,
En croquignoles, en cassades,
Turnus et le fier Ænéas,
Qui d'assommer n'étoit point las.
On ne vit jamais de bataille,
Où de part et d'autre on ferraille
Avec tant de brutalité.
On ne voit qu'animosité,
Qu'estropié, que gens sans têtes,
Sans jambes, bras, casques, ni crêtes,
Que quinze-vingts, que balafrés,
Que tronqués, que défigurés.
Alors le pieux fils d'Anchise
Méditoit funeste entreprise
Pour le trône du roi Latin,
Dans lequel il veut sans gradin
Monter pour y régir l'Itale;
Aux dents, c'est n'avoir pas la gale.
Comme il cherchoit l'ardent Turnus,
Il fut inspiré de Vénus
De marcher tout droit à la ville.
En effet la trouvant tranquille,
Jouissant d'un calme profond,
Sur elle à l'improviste il fond;
Mais avant appellant Séreste,
Ascagne, Mnesthée et Sergeste,
Il leur ouvrit d'abord son cœur,
Les conduisit sur une hauteur,
D'où ce chef leur fit voir ses vues,
Et les plus sûres avenues,
Pour déloger de son palais
Le roi Latin à peu de frais.

Pour les animer, notre Ænée,
D'une langue bien affinée,
D'où couloient le sucre et le miel,
Dans un discours pêtri du fiel
Qu'il avoit contre cette engeance,
Leur étala son éloquence.
Or suivez tous, mais promptement,
Mes ordres, et voici comment,
Dit Ænéas d'une énergie
Qui de l'effet fut tôt suivie.
Avant que de battre le fer,
Je vous réponds de Jupiter:
Agissez donc sur ma parole,
Elle n'est rien moins que frivole,
Puisque je veux dès aujourd'hui
Me coucher dans le lit d'autrui,
M'emparer de la léche-frite,
Du poêlon et de la marmite
Du roi de la Latinité,
Dans sa capitale ou cité,
Où mes loix seront approuvées,
Où je lui taille des corvées;
Par-tout et la flamme et le sang,
Sans garder mesures ni rang,
Joueront leur jeu d'une dégaîne,
Qui du Latin fera la peine.
Dans son palais à mon gogo,
Je vais m'héberger tout dego,
Vous autres faites dans la ville
Election de domicile,
Et cherchez-vous le meilleur coin,
Vous n'en aurez que trop besoin;
Comme de faire un peu ripaille,
Après le gain de la bataille:
Après laquelle toutefois
Je dois joindre le Rutulois,
L'abattre, si je puis le faire,
Et de ce cruel adversaire
Me délivrer pour un jamais,
Afin de jouir de la paix.
Cependant marchez à la ville,
Elle me paroît le mobile
Des entreprises de Turnus:
Allez la brûler *rasibus*;

Et prenant en main torche ardente,
Sur leurs maisons faites descente;
Ou faites leur garder la foi
De leur traité fait avec moi.
Je veux que mon cher fils Iüle
Avec vous trois s'immatricule,
Tandis que je vais au palais
Vous faire bouillir des œufs frais,
Ordonner qu'on mette à la broche,
Qu'on fasse cuire une brioche,
Qu'on mette au four un bon pâté,
Et qu'on vous prépare du thé,
Pour vous remettre des fatigues
Que vous causeront les intrigues
De ces malheureux passefins,
Les Rutulois et les Latins.
Ces mots dits, les Troupes Troyennes
Se joignant aux Etruriennes,
Chacun, l'échelle d'une main,
Vers les murs la dresse soudain,
Monte à l'assaut, y fait merveille,
Sans se faire tirer l'oreille.
Les uns vers les portes couroient,
Tuant ceux qui s'y rencontroient,
Très-bien couverts de leur rondache,
Faisoient agir des mieux la hache,
Poussant à force de léviers
Les lourds et les bruyans béliers;
D'autres attroupés pêle-mêle,
Lançoient dans la ville une grêle
De javelots, pour contenir
Ceux qu'on voyoit aller, venir,
Afin d'éviter la main mise
D'une ville d'assaut surprise:
Tandis qu'Ænée au premier rang
Attaquoit cette ville en flanc,
Attestant les dieux qu'on le force
De brûler encore une amorce,
Puisque c'est la seconde fois
Que le prince des Rutulois
Rompt le traité d'une alliance,
Qui faisoit naître l'espérance
Aux deux partis de voir la paix,
Les accouplant pour tout jamais.

Cependant on pressa la ville,
Et déjà l'on voit plus de mille
Des habitans hors de combat.
Déjà le Troyen bon soldat,
Brûle maisons, court au pillage,
Met à la mode le veuvage,
Gagne places et carrefours,
Les caves, cuisines et fours,
Se rend maître de la boutique,
De la femme et de la bourique,
Met à quartier carrosse et char;
Enfin plus fier qu'un Hospodar,
De la ville il fait feu de joye,
Comme les Grecs firent à Troye.
Les plus notables habitans
En conseils perdoient tout leur tems.
Les uns vouloient ouvrir leurs portes
D'abord aux Troyennes cohortes;
D'autres vouloient sur leurs remparts
Défendre encor leurs boulevards;
Tant y a que l'on vit désordre
Auquel on ne put mettre d'ordre.
Le roi se montrant sur le mur,
Crioit, Latins, il est bien dur
De voir une telle bagare!
Puis il entonna par *bécare*,
Par *bé-mol*, , ou par *f ut-fa*,
Par *g-ré-sol*, par *a-mi-la*,
Lamentations jérémiques,
Chagrins, soucis, combats tragiques,
Plaintes et douleurs à foison,
Ce qui ne fut pas guérison.
La reine vit d'abord Ænée,
Suivi du brave Ilionée,
Se rendre maître des remparts,
Et passer sur tous les hasards
Qui suivent le sort de la guerre.
Elle en jetta son sceptre à terre,
Sur-tout ne voyant point Turnus
Donner la chasse à cet intrus.
A gorge aux trois quarts déployée,
Venez donc, je suis dévoyée,
Dit-elle, mon Turnus est mort!
Quoi! lui que je croyois si fort,

Dit-il en frappant sa poitrine:
Que ferois-je de mon échine,
Si mon ami le roi Latin
Alloit perdre tout son fretin,
Aussi-bien que ma Lavinie ?
Ce seroit grande vilenie,
Si j'allois manquer ce tendron,
Moi, qui fais tant le fanfaron.
A ces mots il hausse la bride,
Arrêtant l'ardeur intrépide
Des deux coursiers traînant son char,
Alte là! de par Jupin, car
Je ne puis sans mourir de honte,
Souffrir qu'ainsi le Troyen domte
Mes alliés les bons Latins,
Mes Rutulois, mes Laurentins.
Alors la déesse Juturne
Lui dit: à quoi songez-vous, Turne ?
Suivez-moi! je sais les moyens
De vous livrer tous les Troyens.
Près d'ici j'ai fait une attrape
Qu'on appelle une chausse-trape,
Dans laquelle votre Æneas
Va se trouver entre deux as.
A la ville montrez la croupe,
Et suivez avec votre troupe,
Juturne votre bonne sœur,
Qui veut vous tirer du malheur
Qui vous attend, si tête-à-tête
Vous prétendez faire conquête.
Moi! que j'évite le combat,
Dit-il, me prends-tu pour un fat ?
Mauvaise sœur je t'ai connue,
Quand tu vins à la boulevue,
Par un coup de témérité
Mettre à néant notre traité.
Quel dieu ? mais non, quelle déesse
A nos grands travaux s'intéresse ?
N'as-tu fait un si grand effort
Que pour venir pleurer ma mort ?
Mais madame la mijaurée
Qui tranche ici de la sucrée,
Et qui me faites les yeux doux,
A ce qui se fait pensez-vous ?

Il vaut bien mieux dire en chemise,
Sans craindre le froid ni la bise,
Chercher valets et marmitons,
Femmes-de-chambre, chambrillons,
Trouve les dames de sa suite,
Qu'elle fit marcher au plus vîte
Voir Amate qui pendilloit.
Chacun près d'elle piailloit
Et faisoit étrange musique.
Aussi-tôt une peur panique
Se répandit chez le bourgeois:
Les uns pleuroient en tapinois,
Les autres hurloient par la ville.
Le roi, d'un pas foible et débile,
Du sort de la reine alarmé
Couroit les murs tout enflammé:
Si grande fut sa frénésie,
Que la tremblante bourgeoisie
Vouloit sans aucunes raisons
Le mettre aux petites-maisons,
On le vit se salir de boue,
Se déchirer, faire la moue,
Semer par loques son manteau,
Fouler à ses pieds son bandeau,
Prendre son sabre à la poignée,
Faire bâter sa haquenée,
S'asseoir après comme un marmot,
Etre un instant sans dire mot;
Ensuite reprenant sa rage
Se mettre en sang tout le visage,
Se meurtrir le sein et les flancs,
Arracher ses beaux cheveux blancs,
Enfin se condamner lui-même
A faire vingt ans de carême,
Pour avoir rompu pour jamais
Les traités d'hymen et de paix.
Cependant la belle Juturne
Loin du combat promenoit Turne,
Qui, pénétré des cris confus
Qui venoient par flus et reflus
Du côté des murs de la ville,
Un moment fut comme immobile,
Prêtant l'oreille à si grand bruit.
Hélas! où serois-je réduit?

Dit-il en frappant sa poitrine:
Que ferois-je de mon échine,
Si mon ami le roi Latin
Alloit perdre tout son fretin,
Aussi-bien que ma Lavinie ?
Ce seroit grande vilenie,
Si j'allois manquer ce tendron,
Moi, qui fais tant le fanfaron.
A ces mots il hausse la bride,
Arrêtant l'ardeur intrépide
Des deux coursiers traînant son char,
Alte là! de par Jupin, car
Je ne puis sans mourir de honte,
Souffrir qu'ainsi le Troyen domte
Mes alliés les bons Latins,
Mes Rutulois, mes Laurentins.
Alors la déesse Juturne
Lui dit: à quoi songez-vous, Turne ?
Suivez-moi! je sais les moyens
De vous livrer tous les Troyens.
Près d'ici j'ai fait une attrape
Qu'on appelle une chausse-trape,
Dans laquelle votre Æneas
Va se trouver entre deux as.
A la ville montrez la croupe,
Et suivez avec votre troupe,
Juturne votre bonne sœur,
Qui veut vous tirer du malheur
Qui vous attend, si tête-à-tête
Vous prétendez faire conquête.
Moi! que j'évite le combat,
Dit-il, me prends-tu pour un fat ?
Mauvaise sœur je t'ai connue,
Quand tu vins à la boulevue,
Par un coup de témérité
Mettre à néant notre traité.
Quel dieu ? mais non, quelle déesse
A nos grands travaux s'intéresse ?
N'as-tu fait un si grand effort
Que pour venir pleurer ma mort ?
Mais madame la mijaurée
Qui tranche ici de la sucrée,
Et qui me faites les yeux doux,
A ce qui se fait pensez-vous ?

Dont l'impétueuse foiblesse
Ne montroit que trop sa tendresse.
Son visage six fois changea,
Et sa raison se dérangea,
Tant cette affreuse rêverie
Avoit excité sa furie.
D'un pas peu sûr et chancelant
Il circule, les bras branlant,
Entre les dents dit des paroles,
Qu'on peut nommer des fariboles;
Attaque l'eau, l'air et le feu;
Entre cuir et chair peste un peu;
Maudit par fois sa propre terre;
Se donne au diable avec la guerre;
Et tout-à-coup portant aux cieux
Ses regards toujours furieux,
Il semble de son effarée
Accuser la voûte éthérée.
Enfin reprenant ses esprits,
Sa raison et son coloris,
Il tourne ses yeux pleins de rage
Sur la ville où se fait carnage,
Et vit sortir comme d'un four,
Du plancher d'une grosse tour,
Torrent de flammes ondoyantes,
Portant étincelles brillantes
Jusqu'au faîte du firmament.
Turnus s'écrie en ce moment,
Laisse-moi, sœur infortunée,
Suivre ma triste destinée!
Il faut lutter contre le sort,
Et chercher mon arrêt de mort.
Je suis las de vivre en infame,
Partons! je me sens tout de flamme,
Puisqu'il faut en venir aux mains
Pour plaire à nos dieux inhumains.
Va! je te laisse ma brouette,
Mon char, si tu veux, ma charrette.
C'est trop suspendre ma fureur,
Il faut calmer cette rumeur,
Jouer des poings, faire conquête,
Vendre des plus cher notre tête:
Montrer que loin d'être poltron,
Je sais parer mon large front

De lauriers passés en couronne.
Oui, de ma lenteur je frissonne!
Et j'en ai même, chére sœur,
Dans l'ame une si grande horreur,
Qu'elle m'accable et m'assassine.
D'abord il prend sa javeline,
Court au galop sur l'ennemi,
Qu'il n'étrilla pas à demi;
Laissant sa sœur fort affligée
Et de son dessein outragée.
Il entre dans des bataillons,
Qu'il disperse sur les sillons.
Comme un roc qui d'une montagne
Se sépare, et dans la campagne
Entraîne tout en son chemin.
Ainsi Turnus, le dard en main,
Pénétré d'horreur et de rage,
Renverse tout sur son passage,
Abreuve la terre de sang;
Vers la ville de rang en rang,
En traversant toute la plaine,
Court et vole à perte d'haleine.
Alors il éléve sa voix,
Et s'écrie, ô vous Rutulois!
Et vous Troyens, quittez les armes!
Je viens pour finir vos alarmes.
Qu'il paroisse ce rodomont!
Ce fugitif! ce vagabond!
Qu'il vienne éprouver sa ferraille
Avec moi dans une bataille!
Il faut consommer le traité
Dont ce pisse-froid s'est flatté,
Et qu'un de nous deux sur la place,
Laisse de sa lourde cuirasse
Le moule, pour avoir la paix,
Et pour qu'elle dure à jamais.
Au-moins pour ce qui me regarde,
Car si je meurs je n'aurai garde
De venir troubler le repos
Que la perte de mes gros os
Doit, en finissant cette guerre,
Faire régner sur cette terre.
Aussi-tôt on fut à grands pas
Avertir le bon Ænéas

Que Turnus en vouloit découdre.
Sans perdre tems à se résoudre,
Il prit ses armes, les baisa,
Sur-tout sa brette il caressa;
Ensuite ce pieux Ænée
Recommanda sa destinée
A sa bonne mére Vénus;
Et pour joindre l'ardent Turnus,
De lui-même il quitte la ville;
Puis dans le camp, d'un pas agile,
Il va tâter le Rutulois,
Des armes, comme de la voix.
Les deux partis sont aux écoutes,
Même le roi, malgré ses gouttes,
Voulut se rendre spectateur,
Pour mieux s'assurer du vainqueur.
Les dames de cour, les bourgeoises,
Les coquettes, fines matoises,
Venoient, courant de tous côtés,
Pour voir ce miroir de fiertés,
Cet ennemi, ce personnage
Par-tout chanté pour le plus sage,
Même le plus religieux
Qui fût sous la cale des cieux.
Nos champions dans cette lice,
Loin de marcher en écrevisse,
Entrérent tous deux fiérement,
En se regardant brusquement
Du coin de l'œil par la visiére;
Portant en leur main la rapiére,
Sans révérense, ni salut,
Chacun en tête même but.
Ils commencent cruelle guerre.
Plus d'une fois frémit la terre
Des coups affreux qu'ils se portoient;
Piéces d'armes par-tout voloient,
Tant des casques que des aigrettes
Si rudement tranchoient leurs brettes.
Figurez-vous deux fiers taureaux,
Jettant le feu par les nazeaux,
Disputans tous deux une vache;
Ainsi du sabre, ou de la hache,
Nos deux combattans animés
Tenoient leurs partis alarmés.

Et retourna la camisole
Du riche et redoutable Eole,
Qu'Achille, ni même les Grecs,
Ne purent voir dans les échecs
Que souffrit la brûlante Troye,
Quand des Grecs elle fut la proye.
Comme on voit marcher un torrent,
Entraînant avec son courant
Tout ce qui se trouve en sa route;
De-même on vit grande déroute
Chez le Rutule et le Troyen,
Le Laurentin, l'Arcadien,
Par nos deux héros en gourmades,
En croquignoles, en cassades,
Turnus et le fier Ænéas,
Qui d'assommer n'étoit point las.
On ne vit jamais de bataille,
Où de part et d'autre on ferraille
Avec tant de brutalité.
On ne voit qu'animosité,
Qu'estropié, que gens sans têtes,
Sans jambes, bras, casques, ni crêtes,
Que quinze-vingts, que balafrés,
Que tronqués, que défigurés.
Alors le pieux fils d'Anchise
Méditoit funeste entreprise
Pour le trône du roi Latin,
Dans lequel il veut sans gradin
Monter pour y régir l'Itale;
Aux dents, c'est n'avoir pas la gale.
Comme il cherchoit l'ardent Turnus,
Il fut inspiré de Vénus
De marcher tout droit à la ville.
En effet la trouvant tranquille,
Jouissant d'un calme profond,
Sur elle à l'improviste il fond;
Mais avant appellant Séreste,
Ascagne, Mnesthée et Sergeste,
Il leur ouvrit d'abord son cœur,
Les conduisit sur une hauteur,
D'où ce chef leur fit voir ses vues,
Et les plus sûres avenues,
Pour déloger de son palais
Le roi Latin à peu de frais.

Là près, un olivier sauvage
Avoit naguére fait ombrage,
A Faune il étoit consacré
Et du matelot révéré,
Lequel échappé d'un naufrage,
Venoit là lui rendre un hommage
Par des danses et par des jeux,
Par des présens et par des vœux.
Le Troyen, qui rien ne néglige,
En avoit fait sauter la tige,
Pour mieux voir le Latin de front.
Ce n'étoit plus qu'un mauvais trone,
Dans lequel avoit par méprise
Le vénérable fils d'Anchise
Lancé son dard, croyant bien fort
Du coup mettre Turnus à mort.
Ænéas se courbe et s'empresse,
Pour tirer son dard de la presse,
Afin de le mieux ajuster,
Et par-là de tarabuster
Ce Turnus si fier à la course,
Qui pressé fit pour sa ressource
Au dieu Faune cette oraison,
Qui fut alors fort de saison :
O toi, divinité puissante,
Ecoute ma voix languissante,
Je demande de tout mon cœur
Qu'un jour tu sois mon protecteur :
Mais ai-je l'esprit en écharpe ?
Suis-je brochet, ou suis-je carpe ?
J'ai besoin dans cette action
De ta douce protection.
Et toi, belle et charmante plante,
Dont la feuille est toujours brillante,
Cher olivier mis à néant
Par ce Troyen, ce fainéant,
Qui, comme un foudroyant tonnerre,
Pour s'amuser te mit par terre :
Par le respect que j'ai pour toi,
Retiens ce dard, fais-le pour moi :
Car si ce garnement d'Ænée
Y met sa patte fortunée,
Cher olivier, adieu ma peau,
De ce dard je vais au tombeau.

Et prenant en main torche ardente,
Sur leurs maisons faites descente;
Ou faites leur garder la foi
De leur traité fait avec moi.
Je veux que mon cher fils Iüle
Avec vous trois s'immatricule,
Tandis que je vais au palais
Vous faire bouillir des œufs frais,
Ordonner qu'on mette à la broche,
Qu'on fasse cuire une brioche,
Qu'on mette au four un bon pâté,
Et qu'on vous prépare du thé,
Pour vous remettre des fatigues
Que vous causeront les intrigues
De ces malheureux passefins,
Les Rutulois et les Latins.
  Ces mots dits, les Troupes Troyennes
Se joignant aux Etruriennes,
Chacun, l'échelle d'une main,
Vers les murs la dresse soudain,
Monte à l'assaut, y fait merveille,
Sans se faire tirer l'oreille.
Les uns vers les portes couroient,
Tuant ceux qui s'y rencontroient,
Très-bien couverts de leur rondache,
Faisoient agir des mieux sa hache,
Poussant à force de léviers
Les lourds et les bruyans béliers;
D'autres attroupés pêle-mêle,
Lançoient dans la ville une grêle
De javelots, pour contenir
Ceux qu'on voyoit aller, venir,
Afin d'éviter la main mise
D'une ville d'assaut surprise:
Tandis qu'Ænée au premier rang
Attaquoit cette ville en flanc,
Attestant les dieux qu'on le force
De brûler encore une amorce,
Puisque c'est la seconde fois
Que le prince des Rutulois
Rompt le traité d'une alliance,
Qui faisoit naître l'espérance
Aux deux partis de voir la paix,
Les accouplant pour tout jamais.

Machinez-vous quelque bagarre,
Ou quelque nouveau tintamarre?
Falloit-il qu'un dieu comme lui,
Dont je me déclare l'appui,
Fût blessé par le mortel Turne?
Falloit-il que votre Juturne,
Qui d'honneur n'eut jamais un grain,
Rendît à ce prince forain
Une si tranchante allumelle?
Puisque sans nous, que pourroit-elle?
Que pourroit-elle, cette sœur,
Sans votre infructueuse ardeur?
Pour le passé, je vous dispasse,
Et dès-à-présent je m'en casse:
Mais, s'il vous plaît, pour l'avenir,
Junon, il faut vous contenir.
Vous avez par mer et par terre
A cet Ænéas fait la guerre,
En tout traversé ses projets,
Fait périr ses meilleurs sujets,
Parce que Pâris, ce bon homme,
Ne vous donna point une pomme.
Belle raison, pleine de sens,
Pour tourmenter ainsi les gens,
Et leur donner, comme par grace,
De pays en pays la chasse!
C'en est assez, retirez-vous,
Et, croyez-moi, filez plus doux.
Par vos soins la maison royale
De son ami roi de l'Itale
A des noces mêlé de pleurs,
Et se confit dans les douleurs.
Eh! fi! pourquoi ce tripotage?
Que peut vous valoir votre rage,
Qu'à vous attirer mon courroux?
Encor un coup, filez plus doux!
Votre conduite me chiffonne,
Entendez-vous bien, ma mignonne?
C'est votre mignon qui le veut,
Qui l'ordonne et même qui peut
Se venger de votre constance
A passer sur mon ordonnance.
Ces mots lâchés d'un air hautain,
Firent un effet si certain,

Sa priére fut exaucée,
Dont Turnus en rit en pensée.
  Mais tandis que notre Ænéas
Se donnoit beaucoup de tracas
Pour obliger cette racine
De lui rendre sa javeline,
Juturne, sous l'air et l'habit
De Métisse, comme on l'a dit,
A son frére donne en cachette,
Comme il fuyoit, nouvelle brette:
Dont Vénus beaucoup s'indigna,
Et même à part soi rechigna
De voir une telle licence.
Dans son nuage elle s'avance
D'un air pincé, mais égrillard,
Et du tronc arrachant le dard,
A la bonne ou male avanture,
Elle en arma sa géniture,
Qui se voyant le dard en main,
Poursuivit cet Ultramontain,
Qui lui faisoit si grand ombrage,
Avec vigueur, avec courage.
Enfin, pour finir leur débat,
Ils recommencent le combat.
  Pendant cet effrayant spectacle,
Jupiter de son tabernacle
Avisa madame Junon,
Sur un rivage en rang d'ognon,
Pour observer cette bataille,
Où des mieux chacun se chamaille.
Laissant là son ton souverain,
Il l'aborda d'un air serein,
Et lui dit, petite poulette,
Avec votre mine doucette,
Que guignez-vous dans ce réduit?
Minuteriez-vous quelque bruit
Pour mon paisible domestique,
Selon votre bonne pratique;
Ou contre le desir des dieux,
Venez-vous encor en ces lieux
Troubler notre confrére Ænée?
Car vous savez sa destinée;
Et qu'il doit un jour parmi nous
Etre aggrégé pour son air doux.

Machinez-vous quelque bagarre,
Ou quelque nouveau tintamarre ?
Falloit-il qu'un dieu comme lui,
Dont je me déclare l'appui,
Fût blessé par le mortel Turne ?
Falloit-il que votre Juturne,
Qui d'honneur n'eut jamais un grain,
Rendît à ce prince forain
Une si tranchante allumelle ?
Puisque sans nous, que pourroit-elle ?
Que pourroit-elle, cette sœur,
Sans votre infructueuse ardeur ?
Pour le passé, je vous dispasse,
Et dès-à-présent je m'en casse :
Mais, s'il vous plaît, pour l'avenir,
Junon, il faut vous contenir.
Vous avez par mer et par terre
A cet Ænéas fait la guerre,
En tout traversé ses projets,
Fait périr ses meilleurs sujets,
Parce que Pâris, ce bon homme,
Ne vous donna point une pomme.
Belle raison, pleine de sens,
Pour tourmenter ainsi les gens,
Et leur donner, comme par grace,
De pays en pays la chasse !
C'en est assez, retirez-vous,
Et, croyez-moi, filez plus doux.
Par vos soins la maison royale
De son ami roi de l'Itale
A des noces mêlé de pleurs,
Et se confit dans les douleurs.
Eh ! fi ! pourquoi ce tripotage ?
Que peut vous valoir votre rage,
Qu'à vous attirer mon courroux ?
Encor un coup, filez plus doux !
Votre conduite me chiffonne,
Entendez-vous bien, ma mignonne ?
C'est votre mignon qui le veut,
Qui l'ordonne et même qui peut
Se venger de votre constance
A passer sur mon ordonnance.
Ces mots lâchés d'un air hautain,
Firent un effet si certain,

Qu'on en vit Junon plus soumise
Touchant le sort du fils d'Anchise.
Seigneur, dit-elle à Jupiter,
Quoique Turnus me soit fort cher,
A son destin je l'abandonne ;
Sans cela j'irois en personne
Semer la crainte et la terreur
Dans les bataillons du vainqueur.
Il est vrai qu'abandonnant Turne,
J'approuvai que sa sœur Juturne
Fît tout ce qu'un autre auroit fait
Pour lui conserver son paquet ;
Fors d'en venir à force ouverte
Causer aux Troyens quelque perte,
Comme au Pieux que vous aimez,
Et qu'en effet vous estimez.
Mais comme elle a passé mes ordres,
Je consens à tous les désordres.
Allez, j'abandonne Turnus,
Mon cher, je n'y retourne plus.
J'en jure, parbleu ! par la source
Du Styx, en serment ma ressource :
Même celle de tous les dieux,
Comme moi, jurans à vos yeux.
Maintenant j'abhorre la guerre,
Et ne demande sur la terre,
S'il vous plaît, mon cher libertin,
Qu'une grace pour le Latin,
Sans violer la destinée
De ce futur confrére Ænée.
Je voudrois bien pour tout jamais,
Quand vous accorderez la paix
Aux Phrygiens comme à l'Itale,
Et que d'une main libérale
Vous ferez un don au Pieux,
Du grand air et des deux beaux yeux
De son infante Lavinie,
Je voudrois donc que l'Italie,
De votre gré garde son nom,
Ses coutumes et son jargon,
Ses habits, sa même parure,
Ses agrémens, sa bigarrure ;
Que jamais les Italiens
Ne soient appellés des Troyens.

Qu'enfin pour me remettre en joye,
Puisque les Grecs ont brûlé Troye,
Ce nom soit comme trépassé,
Et du livre des noms cassé.
Daignez, mon mignon, y souscrire.
Jupiter se mit à sourire,
Et, pour la sortir de ce lieu,
Il dit: quoi! la fille d'un dieu,
La sœur et la femme d'un autre,
Une déesse à patenôtre,
Et pour tout dire, une Junon,
Aura les soins d'une guenon,
Se mettra toujours en colére,
Malgré son époux et son frére?
Allez! calmez votre fureur,
Si vous voulez être mon cœur,
Mon amour, ma vie et mon ame,
Ma bonne sœur, ma chére femme.
Je vous réponds que vos Latins,
Presque tous vrais George-Dandins,
Feront leurs discours, leur harangue,
Dans tous les tems, en même langue.
Qu'Italiens sera leur nom,
Et Romains un jour leur surnom.
Qu'ils auront de grosses marmites,
Passeront pour grands hypocrites,
Pour charlatans, pour bateleurs,
Pour gens mondains, hardis parleurs,
Et savans en l'art de médire.
Qu'ils établiront leur empire
Aux dépens de tous potentats,
Qu'ils envahiront leurs états,
Les dénicheront de leurs villes,
Sous quelques prétextes utiles
A leurs desseins ambitieux.
Qu'ils seront des plus pointilleux,
Et pour la moindre bagatelle
A leurs voisins feront querelle.
Que ces Troyens si méprisés,
Par leurs filles seront prisés,
Et qu'ils en feront leur épouse,
Dussiez-vous en être jalouse.
Tout bien compté, bien rabattu,
Ils pratiqueront la vertu,

Eléveront de fameux temples,
Y donneront de bons exemples,
Feront leur cour aux immortels,
En faisant fumer leurs autels.
Après cela, soyez contente,
Et montrez-vous reconnoissante.
Ce discours plut fort à Junon,
Qui sur-le-champ, sans dire non,
Même sans faire la sucrée,
Reprit de la voûte azurée
Brusquement le plus court chemin,
Abandonnant le parchemin
De son bon ami le roi Turne,
Pour être emballé dans une urne.
Le grand Jupin, après cela,
Ne pouvant en demeurer là,
Médite à part dans sa caboche,
Contre Turnus quelqu'anicroche,
Pour alarmer son foible cœur
Et le plonger dans le malheur.
Deux pestes, ou bien deux furies,
De la nuit toutes deux sorties,
N'ayant que Mégére pour sœur,
Servoient à porter la frayeur,
Quand de quelqu'accident funeste,
Comme la mort, la faim, la peste,
Jupiter vouloit affliger
Ceux dont il vouloit se venger,
Et faire servir de victimes,
Pour les punir de tous leurs crimes.
Sur son trône étoit leur séjour,
Et servoient ce dieu tour-à-tour.
Dans le moment il en dépêche
Une plus vîte qu'une fléche,
Qui prenant forme des oiseaux
Habitans toujours les tombeaux,
Ne chantans que dans les ténébres,
Et n'allans qu'aux pompes funébres,
Fut d'un vol rapide et bruyant,
Sans chercher aucun faux-fuyant,
Passer devant le gros visage
De ce Turnus faisant la rage.
Même en passant et repassant,
Elle frappa, toujours hurlant,

Son bouclier du bout de l'aile ;
Ce qui sur sa lourde escarcelle
Répandit engourdissement,
Qui l'effraya dans le moment.
Que devint la belle Juturne
A l'aspect de son frére Turne,
Qui demeuré sans mouvement
Visoit à son trébuchement ?
Sur-tout, connoissant sa furie,
La déesse aussi-tôt s'écrie,
Hélas ! où chercher du secours,
Turnus pour conserver tes jours ?
Par quel salutaire artifice
Eviteras-tu la malice
D'un monstre qui me fait horreur,
Et qui sert de porte-malheur
Au grand Jupin dans l'empirée ?
Vois-tu sa plume bigarée,
Son bec de cornet à bouquin,
Son col fait en villebrequin,
Ses yeux d'où distille une cole,
Plus à craindre que la vérole ;
Ses cris lugubres, ténébreux,
Ses ongles crochus, longs, affreux ;
Enfin cette horrible figure,
Digne par sa propre nature
D'épouvanter tout l'univers,
De mettre les mortels aux fers,
Et de semer par-tout la rage ?
Regarde donc cet assemblage,
Mon cher Turnus, regarde bien,
Ce maudit signal ne vaut rien.
Il vise à ta déconfiture,
A la perte de ta fressure,
De ton bandeau, de ton frusquin,
Du moule de ton casaquin.
O toi Jupin lance-tonnerre,
Qui vins me débaucher sur terre,
Me ravir cette belle fleur,
Qui fut long-temps de bonne odeur,
Et qui flaireroit comme baume,
Si tu n'eus quitté ton royaume
Pour m'enlever cet ornement,
De l'honneur le seul truchement :

Est-ce donc là la récompense
De ma fatale complaisance ?
Croyois-tu faire mon bonheur,
Pour avoir été mon vainqueur,
De m'ériger en immortelle ?
Jupin, si ta croyance est telle,
Tu te trompes fort lourdement,
Et t'équivoque assurément.
Si je disposois de ma vie,
Du moins au gré de mon envie,
Je la donnerois pour Turnus,
Malgré le Pieux et Vénus.
Adieu, je sens que je m'accable:
Sans toi, rien ne m'est agréable,
Mon cher frére: il faut nous quitter,
Mais il le faut sans disputer;
Ainsi le veut la destinée
De ce fils de putain d'Ænée,
Qui doit dans peu régner ici
Sans chagrin, sans aucun souci.
Telles furent les tristes plaintes
Et les douloureuses empreintes
De l'aquatique déité;
Qui couvrant sa divinité
D'un voile couleur d'espérance,
Quitte son frére, et puis s'élance
Et se plonge au milieu des eaux
Pour y noyer tous ses travaux.
Aussi-tôt le superbe Ænée,
Voulant forcer la destinée
A se manifester pour lui,
Se sentant d'ailleurs bon appui
Et voyant Turnus immobile,
Tout prêt encor à faire gile,
Il lui dit, d'un air de fierté,
Non pas sans incivilité:
A quoi penses-tu, dis-moi, prince,
Dont la valenr paroît si mince,
Après l'avoir pris sur le ton
Du plus redouté fanfaron ?
Voudrois-tu prendre encor la fuite,
Et t'échapper pour être quitte
Des coups que je dois de ma main
Apostropher jusqu'en ton sein ?

Mets donc ta valeur en usage !
Il faut en faire ici parage,
Puisque dans cette occasion,
Tout consiste dans l'action,
Et non dans ta coïonnerie.
Mets en œuvre ton industrie ;
Ou pour t'élever jusqu'aux Cieux
En te plaçant parmi les dieux ;
Ou pour te cacher dans la terre,
A l'abri du sort de la guerre ;
Dont, pauvre petit roitelet,
Tu vas devenir le jouet.
Tu ne seras pas si terrible,
Lui dit Turnus, assez sensible
A ce discours plein de fierté ;
C'est pousser loin ta vanité,
Que de croire que ta menace
M'épouvante seule et me glace.
Ce sont Jupiter et les dieux
Qui me font pâlir à tes yeux.
Après ces mots, le roi Rutule,
Sans faire plus grand préambule,
Apperçut à son côté droit
Un rocher qui dans cet endroit
Servoit depuis long temps de borne.
Alors d'un air pensif et morne,
Il se saisit de ce rocher,
Croyant pour le moins d'ébrancher
Le vénérable et sage Ænée.
Mais la puissante destinée
En ordonna tout autrement ;
Car il perdit dans ce moment
Ce qu'il pouvoit avoir de force ;
Ce qui fut une triste entorse
Pour le monarque Rutulois,
Qui perdant l'esprit et la voix,
Tomba dans une défaillance
Trop funeste à son espérance ;
Puisque dans ce pressant besoin,
Le rocher ne put aller loin.
Souvent l'homme voit dans un songe
Son ame que le souci ronge,
Faire en vain efforts sur efforts,
Mettre en œuvre tous ses ressorts,

Quand se trouvant en défaillance,
Elle croit perdre l'espérance
De rappeller la vive ardeur
De sa force et de sa vigueur:
Pour-lors elle est comme immobile,
Et sa voix tremblante et débile.
Ainsi ce misérable oiseau,
Cet avant-coureur du tombeau,
Avoit assoupi le courage
Du fier Turnus qui, dans sa rage,
Regarde la ville et le camp,
S'arrête au beau milieu du champ
Le cœur troublé, l'ame interdite,
Ne sachant s'il doit dans la fuite
Chercher un salut incertain;
Ou s'il doit, le sabre à la main,
Charger son cruel adversaire.
Mais Ænéas plus téméraire,
Voyant Turnus sans mouvement,
Darda dans le même moment
Son implacable javeline
Tout au-travers de son échine;
Qui fit en l'air un sifflement
Qui mit le camp en mouvement,
Renversa son rival par terre,
Et finit cette longue guerre.
Le roi Turnus humilié,
D'un air tout réconcilié,
Sur son vainqueur portant la vue,
Lui dit ces mots, sa tête nue:
Mon pleureur de contemporain,
Ænéas, donne-moi la main,
Soyons amis, je te pardonne,
Mais épargne un peu ma pers
Ne me fais pas comme à Mu
Sous la gorge un si vilain
Ou bien comme au bon d
Dans la panse une large
Ce seroit offenser le
Si tu m'assommo
Moi qui me
Sous la mai
Ne vas pas
D'un si m

Et rappelle ta conscience
Avant de faire telle offense.
Eh bien ! j'ai mérité la mort,
Parce que je suis le moins fort :
Je t'en fais une confidence,
Te voilà maître de ma panse,
Tu peux l'ouvrir si tu le veux :
Serois-tu si peu généreux,
Toi, que je reconnois pour maître,
De m'aller éventrer en traître ?
Rends cet inutile Turnus
A la vieillesse de Daunus.
Je te promets, foi d'honnête-homme,
Que je ne pense plus à Rome,
A l'Itale, à l'Italien,
Et que je les laisse au Troyen.
Que je sois mort, ou bien en vie,
Je ne saurois te faire envie.
Rends-moi vivant, ou rends-moi mort,
Pour toi ce n'est pas grand effort.
Parce que Jupin t'est propice,
A-présent en titre d'office
Te voilà vainqueur des Latins,
Des Rutulois, des Laurentins,
Bientôt maître de Lavinie,
Par conséquent de l'Italie,
Que te faudroit-il donc de plus ?
Occir le malheureux Turnus,
L'envoyer sur les rives sombres,
Se promener avec les ombres ?
Non. J'en atteste tous les dieux,
J'aime mieux jouir dans ces lieux
Du bien de voir ton hyménée
Couronner dans cette journée
Tes fiers et pénibles travaux,
Et finir pour jamais les maux
De tous tes échappés de Troye,
A qui dieu donne bonne joye ;
Que d'aller dans le souterrain,
Où jamais on ne boit de vin,
Où jamais on ne mange soupe,
Où chagrins sont toujours en croupe.
Oh ! ne fais donc pas le méchant,
L'emporté, ni le turbulent ;

Ne me refuse pas la vie,
Puisque c'est toute mon envie.
Après ce discours ennuyeux,
Ænéas attacha ses yeux
Sur ce rival hors de défense;
Dans son cœur déjà la clémence
Commençoit à parler pour lui;
Quand parcourant dans son ennui
Cette colossale figure,
Il apperçut par avanture
Le baudrier de feu Pallas,
Dont Turnus après son trépas
Se para pour marquer la gloire
Qu'il tiroit de cette victoire.
Ce triste objet frappa son cœur,
Rappella toute sa douleur,
Et réveilla son fier courage.
Alors n'écoutant que sa rage,
Quoi! dit-il, tu m'échapperas,
Toi, qui m'as privé de Pallas,
Et dont l'injuste barbarie,
En l'arrachant de cette vie,
L'a dépouillé de ses bijoux?
Qu'auroient fait de plus des filous?
Tu sais donc jouer de la harpe,
Puisque je vois sa belle écharpe,
Son casque de lames d'acier
Et son éclatant baudrier
Te servir encor de trophée
D'avoir vaincu l'ami d'Ænée.
Pallas, mon cher ami Pallas,
Je t'immole cet échalas:
A tes mânes je puis sans crime
Offrir cette illustre victime:
Puisse-t-elle te faire honneur,
Calmer d'Evandre la douleur,
Donner la paix à cette terre,
Et pour jamais finir la guerre:
A ces mots l'ardent Ænéas
Faisant briller son coutelas,
Lui fit avec irrévérence
Un grand trou dans sa vaste pance;
Par où son ame ayant pris vent,
Elle s'envola dans l'instant,

Et dans une nuit éternèlle
Laissa sa hideuse escarcelle.
Ainsi mourut ce fanfaron,
Ainsi finit monsieur Maron.

Fin du douziéme et dernier livre.

AUTRE SUITE
DU
VIRGILE
TRAVESTI.

A SON ALTESSE

MADAME LA DUCHESSE

DE BOUILLON.

MADAME,

LES caresses et le bon accueil que VOTRE ALTESSE a accoutumé de faire aux Muses, ont fait croire à la mienne qu'elle en seroit bien reçue, en lui dédiant la suite du Virgile Travesti, *qu'elle n'a fait que pour lui plaire. Si elle étoit assez malheureuse pour être trompée dans l'envie qu'elle a eue de contribuer à son divertissement, et que ses vers n'eussent pas assez d'agrément pour tirer de tems en tems un petit souris d'une bouche mille fois plus belle que celle de la mére des Ris, elle renonceroit pour jamais au métier d'Apollon, et elle jetteroit sa flûte contre terre et la briseroit sous ses pieds. Mais, MADAME, elle espére que ses sons pourront toucher agréablement les oreilles de VOTRE ALTESSE, et que quoiqu'ils soient infiniment au-dessous d'un mérite comme le sien, elle aura la complaisance de les vouloir ouïr, et de s'en divertir, comme*

on fait quelquefois d'une simple chanson de village. Si elle peut avoir ce bonheur, et que vous daigniez l'écouter favorablement, il lui semble qu'elle pourra s'élever au-dessus de ce qu'elle est présentement, que cela lui inspirera de plus nobles pensées, et qu'au lieu d'un instrument commun comme celui qu'elle touche, elle sera capable de pincer les cordes d'un luth, pour chanter passablement les charmes et les divines qualités d'une des plus ravissantes Princesses du monde, dont elle a voulu faire le portrait au commencement de son livre, où je pense que VOTRE ALTESSE *trouvera autant de différence de ce qu'elle y verra, à ce qu'elle est, qu'il y en a de la nuit au jour; et qu'à peine y pourra-t-elle remarquer le moindre de ces traits admirables qui la feroient distinguer avantageusement entre les Graces, quand chacune d'elles en auroit autant que toutes les trois ensemble. Oui,* MADAME, *si vous lui faites honneur, elle ose se flatter à ce point là, et elle croit qu'elle aura assez d'haleine pour emboucher une trompette, et faire entendre ses airs par tous les coins et recoins de la terre, à la gloire du grand* PRINCE *à qui le ciel vous a si heureusement jointe, et des illustres Héros de sa Maison et de la vôtre. Mais en quels lieux les plus reculés ne loue-t-on pas les vertus de ce grand et magnanime Prince? Où la renommée ne publie-t-elle pas les faits héroïques des* BOUILLONS, *qui font trembler l'Empire, l'Espagne et les dix-sept Provinces? Où n'est-il point parlé de l'invincible* TURENNE, *que Scarron appelloit le bouclier et l'épée de l'Etat? Et si des Héros de la guerre nous passons à ceux de la paix de l'Eglise, qui en est la mère, que ne dit-on point des Cardi-*

naux de cette grande Maison, et particuliérement de celui d'aujourd'hui, si vertueux, si savant et si brillant de lumiéres, que la pourpre qui le couvre est ce qui éclate le moins en lui ? En quelle partie du monde la Maison patricienne des MANCINI n'est-elle pas connue ? Ne sait-on pas que quand Rome vint à tomber du faîte de sa grandeur, et qu'elle fut prise et pillée par Alaric, les glorieux ancêtres de VOTRE ALTESSE étoient dès-lors les premiéres familles de cette maîtresse de l'univers ? Ne sait-on pas qu'ensuite cette puissante Maison se partagea en divers endroits d'Italie ? Qu'il y en eut qui se retirérent à Naples, et que Marco Mancini, Marquis d'Agliastro, étoit du nombre de ceux qui ont entré dans le Parlement de Sicile : que d'autres, jusqu'au nombre de six, ont été Princes de la florissante république de Florence, dont le dernier étoit Bardo Mancini, qu'elle choisit pour être son réformateur dans un tems où sa ruine étoit manifeste. Que Gênes est moins superbe de la magnificence de ses palais, que de la gloire de l'illustre frere de VOTRE ALTESSE Monseigneur le duc de NEVERS, qu'elle reconnoît entre ses nobles ; et que Venise est bien-aise de l'avoir au rang de ses Patrices ? Enfin qui ignore les hautes alliances des Mancini avec les plus grandes Maisons de France et d'Italie ; et qui n'a pas ouï parler des actions généreuses de tant de braves de cette famille, et entr'autres de Laurent Mancini, qui commanda les Troupes Vénitiennes, et qui, par sa valeur, rendit tant de services à la France sous le regne de Louis XII. Et pour remonter à celui dont VOTRE ALTESSE descend, et dont elle porte le nom si célébre, de ce grand et recom-

mandable LUCI, *qui après une sanglante bataille où il perdit la main gauche, fut appellé* MANCINI, *nom qui marquant sa perte, marque en même tems sa gloire, qu'il fait passer à tous ses descendans ? Ainsi,* MADAME, *ce seroit en vain que ma muse voudroit chanter tant de Héros aussi connus que le soleil, et qui font si bien eux-mêmes leur panégyrique à toute la terre par tout ce que l'on voit éclater en eux, que rien ne pouvant l'égaler, on ne sauroit mieux les honorer que par un silence respectueux, que va garder,*

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble et très-obéissant serviteur *****

AU LECTEUR.

LECTEUR, ou gloseur, (car c'est presque tout un, n'y ayant guére de lecteurs qui ne glosent sur les ouvrages d'autrui, et qui n'en disent leurs sentimens, bons ou mauvais) je m'étois d'abord proposé de mettre une préface à la tête de mon livre, pour lui servir de bouclier contre les traits de la critique : et sachant bien que tu pourrois dire qu'après l'incomparable SCARRON, dont le style ne peut être que mal imité, c'est une folie à moi d'avoir entrepris la suite de son *Virgile*, et encore une autre de la mettre au jour dans un tems où le burlesque est décrié par un célébre Satyrique qui le renvoye aux plaisans du pont-neuf, je m'étois disposé à prévenir ton jugement par mille belles raisons vraies ou vraisemblables. Je voulois même justifier ma maniére d'écrire, qui te pourra sembler un peu trop sérieuse en beaucoup d'endroits pour le dessein que j'ai eu, et te dire qu'à toujours badiner on lasse et se rend à charge; qu'à vouloir sans-cesse faire le plaisant, on devient à la fin mauvais plaisant : qu'il fait bon, pour me servir des termes de ce fameux Satyrique,

> Sans-cesse, en écrivant, varier ses discours,
> Passer du grave au doux, du plaisant au sévére;

et que l'égalité et l'uniformité du style seroient quelque chose d'aussi ennuyeux que ces grandes plaines de Beauce ou de Champagne, où il n'y a ni côteaux, ni vallées, ni bocages, ni maisons qui les rendent agréables par leur aimable diversité. Mais cela m'auroit donné trop de peine, à

moi qui ne l'aime pas tant, et qui ai bien d'au tres choses à faire : et puis je crois m'en devoi tenir à l'opinion d'un des plus beaux esprits d notre tems, qui ne tient point pour les préfa ces, et qui ne conseille presque à personne d'e faire pour ses propres ouvrages, quelque fleu ries et quelque pompeuses qu'elles soient. Ca ou elles sont fanfaronnes, ou elles sont soumises et en l'un ou en l'autre cas, c'est, dit-il, o vouloir arracher l'approbation des gens, ou l leur demander la larme à l'œil. C'est ce qu me fait appréhender de m'être encore trop expli qué sur mon livre, n'en voulant rien dire d tout. En effet ce que nous faisons est louable ou mérite d'être blâmé : s'il est digne de louan ges, les gens d'esprit nous rendront justice ; e s'il est blâmable, pensons-nous à force de mau vaises raisons en faire des sots, les convaincr de ce qui n'est pas, et leur faire croire, e cherchant à captiver leur bienveillance, que l noir est blanc, et qu'il est jour en plein minuit Non certes :

Le noir est toujours noir, et la nuit toujours nuit.

Ainsi, lecteur, je te laisse à juger de mon ou vrage, sans le vouloir louer ni défendre ; et tu me critiques mal-à-propos, je m'en consol rai par l'exemple de tant d'autres que l'on n' pas épargnés, quoique plus habiles incomparabl ment que moi. C'est un sort commun à la plu part de ceux qui font des vers, et il en est peu qui s'en sauvent, que je ne me mettr guére en peine de ce que tu pourras dire d miens, qui n'en vaudront ni pis ni mieux, e

qui seront toujours tels qu'ils sont, soit que tu les blâmes, ou que tu les approuves. J'ai jugé également à propos d'ajouter, pour l'intelligence de mon ouvrage, le sujet du poëme, et particuliérement des deux livres contenus en ce volume, avec quelques remarques sur divers endroits, où ta curiosité pourroit être en peine; et sur plusieurs noms, qui ne seroient pas entendus de beaucoup de personnes, et qui pourroient embarrasser leurs esprits.

SUJET DU POËME.

ÆNÉE, après la prise de Troye, s'étant embarqué au port d'Antandre avec ses Dieux Pénates et ceux qui voulurent être les compagnons de sa fortune, après avoir erré plusieurs années sur les mers par les traverses et les orages que lui suscita Junon, ennemie de sa grande destinée, arriva enfin en cette partie d'Italie appellée *Latium*, où, selon les oracles, il devoit commencer à fonder l'empire de l'univers. Le Roi Latin, qui régnoit pour-lors en cette contrée, et à qui l'oracle du dieu Faune son pére avoit prédit la grandeur future de sa maison s'il prenoit pour gendre un prince étranger, outre la permission qu'il lui accorda de bâtir une ville dans son état, lui offrit encore en mariage la princesse Lavinie, sa fille unique : mais comme elle étoit fiancée à Turne, roi de Rutulie, que la reine sa mére préféroit à Ænée, tant parce qu'il étoit son neveu, que parce que c'étoit un prince du pays, cela fut cause d'une grande guerre entre

les Latins et les Troyens, laquelle ne se termina enfin que par un combat singulier qui se fit entre ces deux illustres rivaux, dont l'un qui étoit Turne, demeura sur la place. Voilà le sujet du poëme en général, et voici ce que contiennent particuliérement les deux livres qui composent ce volume. Pendant qu'Ænée étoit allé chercher du secours au Mont Palatin et dans la Toscane, Junon, ravie de son absence, desirant que Turne profitât d'une occasion si favorable à ses armes, l'excita à marcher en diligence contre les Troyens qui attendoient dans leur ville le retour de leur roi. Ce qu'il exécuta incontinent : mais l'entreprise qu'il fit contr'eux lui ayant mal réussi, il crut faire mieux en mettant le feu à leurs vaisseaux, qui en furent tous sauvés par Cybéle, et changés en nymphes de la mer. Ce miracle qui le devoit rebuter, produisit un effet tout contraire ; car s'étant persuadé par-là que Jupiter abandonnoit le parti de ses ennemis, et que leur flotte n'étoit ainsi métamorphosée que pour leur ôter le moyen de fuir quand ils se verroient battus, il se résolut d'assiéger leur place ; et pour cet effet, ayant disposé ses troupes, deux jeunes Troyens, nommés Nise et Euryale, dès la premiére nuit du siége, furent envoyés vers Ænée, pour lui donner avis de l'état des choses et faire avancer son retour ; et comme, en passant par le camp des assiégeans, ils les trouvérent ensevelis dans le vin dont ils avoient fait débauche, ils y firent un carnage horrible qui dura jusqu'aux approches du jour : après quoi, continuant leur voyage, ils furent malheureusement rencontrés par un parti ennemi, qui tua en eux les deux plus généreux amis du monde. Ensuite on donna un

un rude assaut à la ville, où après grande perte de part et d'autre, Turne s'étant glissé parmi les assiégés qui y rentroient en foule, on le battit et le pressa à tel point, que pour se sauver il fut contraint de se jeter, tout armé qu'il étoit, dans le Tybre, d'où il fut assez heureux pour se pouvoir retirer dans son camp. Cependant Jupiter qui voyoit au ciel une grande partialité entre les dieux; dont les uns tenoient pour Junon, qui protégeoit Turne, et les autres pour Vénus, qui soutenoit son fils Ænée, desirant les mettre tous d'accord, les fit assembler dans la chambre de son conseil, où après avoir ouï ces deux déesses, et s'être inutilement employé pour leur accommodement, afin de ne fâcher ni l'une ni l'autre, il se déclara neutre, et laissa tout à la conduite du destin. L'armée de Turne pendant cela, continuoit à presser les assiégés, quand ils virent revenir Ænée à leur secours avec une flotte considérable, qui obligea le roi de Rutulie à lever le siége pour s'opposer à son débarquement. Le combat qui se donna en cette occasion fut grand et opiniâtre; et ce fut dans ce combat que le prince Pallas, se battant contre Turne, perdit la vie, qui coûta cher aux ennemis d'Ænée, qui en immola un grand nombre aux mânes de ce généreux ami. Les effets terribles d'une valeur si extraordinaire, et la sortie des assiégés qui vinrent joindre leur roi sous la conduite du prince Ascagne son fils, émurent tellement Junon, et la mirent si fort en peine pour Turne, qu'afin de le tirer du danger où elle le voyoit, elle lui fit poursuivre l'ombre d'Ænée jusques dans un de ses vaisseaux, qui prit aussi-tôt le large, et gagnant la ville d'Ardée,

qui étoit la capitale de son royaume, le déroba de cette sorte à la valeur de son rival. Cependant par l'inspiration de Jupiter, qui se vouloit venger de l'impie Mézence, qui avoit déjà perdu le sceptre de la Toscane par ses horribles cruautés, ce prince ayant pris la place du roi de Rutulie, fut attaqué par Ænée, et blessé d'un coup de lance, qui le fit retirer du combat, à la faveur du bouclier dont son fils le couvroit contre les coups de son ennemi, ce qui obligea Ænée à le tuer, malgré toute l'envie qu'il avoit de l'épargner. Cela toucha tellement Mézence, qu'enragé de cette perte, il monta incontinent à cheval pour aller contre Ænée, qui de la même épée dont il avoit tué le fils, vengea enfin le ciel de toutes les impiétés du pére, et la Toscane de ses exécrables barbaries.

A SON ALTESSE

MADAME LA DUCHESSE

DE BOUILLON.

JE prends la flûte dont Scarron,
Feu mon bon ami, m'a fait don,
Pour chanter la suite grotesque
De son Ænéide burlesque,
Dont l'impiteuse et male mort,
Tranchant cruellement son sort,
N'a pas voulu qu'il nous fît rire.
O laide! qu'on doit bien maudire,
Laide aux ossemens décharnez,
Aux grands yeux creux, au nez sans nez,
Que je te hais et te déteste,
D'avoir fait un coup si funeste!
Encor si ta sanglante faulx
Avoit mis cent poëtereaux,
Et moi le premier, à la biére,
Tu serois une meurtriére
Bien avouée, et l'on iroit
(Ou du-moins cela se devroit)
Aux innocens, où ta figure
Fait peur à toute la nature,
Te baiser mille fois les mains,
D'avoir délivré les humains
De ces grenouilles d'Aonie,
Dont la malheureuse harmonie
Demande les bords d'Achéron.
Mais de nous avoir pris Scarron,
Scarron, le desir de la France,
Sa gloire et sa réjouissance;
Qui, soit qu'il fît parler Japhet,
Filipin, ou bien Jodelet,
Soit qu'il chantât ces grands corps d'hommes,
Vingt fois plus grands que nous ne sommes,
Les avantures d'Ænéas
Et de sa Didon les hélas,

Faisoit oublier tout martyre ,
Et pisser à force de rire :
Nous l'avoir , dis-je , fait mourir ,
Hà ! je ne le puis bien souffrir.
Messieurs de la troupe infernale ,
Salmonée , Ixion , Tantale ,
Qui des dieux sentiez le courroux ,
Tandis qu'il étoit parmi nous ,
Que vous avez d'aise à cette heure
Que là-bas il fait sa demeure ,
Où ses chansons et ses bons-mots
Font cesser les plus cruels maux ,
Et changer les plus grands supplices
En de merveilleuses délices ,
Les cris en chants , les pleurs en ris ,
Bref, l'enfer en un paradis !
Et pour vous , fils d'Iphimédie ,
N'est-ce pas une comédie
De l'entendre conter vos faits ,
Et comment vous fûtes défaits ,
Vous et tous les fils de la terre ,
Quand aux dieux vous fîtes la guerre ?
Et du sujet de vos douleurs ,
Ne tirez-vous pas des douceurs
Qui passent de beaucoup les peines
Que vous enduriez dans vos gênes ?
Dieux , vengeurs des crimes commis
Par les méchans vos ennemis ,
Si vous voulez que l'exercice
De votre terrible justice
Se fasse sur ces criminels ,
Dignes des tourmens éternels ,
Et que rien donc ne les suspende ,
Que ce divin homme on nous rende ,
Cet incomparable enchanteur ,
Ce cher Orphéus de mon cœur :
Et que l'entreprise je quite
De faire d'un œuvre la suite
Que lui seul pouvoit bien finir.
Mais il ne sauroit revenir ,
Et pour retourner en ce monde
Rien du Styx ne repasse l'onde ,
Tant inexorable est Pluton !
Qui de mille coups de bâton ,

Et d'autant de coups d'étriviére,
Qu'à donner on ne tarde guére
Quand il lui plaît, feroit charger
De cette eau le vieux passager,
Si la moindre ame trépassée
En avoit été repassée.
Laissons-le donc vivre là-bas,
Y prendre et donner mille ébats,
Faire des personnes damnées
Comme autant de prédestinées,
Charmer le tyran de l'enfer,
De rire le faire étouffer
Par quelque facétieux conte,
Sans des pensions tenir compte,
Comme il faisoit étant mortel;
Car dans ce monde il n'est rien tel:
Se moquer de sa dure chaise,
S'asseoir sur des fleurs à son aise,
Incaguer ses mauvais parens,
Ses douleurs d'oreille et de dents,
N'en sentir jamais de puantes,
Qu'on ne trouve que trop fréquentes;
Enfin être heureux à jamais,
A sa charmante épouse près,
Qui pourtant pas trop ne l'ennuie,
Sachant qu'elle est en cette vie
Auprès d'une divinité,
Qui, l'honorant d'une bonté
Egale à sa beauté parfaite,
Peut la rendre aussi satisfaite
Que si des champs Elysiens
Elle étoit au milieu des biens.
Laissons-le, dis-je, en l'autre monde,
D'une vie en bonheur féconde
Donner et goûter les plaisirs;
Et puisque vains sont mes desirs
Pour son retour, du grand poëme,
Qu'il disoit qu'à sa face blême
On avoit raison de douter
S'il pourroit bien s'en acquitter
Avant que la mort, qui tout mine,
Livrât son corps à la vermine,
Essayons de donner la fin.
Mais pour un si hardi dessein,

J'ai grand besoin que l'on m'assiste
Et chasse de moi l'humeur triste.
Vous donc, qui l'inspiriez si bien,
Belles du mont Piérien,
Mais vous sur-tout, gaie Thalie,
Dont la maniére est si jolie,
Apprenez-moi de ces bons-mots
Que l'on dit en commun propos,
Et me donnez, je vous en prie,
Tant soit peu de plaisanterie,
Un style aisé, coulant et doux,
Et qui soit agréable à tous,
Principalement à la dame
Pour qui le dieu des vers m'enflame.
NIECE de ce grand Cardinal
Qui fit trembler l'Escurial,
Et qui soutint par sa prudence
Le trône chancelant de France,
Quand la fronde claquoit si fort,
Et qu'on crioit *vive Beaufort* :
Qui pendant tout ce grand orage,
Cent fois prêt à faire naufrage,
Malgré les vents plus irrités,
Par dame discorde excités,
Sut si bien gouverner la barque
De notre admirable Monarque,
Qu'enfin, maître de leur effort,
Il la conduisit à bon port,
Et sauva la personne auguste
Du grand Hoir de Louis le Juste;
C'est-à-dire qu'il conserva
Ce que la terre eut, ce qu'elle a
Et ce qu'elle aura de plus rare,
Si le ciel, qui n'est pas avare
Des faveurs qu'il répand sans fin
Devers monseigneur le Dauphin,
N'en fait, ce que chacun espére,
Un prince aussi grand que son pére:
Du noble sang des MANCINIS,
PRINCESSE aux attraits infinis,
Et [illegible] d'ANNE d'Autriche,
A qui, [illegible] à sa biche,
[illegible] le jour
[illegible] à la Cour

Ainsi qu'une petite aurore,
Car vous étiez jeunette encore
Lorsque vous vîntes l'embellir,
Et par votre éclat affoiblir
Les éblouissantes prunelles
De mille déesses mortelles,
Sur lesquelles vous l'emportez
Par la splendeur de vos clartez;
Comme un diamant, par exemple,
Sur les joyaux qu'on vend au Temple,
Ou la lune sur tant de feux
Qu'on voit la nuit briller aux cieux,
De BOUILLON divine DUCHESSE,
C'est pour divertir VOTRE ALTESSE,
Ou du-moins y veux-je tâcher,
Que le dieu qui me fait mâcher
De ces feuilles dont il couronne
Tous les jours la Maison BOUILLONE,
Le grand TURENNE et ses NEVEUX,
Dont la gloire vole en tous lieux,
D'une ardeur nouvelle m'anime
A vous donner rime sur rime,
Et vous raconter les combats
Du pieux messire Ænéas,
Ou du pieux messire Ænée;
Car si ma muse étoit bornée
A ce point, qu'elle ne pût pas
Dire, au-lieu d'Ænée, Ænéas,
On verroit bientôt la folette
Quitter son métier de poëte,
Et dire à Phébus: tiens, reprends
Ton chalumeau que je te rends:
J'aimerois mieux, n'étant pas fille,
Sous un martinet être drille,
Qu'un mot me fît si fort la loi:
Donne à quelqu'autre mon emploi,
A quelqu'autre, qui, quelque chose
Que sa veine lente compose,
Passe un jour à ronger ses doigts
Pour arranger deux mots ou trois,
Comme.... ; mais st, point de querelle,
La paix avec chacun est belle,
Et qui ne songe point à nous
Doit être à couvert de nos coups.

Ecoutez donc, divine ALTESSE,
De qui le plaisir m'intéresse,
Les vers que je vais ajuster
Sur mon instrument à flûter.
Si par-là j'ai l'heur de vous plaire,
Je jure le jour qui m'éclaire,
J'entends le jour de vos beaux yeux,
Plus luisans que l'astre des cieux,
Que j'aurai l'ame plus contente
Qu'avec dix mille écus de rente,
Quoique dix mille écus à moi
Me satisfissent comme un roi;
Et si quelque fat me critique,
A ce fat je ferai la nique;
Car tel aujourd'hui reprend tout,
Et ne trouve rien à son goût
Que ce qu'il fait; mais que m'importe
Que son sens au mien se rapporte,
Pourvu que les vers que j'écris
Plaisent au plus beau des esprits,
A vous DUCHESSE aussi parfaite
Qu'aucune que le ciel ait faite,
Et dont l'ame comme le corps
Brille de ses plus purs trésors?
O dieu! qui pourroit bien décrire
Ce que chacun en vous admire!
Ces perçantes vivacités
Et tant et tant d'autres beautés,
Où ma pauvre petite muse
Se confesse courte et camuse;
Et pour dignement les vanter,
Sur quel luth les peut-on chanter?
De Ménage même la lyre
Y pourroit à peine suffire,
Encore que de tous côtés
Ses doux sons soient tant écoutés:
Je veux donc m'en taire, et ma bouche
Dans le bouis troué que je touche
Ne va plus désormais souffler
Que pour ce qu'il peut égaler.
Musette, ma plus douce amie,
Accordes-y ta chalémie,
Et joignons ensemble nos sons.
Es-tu prête? ça commençons.

AUTRE SUITE
DU
VIRGILE TRAVESTI.
LIVRE NEUVIÉME.

PENDANT que le grand fils d'Anchise,
Qui ne prétend pas lâcher prise,
Demande secours au Toscan,
Et que des armes de Vulcan,
Que sa bonne maman lui donne
Pour couvrir sa noble personne,
Il est tellement enchanté,
Qu'il ne l'a jamais tant été:
Dame Junon qui le déteste,
Et qui le hait comme la peste,
Le voyant des siens écarté,
Le cœur d'aise tout transporté,
Fait la folle, rit, saute et danse;
Et croyant bien qu'en son absence
Les Troyens seroient malheureux,
Si Turne alloit fondre sur eux;
Dans ce desir dont elle brûle,
Pour parler au prince Rutule,
Elle fait descendre ici-bas
La fille de monsieur Thaumas,
Son ambassadrice ordinaire.
Dans le bosquet de son grand-pére,
Turne alors rêvoit aux moyens
D'exterminer tous les Troyens;
Et de vaincre se faisant fête,
Se couronnoit déjà la tête
De tous les lauriers qu'il voyoit.
Quelques-uns pensent qu'il oyoit,
Assis sur la molle verdure,
Le chant des oiseaux comme augure;
Et d'autres qu'il sacrifioit
A Pilomne. Quoi qu'il en soit,

Quand de la fille de Saturne
L'ambassade fut devant Turne,
Incontinent sa majesté
Se leva par civilité,
Et la déesse dit ces choses
De sa belle bouche de roses :
Ce que le plus hardi des dieux
N'eût osé promettre à tes vœux,
Aujourd'hui, Turne, cela même
Te vient comme Mars en carême.
Car Æneas ayant quitté
Les siens, sa flotte et sa cité,
S'en est allé, pour se défendre,
Chercher du secours chez Evandre,
Et non satisfait de cela,
Il s'est acheminé de là
Jusques au fond de l'Etrurie,
Qui s'arme pour sa seigneurie.
Etre là, n'est pas être ici;
La chose se passant ainsi,
Sans mettre l'affaire en balance,
Il faut user de son absence.
Vîte donc, le harnois au dos;
Vîte, ton char et tes chevaux,
Et dès à-présent, comme un foudre,
Va mettre tout son camp en poudre.
Cela dit, d'un air animé,
La couriére au dos emplumé
Retourne aux cieux à tire d'aile,
Et laisse un grand arc après elle
De mille couleurs diapré,
Ou, si vous voulez, bigarré
Comme un tafetas de la Chine;
Ce qui mieux que sa bonne mine
La fit connoître au Jouvencel,
Qui levant les deux mains au ciel,
Lâcha ces paroles dorées :
Honneur des voûtes azurées,
Belle Iris, quelle déité,
Pour m'apprendre sa volonté,
En ces bas lieux t'a fait descendre ?
Quelle clarté me vient surprendre ?
Je vois tous les cieux s'entr'ouvrir,
Je vois les étoiles courir,

Les éclairs me frappent la vue,
Et j'entends gronder dans la nue.
Qui que tu sois des déités,
J'obéis à tes volontés,
Et dans l'espoir de la conquête,
Cuirasse au dos et pot en tête,
Je suis d'un cœur passionné
L'augure qui m'en est donné.
Ayant parlé de cette sorte,
Turne incontinent se transporte
Où la Naïade d'un ruisseau
Rouloit le crystal de son eau,
Dont il but la valeur d'un verre;
Puis mettant les genoux en terre,
Il fit mainte demande aux dieux,
Leur promettant moutons et bœufs,
Boucs, béliers, taureaux et genisses,
S'ils étoient à ses vœux propices.
Or si l'on demandoit ici
Pourquoi Turne buvoit ainsi;
Pour plaire au lecteur débonnaire,
Je réponds que le commentaire
Que je répéte mot pour mot,
Dit qu'au tems du roi Guillemot
Et de la reine Marguerite,
Pour prier avecque mérite
Et ne se voir pas rebuté
Manque d'assez de pureté,
L'on souloit avant la priére
Avaler du jus de l'aiguiére.
Mais laissant là cette boisson
Pour la canne et pour le poisson,
Ou pour quelque pucelle noire,
Je vais poursuivre mon histoire.
Déjà vers le camp des Troyens
Turne faisoit marcher les siens,
Avec tant de magnificence
Que j'en suis ravi quand j'y pense;
Car ce n'étoient que gens parés
De grands just-au-corps chamarrés,
Que gens montés à l'avantage,
Et tous en très-bel équipage.
Messape dont mille écuyers
Ne seroient que les écoliers,

De l'avant-garde eut la conduite.
Le superbe Turnus ensuite,
Ainsi qu'un saint George monté
Sur un grand Thrace tacheté,
Qui relevoit encor sa taille,
Glaive en main, régloit la bataille.
Puis les fils du royal pasteur,
Garçons de conduite et de cœur,
Et qui mieux que d'une houlette
Savoient l'usage de la brette,
Alloient sous l'acier d'or luisant
L'arriére-garde conduisant.
Comme on voit le fleuve du Gange
Au gravier de couleur d'orange,
Ou le Nil au flot limonneux;
Je vous laisse à choisir des deux,
Quand des campagnes inondées
Par ses cavernes débondées
Il retire toutes ses eaux,
Et va coulant dans ses canaux:
Tels sont les Latins, ce me semble,
Maintenant qu'ils marchent ensemble,
Ramassés de diverses parts,
Sous la loi de leurs étendarts.
Cependant un gros de poussiére
Frappe les Troyens en visiére.
Lors Caïque ouvrant le gosier,
D'une tour se met à crier;
La male-peste, que de poudre!
C'est ici qu'il en faut découdre,
Aux armes, qu'on se tienne prêt,
Voici l'ennemi qui paroît.
Soudain avec un bruit étrange
Chacun sous les armes se range,
Et l'on accourt de toutes parts
Aux portes, aux tours, aux remparts;
Car Ænéas, un franc Turenne,
Pour être un sage capitaine,
Et sur tous perfectionné,
En partant avoit ordonné,
Tant que dureroit son voyage,
Qu'on se piquât moins de courage,
Et qu'on ne fût pas si badaut,
L'ennemi venant à l'assaut,

Que de hasarder la partie
Par une imprudente sortie,
Mais que l'on se tînt à couvert,
De crainte d'être pris sans vert.
De sorte que quoique la rage
Des Troyens enfle le courage,
Et quoique la honte à tous coups,
D'un qu'est-ce qu'on dira de vous ?
Les sollicite et les anime
A montrer leur cœur magnanime;
Toutefois il faut obéir,
Et se bien garder de sortir.
Ainsi rengaînans leur audace,
Ils se tiennent clos dans la place,
Et tous en état de tenir,
Attendent l'ennemi venir.
  Cependant Turne le bravache
Avec vingt cadets qu'il détache,
Les plus vaillans et les plus fiers
Qui fussent dans ses cavaliers,
Coëffé d'un casque, où l'or éclate,
Et flotte une plume incarnate,
Talonne son grand Thracien,
Et se fait voir en moins de rien
Proche du camp des Ænéades.
Pour-lors, dit-il, chers camarades,
Dont nul en cœur n'est le dernier,
Qui de vous sera le premier,
En donnant sur les Dardanides,
A seconder mes homicides ?
Puis, pour la guerre dénoncer,
Se mettant un dard à lancer,
En voilà, dit-il, l'ouverture;
Et pique à l'instant sa monture,
Suivi de ses braves cadets
Qui brayoient comme des baudets.
Ensuite ils firent cent passades,
A la barbe des Ænéades,
Pour les attirer en plein champ:
Mais pour tout cela de leur camp
Les Troyens sages ne bougérent;
Dont Turne et les siens s'étonnérent,
Car ils ne s'imaginoient pas
Que pour peu qu'ils fussent soldats,

Ils dussent souffrir la bravade
D'une si petite brigade,
Puisqu'ils n'osent montrer leurs nez,
Les lâches, les efféminés,
Dit lors Turne, jurant en diantre,
Il faut que dans ce poulier j'entre.
Puis il tourne et va comme un fou,
Cherchant passage aux endroits, où
Des remparts la face terrible
Rendoit la place inaccessible.
Comme quand un loup affamé
Autour d'un troupeau renfermé
Va rodant et ne peut rien prendre;
Sous leurs méres se font entendre
Maints agneaux qui ne craignent pas
Que son ventre en fasse un repas:
Lui, que la malle faim tourmente,
Croque en son cœur l'ouaille absente,
Et la sûreté du troupeau
Fait qu'il créve dedans sa peau.
Ni plus ni moins le roi Rutule,
Dans l'extrême ardeur qui le brûle
De pouvoir joindre les Troyens
Et de les battre comme chiens,
Regardant les murs de leur ville,
Enrage en l'excès de sa bile.
Mais voyant qu'il n'entreroit pas,
Et que c'étoit perdre ses pas,
Après s'être bien mis en peine
Comment il pourroit dans la plaine
Tirer l'ennemi de son fort,
Il court comme un éclair au port,
Et pour faire un grand feu de joye
De la pauvre flotte de Troye,
Du feu! du feu! dit il aux siens
Triomphans déjà des Troyens.
Puis d'une façon violente
Il empoigne une torche ardente:
Et tous ses braves à l'instant
A son exemple en font autant:
Chacun lance des feux horribles,
Et des plus gras et combustibles:
Les épouvantables falots,
Parmi la fumée aux noirs flots,

Jettent jusqu'aux voûtes brillantes
Leurs étincelles pétillantes.
Dites-moi, Muses, qui des dieux
Sauva les Troyens de ces feux;
Car quoique vieille en soit l'histoire,
Elle n'en est pas moins notoire,
Et le tems n'a point effacé
Ce caractére du passé.
Quand pour voguer dessus Neptune,
Et chercher sa bonne fortune,
Ænéas sa flotte bâtit
Au pied du Mont Ida, l'on dit
Qu'au grand dieu que le ciel révére,
Madame Cybelle sa mére
S'adressa de cette façon:
Mon fils, que petit enfançon,
J'ai par ma tendresse de mére
Sauvé des dents de votre pére,
Lequel croyant vous avaler
D'un caillou pensa s'étrangler,
Ce qui me fit pâmer de rire;
Puisque le souverain empire
Vous est venu par ma pitié,
Accordez à mon amitié,
Qui pour vous fut toujours si grande,
La chose que je vous demande.
Vous savez qu'au Mont Phrygien,
J'avois un bois fort ancien
Rempli de hauts pins et d'érables,
Au plus grand jour impénétrables,
Où mes prêtres tambourinans,
Et comme fous se démenans,
Me présentoient leurs sacrifices.
De ce bois, qui fut mes délices,
J'ai fait don au jeune Ænéas,
Prince de qui je fais grand cas,
Pour faire des vaisseaux construire.
Mais cent choses leur pouvant nuire,
Et voyant pour eux dans les mers
Mille et mille gouffres ouverts,
Leur salut plein d'incertitude
Me donne tant d'inquiétude,
Que j'en suis je ne sais comment.
Tirez-moi donc de ce tourment,

Et faites qu'en leur navigage
Je puisse sauver du naufrage,
Malgré les vents et les rochers,
Ces vaisseaux qui me sont très-chers.
En un mot autant comme en mille,
Qu'il ne leur soit pas inutile
D'être venus du mont sacré,
Où mon saint nom est révéré.
A cela, celui qui préside
Au mouvement juste et rapide
Des étoiles du firmament,
Répondit fort civilement,
Madame... Il est vrai, je suis telle,
Et grand'dame, interrompt Cybelle:
Mais si vous voulez m'obliger,
Usez d'un mot qui m'est plus cher,
Et qu'à tous titres je préfére,
Dites-moi franchement ma mére,
Comme moi mon fils je vous dis.
Oh! mais, madame... et mais, mon fils,
Ce nom n'est-il pas honorable?
Il l'est, même à tous préférable:
Mais les gens de condition
L'ont, dit-il, en aversion.
Et moi, répond-elle, plus sage,
Je veux le remettre en usage:
Bien des gens de condition
Sont fous par trop d'ambition,
Et sans songer qu'ils ne sont qu'hommes,
Croyent être ce que nous sommes.
Eh bien! puisque vous le voulez,
Ma mére, les tems écoulez
N'ont point, dit-il, de ma mémoire
Oté que ma vie et ma gloire
Sont des faveurs que je vous doi,
Que sans vous c'étoit fait de moi,
Et que mon pére impitoyable
Eût trouvé ma chair fort mangeable,
Quand d'Abadir le gros caillou
Il pensa s'étouper le cou.
Mais encore que je demeure
Votre obligé tant que je meure,
C'est-à-dire à l'éternité;
Si les destins ont arrêté

Que

Que toute la flotte, ou partie,
Soit par les ondes engloutie,
Ma chére mére, regardez
Ce que c'est que vous demandez.
Des nefs faites de mains mortelles
Peuvent-elles être éternelles,
Et puis-je faire qu'Ænéas
Soit sûr de ce qui ne l'est pas;
Qu'il soit constant dans l'inconstance?
Qui des dieux a cette puissance?
Mais qui des dieux est Jupiter?
Dit Cybelle pour le flatter.
Mais aussi par la destinée
Quelle puissance n'est bornée?
Lui repliqua monsieur son fils;
Non, quoique tout me soit soumis,
Quoique le bruit de mon tonnerre
Fasse trembler toute la terre,
Et que d'un clin-d'œil seulement
J'ébranle tout le firmament,
Avecque mon pouvoir suprême,
Je ne saurois, moi qui vous aime,
C'est tout vous dire, infiniment,
Vous satisfaire entiérement:
Mais en foi de dieu que je jure,
Tenez pour une chose sure,
Et si je vous manque de foi,
Dites pis que pendre de moi,
Que dedans le port d'Ausonie
Leur navigation finie,
Celles qui des rochers affreux,
Celles qui des bancs dangereux
Et des tourmentes furieuses
Auront été victorieuses,
J'en ferai, pour l'amour de vous,
Autant de Nymphes aux yeux doux,
Qui fendront les plaines liquides,
Comme les belles Néréides.
Là, pour confirmer son serment,
Il jura le Styx hautement,
Et faisant un signe de tête,
Du fondement jusques au faîte,
Par la crainte qui l'ébranla,
Tout le palais des cieux croula.

Voici donc enfin la journée
Promise à la flotte d'Ænée,
Journée où le grand Jupiter
Devoit sa parole acquitter,
Lorsque l'épouse de Saturne
Voyant l'entreprise de Turne,
Et qu'il falloit de ses flambeaux
Garantir les sacrés vaisseaux,
Au milieu d'une grosse nue
En un instant fut apperçue
Toute brillante de rayons
Dans un char à quatre lions.
Ses Corybantes autour d'elle,
Les uns jouans de la vielle
Et les autres du violon,
Ceux-ci battant poêle et poélon,
Bassin, chaudron et léchefrite,
Et ceux-là couvercle à marmite,
Pendant qu'à ces diables d'accords
Le reste remuoit le corps.
Ensuite une voix tonnante
Sortant de la nue éclatante,
Fit par-tout entendre ces mots:
Troyens, demeurez en repos,
Et me laissez seule défendre
Vos nefs que l'on veut mettre en cendre;
De vous elles n'ont pas besoin,
Long-tems y a que j'en prends soin,
Et leur défense m'est si chére,
Que quoi que Turne puisse faire,
Il brûlera l'eau de la mer,
Plutôt que de les enflammer.
Et pour preuve, allez, nefs sacrées,
Allez libres et démarées,
Et soyez, au-lieu de vaisseaux,
Nymphes du royaume des eaux;
Car ainsi le veut et l'ordonne
La fille du grand Protogone
Et la grande mére des dieux.
A ces termes impérieux
Leurs gros cables elles cassérent,
Et comme dauphins se plongérent
Dedans l'empire poissonneux:
Puis, ô prodige merveilleux!

Ces nefs dessus les eaux marines
Revinrent en Nymphes poupines.
Aux Rutules bien étonnez
Lors nos gens font un pied de nez,
Par nos gens, j'entends ceux de Troye:
Messape même s'en effroye:
Ses montures en désarroi
Ainsi que lui prennent l'effroi;
Et le Tybre arrêtant sa course,
Rémonte en bruyant vers sa source,
Badaut qu'il est d'en reculer,
Plutôt que de les accoler.
Pour Turne, ce fut autre chose:
Il vit cette métamorphose,
De même façon à-peu-près
Qu'un tour de Gille-le-niais,
Qui dans le milieu d'une place
Feroit rire la populace,
Excepté qu'il n'en rioit pas,
Voyant des siens le cœur à bas,
Qu'il releva par ce langage:
Courage, compagnons, courage,
Ces prodiges si merveilleux
Ne sont pour nous qu'avantageux,
Et quoique les Troyens s'en flattent,
C'est pour leur perte qu'ils éclatent.
Voyez-vous pas que Jupiter
Sous couleur de les assister,
Cesse de leur être propice,
Et nous rend un très-bon office;
Puisque transformant leurs vaisseaux
En ces demoiselles des eaux,
Il empêche que par la fuite
Ce peuple pagnote n'évite
Nos feux, nos glaives et nos traits,
Dont il maudira les effets?
Mais pour vaincre ces cœurs de femmes
Il ne faut traits, glaives, ni flammes;
Par leurs navires qu'ils n'ont plus,
Je les tiens déjà tous vaincus.
Car que diable peuvent-ils faire?
Les mers, leur asyle ordinaire,
Ne sont plus en leur liberté:
Sur terre, d'un autre côté,

Nos armes ont trop de puissance :
Et s'ils fondent leur espérance
Sur les oracles de leurs dieux,
Par ma foi, je me moque d'eux.
La destinée est acomplie,
Qui les flatant de l'Italie,
Leur promettoit de mettre un jour
Le pied dans ses champs de labour,
Mais ce sera leur malencontre ;
Car j'ai mon destin à l'encontre,
Qui me promet l'extinction
De cette infame nation,
Qui vient après des fiançailles
Enchérir sur nos épousailles.
Vraiment elle a bonne raison,
Et je serois un franc oison,
Si je quittois à son Ænée
L'épouse qui m'est destinée,
Le prix de ma fidele amour ;
C'est pour lui que chauffe le four !
Ma Lavinie est par trop belle,
Pour souffrir qu'il jouisse d'elle ;
Et si de madame Héléna,
Que Pâris de Sparte emmena,
Le rapt contre les Dardanides
Arma les généreux Atrides,
Turne n'aura pas moins de cœur
Pour venger avecque rigueur
Celui de sa chére maîtresse,
Qui vaut bien la belle de Gréce.
Mais ils sont assez malheureux
(Dira quelqu'un parlant pour eux)
D'avoir enduré tant de peine,
Et d'avoir été pour Héléne
Accommodés tout de rôti :
Ils n'ont pas à demi pâti,
Puisqu'encore ils sont si peu sages
Que de troubler les mariages,
Eux qui devroient avoir appris,
Par ce qu'a fait leur beau Pâris,
A ne songer jamais à femme,
Loin d'en vouloir à qui m'enflamme :
Mais à ce coup ils l'apprendront,
Les pauvres hébétés qu'ils sont,

De se mettre dans la cervelle
Qu'ils sont plus forts que la Rochelle,
A cause des méchans remparts
Qui les ceignent de toutes parts.
N'ont-ils pas bien vu l'infortune
De leurs murs bâtis par Neptune,
Qui n'ont pu, quoique très-épois,
Se garantir des feux grégeois ?
Mais qui de vous, enfans sans crainte,
S'apprête à fausser cette enceinte,
Et porteur de mille trépas
Marcher fiérement sur mes pas ?
Pour battre des Troyens la ville,
Je n'ai pas besoin, comme Achille,
D'armure faite de la main
D'un forgeron tel que Vulcain,
Ni des vaisseaux des Argolides
Qui couvroient les plaines liquides :
Non, et sans faire le Gascon,
Quand les Toscans avec Tarchon,
Et toutes les forces d'Evandre
Seroient ici pour les défendre;
Qu'ils ne craignent pas que jamais
La nuit leur cache mes hauts faits,
Et qu'en renard je les attaque
Comme le madré roi d'Ithaque,
Qui s'étant glissé par un trou
Jusques dans la citadelle, où
Etoit le fatal simulacre,
De tous les gardes fit massacre,
Et prit ce gage précieux
Qui leur étoit tombé des cieux :
Ni que pour prendre leurs murailles,
Dedans les obscures entrailles
D'un grand vilain cheval de bois
Je m'aille mettre en tapinois.
Non, non, j'ai l'ame plus hardie;
Et veux qu'un horrible incendie
Entourant le camp des Troyens,
Aux feux du jour joigne les siens.
Qu'ils ne pensent pas avoir noise
Encor avec la gent grégeoise,
Que le fils du roi Priamus
Amusa des neuf ans et plus.

[illegible]

[illegible] de toilette au [illegible],
[illegible] faire autour de la ville
[illegible] [illegible]ques [illegible] de mille.
[illegible] plus, entre ses Autulois,
Pour garder les murs, il fait choix
De quatorze fiers capitaines,
[illegible] suivis d'autant de centaines
De jeunes cadets tout lorés
[illegible] de plumes de coq parés;
[illegible] tour-à-tour en sentinelle
[illegible] couchés sur l'herbe nouvelle,
[illegible] comme les templiers,
Au grand plaisir des vivandiers.
[illegible] feux par tout chassent les ombres;
[illegible] cependant des heures sombres
[illegible] le passe, en divers jeux,
[illegible]
[illegible] à la moindre perte
[illegible] l'âme est ouverte;
Car qui dit soldat et joueur,
Dit souvent grand blasphémateur.
Les Troyens du haut de leur place
Qui découvrent ce qui se passe
Se voyans pris comme en un bled,
Se tiennent toute nuit sur pied,
Avec traits, dards et hallebardes:
Aux portes redoublent les gardes;
Et pour passer aux bastions
Abattent vîtement les ponts.

Dans un péril si manifeste,
Mnestéus et l'actif Séreste,
Choisis par messire Ænéas,
Pour durant qu'il n'y seroit pas
Régir l'imprudente jeunesse
Et régler tout par leur sagesse,
Vont et viennent de tous côtés
Pour avancer les moins hâtés,
Relever l'audace abattue
Et faire que l'on s'évertue.
Ce ne sont autour des remparts
Et dessus les forts boulevarts,
Aux portes et dans les tournelles
Que vigilantes sentinelles,
Qui, selon qu'il plaît au billet,
Partagent les dangers du guet.
Ici l'on va voir une histoire
Digne d'éternelle mémoire;
Histoire pleine d'amitié,
Qui touche si fort de pitié,
Que si ce n'étoit que la honte
L'effet de ma douleur surmonte,
Plus d'un mouchoir je mouillerois
Des larmes que je verserois.
Nise, surnommé l'Hyrtacide,
Garçon vaillant comme un Alcide,
Que madame sa mére Ida,
Laquelle à pied, comme à dada,
Etoit du Lude une comtesse,
Pour être grande chasseresse,
Au prince Ænée avoit donné
Tireur si perfectionné,
Que quand il alloit à la chasse,
Voyoit-il perdrix ou bécasse,
C'étoit autant pour son souper.
Aussi dès qu'il put l'arc courber,
N'ayant encor que la bavette,
Il falloit que d'une sagette
Il abattît son déjeûner,
Sinon on le faisoit jeûner.
Ce garçon, dis-je, qui sa sorte
Avoit peu, gardoit une porte
Avec la fleur de ses amis,
Euryale, dit le beau-fils,

Qui sembloit avecque ses charmes
Un Cupidon dessous les armes ;
Car on tient qu'il étoit si beau ,
Qu'il n'étoit point de damoiseau
A la suite du fils d'Anchise
A qui fille fût plus acquise ,
Et qui ne l'eût mieux aimé nu
Qu'un autre avec grand revenu ;
Et que jamais guerrier de Troye
N'émut davantage à la joye
Le joli sexe féminin ,
Que cet admirable blondin ,
De qui l'incomparable trogne
En savonnette de Bologne
N'avoit point encor dépensé ,
Un poil à peine ayant percé
Sa peau , dont la blancheur extrême
L'emportoit sur l'hermine même.
Ils s'aimoient si fort , ces cadets ,
Qu'ils ne se séparoient jamais.
Et pour lors encor de fortune
Leur faction étoit commune ,
Ou , comme j'ai déjà dit d'eux ,
Même porte ils gardoient tous deux ;
Quand par une noble boutade
Nise dit à son camarade :
Je ne sais qui diable me met
Tant de chaleur dessous l'armet ,
Si c'est le grand dieu de la Thr
Ou s'il est vrai que l'on se fass
Un dieu de sa cupidité ;
Quoi qu'il en soit , je suis te
De signaler ma vaillantise
Par quelque fameuse entrep
Et le repos où je me voi
N'est pas bien d'accord ave
Qui sens mon humeur ma
Regarde un peu , cher Eu
L'assurance de l'ennemi :
Ses feux ne luisent qu'à
La plupart ivres comme
Sont endormis parmi
Et dans leur camp
Le silence régne

Mais, ô cher camarade, écoute
Ce que pouvoit faire je doute,
Et que toutefois sans méchef
J'ai résolu de mettre à chef.
Chacun pour le retour d'Ænée
Montre une ame passionnée,
Et l'on est dans la volonté
D'envoyer vers sa majesté.
Si d'un fait de telle importance
On te promet la récompense,
(Car je n'en prétends que pour toi,
L'honneur étant assez pour moi)
Je pense à la ville d'Evandre
Par ce tertre me pouvoir rendre.
Euryale de gloire épris,
A ce discours fut fort surpris,
Et dans son extrême surprise;
Quoi donc tu me fuis, ô cher Nise!
Dit-il, quand il est question
De faire une belle action?
Et tu veux vers le roi de Troye
Que je souffre que l'on t'envoye
Parmi maint glorieux hazard,
Sans qu'à tes dangers j'aye part?
Vraiment, dès ma plus tendre enfance,
Celui dont je tiens ma naissance
Ofelte le maître guerrier
M'a bien mieux appris son métier,
Non pas comme un maître en fait d'armes,
En salle, mais dans les alarmes,
Et la terreur que les Grégeois
Donnoient à nos pauvres bourgeois:
Et depuis que du grand Ænée
Je suis la grande destinée,
Par-tout où nous avons été,
Je puis dire sans vanité
Que j'ai payé de ma personne.
La mort n'est pas ce qui m'étonne,
Et j'irois cent fois la chercher
Dans l'honneur où tu veux marcher.
Nise repartit: que j'abime,
Si pour toi je manque d'estime,
Et si je crois que sous les cieux
Il en soit un plus valeureux.

Tu m'as donné maint témoignage
De la grandeur de ton courage,
Et je n'en puis assurément
Penser qu'avantageusement:
Mais l'amitié que je te porte,
Qui ne sauroit être plus forte,
Veut que je m'expose sans toi
Aux grands périls que je prévoi;
Et s'il y faut perdre la vie,
Que tu restes, c'est mon envie;
L'aimable printems de tes jours
Mérite bien un plus long cours,
Et ce seroit très-grand dommage
Que tu mourusses à ton âge.
Encor pour moi, si quelque dard
Me perce le ventre, hazard;
Pourvu que mon corps sur la place,
Du loup, de l'oiseau qui croasse,
Et du vautour ne reste pas
Le triste et malheureux repas;
Mais que plutôt quelqu'ame pie,
Comme le bon homme Tobie,
Du combat l'ayant emporté,
Ou de quelqu'argent racheté,
Dans un cimetiére l'enterre,
De-peur qu'autour du Styx je n'erre
Cent ans, comme ceux dont les corps
Sont privés de l'honneur des morts;
Ou si quelque mésavanture
Me frustre de la sépulture,
Au-moins qu'on me dresse un tombeau,
Et là qu'avec du vin, de l'eau,
Et tout ce que pour l'ordinaire
On employe en un mortuaire,
On fasse, comme sur mes os,
Sacrifice pour mon repos.
Camarade, je te supplie
Par cette amitié qui nous lie,
Que par ton trépas rigoureux
Je ne sois pas si malheureux
Que de causer douleur amére
A madame ta bonne mére,
Qui pour toi pleine de souci
T'a toujours suivi jusqu'ici,



Ayant toute seule entre mille
D'Alceste négligé la ville,
Où nos dames et nos vieillards
Sont à couvert de tous hazards.
Encor un coup, cher camarade,
(Dit-il, avec une embrassade)
Songe à ta mére qui mourroit
Du même coup qui te tueroit.
A cette belle rhétorique
Le bel Euryale replique:
Tout ce discours ne sert de rien,
Au-contraire, si j'entends bien
Le françois, il me persuade,
Par ce terme de camarade,
Que je te dois accompagner;
Marchons donc sans tant barguigner.
Aussi-tôt la garde il réveille,
Qui soudain secouant l'oreille
A son tour entre en faction.
Ainsi, quittans leur fonction,
Ces deux pairs d'amour et d'Hercule
Vont trouver le dauphin Iüle.
Celui qui charme les travaux
Par la vertu de ses pavots,
Le sommeil régnoit sur la terre:
Lors on tenoit conseil de guerre
Chez le prince, où les officiers,
Et quelques jeunes chevaliers
Dont on connoissoit la prudence,
L'un s'appuyant dessus sa lance,
L'autre sur sa pique au long bois,
Le bras passé dans le pavois,
Dessus les affaires présentes,
Qui n'étoient pas des plus plaisantes,
Délibéroient ce qu'ils feroient,
Et quelles gens ils enverroient
Par-devers le grand fils d'Anchise.
Dans ce tems Euryale et Nise
Vinrent ensemble d'action
Demander la permission
D'entrer dans la royale tente
Pour parler de chose importante,
Qu'on seroit ravi de savoir.
Aussi-tôt pour les recevoir,

Iüle, qui bruloit d'apprendre
Ce qu'ils desiroient faire entendre,
Courut se présenter à l'huis;
Et quand ils furent introduits,
Après une humble révérence,
L'Hyrtacide avec la licence
Du jeune prince, dit ces mots:
Mon prince et vous braves héros,
Quoique nous soyons dans un âge
Où rarement l'homme est bien sage,
Nous nous promettons toutefois
Que vous nous donnerez vos voix,
Après que de notre venue
La cause vous sera connue.
Les Rutules comme sabots
Sont endormis parmi les pots,
Ayant mis pinte sur chopine:
Auprès de la porte marine,
Où le chemin se fend en deux,
Nous savons un lieu merveilleux
Pour surprendre ce peuple ivrogne
Et lui tailler de la besogne.
Ses feux par-tout interrompus
De lumiére n'ont presque plus,
Et d'une ivrognerie insigne
Leur fumée est un très-grand signe.
Donc si le conseil trouve bon
Qu'on use de l'occasion,
Avant qu'il soit la matinée,
En cas qu'on ne renvoye Ænée
Comme un victorieux guerrier,
Le chef entouré de laurier,
Sanglant et chargé de dépouilles,
Nous voulons qu'on nous chante pouilles.
Pour le chemin, ne craignez pas
Que nous le quittions d'un seul pas;
Avant que nous eussions la guerre,
Nous avons rodé cette terre
A chasser, tant et tant de fois,
Par les monts, les prés et les bois,
Que d'ici jusqu'à Pallantée
Il n'est descente, ni montée,
Route, faux-fuyant, ni sentier
Où nous nous puissions fourvoyer,

Et nous avons de la riviére
La connoissance toute entiére.
Là le vieil et sage Aléthés
Voyant le cœur de ces cadets,
Transporté d'un excès de joye:
Dieux! s'écria-t-il, qui de Troye
Fûtes toujours les défenseurs,
Encor que par fois nos malheurs
Soient des coups de votre colére,
Toutefois, ô grands dieux! j'infére
De cette générosité,
Que vous n'avez pas arrêté
D'exterminer les Dardanides.
Le cœur gros et les yeux humides,
Ce disant le bon Jean-des-tems,
Avecque ses bras tremblotans,
Les deux jeunes cadets accole;
Puis leur adressant la parole;
Quels prix, dit-il, se figurer
Pour vous pouvoir rémunérer,
Jeunes guerriers, dont les mérites
Sont à mon avis sans limites?
Mais la terre en ayant trop peu,
Attendez-les en premier lieu
Des dieux et de votre vaillance,
Qui porte en soi sa récompense.
Ensuite et bientôt, notre roi
Vous guerdonnera, sur ma foi;
Et monseigneur son fils Ascagne,
Que toute la joie accompagne
Quand il peut faire un petit bien,
Sitôt qu'il aura le moyen
D'obliger les gens davantage,
Comme il est tout plein de courage
Et tout-à-fait reconnoissant,
Pour un bien vous en fera cent,
Et sans-cesse par bons offices
Saura payer vos grands services.
Mais sans attendre ce tems-là,
Moi qui me meurs sans mon papa,
Interrompit le jeune Iüle,
Nise le parangon d'Hercule,
Au nom des dieux de nos maisons
Sauvez des Argives tisons,

D'Assaraque dont la mémoire
Est si précieuse en l'histoire,
Et de l'éternelle Vesta,
Pars, je te conjure, et t'en va
Avec ton ami, que j'estime
Ainsi que toi si magnanime.
Qu'en vous deux seulement je mets
Tout le bien que j'aurai jamais,
Afin que bientôt je revoie
L'objet unique de ma joie.
Je te donnerai deux godets
Qui ne sont que d'argile, mais
Que l'on prise pour leur ouvrage
Dix bons louis et davantage :
Aussi, quand on prit Arisba,
Plurent-ils tant à mon papa,
Qu'il s'en fit le propriétaire :
Comme à lui te puissent-ils plaire !
Avec cela tu peux encor
T'assurer de deux talens d'or
Et de deux puissantes marmites,
Près desquelles seroient petites
Celles mêmes des Cordeliers,
Où cuiroient des bœufs tout entiers ;
Outre un gobelet à l'antique
D'une merveilleuse fabrique,
Que je tiens à titre de don
De la magnifique Didon.
Mais si pour jamais de cette terre
Nous pouvons le sceptre conquerre,
Tu sais quel grand coursier Turne a,
Et sous quelles armes il va ;
Je te promets, quand du pillage
Il faudra faire le partage,
De te faire mettre à quartier
Non seulement ce grand coursier,
Mais encor son rouge panache
Et son éclatante rondache.
Mon papa de plus te fera
Un don qui te réjouira ;
Savoir, de douze demoiselles
Des plus jeunes et des plus belles,
Et de captifs en quantité,
A qui rien ne doit être ôté

De leur équipage de guerre,
Avecque tout ce que de terre
Posséde le prince Latin,
Qui nous est un bien tout certain.
Quant à toi, gentil Euryale,
Que d'âge, ou peut s'en faut, j'égale,
Je veux que tu sois mon mignon
Et mon fidéle compagnon,
Quelque part où mon pére m'appelle :
Sans toi de la gloire immortelle
Je renonce au prix désormais,
Et soit en guerre, soit en paix,
Je veux, en toutes mes affaires,
Prendre tes avis salutaires.
Votre altesse me rend confus,
Lui répondit Euryalus :
Mais puisqu'à ce comble de gloire,
Que j'aurois de la peine à croire
Si je ne l'apprenois de vous,
Me voyant si fort au-dessous,
Votre extrême bonté m'éleve,
Je veux que la peste me creve
S'il m'arrive une seule fois
D'oublier ce que je vous dois,
Et si je fais rien de contraire
A ce qu'aujourd'hui j'ose faire.
Voilà tout, ô grand fils de roi!
Ce qu'on peut promettre de soi;
Car que la bisarre fortune
Soit contraire ou bien opportune,
Qui du monde en peut garantir?
Mais, prince, avant que de partir,
Un intérêt d'amour me presse
De demander à votre altesse
Une grace qu'assurément
Elle m'octroira librement.
Vous savez que ma bonne mére,
Qui de Priam votre grand-pére
Tire sa noble extraction,
Par un excès d'affection,
Loin de son fils ne pouvant vivre,
A passé les mers pour me suivre,
En dépit des vents et rochers
Terribles aux meilleurs nochers.

Par tant une si bonne mére
Me doit être extrêmement chére ;
Mais comme je pars sans la voir,
Sans lui dire adieu ni bon soir,
Ne pouvant entendre ses plaintes
Sans souffrir de rudes atteintes,
Qui nous feroient tous deux mourir,
Seigneur, veuillez la secourir,
Et soyez durant mon absence
Son reconfort et sa défense.
Je me promets cette faveur
D'un prince si rempli de cœur,
Et comblé de cette espérance,
Ou plutôt de cette assurance,
Je suis capable d'affronter
Tout ce qu'on pourroit redouter.
A ces mots qui les cœurs touchérent
Messieurs les Troyens larmoyérent,
Mais sur tous Iülus le beau
Pleura, ce dit-on, comme un veau,
Voyant l'image toute claire
De la piété de son père ;
Puis il lui dit : sois assuré
Que jamais je ne l'oublirai,
Qu'elle me sera toujours chére
A l'égard de ma propre mére,
Et qu'on ne pourra que de nom
En faire la distinction.
Mére qui tel fils a su faire,
N'est pas d'un mérite ordinaire,
Et je ne puis trop l'honorer,
La chérir et considérer,
Quelle que soit ton avanture ;
Aussi, cher cadet, je te jure
Par la tête d'un chou cabus,
Serment qui n'est pas de bibus,
Mais dont mon papa d'ordinaire
Se sert pour se faire mieux croire,
Que les grands prix et les bienfaits
Que je destine à tes hauts faits,
Si ton entreprise est heureuse
Au même point que généreuse,
Sont tout autant de biens acquis
A la mére au défaut du fils,

Et

Et que toute ta parentelle
Y prendra sa part après elle.
Il dit ces mots tout éploré:
Puis prenant son glaive doré
Au fourreau façonné d'ivoire,
Chef-d'œuvre, à ce que dit l'histoire,
Du grand fourbisseur Lycaon,
Au beau cadet il en fait don.
Mnestée à l'Hyrtacide donne
Du fier mari d'une lionne
La peau, dont la griffe et les dents
Faisoient peur aux petits enfans :
Aléthe ne fait moins l'honnête,
Car à son armure de tête
Qui d'or n'avoit pour un denier,
Il change son riche cimier.
Mille baise-mains s'ensuivirent,
Après quoi nos braves partirent,
Une multitude après eux
Des principaux, jeunes et vieux,
Qui des vœux que pour eux ils firent,
Jusqu'aux portes les étourdirent;
Pendant que le bel Iülus
De plusieurs avis superflus,
Et qu'il eût autant valu taire,
Les chargeoit pour monsieur son pére,
Car leur grand cœur les décevant,
Autant en emporta le vent.
Sortis qu'ils furent, ils passérent
Les fossés, et de-là gagnérent
Le maudit camp des ennemis,
Qu'ils trouvérent tous endormis
Du vin qui brouilloit leurs caboches,
Qui çà, qui là, parmi les coches,
Parmi les harnois des chevaux,
Les armes, les plats et les pots.
Alors le bouillant Hyrtacide,
Qui ne respiroit qu'homicide,
Dit tout bas à son compagnon:
Euryale, c'est tout de bon
Qu'il faut agir en vaillans hommes,
Et montrer ici qui nous sommes.
L'occasion ne peut jamais
Plus favoriser nos souhaits;

Donc, sans attendre davantage,
Voici le chemin au carnage
Où je vais marcher : quant à moi.
Prends garde en venant après moi
Que par-derrière on ne nous charge :
Je vais te faire un chemin large
Par les coups dont j'assommerai
Tous ceux que je rencontrerai.
Cela dit, il tire sa brette,
Dont il perce le fier Rhamnète,
Qui sur un beau lit ouvragé
Ronfloit comme un gros porc bangé,
Ne respirant qu'avecque peine,
Tant il avoit la panse pleine.
Ce Rhamnète étoit, ce dit-on,
De royale condition,
Se piquoit d'être bon augure,
Et disoit la bonne avanture,
Qualité qui beaucoup plaisoit
Au roi Turne, auquel il faisoit
Des prédictions d'importance
Aussi vaines que sa science,
Avec laquelle il ne put pas
Eviter le coup du trépas.
Proche de là le fils d'Hyrtaque
Trois valets de Rhémus attaque,
Son cocher et son écuyer,
Auxquels il coupe le gosier,
Furieux, il s'adresse ensuite
A leur maître qu'il décapite,
Et laisse le corps sanglotant,
Draps, lit et terre ensanglantant,
Pour aller égorger Lamire,
Lamus et Serran le beau sire,
Qui n'en pouvant plus de sommeil,
Ne venoit que de clorre l'œil,
Son humeur en cette nuitée
Au jeu s'étant trouvé portée :
Heureux le pauvre trépassé,
Si jusqu'au jour il eût massé !
Comme un lion plein de furie
Entrant dans une bergerie,
Mange et déchire les brebis
Qui de-peur retiennent leurs cris :

Nise dans le camp fait de même,
Poussé d'une fureur extrême.
Euryale, son cher second,
Ne fait pas moins le furibond:
Il frappe, il assomme et ravage
Tout ce qu'il trouve à son passage,
Et sans compter plusieurs soldats
Que l'histoire ne nomme pas,
Il perce les tripes de Fade
D'un grand vilain coup d'estocade,
Et celles du brave Abaris,
Et d'Hébéze au sommeil surpris;
Pendant que Rhéte le regarde
Dans une posture couarde,
Accroupi derriére un grand pot,
De crainte n'osant dire mot:
Mais l'appercevant il le larde
De son glaive jusqu'à la garde,
Comme pour le coup esquiver
Le poltron se vouloit lever.
De ce grand coup qui le transperce
Soudain il tombe à la renverse,
Et rend le vin avec le sang
Par l'ouverture de son flanc.
Le beau-fils toujours en furie
Continuoit sa boucherie,
Et de Messape l'écuyer
S'alloit fourrer dans le quartier,
Où des derniers feux de l'armée
Il ne voyoit plus que fumée
S'exhaler des tisons mourans,
Et plusieurs chevaux pâturans;
Lorsque l'Hyrtacide plus sage,
Lui trouvant par trop de courage,
Lui dit en peu de mots: holà,
Cher ami, demeurons-en là,
Car le jour ennemi s'avance
Qui va tout mettre en évidence:
Nous devons être satisfaits
Des meurtres que nous avons faits;
Puisque libre nous est la voie
Pour aller où l'on nous envoie.
Ils laissent là, pour mieux marcher,
Cent choses qu'on vendoit bien cher,

Et qu'ils seroient ravis de prendre,
Tapis de Turquie et de Flandre,
Vases d'argent et coutelas
Des meilleurs maîtres de Damas:
Toutefois du prince Rhamnéte
Le beau-fils plia la toilette,
Prit ses bagues et ses joyaux,
Et mit en paquet sur son dos
Une belle housse brodée
De riches campanes bordée,
Avec un baudrier d'or rempli,
Que Rémule de Tivoli
Reçut autrefois de Cédique
Comme un présent très-magnifique,
Dont Rhamnéte fût l'héritier,
Après un combat meurtrier
Que donna le peuple Rutule
Contre le neveu de Rémule,
A qui près de perdre le jour,
Pour lui témoigner son amour,
Par un testament olographe,
Signé Rémule avec paraphe,
Ce bon seigneur l'avoit laissé;
Et voilà comme il a passé
Jusqu'à Rhamnéte, et de Rhamnéte
A son beau plieur de toilette:
Lequel, non content, prit encor
De Messape le casque d'or
Orné d'une superbe crête,
Duquel ayant armé sa tête,
Nos deux braves, sans plus tarder,
Ne songent plus qu'à s'évader,
Et loin du camp en diligence
S'en vont cherchant leur assurance.
  Pendant cela maints cavaliers
Se targuans tous de bons boucliers,
Devant leur légion plus lente
Furent envoyés de Laurente
Jusques au nombre de trois cens
Sous la conduite de Volscens,
Pour porter au prince d'Ardée
Quelque réponse demandée,
Et du camp ils étoient fort près,
Lorsqu'à l'éclat des sombres rais

Du flambeau nocturne qui frappe
Le maudit casque de Messape,
Le pauvre Euryale déçu
Avec son cher est apperçu.
Encor s'il eût mis une cape
Dessus ce casque de Messape,
Puisqu'il eut tant ce casque à cœur,
Ce chien de casque de malheur!
Mais fût-ce la faute du casque,
Voudra dire quelque fantasque,
Pour ainsi contre lui pester ?
Non, je ne le puis contester :
Mais, cher repreneur, que t'importe
Contre quoi ma verve s'emporte,
Pourvu qu'on ne te dise mot ?
Laisse-moi donc pester, grand sot,
Contre ce casque que j'abhorre,
Non contre un garçon que j'honore,
Et dont toujours j'honorerai
Les mânes tant que je vivrai.
Donc diable de casque funeste,
Casque que je hais comme peste,
Morion d'or pire que fer,
Porte-guignon venu d'enfer,
Triste et détestable dépouille
Eusses-tu toujours eu la rouille!
Et celui qui de son marteau
Te fit si luisant et si beau,
Eût-il eu la fiévre quartaine
Quand de te faire il prit la peine!
Mais retournons à nos deux gars.
A-peine ces jeunes gaillards
Sont apperçus tournans à gauche
Par cette troupe qui chevauche,
Que Volscens, qui se doutoit bien
Qu'ils n'étoient pas illec pour rien,
Du front de sa cavalerie
D'une voix tonnante leur crie,
Qui vive, mort-bieu ! qui va là ?
Eux, loin de répondre à cela,
Aussi-tôt d'une jambe agile
Vers la forêt de faire gile,
Et de chercher leur sauveté
A l'aide de l'obscurité ;

Et les cavaliers crians tue,
De courre après bride abattue:
Mais dedans l'épaisseur du bois
S'étant glissés en tapinois,
Madame la cavalerie
Se trouva courte en sa tuerie;
Si bien que pour les attraper
Sans qu'ils se pussent échapper,
A toutes les routes connues,
Aux sorties, aux avenues,
Volscens met en garde ses gens
Comme des Argus vigilans.
Par la quantité de ses chênes,
De ses buissons et de ses frênes,
Le bois étoit horrible à voir,
Tant par tout il y faisoit noir;
Et parmi ses ronces piquantes
Et ses épines trop fréquentes,
Euryale eut peine à trouver
Un sentier par où se sauver.
Son cher butin et la nuit sombre
Des rameaux qui redoubloit l'ombre,
L'embarrassoient étrangement,
Et je ne doute nullement
Que d'un arbre faisant rencontre,
Son nez n'ait par fois donné contre.
Plût à dieu qu'un casse-nazeau
Eût été de ce jouvenceau
L'avanture la plus funeste!
Mais voyons le pire qui reste.
Pendant que le pauvre garçon
Entre maint épineux buisson,
Bien empêché de son pillage,
Tâche de se faire passage,
Et que la peur de s'égarer
Le fait par fois desespérer,
Nisus des ennemis s'évade
Sans songer à son camarade.
Mais comme il se fut arrêté
Afin de voir de quel côté
Le pauvre garçon pouvoit être,
N'en pouvant rien du tout connoître;
En quel endroit t'ai-je perdu,
Mon cher, dit-il tout éperdu?

Et pour retrouver ce que j'aime
Cent et cent fois plus que moi-même,
Où dois-je aller et n'aller pas?
Alors retournant sur ses pas,
Et disant, mon pauvre Euryale!
Il rentre dans l'affreux dédale
Des sentiers qu'il avoit tenus
Dans ces bois au jour inconnus;
Et lorsque plein d'inquiétude
Il erre en cette solitude
Où regnoit un profond repos,
Il oit retentir les échos
Du bruit de la cavalerie.
Mais ce fut bien la diablerie
Alors que quelque tems après
Un cri pénétrant les forêts
Parvint aux oreilles de Nise,
Lequel incontinent avise
Euryale, son cher ami,
Enveloppé de l'ennemi,
Qui l'accablant de son grand nombre
Dans ce lieu frauduleux et sombre,
Du brave rendroit la vertu
Aussi foiblette qu'un fêtu:
Car quoi qu'il fit pour se défendre,
A la force il se fallut rendre.
Mais le voyant en cet état,
Que fait Nise? est-il assez fat
Pour se jetter dans la mêlée?
Il eût bien eu l'ame troublée.
Pourtant il fut cent fois tenté,
Mais c'eût été témérité,
D'aller à grands coups d'estocade
Pour délivrer son camarade,
Ou du moins, ne le pouvant pas,
De périr par un beau trépas.
Que fait donc le pauvre Hyrtacide?
Il prend vîte un dard homicide,
Et le bras prêt à le lancer
D'une vigueur à tout percer,
Des nuits regardant la couriére,
Il lui fit ainsi sa priére:
Reine des bois, flambeau des nuits,
Qui vois le tourment où je suis,

Déesse, ma seule espérance,
Accorde-moi ton assistance ;
Et si jamais sur tes autels
Mon pére Hyrtaque, des mortels
Le plus zélé pour ton service,
Me voüant à ton exercice,
T'a rien présenté qui t'ait plu :
Si moi-même d'un ours velu,
D'un lion, ou d'une autre bête
J'ai cent fois à ton sacré faîte
Appendu la sanglante peau ;
Pour sauver ce cher jouvenceau,
Fais, ô ma déesse très-bonne,
Que la troupe qui l'environne
Se dissipe par la valeur
De ton passionné chasseur.
Et conduisant mes coups, je te prie.
Cela dit, avecque furie
Il élance son dard en l'air,
Que de vitesse il fait siffler.
Cette arme d'un vol [illegible]
Surprenant Sulmon en [illegible].
Et de suite son échine
De cette arme qui l'atteint.
Et qui pénétrant sa poitrine
Lui fit un grand trou à l'échine,
Le pauvre Sulmon en mourant
Tombe par terre incontinent.
De sang [illegible]
Tant [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Et ne sachant à qui s'en prendre ;
Tu le paieras, fit-il entendre,
Et ton sang me fera raison
Du sang de Tagus et Sulmon.
En disant ces mots, il dégaîne
De l'air d'un homme qui forcéne ;
Et comme dessus le beau-fils
Il couroit, Nise tout surpris
Et presque fou de le voir faire,
Se met incontinent à braire,
Et quittant son buisson épois ;
Sur moi plutôt, ô Rutulois,
Sur moi, dit-il, tournez vos armes ;
Non sur ce garçon plein de charmes
Qui ne peut payer de mes péchés.
Je suis celui que vous cherchez,
Tuez-moi, je vous le pardonne,
Mais épargnez cette personne
Qui de ma fraude n'a rien su,
Qui n'a rien osé, ni rien pu,
Et dont (j'en atteste ces voiles
Et tout ce qu'on y voit d'étoiles)
Le seul crime est d'avoir été
Envers moi d'amour trop porté.
L'effet d'une amitié si rare
Ne put toucher ce cœur barbare,
Qui plus insensible qu'un roc
Pousse un grand vilain coup d'estoc.
De ce rude coup qui l'enferre
Le pauvre Euryale par terre,
En disant, mon cher Nise, adieu,
Recommanda son ame à dieu ;
Et pendant que sur sa peau blanche
Son sang à gros bouillons s'épanche,
Sa tête s'abat de langueur,
Ainsi qu'une mourante fleur
De sa racine séparée
Par le soc qui l'a rencontrée,
Ou comme un pavot, si l'on veut,
Qui baisse le col quand il pleut,
Cédant au faix insupportable
Des eaux dont la chûte l'accable.
Alors pour venger son ami,
Nise au-travers de l'ennemi

D'un transport furieux se jette ;
Et sans qu'autre chose l'arrête ,
Volscens, l'objet de son courroux,
Est l'unique but de ses coups ,
C'est le seul auquel il s'adresse ,
Le seul qu'il poursuit et qu'il presse ;
Et quoiqu'à l'entour de Volscens
Maints cavaliers se ramassans
Du très-emporté fils d'Hyrtaque
Repoussent vivement l'attaque,
Toutefois ce jeune héros
Se bat si bien contre ce gros,
Et de son glaive si bien joue
En lui faisant faire la roue ,
Qu'il passe jusqu'au Rutulois ,
Et tout mourant lui clôt la voix
D'un furieux coup dans la bouche,
Qui roide par terre le couche.
Lors de l'agréable trépas
Du tigre par lui mis à bas
L'ame pleinement satisfaite ,
Tout percé de coups il se jette
Sur le corps de son cher ami
Que la mort avoit endormi ,
Et l'embrassant, d'un pareil somme
Là s'endort le pauvre jeune-homme.
Beau couple d'amis , si mes vers
Ont quelqu'estime en l'univers ,
Votre mort , quoique rigoureuse ,
Vous doit être une vie heureuse ;
Et par-tout l'on vous vantera
Tant que le monde durera ;
Tant que le royaume de France
Sera soumis à la puissance
De cette éclatante maison
Dont mon prince porte le nom ;
Et que son magnifique Louvre
Qui dedans et dehors découvre
La grandeur de sa majesté ,
Sera par ses fils habité.

Ensuite de cette victoire,
Les Rutules , ce dit l'histoire ,
Pillérent ces deux pauvres morts ,
Et de Volscens prenant le corps

Les larmes aux yeux l'emportérent
Au camp, où grand deuil ils trouvérent,
A cause de Rhamnéte occis,
Et peut-être plus de vingt-six
Qui restent au bout de ma plume,
Tels que les sieurs Serran et Nume,
Dont le massacre surprenant
A peine est vu, qu'incontinent,
A cette nouvelle semée,
De tous les quartiers de l'armée
Il se fait un concours nombreux
Pour voir ces pauvres malheureux,
Qui, percés de coups de rapiéres,
Faisoient de sanglantes riviéres,
Dont les tristes flots écumans
Etoient encore tout fumans.
Là, les dépouilles recouvrées,
D'un chacun sont considérées;
Et tous reconnoissent entre eux
Le morion malencontreux
De l'écuyer, fils de Neptune,
Trop luisant aux rais de la lune,
La housse et le baudrier de prix
Que le beau Troyen avoit pris
Sur Rhamnéte à la grosse mague :
Mais, au diable ! si l'on vit bague,
Ni le moindre petit joyau;
Car de ce pauvre jouvenceau
Quiconque fourra ses mains croches
Dans les bourserons et les poches,
Se garda bien d'en montrer rien;
Et je trouve qu'il fit fort bien.
Déjà l'aurore matinale
Quittant sa couche nuptiale,
Commençoit à dorer les monts
Du feu de ses premiers rayons;
Et son beau visage de roses
Découvroit déjà toutes choses,
Par l'infusion des clartés
Qu'il répandoit de tous côtés:
Alors pour assaillir la ville
Des Phrygiens le seul asyle,
Le roi Turne, armé jusqu'aux dents,
Fait mettre en armes tous ses gens,

Qui sous leurs diverses banniéres
De s'assembler ne tardent guéres,
Au choc vivement excités
Par maints bruits exprès inventés,
Dont les chefs piquent leur courage;
Et pour l'allumer davantage,
Avec d'épouvantables cris,
De l'Hyrtacide et du beau-fils
Ils suivent les têtes passées
Au bout de deux piques dressées,
Qu'ils font porter au-devant d'eux :
Spectacle étonnant et hideux!
De Turne ainsi marchoit l'armée
Contre les Troyens animée,
Lesquels pour se tenir plus sûrs
Du côté gauche de leurs murs,
(Car de l'autre, à cause du Tybre,
L'accès n'en étoit pas trop libre)
Aux Latins s'approchans contr'eux
Opposent le soldat nombreux,
Tant dans les fossés qu'aux tournelles,
De l'élévation desquelles
Ils voyoient avecque pitié
De ces deux miroirs d'amitié,
Qui n'eurent jamais leurs semblables,
Les faces trop reconnoissables,
Quoique d'un sang noir et caillé
Leur pauvre nez fût tout souillé.
Cependant dame Renommée
Par toute la ville alarmée
Se répandant en un moment,
Tant elle vole prestement,
Comme elle ne sauroit se taire,
Va faire savoir à la mére
Du malheureux Euryalus
Que d'enfant elle n'avoit plus,
Et qu'au bout d'une javeline
Sa face faisoit grise mine
Avec celle de son ami,
A la tête de l'ennemi.
Cette triste nouvelle ouïe,
La pauvre mére évanouïe
Laissant choir navette et fuseau,
Tombe roide sur le carreau;

Et lorsqu'à force de pinçades,
Remède propre à tels malades,
A coups d'épingle dans le cu,
Le vinaigre étant sans vertu,
L'on eut fait revenir la dame,
Qui sembloit avoir rendu l'ame,
Et qu'elle eut repris ses esprits,
La voilà dès l'instant aux cris,
Et portant ses ongles de rage
Sur son sein et sur son visage,
De coups de poing pochant ses yeux
Et s'arrachant tous les cheveux,
Elle s'en va comme une folle
Aux murs, ou plutôt elle y vole,
Et passe sans peur du trépas
Au-travers de tous les soldats;
Puis voyant du haut de la place
De son fils la sanglante face,
Non sans quelque difficulté,
Car elle avoit l'œil tout gâté,
Et quasi s'étoit éborgnée
A force de s'être cognée,
Elle éclate de la façon:
Est-ce toi, mon pauvre garçon,
Qui sers de spectacle tragique
A la pointe de cette pique?
Est-ce ainsi que tu devois tant
De mon corps foible et tremblotant
Soutenir un jour la vieillesse,
La préserver de la tristesse,
Et me faire malgré ses maux
Vivre dans un parfait repos?
Cruel! comment as-tu pu faire
Pour me laisser là solitaire?
Et pourquoi t'exposant aux coups,
T'en allant à la gueule aux loups,
D'un triste adieu ta pauvre mère
N'a-t-elle pu se satisfaire,
Te sauter mille fois au cou
Et baiser son fils tout son sou!
Hélas! comme je me figure,
Faut-il que tu sois la pâture,
Chez ce maudit peuple latin,
Du premier vautour ou mâtin;

Et qu'il ne me soit pas loisible,
Pour mon mal d'autant plus sensible,
De mettre à la porte ton corps
Comme font les méres des morts,
De clorre tes sombres prunelles,
De laver tes playes mortelles,
Et de t'ensevelir enfin
Dans un de ces beaux draps de lin,
A quoi jour et nuit sans relâche
Je travaillois comme à la tâche,
Dans l'espoir vainement conçu
De me voir bientôt une bru ?
Fils à qui je ne puis survivre !
Où faut-il aller pour te suivre ?
Où trouver tes membres épars ?
Euryale mon pauvre gars,
Est-ce là de ton corps aimable
Ce qu'à ta mére inconsolable
Tu viens rapporter en ce jour ?
Est-ce là ce que mon amour,
Dont pour toi j'étois affolée,
M'a fait suivre en écervelée
Tant par terre que sur les mers,
Sans craindre ni maux ni dangers ?
Rutules, pour les misérables
Si vous n'êtes impitoyables,
Percez d'une grêle de traits
Mon sein que je vous offre exprès,
Percez-moi, dis-je, la premiére,
Pour mettre fin à ma misére.
Ou toi, puissant prince des dieux,
Lance sur mon chef odieux
Par pitié foudre dessus foudre,
Et m'abîme aux enfers en poudre,
Puisque je ne puis autrement
Finir ma vie et mon tourment.
Chacun attentif à sa plainte
Fut l'ame de tristesse atteinte ;
Et par un excès de douleur
Oublioit presque sa valeur ;
Car jamais en un deuil extrême
Personne ne brailla de même :
Mais comme à l'aspect de son fils
C'étoit toujours de pis en pis,

Et que l'horreur de son visage
Irritoit son mal davantage,
Actor et le fort Idéus,
Par l'avis d'Ilionéus
Et d'Iüle dont les paupiéres
Se fondoient en larmes améres,
L'un sous le bras la prenant,
L'autre par les pieds la tenant,
Ainsi qu'un corps saint l'enlevérent,
Et dans son logis la portérent.
Cependant voilà qu'on entend
La trompette au son éclatant,
Les tambours font un bruit terrible,
Et cette symphonie horrible
Jointe aux hurlemens des soldats,
Dont le gosier ne se feint pas,
Fait qu'au loin les cieux retentissent
Comme des taureaux qui mugissent.
En même tems les Privernois
A la faveur de leurs pavois
Assemblés en guise d'écailles,
Pendant que du haut des murailles
Maints traits étoient contr'eux lancés,
Viennent pour combler les fossés,
Et pour ébouler la terrasse
Qui régnoit autour de la place:
D'autres aux lieux moins défendus
Se jettent comme enfans perdus,
Pour la prendre par escalade.
Mais répondant à leur bravade,
Les Troyens d'un bras vigoureux
Sans-cesse de tirer sur eux
Lances, dards et fléches mortelles,
Et du faîte de leurs échelles
A coups de crocs bien assenés
Leur faire en bas donner du nez.
Même ils rouloient de la muraille
Grais, caillous et pierres de taille
Pour faire jour à ces boucliers,
Sous qui des régimens entiers
De leurs murs faisoient les approches.
Mais nonobstant pierres et roches
Dont ils soutiennent le grand poids,
Les forts et braves Privernois

Demeurent sous leur couverture
Résolus à toute avanture,
Et croiroient avoir le cœur bas
S'ils s'étoient retirés d'un pas.
A la fin pourtant ils succombent
Sous l'effort des pierres qui tombent;
Mais sur-tout d'un énorme roc,
Qui leur donne un si rude choc,
Qu'en brisant toute leur tortue,
C'est pitié de voir ce qu'il tue.
Après ce grand accablement,
De guerroyer aveuglément
Si fort aux dépens de leur vie,
Les Rutules n'ont plus d'envie:
Mais croyans mieux à découvert
Prendre les assiégés sans vert,
Pleins d'une noble hardiesse
Ils décochent sur eux sans-cesse,
Et tâchent à grands coups de dards
De les chasser de leurs remparts.
D'autre côté, l'affreux Mézence
Jurant mort, tête, à toute outrance,
Branloit un pin prodigieux
Et lançoit d'effroyables feux;
Pendant qu'à couper la terrasse,
Ou bien à grimper à la place,
Messape le grand chevaucheur
Occupoit ses soins et son cœur,
Princesse de la double croupe,
Calliope et toute ta troupe,
Ici de grace inspire-moi;
Car j'en ai besoin, sur ma foi:
Dis-moi bien le combat horrible
Où Turne fit tant le terrible,
Combien la valeur de son bras
Envoya de monde là-bas,
Ceux qu'on tua, ceux qui tuérent:
Et des choses qui se passérent
En ces guerres que bien savez,
Belles, rien ne me réservez.
Une vaste tour dans la nue
S'élevoit à perte de vue,
Qui, par le moyen de ses ponts,
Joignoit les prochains bastions.

Cet

Cette tour de superbe face
Défendoit puissamment la place,
Si bien que pour la mettre à bas
Les Latins ne s'épargnoient pas,
Non plus que pour la bien défendre
Les Troyens, qui pour têtes fendre
Précipitoient du haut en bas
Buches, grais, moilons et plâtras,
Qui causoient d'étranges bissêtres;
Et sans-cesse de leurs fenêtres
Mille dards de roideur lancés
Faisoient des morts ou des blessés.
Entre ceux qui de feux s'armérent,
Et qui de flambeaux l'attaquérent,
Brulant de la voir en brasier,
Le fier Turne tout le premier
Jette en l'air une torche ardente,
Dont la flamme âpre et dévorante
S'attachant à la pauvre tour,
Lui joue en bref un mauvais tour;
Car à la faveur de Zéphire
S'accroissant et devenant pire,
Les planchers en sont bientôt pris,
Et dans les poteaux mi-pourris
Elle trouve une telle amorce,
Qu'inutilement on s'efforce
D'appaiser son courroux vainqueur.
Lors les Troyens troublés de peur,
De chercher la porte au plus vite:
Mais n'ayant pu prendre la fuite
Le passage étant tout en feu,
Comme ils s'empressoient vers le lieu
Où cette peste courroucée
Ne s'étoit pas encor poussée,
Soudain avec un grand fracas
Voici la pauvre tour à bas,
Dont la ruine épouvantable
Fait un massacre pitoyable
Des Troyens retenus dedans
En dépit d'eux et de leurs dents,
Lesquels viennent comme elle à terre
Percés de leurs outils de guerre,
Et réduits aux derniers abois
Sous de grosses piéces de bois.

Tous de cette sorte crevérent,
Excepté deux qui se sauvérent
Comme fils de putain heureux ;
Et je crois qu'ils l'étoient tous deux,
Quoique Virgile ne nous conte
Que du seul Hélénor la honte,
Si c'est honte, ou, pour dire mieux,
S'il est guéres plus glorieux
Que d'être né de quelque belle
Et d'un monarque amoureux d'elle ;
Car cet Hélénor étoit fils
D'un prince, auquel étoit soumis
Le royaume de Méonie ;
Et la charmante Lycimnie,
Une esclave à la vérité,
Mais dont la divine beauté
Rendoit bien plus esclaves qu'elle
Ceux qu'éblouissoit sa prunelle,
Etoit celle qui l'enfanta,
Qui le nourrit et l'alaita ;
Et quand loin de la cour du prince,
Dedans le coin d'une province,
Elle l'eut enfin élevé,
Ne voulant pas qu'il fût privé
Du noble exercice des braves
Que l'on défendoit aux esclaves,
Et voyant le peuple Troyen
En guerre contre l'Argien,
Digne mére ! pour le défendre
Elle lui fit les armes prendre ;
Et celles qu'il avoit pour-lors
Que la tour épargna son corps,
N'étoient qu'une simple flamberge,
Qui peut-être étoit encor vierge,
Et le petit bouclier tout nu,
Tel qu'avant que d'être connu
Par quelque action révélée
Qui méritât d'être gravée,
Ou de passer par le pinceau,
En portoit chaque jouvenceau.
Mais, dira-t-on, quel étoit l'autre ?
Patience, cher lecteur nôtre,
Quand d'Hélénor j'aurai tout dit,
Je vous en ferai le récit,

Et vous conterai son histoire ;
Car l'aîné va devant. Mais voire,
Par quelle raison si longtems
Tenir les esprits en suspens ?
(Me voudra venir ici dire
Un pédant qui dans la satire
Croira valoir mieux que Boileau)
Maron fut-il de Mirebeau,
Ou bien de Vaux? et puisqu'il nomme,
Lui qu'on tient pour un si grand-homme,
Lycus ensuite d'Hélénor,
Pourquoi prendre ainsi votre essor ?
Beau censeur, vous me faites grace
De vous expliquer en ma place,
Et le lecteur vous saura gré
De m'avoir ainsi censuré.
Mais revenons : quand de sa chute,
De son étonnante culbute
Notre Hélénor se fut remis
Et que par un gros d'ennemis
Il vit serrer sa seigneurie ;
Lors comme une bête en furie,
Qu'environnent de toutes parts
Force veneurs armés de dards,
Contre le coup qui la menace
Se jette au milieu de la chasse,
Et la mort présente à ses yeux
Saute par-dessus les épieux :
Ainsi, d'un courage invincible,
Voyant sa défaite infaillible,
Ce fier garçon, malgré les traits,
Donne aux bataillons plus épais.
Pour son cadet courant plus vîte,
Il veut se sauver à la fuite,
Et passe à-travers l'ennemi,
D'un pied qui loin d'être endormi,
Détaloit comme la tempête :
Déjà même il tenoit le faîte
De la muraille, où s'élançant
On eût dit d'un cerf bondissant,
Et crioit, la main, camarades ;
Quand Turne à grands coups de lançades,
Et de son pied pareillement
L'ayant poursuivi prestement,

Penses-tu, dit-il, des mains nôtres
T'échapper ainsi que des autres ?
En disant ces mots il le prend
Par les jambes, et le serrant
De telle force il le tiraille,
Qu'il l'arrache avec la muraille :
Semblable à l'oiseau de Jupin,
Lorsqu'attrapant cygne ou lapin,
Maron dit liévre, mais, qu'importe?
Roide vers les cieux il l'emporte ;
Ou bien encor au loup glouton
Qui ravit un pauvre mouton,
Ou quelqu'agnelet, dont la mére
Qui l'a perdu se désespére,
Et par ses tristes bêlemens
En vain l'appelle à tous momens.
Ensuite une horrible huée
S'élevant dedans la nuée,
L'assaut redouble quant et quant,
Et dedans le fossé béant
Les vaillantes troupes latines
Viennent jetter maintes fascines :
D'autres qui veulent tout brûler,
Lancent mille tisons en l'air,
Et sur la nouvelle Pergame
Font choir un déluge de flamme.
D'un grand roc Ilionéus
Fait demeurer Lucétius
Avecque les brandons qu'il porte,
Et l'écrase au pied de la porte :
Liger dardant Emathion
Le couche là tout de son long :
Asylas abat Chorinée :
De la main du brave Cénée
Ortygius tombe, et Turnus
S'en venge dessus Cénéus :
Cénée ayant perdu la vie,
Il tue encor Itis, Clonie,
Dioxippe, Ida, Sagaris,
Et Promure, tous gens sans paix ;
Mais sur tous Ida qu'on renomme,
Pour avoir en très-galant-homme
Contre les fléches et les dards
Paru sur le haut des remparts.

Ensuite dans le noir Averne
Capys fait descendre Priverne,
Qui sentant son flanc effleuré
D'un coup par Thémillas tiré,
A l'ame si fort éperdue
Qu'en criant, ah! ce coup me tue,
Il abandonne son pavois
Pour y porter vîte les doigts;
Si bien que par son imprudence
Capys qui le voit sans défense,
Lui décoche un trait si certain,
Qu'il lui vient droit percer la main
Qui couvroit sa plaie, et lui passe
Flanc et poumon, dont il trépasse.
Le beau fils du seigneur Arcens,
De Sicile un des plus puissans,
Envoyé par monsieur son pére
Du bosquet où Mars on révére,
Près des rives de Siméthis,
Et des autels, où sont sortis
Ces jumeaux, chez qui le parjure
Passe pour une telle injure
Qu'ils traitent jansénistement
Quiconque fausse son serment;
Ce garçon, dis-je, plein de charmes,
Brillant sous la pourpre et les armes,
Combattoit hardi comme un Mars,
Pour la défense des remparts.
Mézence qui le considére,
Prend sa fronde, et lui faisant faire
Trois tours, le malheureux frondeur
Le fronde avec tant de roideur,
Qu'il lui fend le chef d'une bale,
Et sur la poussiére l'étale.
On dit qu'Ascagne, dont les traits
Dans les camps et dans les forêts
N'avoient mis que bêtes par terre,
S'en servoit pour lors à la guerre,
Et que du premier qu'il tira
Le fort Numan il atterra,
Lequel se surnommoit Rémule,
Et depuis peu du roi Rutule
Avoit eu la joie et l'honneur
D'épouser la petite sœur,

Princesse tout-à-fait mignarde.
Celui-ci devant l'avant-garde,
Le cœur bouffi de vanité
De sa nouvelle affinité,
Faisoit aux Troyens cent bravades
Et cent sottes rodomontades :
O Phrygiens! pris par deux fois,
Leur crioit-il à haute voix,
Si de l'honneur vous faisiez compte,
Ne creveriez-vous pas de honte
De vous voir encor assiégés,
Et de crainte d'être chargés
De vous tenir dans des murailles ?
O les grands donneurs de batailles!
Les rudes porteurs de trépas!
Les épouvantables soldats,
Pour vouloir conquérir des femmes
A coups de fléches et de lames!
Pauvres gens, qui vous promettez
De nous voir par vous bien frottez!
Quel dieu, mais non, quelle folie
Vous a conduits en Italie ?
Car pour ne vous y tromper pas,
On voit ici d'autres soldats
Que le roi d'Argos et Mycéne,
Que l'époux de la belle Héléne,
Et qu'Ulysse le grand trompeur.
Nos ruses sont notre grand cœur ;
Dès l'enfance on nous accoutume,
Non pas à dormir sur la plume
Et vivre délicatement;
On nous traite tout autrement;
Car dès qu'un garçon vient au monde,
On le plonge aussi-tôt dans l'onde,
Et durant ses plus tendres ans
On l'endurcit aux froids cuisans,
Parmi les neiges et les glaces :
Ensuite on l'exerce à cent chasses,
Par champs, par bois, par monts, par vaux,
On lui fait monter des chevaux;
Et son passe-tems est d'apprendre
Comment il faut un arc détendre,
Dans sa jeunesse, où le labour
L'occupe tout le long du jour,

Ou s'il ne renverse la terre,
Il sappe des murs à la guerre.
Tous nos jours s'usent dans le fer,
Qui nous fait par-tout triompher;
Et même dans le labourage
Nous mettons la lance en usage,
Qui sert d'aiguillon à nos bœufs
Quand d'aller ils sont paresseux.
Enfin la foiblesse de l'âge
N'affoiblit point notre courage,
Et nous portons à soixante ans
L'armet comme de jeunes gens,
Toujours prêts à chercher la gloire,
Toujours ardens pour la victoire,
Et cherchant à faire butin;
Et voilà quel est le Latin.
Chez vous il n'en est pas de même,
La paresse est tout ce qu'on aime,
Les lits mollets, les vêtemens
Pleins d'inutiles ornemens,
La mitre superbe à la tête
Qui pare souvent une bête,
Les bals, la musique et le jeu,
Enfin, bonne chere et grand feu.
O Phrygiennes que vous êtes!
(Car vivant ainsi que vous faites,
C'est, dieu me damne, s'abuser
Que de vous masculiniser)
Allez sur vos monts de Cybelle,
Où la volupté vous appelle,
Prendre tous vos lâches ébats;
Et mettant là les armes bas,
Laissez-les porter à des hommes,
Et des hommes tels que nous sommes.
Ascagne enrageant de douleur
Des mépris de ce grand hableur,
Met une fléche meurtriére
Sur son arc qu'il tend de colére,
Et tout prêt à lâcher la main
Fait cette priére à Jupin:
Jupin tout puissant, favorise
Ma grande et premiére entreprise!
Moi-même, ô roi des immortels,
M'approchant de tes saints autels,

...es offrandes
...mme tu le demandes,
...t'immolerai
...eau blanc, au front doré,
...ja grand comme son pére;
...de la taille de sa mére,
..., déja fier et menaçant,
...mmence à jouer du croissant,
...faire voler la poussiére.
...upiter oyant sa priére,
D'un endroit du ciel azuré
...t de tout nuage épuré,
A main gauche incontinent tonne:
L'arc d'Ascagne en même temps sonne,
Et le trait mortel qui s'enfuit,
En faisant un horrible bruit,
Les tempes de Rémule enferre
Et le jette roide par terre.
Va-t-en, grand diable de hableur,
Faire à cette heure le railleur,
Dit galamment le prince Iule;
C'est ainsi qu'à la gent Rutule
Les Phrygiens par deux fois pris
Se montrent dignes de mépris,
Et que d'un trait qui tête enfonce
A l'algarade ils font réponse.
Ces mots prononcés fiérement
Avec grand applaudissement,
Furent suivis par ceux de Troye
Et de sauts et de cris de joye;
Et tous, d'un coup si glorieux,
Bénirent mille fois les cieux.
Pour-lors de la céleste plage
Phébus, assis sur un nuage,
Regardoit les Ausoniens
Et le camp des Dardaniens,
Et bien-aise de la victoire
D'Ascagne, si digne de gloire:
Courage, lui dit-il, cadet,
Pousse-moi toujours ton bidet,
Et que toujours puisse s'accroître
La vertu que tu fais paroître;
C'est ainsi qu'on gagne les cieux,
Jeune héros issu des dieux,

Et dont la divine semence
A des dieux doit donner naissance.
A bon droit promet le destin
Qu'il sortira quelque matin
Un Auguste de ta brayette,
Doué d'une grandeur parfaite;
Qui, le front chargé de lauriers
Par mille et mille exploits guerriers;
Avecque des serrures fortes
De Janus fermera les portes,
Et malgré les brouillons pervers
Pacifiera tout l'univers;
Bref, pour bien dire ton mérite,
Troye étoit pour toi petite.
Cela dit, il se laisse aller
Vers Ascagne, en parfumant l'air;
Et proche de lui se déguise
En un vieux serviteur d'Anchise,
Qui s'appelloit Bute, et qui fut,
Tant que ce bon prince vécut,
Son écuyer, son secretaire,
Son maître-d'hôtel ordinaire,
Son huissier, son rase-menton;
Bref, son fidéle factoton;
Et la charge lui fut donnée
Du depuis par messire Ænée,
D'accompagner monsieur son fils;
Qui pouvoit croire ses avis.
Donc à ce Vieillard vénérable
Apollon alloit tout semblable,
Ayant même teint, mêmes yeux;
Même parler, mêmes cheveux,
Même geste, même stature,
Mêmes habits et même armure;
Et voyant le jeune Troyen
Trop chaud au combat pour son bien;
De vos desirs, brave Ænéide,
Retenez, lui dit-il, la bride,
Modérez ce noble courroux;
Et de grace contentez-vous
D'avoir mis Rémule par terre
Sans aucun accident de guerre.
Le grand Phébus, n'en doutez pas,
A bonne part à son trépas,

Et vous tenez de lui la gloire
De cette premiére victoire,
Dont il n'a garde, étant pour vous
Si fort porté, d'être jaloux,
Encor qu'elle soit comparable
A ce triomphe mémorable,
Qui d'honneur jadis le combla,
Lorsque tout jeune il accabla
L'affreux Python de ses sagettes.
Au reste, songez qui vous êtes,
Et vous retirez promptement,
Si vous croyez mon sentiment;
Car un trait ne connoît personne,
Et sans distinction il donne
Dessus le plus grand potentat
Comme sur le moindre soldat.
Là-dessus un dard vient qui frise
Le poil du petit fils d'Anchise;
Et sans achever son discours,
Incontinent le dieu des jours,
Quittant sa figure chenue,
S'évanouit dedans la nue.
Au bruit que par son mouvement
Son carquois fit en ce moment,
C'est le grand Phébus, s'entre-dirent
Les princes Troyens qui l'ouirent,
Que béni soit son sacré nom!
Si bien que par cette raison
Les desirs d'Ascagne ils retinrent,
Et de lui sa retraite obtinrent,
Dont le trop ardent jouvenceau
Crevoit de bon cœur dans sa peau.
Après cela les Dardanides
Avecque des cœurs intrépides
Redonnent dessus les Latins,
Qu'ils aboyent comme mâtins,
Et font si furieuse guerre
Qu'en moins de rien toute la terre
Se couvre de traits et de dards
Qu'ils font voler de toutes parts.
Lors s'éleve un combat très-rude,
Et lors des coups la multitude
Fait retentir d'un bruit aigu
Le bonnet d'acier et l'écu:

Semblable à cette grosse pluie
Qui veut que tout le monde fuie,
Quand les tempétueux chevreaux
Battent la terre de leurs eaux;
Ou bien à ces promptes guilées
Qu'on voit de grêle entremêlées
Choir précipitamment des cieux,
Lorsque les Autans pluvieux
Viennent à crever les nuages,
Au grand malheur des jardinages,
Mais au plaisir des vitriers
Et de tous les nobles verriers.
Pandare et Pitias son frére,
Enfans d'Alcanor et d'Hiére,
Qui sur Ide, en un bois sacré,
Où Jupiter est adoré,
D'une hyenne le lait sucérent,
Et depuis si bien profitérent
Qu'auprès d'eux le géant Nembrot
N'eût passé que pour un Nabot,
Las de voir leur porte fermée,
L'ouvrent toute grande à l'armée,
A laquelle ils font cent défis;
Puis ces grands corps d'orgueil bouffis
Se tiennent au-dedans en garde,
Armés chacun d'une hallebarde,
Et de leurs fronts audacieux
Portans les plumarts jusqu'aux cieux;
Semblables à deux puissans frênes,
Ou, selon Virgile, à deux chênes,
Qui le long du fleuve Atiso,
De la Livence, ou bien du Pô,
Dans la région des tempêtes
Portent leurs verdoyantes têtes,
Qu'au moindre mouvement de l'air
On voit arrogamment branler.
A l'ouverture de la porte
Des ennemis mainte cohorte
Vient pour se jetter dans le fort,
Le croyant emporter dabord:
Mais telle fut la résistance,
Que nonobstant leur violence,
Les sieurs Equicole et Quercens,
Comme soleils resplendissans

Sous le fer doré qui les pare,
Le brave Hémon et le prompt Tmare
Sont bientôt, et tous leurs soldats,
Mis en fuite, ou bien au trépas.
Alors la querelle s'irrite,
L'un et l'autre parti s'excite,
Et les Phrygiens ramassés
Se sentent du courage assez,
Pour oser bien un contre quatre
En rase campagne combattre.
Turne, qui pendant tout cela
Faisoit rage assez loin de là,
Par deux cavaliers qu'on envoye,
Est averti que ceux de Troye
Comme des démons se battoient,
Et qu'assez hardis ils étoient
Pour faire bravade aux cohortes,
Jusques à leur ouvrir les portes,
Où l'on voyoit deux rodomonts,
Egaux en grandeur à des monts.
Aussi-tôt la nouvelle apprise,
Il quitte là son entreprise,
Et jettant le feu par les yeux,
Le Rutule tout furieux
Court à la porte où ces grands diables
Se rendoient si fort redoutables,
Et d'un fort dard de cornouiller
Frappe Antifate le premier,
Qui par trop de chaleur guerriére,
Laissant ses compagnons derriére,
Marchoit quelque cent pas devant.
Du cornouiller qui fend le vent,
Le pauvre bâtard de Lycie,
(Car il ne faut pas que j'oublie
Que son pére étoit, ce dit-on,
Le noble et royal Sarpédon,
Et sa mére une demoiselle
De Thébes, extrêmement belle)
Donc de ce cornouiller ou dard,
Le très-infortuné bâtard,
Percé jusques au fond du ventre,
Tombe, et sortant comme d'un antre
De son pauvre estomac ouvert,
Son sang à gros bouillons se perd.

Turne après de sa main vaillante
Abat Mérops, puis Erymante,
Puis Afidne, et puis Bitias,
Ce démesuré fierabras,
De qui les yeux et le courage
Ne montroient que flamme et que rage;
Mais pour mettre un tel homme à bas,
D'un simple dard il n'use pas,
Car aux dards il faisoit la nique;
Prenant donc une falarique,
Il l'élance si rudement,
Qu'en bruyant effroyablement
Ce malheureux foudre de guerre
S'en vient frapper comme un tonnerre
Cet épouvantable garçon,
Qui nonobstant son écusson
Fait pour incaguer la turie
De deux gros cuirs de Barbarie,
Et son corselet d'or bruni
D'une double écaille muni,
Tombe roide mort sur la place,
Qui tremble et gémit sous la masse,
Comme quand un vaste pilier
Dont l'onde a miné le mortier,
Et qui ne peut plus tenir tête
Au rude effort de la tempête,
Au port de Bayes vient à choir:
Alors on voit les mers mouvoir,
Les sables s'élévent sur l'onde,
Et toute la Prochyte gronde
Avec Inarime, où, dit-on,
Git le rebelle et fier Typhon.
Ici le démon du carnage
Des latins accrut le courage,
Et donna par même moyen
L'épouvante au peuple Troyen,
Qui d'un pied léger vers la ville
Se mit bientôt à faire gille;
De façon que de toutes parts,
Epris de la fureur de Mars,
Les Latins s'assemblent, et donnent
Dessus les Troyens, qu'ils talonnent.
Alors, outre son frére mort,
Voyant le changement du sort,

Le rustre et vigoureux Pandare
Ferme sa porte à double barre,
Et laisse en un combat fâcheux
Hors des murs plusieurs malheureux;
Mais s'enfermant avec le reste,
Par une mégarde funeste
Le fou qui ne s'avise pas
Qu'entre la troupe des soldats
Qui rentre dans la ville en foule,
Le roi des Rutules s'y coule,
Reçoit le hardi jouvenceau
Comme un tigre dans un troupeau.
Soudain l'air royal qui rayonne
Par toute sa noble personne,
De ses armes l'horrible son,
La beauté de son morion,
Son rouge et superbe panache,
Et les éclairs de sa rondache
Font qu'aisément pour ce qu'il est
Tout le monde le reconnoît.
Pandare alors vers lui s'avance,
Et furieux à toute outrance
De la perte de son germain,
Qui venoit de choir sous sa main,
Lui dit: beau général d'armée,
Et gendre prétendu d'Aymée,
Ce n'est pas ici le palais
Dont elle flatte tes souhaits;
Et comme en ton louvre d'Ardée,
Ta personne n'est pas gardée:
Tu n'es plus au milieu des tiens,
Te voici parmi les Troyens,
Pris comme un oiselet en cage.
Turne, tranquille à ce langage,
Ayant montré par un souris
Combien il en faisoit mépris,
Et quelle étoit son assurance:
Commence, répond-il, commence,
Et si du cœur se trouve en toi,
Ose combattre contre moi:
Tu pourras dire sous la terre,
Au roi Priam, qu'en cette guerre
Il se trouve un Achille encor
Qui vaut bien l'Achille d'Hector.

Cela dit, le géant lui darde
De roideur une halebarde,
Dont il alloit être féru,
Si Junon ne l'eût secouru,
Faisant gauchir le coup en sorte
Qu'il ne donna que dans la porte.
Tu blesses donc ainsi le vent,
Lui dit Turnus, en le bravant,
Et tu me manques, grand colosse,
Qui tires droit comme une crosse;
Mais vois si tu peux éviter
Le coup que je te vais porter,
Et si ma vigoureuse droite
Comme la tienne est mal-adroite.
Cela dit, il léve le bras,
Et de son pesant coutelas
Charge si bien le haut Pandare,
Que sa tête en deux il sépare,
Nonobstant son dur morion.
Le géant sous ce horion,
Digne d'un Amadis de Gaule,
Se baisant l'une et l'autre épaule
Et de son cerveau se gâtant,
Tombe à la renverse à l'instant,
Et du coup qu'à la terre il donne
On diroit quasi qu'elle tonne.
Les Troyens bien épouvantés
Fuyent soudain de tous côtés;
Et si Turne eût été plus sage,
Et qu'au-lieu de pousser sa rage
Il eût ouvert la ville aux siens,
Qu'eût-ce été des pauvres Troyens?
Hélas! en moins de demi-heure
C'eût été fait d'eux, ou je meure,
Et la guerre eût ainsi pris fin
Au bonheur du peuple Latin:
Mais ne songeant qu'à la turie,
Ce prince, emporté de furie,
Dessus l'ennemi peu hardi
Alla donner à l'étourdi.
D'abord d'un coup de cimeterre
Il jette Phalaris par terre:
Gyge aussi-tôt en est frappé,
Qui tombe, le jarret coupé;

… poussant ses prouesses,
…yards il larde les fesses,
…nes que les malheureux,
…ieux fuir, laissent derriére eux;
…on, qui d'aise s'en gratte,
… épanouit la ratte,
…ne un surcroit de vigueur,
…ignation et de cœur;
… sorte qu'en l'empire sombre
… envoye un fort grand nombre,
…ugmente du sieur Halys,
…eul en valoit plus de six:
…nne aussi du brave Ph…ée,
… qui, d'une force en…
Il lance un grand dard, … le bois
Le cout avecque son pavois;
Puis sur les murs il va surprendre
Halius, Noëmon, Alcandre,
Et Prytanis, qui s'efforçoient
D'animer ceux qui mollissoient.
De là, voyant venir Lyncée,
La manche au coude retroussée,
Tenant un glaive étincelant,
Et ses compagnons appellant,
Il court dessus à l'instant méme,
Avec une fureur extréme,
Et lui met de son coutelas
Son moule de bonnet à bas,
Qui soudain avec sa salade
A dix pas de lui fit gambade.
Après il renverse Amicus,
La terreur des ours, et de plus
Pour rendre une plaie incurable
L'homme de tous le plus capable,
Ayant un merveilleux secret
Pour empoisonner glaive ou trait.
Enfin ayant la vie ôtée
A Clytie, il abat Crétée,
Des doctes sœurs le compagnon,
Ou, pour mieux dire, le mignon,
Qui chantant ses vers sur sa lyre,
De tous les cœurs gagnoit l'empire,
Et d'un langage qui tonnoit,
Comme un chapelain, entonnoit

E

Et des attaques de murailles,
Et des combats et des batailles.
Enfin de ce grand abattis
Mnesthée et Sereste avertis
Accourent à perte d'haleine,
Et voyant leurs gens bien en peine,
Et Turne après eux endiablé.
Mnesthée alors moins essoufflé;
Que diantre, dit-il en colére,
Fuyant ainsi pensez-vous faire?
Quels murs avez-vous que ceux-ci?
Qu'avez-vous au-delà d'ici?
Quoi! sera-t-il dit qu'un seul homme,
Et dans vos remparts vous assomme,
Et qu'il ait ainsi fait périr
Tant de nobles gars sans mourir?
Lâches, n'avez-vous point de honte,
Et faites-vous si peu de compte
De votre pays, de vos dieux
Et de votre prince pieux?
Les Troyens faillis de courage
Se rassurent à ce langage,
Et font incontinent un gros
Pour aller contre le héros.
Lors peu-à-peu vers la riviére;
Lui de tirer le cul arriére,
Et pour eux, sur lui de hurler,
Et de tous côtés s'assembler.
Comme quand des chasseurs s'amassent,
Et que tous ensemble ils menacent
Et pressent, l'épieu dans le flanc,
Un lion altéré de sang:
L'animal, qui prend l'épouvante,
Apre, et la prunelle roulante,
Va reculant à petits pas;
Et son ire ne souffre pas,
Ou plutôt son humeur altiére,
Qu'il tourne jamais le derriére;
Ni, quoiqu'il le desire fort,
Il ne se sent pas assez fort
Pour aller contre cette bande
Redoutable autant qu'elle est grande;
Turne, par application,
Fait tout ainsi que ce lion;

Car quoique d'avancer il brûle,
Petit-à-petit il recule,
Et le sang lui bout de courroux,
De ne pouvoir aller aux coups.
Pourtant quand Mnesthée et Séreste,
Et de la parole et du geste,
Eurent rencouragé leurs gens,
Et qu'ils vinrent sur lui chargeans,
Par deux fois sa bouillante rage
Au milieu d'eux lui fit passage,
Et par deux fois vers leurs remparts
Il en fit encor des fuyards;
Et sans doute que sa furie
Alloit recommencer tuerie:
Mais il vint de tous les endroits
Trop de monde tout à la fois,
Et Junon n'osa davantage
Lui fortifier le courage;
Car Jupiter, qui se fâcha,
Sa belle Iris lui dépêcha,
Qui lui dit que monsieur son frére
Contre elle étoit bien en colére,
Et qu'on verroit ce qu'il feroit
Si Turne ne se retiroit;
Si bien que sans son assistance
Le prince fut sans résistance,
Tant il étoit de toutes parts
Assailli de traits et de dards!
Sous les horions qu'on lui donne
Son casque sans cesse résonne,
Et son corselet renforcé
De cent cailloux est enfoncé:
Bientôt il n'a plus de panache,
Et la force de sa rondache
Ne peut plus résister aux coups
Des Troyens, qui l'accablent tous,
Et principalement Mnesthée,
Vrai foudre en son ire excitée.
Une grande sueur alors
Lui ruissele de tout le corps,
Et le pauvret en ce martyre
Très-difficilement respire.
Enfin de plusieurs coups marqué
Parvenu qu'il se vit au guai,

Seul chemin à sa fuite libre,
Il se jette armé dans le Tybre,
Qui l'engloutit, puis l'éleva
Sur sa belle eau, qui le lava
Du sang dont il étoit immonde,
Et porté sur l'aréne blonde
Le rendit fort joyeux aux siens,
De s'être sauvé des Troyens.

Fin du neuviéme livre.

AUTRE SUITE

DU

VIRGILE TRAVESTI.

LIVRE DIXIÉME.

CEPENDANT du céleste louvre
La porte magnifique s'ouvre ;
Et Jupin mande son conseil,
En ce lieu brillant, d'où son œil,
Sans guigner au-travers d'un verre,
Voit jusqu'au centre de la terre,
Et regarde les Phrygiens
Et les peuples Italiens.
Après lui chacun prend séance ;
Puis la suprême Altitonance
Ayant deux ou trois fois toussé,
De son trône d'or haut placé
Se met à parler de la sorte :
Messieurs, que le diable m'emporte,
Si vous valez mieux que des fous,
De changer ainsi d'avis tous,
Et pour des gens comme vous êtes,
De vous manger comme vous faites,
Vivans ainsi que chiens et chats.
Je ne voulois point de combats
Entre la gent Italienne
Et la nation Phrygienne :
Contre notre inhibition,
D'où vient cette dissention ?
Quelle crainte, ou ceux d'Ausonie,
Ou les peuples de Dardanie,
A porté à prendre le fer ;
Ou je les vois tant s'échauffer ?
Concitoyens, troupe immortelle,
Qui prenez part à leur querelle,
Et qui vous partagez pour eux
Jusqu'à vous sauter presqu'aux yeux,

Rentrez en bonne intelligence,
Et que ce tems point on n'avance
A vos discordes destiné,
Tems rude, tems infortuné,
Où l'on verra ceux de Carthage,
Peuple belliqueux et sauvage,
A la suite d'un Annibal
Donner aux Romains bien du mal,
Et leur causer d'étranges pertes,
Par les hautes Alpes ouvertes,
D'où comme des cieux ils fondront;
Et du sang de ceux qu'ils tueront
Dans une bataille importante
Rougiront le fleuve Lofante.
Alors il vous sera permis
De favoriser vos amis,
Et vous pourrez, si bon vous semble,
N'être pas bien d'accord ensemble.
Maintenant, grands dieux, trouvez bon,
Mais vous sur-tout ma sœur Junon,
Et vous la belle Cythérée,
Qu'une paix prompte et de durée
Epargne le sang des Troyens
Et celui des Italiens.
Si certain Jule étoit au monde,
Par sa conduite sans seconde
Qu'il auroit bientôt fait ceci !
Mais son tems est bien loin d'ici.
Là, Jupin trancha sa harangue,
Et Vénus à la belle langue
Prenant la parole à l'instant,
En dit plus de trois fois autant:
O vous dont je tiens ma naissance,
Du monde éternelle puissance;
Car ayant besoin de secours,
A qui qu'à vous avoir recours ?
Voyez-vous comme l'Ausonie
Brave la pauvre Dardanie ?
Comme Turne le général
Va piaffant sur son cheval;
Et comme enflé de la victoire,
Et crevant, peu s'en faut, de gloire;
Il donne, il enfonce, il abat,
Et fait le démon au combat ?

Déjà contre les Enéades
Il n'est plus besoin d'escalades :
Les murs qui les tenoient cachés
En cent endroits sont ébrechés :
Voire même plusieurs cohortes
Sur leurs remparts et dans leurs portes
Font tant de morts et de blessés,
Que le sang noye leurs fossés,
Et qu'au milieu leur pauvre ville
Ressemble proprement une île.
Cependant leur prince Æneas
Est absent, lequel ne sait pas
De quelle sorte on les mal-méne.
Majesté des dieux souveraine,
Seront-ils toujours affligés ?
Seront-ils toujours assiégés ?
Et jamais de devant leur ville
L'Ardéen ne fera-t-il gille ?
A peine ont-ils des murs bâtis,
Qu'ils sont derechef investis,
Et qu'à leur ruine animée
Contr'eux s'éléve une autre armée
De gens qui ne valent pas mieux
Que les mirmidons maupiteux,
Lesquels font venir à leur aide
Ce grand cocu de Dioméde,
Qui, contre les pauvres Troyens,
Va faire encor marcher les siens.
C'est que c'est peu pour Cythérée
Qu'il ne l'ait qu'une fois navrée,
Comme il fit devant Ilion ;
Il faut pour l'honneur de mon nom,
Il faut que sa maudite épée,
Dont j'eus la main toute coupée,
Me perçant le sein ou le flanc,
Rougisse encore de mon sang ;
Et que moi qui suis engendrée
De votre semence sacrée,
J'attende qu'un chétif humain
Ose sur moi porter la main.
Grand dieu ! si c'est qu'en Italie
Les Troyens aient eu la folie
De venir en dépit de vous,
Laissez-les assommer de coups,

Et qu'une horrible pénitence
Egale une si grande offense:
Mais si venant en ce païs
Les dieux par eux sont obéis,
Si Phébus, si le roi d'Epire,
A qui ses secrets il inspire,
Et si les morts de vive voix
Leur ont dit tant et tant de fois
Qu'il falloit chercher l'Hespérie
Leur propre et premiére patrie,
Pourquoi veut-on présentement
Fléchir votre commandement,
Et bâtir d'autres destinées
Que celles qui sont ordonnées,
Si ce n'est pour faire enrager
Ceux qu'il vous plaît de protéger,
Ceux pour qui votre altitonance
Fut toujours de la bienveillance,
Et qu'on veut à sa passion
Asservir votre affection?
Qu'est-il besoin que je répéte
Mainte piéce qu'on leur a faite?
Le rôle en Sicile joué
Par Béroé, sans Béroé,
Qui fit un feu de reculée
De leur flotte à demi brulée:
Les vents d'Eolie appellés,
Qui les ont tant de fois soufflés,
Et d'Iris le dernier message?
C'est le moindre effet de la rage
Et du dépit qu'on a contr'eux:
Pour les rendre plus malheureux,
A l'aide de ses barbaries
On vient appeller les furies,
Et des noirs cachots de Pluton
On fait sortir dame Alecton,
Qui séme force zizanie
Par tous les cantons d'Ausonie,
Et fait des gens moins bilieux,
Autant de démons furieux.
L'ambition d'avoir l'empire
Ces choses ne me fait point dire:
Tant qu'a duré notre bonheur,
Nous prétendions à cet honneur:

Mais maintenant que la fortune
A contre nous tant de rancune,
Assez heureux nous nous tiendrons
Si du péril nous nous tirons,
Sans plus penser à tant de gloire.
Donnez l'honneur de la victoire
Au parti que vous aimez mieux
Qui demeure victorieux;
Et si la haine insatiable
De votre épouse impitoyable
N'accorde aucune région
A la Troyenne nation,
Puissant auteur de ma naissance,
Par la piteuse décadence
D'Ilion, dont les fondemens
Aujourd'hui sont encor fumans,
Que je puisse, je vous en prie,
Tirer de la gendarmerie
Le pauvre petit Iülus;
Et de grace qu'il ne soit plus
Sujet aux hasards de la guerre,
Où l'on dure aussi peu qu'un verre.
Je veux qu'on poursuive Ænéas,
Et que l'on ne l'épargne pas;
Qu'il soit sur des mers inconnues
Berné des vents jusques aux nues,
Et que de sa fatalité
Il suive la nécessité:
Mais s'il m'est défendu de faire
Ce que je voudrois pour le pére,
Que du-moins il me soit permis
D'assurer le salut du fils.
En Cypre j'ai plusieurs domaines,
J'ai mes maisons Idaliennes,
Cythére, Amathonte et Paphos;
Là, qu'enchanté d'un doux repos,
En plaisirs il coule sa vie,
Et qu'oubliant la folle envie
De pendre un fer à son côté,
Sa gloire soit en sa santé.
Commandez qu'à ceux de Carthage
Les Latins aillent rendre hommage:
Rien n'empêchera désormais
Qu'ils ne soient leurs humbles sujets,

Et que l'univers n'obéisse
Aux autres à leur préjudice.
Quel avantage est arrivé
A mon fils de s'être sauvé
A-travers la fureur des flammes
Et les pointes de mille lames ;
Et d'avoir souffert tant de maux,
Tant sur terre que sur les flots,
Pendant que ceux de Dardanie
Se font tuer pour l'Ausonie,
Et qu'ils tâchent de rétablir
Leur ville qu'on vient démolir ?
Sans se donner toutes ces peines
Pour des promesses qui sont vaines,
N'auroit-il pas été pour eux
Mille fois plus avantageux
Qu'ils fussent restés misérables
Parmi les cendres lamentables
De leur pauvre pays brûlé
Et dans ce champ si désolé,
Où de Troye autrefois si fiére
La gloire est réduite en poussiére ?
Renvoyez-les-y donc, seigneur,
Et pour le Tybre rendez-leur
L'eau du Simoïs et du Xante,
Qui leur seroit bien plus plaisante ;
Et faites qu'encore une fois,
Ils ayent en tête les Grégeois,
Quoique Grégeois ne vaillent guéres ;
Et soient des gens fort sanguinaires ;
Plutôt que ces maudits latins,
Envieux de leurs bons destins.
Junon, jusques alors muette,
Pourquoi madame la coquette,
Qui me taxez de cruauté,
Dit-elle d'un air irrité,
Vos reproches à mon silence
Font-ils si grande violence ?
Et pourquoi me contraignez-vous
De faire éclater mon courroux ?
Dites-moi qui parmi les hommes,
Et parmi tous tant que nous sommes
A mis la guerre et les combats
Dans le fol esprit d'Ænéas ?

Et qui, que l'ambition d'être
De l'Italie absolu maître,
L'a forcé, le fils de putain,
D'armer contre le roi Latin,
De la terre le meilleur prince ?
Il est venu dans sa province,
Sous la conduite du destin ;
Je le veux, quoiqu'il soit certain
Que pour sortir de sa patrie
Il n'ait suivi que la furie
D'une Cassandre, dont les sots
Ecoutent les oracles faux.
Mais posons une destinée,
Qu'il ait sa ville abandonnée :
Peut-on nous en jetter le chat
Aux jambes, et s'il est si fat
Que d'aller commettre sa tête
A la quinte d'une tempête,
Est-ce que nous l'avons porté
A faire ce coup d'éventé ?
Est-ce que nous sommes la cause
Que de la guerre il se repose
Sur son petit morveux de fils ?
Enfin est-ce par notre avis
Qu'il est allé faire alliance
Avec les sujets de Mézence,
Et troubler si mal-à-propos
Des gens qui vivoient en repos ?
Qui des dieux a mis en usage
La moindre fourbe ; et quel outrage
Ænée a-t-il reçu de nous ?
Où dans tout ceci voyez-vous
De Junon tant seulement l'ombre,
Pour croire que le malencombre
Qui suit ce maudit meurt-de-faim,
Puisse être un coup de notre main ?
Enfin quand à notre couriére
Des messages a-t-on vu faire ?
Ils ont tort les Italiens
D'avoir assiégé les Troyens,
Et d'avoir entouré de flamme
Les murs renaissans de Pergame ;
Et Turne, selon votre avis,
Devroit céder à votre fils

Un pays duquel ses ancêtres
De tout tems ont été les maîtres,
Devant lui se mettre à genoux,
Et lui dire : tout est à vous ;
Lui, qui vient des dieux d'Italie,
Lui, dont la mére est Vénilie.
Mais contre les Italiens,
Quelle raison ont les Troyens
Pour jetter par toute leur terre
Les flambeaux d'une horrible guerre ?
Prendre l'héritage d'autrui,
Y vouloir bâtir malgré lui ;
Et trouvant tout à leur usage,
Sur tout exercer leur pillage ?
Pourquoi vouloir du roi Latin
Etre gendre, et ravir du sein
D'une mére, au prince d'Ardée,
La princesse, son accordée ?
Enfin, pour traiter de la paix,
Pourquoi tant d'orateurs mauvais ?
Et pourquoi d'armes haut placées
Ces deux galéres hérissées ?
Vous avez pu, dame Cypris,
Soustraire aux Grégeois bien surpris
Votre fils, qu'ils vouloient occire,
Et sur le point qu'à ce beau sire
Ils pensoient porter le trépas,
Tromper leur estoc d'un brouillas.
Avant-hier encor vous sauvâtes
Ses nefs, qu'en Nymphes vous changeâtes :
Et nous qui pensons mériter
Autant que vous, sans nous flatter,
Nous n'aurons pas pour la défense
Des Latins la moindre puissance ?
Vous dites que votre Æneas
Est absent, et qu'il ne sait pas
Comme on mal-méne ceux de Troye :
Hà, mon dieu, que j'en ai de joye !
Puisse-t-il, tant il me déplaît,
Etre cent fois plus loin qu'il n'est,
Sans jamais de nouvelle apprendre
Des siens, si ce n'est pour se pendre !
Dans la Cypre vous vous vantez
De posséder tant de cités,

Cythére, Amathonte et les autres,
Où vous pouvez loger les vôtres;
Pourquoi donc les engagez-vous
A se faire hacher de coups
Pour la ville de tout le monde
En spadassins la plus féconde?
Est-ce que nous essayons, nous,
De mettre sens dessus dessous
Votre chancelante Phrygie;
Ou qui contr'elle émeut l'Argie,
Et fut le malheureux auteur
De son déplorable malheur?
Qui fut cause que de la terre
Les deux tiers se firent la guerre;
Et qu'une paillarde action,
Digne de lapidation,
Après une amende honorable.
Et le châtrement du coupable,
Brouillant les Grecs et les Troyens,
De leur paix rompit les liens?
Quand Sparte par Pâris fut prise,
Le portai-je à cette entreprise?
Lui mis-je les armes en main
Et les feux d'amour dans le sein,
Bref, par ses flammes adultéres,
En ai-je nourri de guerriéres?
Quand pour ce beau juge guêtré,
Qui prisa votre teint plâtré
Plus que mes naturelles roses,
Vous faisiez de si belles choses,
Et qu'à sa chaude passion
Vous immoliez sa nation;
C'étoit, c'étoit pour-lors, la belle,
Que vous deviez trembler pour elle;
Mais de venir présentement
Hors de tems et sans fondement,
Pour nos gens faire la dolente
Contre moi, qui suis innocente;
Et sans respect, fermant les yeux
Au rang que je tiens dans les cieux,
Me quereller, comme vous faites;
Plaisante sur ma foi vous êtes:
Et par-là vous amendez bien
Le marché de votre Troyen!

Du grand Jupin l'épouse altiére
Déclamoit de cette maniére,
Et les immortels divisés
Par des sentimens opposés,
Qui pour Junon, qui pour Cythére
Faisoient un bruit extraordinaire;
Semblable à celui que par fois
On entend rouler dans les bois,
Quand des messagers des orages
Le souffle agite leurs feuillages.
Alors le tout-puissant parla:
A sa voix la terre trembla,
Les cieux soudain firent silence,
Le vent perdit sa violence,
Et l'air et l'empire des flots
Furent dans un parfait repos.
Ecoutez donc, troupe divine,
Dit-il, en refrognant sa mine,
Puisque chez les Ausoniens
On ne peut souffrir les Troyens;
Que la paix que j'ai proposée
A se faire est si mal-aisée,
Et qu'on accorderoit des loups
Et des moutons plutôt que vous;
Je veux d'un œil d'indifférence
De ces deux peuples voir la chance:
Et ne m'intéresser non plus
Pour Ænéas que pour Turnus;
Soit que le destin d'Ausonie,
Contraire à ceux de Dardanie,
Veuille qu'on bloque ainsi leurs murs;
Soit que les oracles obscurs
Qu'ils ont cru clairement entendre,
Et les avis de leur Cassandre,
Ou, si vous voulez, sa fureur,
Selon le terme de ma sœur,
Les amenant en Hespérie
Leur aient fait faire une ânerie;
Je dis ceci, sans toutefois
Que j'excuse les Rutulois,
Qui peut-être sont excusables,
Peut-être aussi sont-ils blâmables;
Quoi qu'il en soit, bien en prendra
A qui bien entrepris aura,

Et sans que l'assistance nôtre
Panche plus d'un côté que d'autre,
Ceux-là, les palmes gagneront,
Pour qui les destins combattront.
Et pour confirmer sa parole
Il fit un serment non frivole ;
Car le Styx étoit ce serment,
Qui fit trembler le firmament,
Dont plusieurs ardoises tombérent.
Là, toutes harangues cessérent ;
Et s'étant aussi-tôt levé
De son trône d'or relevé,
Le tout-puissant, porte-couronne,
Parmi maint dieu qui l'environne
S'en va majestueusement
A son superbe appartement.
Cependant la ville d'Ænée,
Des Rutules environnée,
Reçoit un furieux assaut,
Où je crois qu'il faisoit bien chaud :
Car ce n'étoit par-tout que flamme
Autour de la pauvre Pergame,
Dans laquelle les assiégés,
Se voyant trop bien engagés
Pour pouvoir tirer leurs guenilles
D'un si grand nombre de soudrilles,
Qui les pressoient étrangement,
Combattoient inutilement,
Et couronnoient, vaille que vaille,
Du peu qu'ils restoient, leur muraille.
D'Imbraze le hardi garçon,
Le brave fils d'Hicétaon,
Et les deux vaillans Assaraques
Soutenoient premiers les attaques,
Avecque Castor et Tybris,
Qui, pour être plus blancs que gris,
Montroient toutefois un courage
Qui passoit leur force et leur âge.
Ceux qui secondoient ces premiers
Etoient aussi deux preux guerriers,
De Sarpédon, non pas de pére,
Mais fréres seulement de mére,
L'un nommé Clair et l'autre Hémon.
Outre ceux-là le roide Acmon,

Gentilhomme issu de Lyrnesse,
Employoit toute sa jeunesse
A porter d'énormes cailloux,
En cela n'étant au-dessous
Ni du court Clitius son pére,
Ni du fort Mnesthéus son frére.
Tous avec cœur se défendoient,
Et pendant que ceux-ci dardoient,
Ceux-là repoussoient les approches
Avecque feux, pavés et roches.
Du roi même l'unique fils,
L'amour et le soin de Cypris,
Au milieu de tous, tête nue,
Rendit sa valeur fort connue :
Il paroissoit en cet état
Comme un diamant plein d'éclat,
Dans l'or brillant qui l'environne,
Pour en orner quelque personne ;
Ou bien comme de l'éléphant
La blanche et reluisante dent,
Qu'en Térébinte l'ébéniste
Enferme d'une main artiste.
De moins raffineurs que Donat,
Dont pourtant le sens n'est pas fat,
Lorsque cet endroit ils expliquent,
Ces deux comparaisons appliquent
Au minois blanc et lumineux
D'Ascagne entre ses beaux cheveux,
Qu'un riche ruban à la mode
Pour leur longueur trop incommode
Entortilloit sur le chignon
Du cou de ce joli mignon.
Je remarque dedans l'histoire
Qu'en cette occasion de gloire
Tu te rendis pareillement
Des ennemis l'étonnement,
O noble et généreux Ismare,
Venu d'un pays non avare,
Où les richesses de Cérès
Tous les ans dorent les guérets,
Que de Midas le fameux fleuve
De ses flots précieux abreuve.
Mnesthée y fit aussi des mieux,
Lui qu'on élevoit jusqu'aux cieux,

Pour avoir battu comme plâtre
Le roi Turnus assez folâtre
Pour s'être dans leur camp glissé,
Et l'en avoir ainsi chassé.
Capys enfin, de qui Capoue,
Comme de son auteur se loue,
Si vaillamment s'y comporta
Que chacun l'en complimenta.
On avoit toute la journée
Fait rude guerre, et sire Ænée,
Durant les heures du repos;
Voguoit sur l'empire des flots;
Car, au partir de Pallanthée,
De la Toscane révoltée,
Arrivé dans le camp qu'il fut
Après avoir fait grand salut
A Tarcon, et dit : je m'appelle
Maître Ænéas; Vénus la belle
Et le noble Anchise m'ont fait;
Si j'en suis fâché, dieu le sait :
De vous raconter mon histoire
Ce seroit trop, et je dois croire
Que vous, ayant appris mon nom,
Vous savez comme d'Ilion
Je fus avec maintes familles
Contraint de tirer mes guenilles,
Et chercher le pays latin,
Suivant les ordres du destin :
Vous savez encore la guerre
Que l'on me fait en cette terre,
D'où me chasser on voudroit fort,
Si je n'étois pas le plus fort.
C'est pour cela qu'avec instance
Je demande votre assistance;
Aussi je vous jure, ma foi,
Que vous pouvez compter sur moi,
Et que ma meilleure milice
Sera fort à votre service,
Si, comme il n'y doit pas manquer,
Mézence vient vous attaquer
Pour remonter dessus son trône,
Où Turne de tous côtés prône
Que bientôt il le remettra,
Ou qu'à la peine il en mourra.

Vous connoissez sa violence,
Et savez à quelle inconstance
Tout est sujet dessous les cieux;
Songez-y donc au nom des dieux,
Puisque de même que du nôtre
Vous voyez qu'il y va du vôtre.
Tarcon, par ce discours gagné,
L'ayant maintefois bienveigné,
Et régalé d'une maniére
A ne se pouvoir plus de chére,
Et ce qui valoit mieux encor,
Secouru de force écus d'or,
Sa majesté Dardanienne
Avecque la gent Lydienne,
Ou les Toscans, à qui les dieux
Avoient dit que c'étoit fait d'eux,
S'ils suivoient un chef d'Italie
Contre le roi de Rutulie,
Et qu'ils devoient, pour la ranger,
Combattre sous un étranger,
S'étoit de l'élément solide
Mise sur l'élément humide,
Où son vaisseau qu'on appelloit
L'amiral, le premier cingloit.
C'étoit un vaisseau remarquable,
Du port, ou je me donne au diable,
De sais-je combien de tonneaux?
Tant y a, qu'il étoit des beaux
Qu'on eût vus depuis mainte année
Fendre la Méditerranée.
De la mére des déités
Les quatre lions imités;
Je dis quatre, quoiqu'à la paire
On la réduise d'ordinaire:
Mais pourquoi la mére des dieux
Ne marcheroit-elle qu'à deux?
N'a-t-on pas vu sur les carrosses
Des Monlerons, non pas deux rosses,
Mais jusqu'à six chevaux de prix
Aller à grand bruit dans Paris,
Avant que Colbert dans la France
Eût fait revenir l'abondance
Et purgé ces pestes d'état,
Qui rouloient avec plus d'éclat

Que les gouverneurs des provinces,
Et faisoient honte à tous les princes?
Mais retournons à nos moutons,
Ou, pour mieux dire, à nos lions.
Quatre donc, taillés au modele
Des quatre qui traînent Cybele,
Etoient attelés à la nef
Qui des Troyens portoit le chef,
Et sembloient aider le zéphire
A faire aller ce grand navire,
Derriére lequel on voyoit
Ida, qui de pins verdoyoit,
Objet de douceur et de joye
Aux pauvres fugitifs de Troye.
Là, le grand Ænéas assis
Rouloit à part-soi maints soucis;
Et lorsque sa mûre prudence
Faisoit agir sa prévoyance
Sur tous les différens succès
Qui pouvoient suivre ses projets,
A sa gauche l'enfant d'Evandre,
Curieux s'il en fut d'apprendre,
Lui faisoit mille questions,
Tantôt lui demandant les noms
De tant de brillantes étoiles
Qui de la nuit paroient les voiles,
Et comment à les regarder
Sur mer l'on se pouvoit guider:
Tantôt s'enquérant des traverses
Qu'en ses avantures diverses
Avoit souffertes ce héros,
Et sur la terre et sur les flots.
Ici, mesdames du Parnasse,
Soyez-moi propices, de grace,
Et faites qu'en vers beaux et bons
Je chante ces grands champions,
Qui pour le roi Troyen s'armérent
Et dessus mer l'accompagnérent.
Massique le premier étoit,
Que le vaisseau Tigre portoit:
Ce prince, ami du dieu des caves,
Commandoit mille jeunes braves
D'Ansidonie et de Chiusi,
Régiment qu'il avoit choisi

Entre les archers plus habiles
Que purent fournir ces deux villes.
Puis dans le brillant Apollon
Voguoit Abas à l'œil felon,
A qui ceux de Populonie
Avoient fait une compagnie
De six cent cadets aguerris
Tous dans son enceinte nourris;
Outre lesquels ce Bigle horrible
Menoit une troupe terrible
De trois cent rudes jouvenceaux,
Dangereux joueurs de couteaux,
Venus d'Elbe, en acier féconde
Plus que pays qui soit au monde,
Du meilleur duquel étoient faits
Leurs morions et corselets.
Asylas, aussi bon prophéte
Qu'il étoit bon homme de brette,
Qui ne consultoit point à faux
Les fressures des animaux;
Qui faisoit obéir les astres
Quand il présageoit les désastres
Ou les biens futurs des humains,
Qu'il voyoit encor dans leurs mains;
Et qui, quand d'un coup de tonnerre
Jupiter étonnoit la terre,
Ou qu'un oiseau se dégoisoit,
L'événement en prédisoit;
Ayant de la nouvelle Pise
Fait sortir mille hommes de mise,
Tous parfaitement bons lanciers,
Alloit après ces deux premiers.
Celui qui suivoit ce troisiéme
Etoit Astur, la beauté même,
Qui sous le divers coloris
D'une brigandine de prix,
Et dessûs un cheval d'Espagne
Etoit un démon en campagne.
C'étoit lui, qui des bords si beaux
De la mignonne aux froides eaux,
Des murs de Montalte et d'Agille,
Et de Pyrge, la vieille ville,
Conduisoit trois cent conjurés
Du sang de Mézence altérés,

Qui vinrent joindre en leur furie
Les autres troupes d'Etrurie.
Ici que diroit-on de moi,
Si je ne disois rien de toi,
Et que je fermasse à ta gloire
Le cornet de mon écritoire,
O des Ligures vaillant chef,
Cupavon, qui parois ton chef
Des marques de l'amour insigne
De ton pére, devenu cygne?
Car à force, rapporte-t-on,
De pleurer son cher Phaëton,
Et de ses paroles plaintives,
Du Pô faire gémir les rives,
Il blanchit petit à petit,
Et devint l'oiseau que j'ai dit,
Qui luit au pole arctique, un Signe,
Portant encor le nom de Cygne.
Son fils donc, paré d'un bouquet
De ses belles plumes de lait,
Et suivi d'une jeune bande,
Petite en nombre, en valeur grande,
Faisoit avancer, en ramant,
Le prodigieux bâtiment
Du Centaure, qui d'une roche,
Qu'à deux mains dessus sa caboche
Il élevoit, affreusement
Menaçoit l'humide élément,
Et de sa tranchante caréne
Alloit coupant la vaste plaine.
Le fils du Tybre et de Manto,
A qui dans un profond dodo
Ce dieu brûlant de paillardise
Sur ses bords troussa la chemise,
Ocnus, surnommé Bianor,
Menoit un régiment encor:
Ce fut lui qui bâtit la ville,
Le berceau de mon cher Virgile,
Et pour faire que l'avenir
De sa maman eût souvenir,
Comme un bon fils, dont je le loue,
La nomma de Manto Mantoue,
Ville puissante en ses aïeux,
Venus de trois différens lieux,

Qui de trois gents n'en faisant qu'une,
Faisoient trois tribus, dont chacune
Quatre grandes cités avoit,
Dessus lesquelles s'élevoit
Celle-ci, premiére en puissance.
De-là l'exécrable Mézence
Armoit contre ses cruautés
Cinq cent ferrailleurs irrités,
Qui sous Ocnus, leur vaillant prince,
Voguoient dans la nef, où le Mince,
Enfant de ce superbe lac
Qu'on nomme de Garde, ou Bénac,
La tête de jonc entourée
Embrassoit son urne dorée.
D'Auléte enfin les galiots
De cent arbres battoient les flots,
Qui blanchissoient avec murmure:
Son vaisseau grand, outre mesure,
Etoit appellé le Triton:
Il me semble que j'oi le ton
De sa coquille résonnante,
Dont toute la mer s'épouvante;
Et que dans l'eau jusques au sein,
Montrant tout ce qu'il a d'humain,
Et de poisson mouvant sa queue,
Je le vois fendre l'onde bleue,
Qui dessous lui bouillonne et bruit,
Et devers la poupe s'enfuit,
Laissant par où le vaisseau passe
De sa voye une longue trace.
Tous ces grands et généreux chefs
Alloient avecque trente nefs
Au secours de la gent Troyenne,
Et sillonnoient la mer Tyrrhenne.
Il étoit l'heure de minuit,
Et la brunette qui ne luit
Que des lumiéres de son frére,
Partageoit en deux sa carriére.
Dans ce temps-là, comme Æneas,
Qui, quoique las, ne dormoit pas,
Roulant cent soins sous sa calote,
Lui-même faisoit le pilote,
Et manioit d'un air savant
Son vaisseau poussé par le vent;

Qui vinrent joindre en leur furie
Les autres troupes d'Etrurie.
Ici que diroit-on de moi,
Si je ne disois rien de toi,
Et que je fermasse à ta gloire
Le cornet de mon écritoire,
O des Ligures vaillant chef,
Cuparon, qui parois ton chef
Des marques de l'amour insigne
De ton pére, devenu cygne ?
Car à force, rapporte-t-on,
De pleurer son cher Phaëton,
Et de ses paroles plaintives,
Du Pô faire gémir les rives,
Il blanchit petit à petit,
Et devint l'oiseau que j'ai dit,
Qui luit au pole arctique, un Signe,
Portant encor le nom de Cygne.
Son fils donc, paré d'un bouquet
De ses belles plumes de lait,
Et suivi d'une jeune bande,
Petite en nombre, en valeur grande,
Faisoit avancer, en ramant,
Le prodigieux bâtiment
Du Centaure, qui d'une roche,
Qu'à deux mains dessus sa caboche
Il élevoit, affreusement
Menaçoit l'humide élément,
Et de sa tranchante caréne
Alloit coupant la vaste plaine.
Le fils du Tybre et de Manto,
A qui dans un profond dodo
Ce dieu brûlant de paillardise
Sur ses bords troussa la chemise,
Ocnus, surnommé Bianor,
Menoit un régiment encor :
Ce fut lui qui bâtit la ville,
Le berceau de mon cher Virgile,
Et pour faire que l'avenir
De sa maman eût souvenir,
Comme un bon fils, dont je le loue,
La nomma de Manto Mantoue,
Ville puissante en ses aïeux,
Venus de trois différens lieux,

Qui de trois gents n'en faisant qu'une,
Faisoient trois tribus, dont chacune
Quatre grandes cités avoit,
Dessus lesquelles s'élevoit
Celle-ci, premiére en puissance.
De-là l'exécrable Mézence
Armoit contre ses cruautés
Cinq cent ferrailleurs irrités,
Qui sous Ocnus, leur vaillant prince,
Voguoient dans la nef, où le Mince,
Enfant de ce superbe lac
Qu'on nomme de Garde, ou Bénac,
La tête de jonc entourée
Embrassoit son urne dorée.
D'Auléte enfin les galiots
De cent arbres battoient les flots,
Qui blanchissoient avec murmure:
Son vaisseau grand, outre mesure,
Etoit appellé le Triton:
Il me semble que j'oi le ton
De sa coquille résonnante,
Dont toute la mer s'épouvante;
Et que dans l'eau jusques au sein,
Montrant tout ce qu'il a d'humain,
Et de poisson mouvant sa queue,
Je le vois fendre l'onde bleue,
Qui dessous lui bouillonne et bruit,
Et devers la poupe s'enfuit,
Laissant par où le vaisseau passe
De sa voye une longue trace.
Tous ces grands et généreux chefs
Alloient avecque trente nefs
Au secours de la gent Troyenne,
Et sillonnoient la mer Tyrrhenne.
Il étoit l'heure de minuit,
Et la brunette qui ne luit
Que des lumiéres de son frére,
Partageoit en deux sa carriére.
Dans ce temps-là, comme Ænéas,
Qui, quoique las, ne dormoit pas,
Roulant cent soins sous sa calote,
Lui-même faisoit le pilote,
Et manioit d'un air savant
Son vaisseau poussé par le vent;

Voilà qu'au milieu de sa route
Un cas surprenant fait qu'il doute
S'il veille, ou s'il a les yeux clos:
Quinze donzelles sur les flots
Se présentent à sa personne,
Et font un rond qui l'environne.
Ces donzelles pleines d'appas,
Durant tout le temps qu'Ænéas
Erra sur les moites campagnes,
En avoient été les compagnes;
Et la bonne mére des dieux,
Qui les aimoit comme ses yeux,
De navires qu'étoient les belles,
En avoit fait des immortelles
Comme les filles de Doris.
De leurs bras aussi blancs que lis,
Et de leur poitrine d'albâtre,
D'un air agréable et folâtre
Elles fendoient le flot amer,
Et se promenoient sur la mer.
Lorsqu'Ænée elles reconnurent,
D'aussi loin qu'elles l'apperçurent,
Un mouvement précipité
Les porta vers sa majesté:
Et quand autour de son navire,
D'alégresse de voir leur sire,
Elles eurent bien fait des sauts
Et dansé sur des airs nouveaux,
La plus diserte de la troupe,
Qui d'une main tenoit la poupe,
Et de l'autre coupoit les flots,
Montrant la neige de son dos,
Aboucha de la sorte Ænée,
Ignorant de leur destinée:
Veillez-vous, divin Ænéas?
Veillez: un bon roi ne dort pas;
Et quand tout le monde sommeille,
Au bien de ses peuples il veille.
Comme vous en usez ainsi,
Je dois vous en louer aussi;
Continuez donc, ame forte,
Et pour que le vent vous emporte
Plus vîte que vous n'allez pas,
Hissez jusques au haut des mâts.

Nous étions, ô royal pilote,
Les pins dont on fit votre flotte ;
Et par un miraçle étonnant,
De nefs, nous voilà maintenant
Nymphes du partage liquide,
Depuis que Turne le perfide,
Et par la flamme et par le fer,
A voulu de nous triompher.
Lors malgré nous rompant nos cables,
Nous nous crumes des misérables,
Et nous avons présentement
Encor le même sentiment;
Car dussions-nous passer pour folles,
Nous voudrions pour cent pistoles,
Et de bon cœur les payerions,
Mais c'est trop peu, nous voudrions,
Pour tous les trésors de Neptune,
Suivre encore votre fortune,
En qualité de vos vaisseaux,
Plutôt que de nous voir des eaux,
Nymphes, quoiqu'assez joliettes.
Telles madame Ops nous a faites,
Qui par pitié n'a pas voulu
Qu'un feu sacrilége et goulu
Dévorât nos planches sacrées;
Et depuis que dénavirées
Nous sommes, nous avons quêté
Jour et nuit votre majesté,
Par cette campagne inconstante,
Pour la rendre participante
Des nouvelles de notre sort,
Qui certes ne nous plaît pas fort:
Et lui dire que le Rutule
Tient assiégé le prince Iule,
Qui se montre en tous les combats
Digne fils du grand Ænéas:
Que déjà la cavalerie
De Pallantée et d'Etrurie
Est arrivée au rendez-vous,
Et qu'à Turne, de mille coups,
On doit plutôt percer le ventre,
Qu'il souffre que dans Troye elle entre.
Sus donc, dès que le jour poindra,
Et qu'au pied la nuit gagnera,

Commandez à tous vos gendarmes
De se tenir prêts sous les armes,
Et me prenez tout le premier
Cet invincible bouclier,
Que la déesse votre mére,
Par son mari, vous a fait faire,
Luisant comme l'astre du jour,
De l'or qu'il a mis tout autour.
Demain, sire, si mes paroles
Ne passent chez vous pour frivoles,
On verra des monceaux de corps
Qui sous vos coups tomberont morts.
Cette harangue prononcée
Par la belle Cymodocée,
La nymphe, habile à naviguer
Tout de même qu'à haranguer,
Disant, dieu vous veuille conduire,
D'Ænéas pousse le navire,
Qui les ondes plus vîte fend
Qu'une fléche ne fait le vent,
Duquel elle égale les aîles :
Par les mains des autres donzelles
Les autres, poussés par après,
Vont aussi plus légers que traits :
Des gens que le démon emporte
Ne vont pas, je crois, d'autre sorte.
Ænée en est tout stupéfait,
Et le pauvre prince ne sait
S'il doit, de si rares merveilles,
Croire ses yeux et ses oreilles :
Toutefois il flatte son cœur
Du carnage, qu'à sa valeur
Avoit promis l'humide vierge ;
Et faisant allumer un cierge
Il prie ainsi, levant les yeux
En petit-collet vers les cieux :
O vous, qui du sacré Dyndime
Vous ébanoyez sur la cime,
Qui dessus votre front portez
Pour couronne, tours et citez,
Et pour tirer votre carrosse
Domptez le naturel féroce
De quatre lions attelez,
Qui vont tout comme vous voulez :

Dame, quoique vieille, encor belle,
Mére des dieux, alme Cybelle,
Assistez-moi dans mes combats,
Donnez de la force à mon bras,
Et de la déesse aquatique
Secondant l'heureux pronostique,
De grace soyez le soutien
De votre peuple Phrygien.
Sa majesté Dardanienne
A la grand'maman Idéenne
Ne fit pas plus longue oraison;
Et cependant sur l'horizon
Phébus, sorti des moites rives,
Jettoit des flammes assez vives,
Et des traits brillans de ses yeux
Avoit chassé la nuit des cieux.
Incontinent le brave Ænée,
Pour commencement de journée
Fait mettre ses gens en état
De montrer à bon chat bon rat;
Et déjà, comme un objet mince,
Du haut de son bord ce grand prince
De sa ville voyoit les toits,
Lorsqu'à son radieux pavois
Que son bras en l'air fit paroître,
Des siens il se fit reconnoître,
Lesquels par un transport joyeux,
De traits ombragérent les cieux,
Et de cris remplirent les nues:
Comme font ces troupes de grues,
Quand du Nil quittant le limon,
Elles regagnent le Strymon,
Et s'enfuyent à tire d'aîles
Laissant les Autans derriére elles.
Mais à tant de traits et de cris,
Les chefs ennemis bien surpris
Furent quelque tems de la chose,
Sans pouvoir deviner la cause,
Jusqu'à ce qu'ils virent les eaux
Toutes couvertes de vaisseaux,
Qui venoient, la poupe au rivage,
Pour y finir leur navigage,
Et le vomissement de feux,
Qui du bouclier lumineux,

Du panache et de sa salade
Du rayonnant Anchisiade
Sortoient, pareils en leur ardeur
A cette lugubre splendeur
Qui, dans une nuit claire et nette,
Part d'une sanglante comète;
Ou bien à cet astre enflammé
Dont tout le monde est allumé,
Et qui nous engendre les pestes
Et mille autres choses funestes.
Ce terrible éclat, toutefois,
Au monarque des Rutulois
Ne fit point mollir le courage;
Au contraire loin du rivage,
Dont il songeoit à s'emparer,
Prétendant l'ennemi bourrer,
Son monde au combat il exhorte,
Et le presse de cette sorte:
Ce qui fut toujours souhaité
De votre générosité,
Et pour quoi mille fois vos âmes
Ont conçu de si belles flammes,
Cela même, ô hardis guerriers,
Vient vous offrir mille lauriers,
Nous donnant ces gens à combattre,
Dont un de vous en battroit quatre.
Mars, dieu me damne, est tout à nous,
Si nous valons des troncs de choux;
Et je tiens mal dans leurs affaires
Ænée et tous nos adversaires.
Maintenant, si quelque chaleur
Peut accroître votre valeur,
Rappellez en votre mémoire
Les actions pleines de gloire
De ceux de qui vous descendez;
Et songez que si vous dardez
Vos fléches et tirez vos lames,
C'est afin de sauver vos femmes,
L'honneur de vos fronts, et vos biens,
Dont s'ébaudiroient les Troyens.
Allons donc gayement, camarades,
Recevoir à coups d'estocades
Tout ce vain secours qui leur vient;
Et comme mal on se soutient

A la descente d'un navire
Qui fait qu'aux gens la tête vire,
N'attendons pas que l'ennemi
Sur son pied se soit raffermi.
Quiconque a l'ame généreuse,
A toujours la fortune heureuse,
Et pour s'en voir favoriser
Il suffit seulement d'oser.
Cela dit, il rêve et consulte
Quels, pour faire à la flotte insulte,
De ses gens il détachera,
Et quels au siége il laissera.
Cependant aux bords d'Ausonie
Le monarque de Dardanie
Fait débarquer ses compagnons:
Mais pendant qu'on dressoit des ponts,
Le cœur impatient des troupes
En fit jetter dans les chaloupes
Une partie, et quantité
Fondre d'un saut précipité
Sur des amas d'aréne blonde,
Aussi-tôt qu'ils voyoient que l'onde,
Venant en soi-même à rentrer,
Commençoit à s'en retirer.
Pour Tarcon, de-peur de naufrage,
Après que par tout le rivage
Il eut promené ses regards
Pour en connoître les hasards,
Où la mer sembloit non guéable
Et parfaitement navigable,
Par le libre flux de ses eaux
Il tourne à l'instant ses vaisseaux;
Et puis à sa gent Lydienne,
Enfans, dit-il, des bras de laine
Ne valent rien présentement;
Sus donc, ramez-moi fortement,
Et que chacun si bien s'excite,
Que dans cette gréve maudite,
Chaque nef donnant rudement,
Un long sillon s'aille imprimant.
Pourvu qu'un coup je prenne terre,
Que la mienne ait le sort d'un verre:
Les Latins me trouvans chez eux,
Je me tiens encor trop heureux.

Après qu'aux siens par ce langage
Le Toscan eut donné courage,
Soudain à force de ramer
Eux de bouleverser la mer,
Tant que d'écume blanchissantes
Parmi les ondes bouillonnantes,
Leurs barques, sans souffrir d'effort,
Entrérent toutes dans le port:
Hormis, ô prince d'Etrurie,
Celle de votre seigneurie,
Qui dessus un traître rocher
Etant venue à se jucher,
Après que long-tems en balance
Aux flots elle eut fait résistance,
A la fin pourtant se rompit,
Et son monde en grand'peine mit
Parmi les piéces du naufrage,
Et les ondes, qui du rivage
Dans la mer venant à rouler,
L'en faisoient souvent reculer.
Lors la valeur du roi d'Ardée
D'aucun penser n'est retardée:
Mais le siége abandonnant là,
Il enléve tout ce qu'il a
De forces, pour combattre Æneé;
Qui soudain la charge sonnée
Va rompre un bataillon épois
De gros diables de villageois,
(Heureux présage de sa guerre)
Et met force Latins par terre,
Après avoir tué Théron,
Grand colosse et grand fanfaron,
Lequel fut assez téméraire
Pour affronter tel adversaire,
Qui de son flamboyant acier
Lui perçant et son bouclier,
Et l'or écailleux de sa saye,
Lui fit au flanc profonde playe,
De laquelle, à gros flots courant,
Débonda de sang un torrent.
Puis un coup à Lycas il porte:
Lycas qui de sa mére morte
Par une incision tiré,
O Phébus ! t'étoit consacré;

De maniére qu'en sa naissance
Le fer qui pour lui sans offense
Fut l'instrument de son salut,
Ici de sa perte le fut.
Un moment après il asséne,
Et jette roides sur l'aréne
Deux grands assommeurs de soldats,
Cissée et son frére Gyas;
Qui de leurs pesantes massues,
De nœuds et de gros clous bossues,
Maintes caboches enfonçoient,
Et maints bons membres fracassoient,
Les armes du vaillant Alcide,
De celles dont le Dardanide
De ce monde les fit partir,
Ne purent pas les garantir,
Ni leur roideur extraordinaire,
Ni le fort Melampus leur pére,
Qui, tant que la sœur de Jupin
Exerça l'invincible main
Du grand Amphitryoniade,
En avoit été camarade.
Ceux-ci morts, comme à plein gosier
Phare se mettoit à crier,
Et d'Ænéas à gueule ouverte,
En fanfaron, juroit la perte,
Ce Roi, qui dans un sou marqué,
Mieux qu'aucun roi du Papegay,
Par une adresse non commune,
Eût donné trente fois pour une,
D'un bras qui n'étoit pas manchot
Lui darde un coup de javelot,
Qui lui volant droit dans la bouche
La gargate à jamais lui bouche.
Et toi, détestable Cydon,
Pendant qu'un malheureux brandon
Pour le beau Clytius t'enflamme,
Et que par un desir infame,
Dont le penser me fait horreur,
Tu suis ce mignon de ton cœur,
Comme dans son ardeur ribaude
Un chien fait une chienne chaude,
D'un dard, par ce prince lancé,
Tu t'en allois aussi troussé,

Et gisois roide sur la place
Désormais aussi froid que glace,
Pour tes infernales amours,
Qui te consumérent toujours,
Sans la bande des sept Forcides,
Qui sur le roi des Dardanides
S'en vinrent tous sept à la fois,
Lançant sept dards, dont son pavois
Et son pot plusieurs renvoyérent
Jusques à ceux qui les jettérent :
Le reste, écarté par Cypris,
Ne fit que raser son cher fils,
Qui dit à son fidéle Acate :
Ventre-saint-gris, comme on me tâte !
Mes dards, vîte Acate, mes dards,
Dont je perçai tant de soudards
Devant les murs de notre ville ;
Quand à tirer j'en aurois mille,
Il ne sera pas dit qu'en vain
Un seul soit parti de ma main.
Ce disant, de celle d'Acate
Il en prend un grand à la hâte,
Qui, de sa droite s'envolant,
A Méon, d'un coup violent,
Transperce et Targe et Brigandine,
Et lui vient crever la poitrine.
Soudain Alcanor, son germain,
Le voyant choir, lui tend la main ;
Mais cette main officieuse,
D'une lancade furieuse
Qui lui passe au-travers du bras,
Laisse bientôt aller à bas
Ce cher frère, et toute mourante
A son cou tombe pendante.
Lors Numitor, le dard tirant
Du corps de son frère expirant,
D'une maniére forcenée
Le renvoye à messire Énée :
Mais comme il pensoit l'enfiler,
Il ne fit pour tout qu'effleurer
La cuisse du vaillant Acate,
Comme quand [illegible] on se gratte.
Là-dessus Clausus le Sabin
Arrive, la pique à la main,

Suivi de sa troupe Sabine,
Tous jouvenceaux de fiére mine;
Et de ce long bois acéré,
Qu'il branle d'un bras assuré,
Frappe, en jurant monsieur saint George,
Le vaillant Dryops à la gorge;
Et dans le moment qu'il parloit,
Au pauvret coupant le sifflet,
Lui ravit la voix et la vie:
Victoire incontinent suivie
De la mort de six fiers soudards,
Tous six du pays du dieu Mars,
Dont trois étoient de la contrée
Où le froid et cuisant Borée
Rend roupieux les plus camus,
Je veux dire du mont Hémus;
Et les autres des murs d'Ismare,
Lesquels, malgré leur valeur rare,
Churent sous les différens coups
De Clausus, plus vaillant qu'eux tous,
Ou plus heureux; car journaliéres
Sont les avantures guerriéres,
Et tel fera choir aujourd'hui
Maints plus braves hommes que lui,
Qui le lendemain d'un moins brave
Recevra dans la veine-cave,
Ou dans quelqu'autre endroit mortel,
Un coup à l'envoyer au ciel,
Ou bien au diable; car les braves
Sont par fois ses humbles esclaves,
Et tel brave n'a de vertu
Que sa bravoure. Mais qu'as-tu,
Ma petite muse, à leur dire?
Tais-toi: quitte-moi la satyre;
Et souviens-toi que ce métier
Couta cher au pauvre Regnier,
Que des braves l'humeur altiére
La critique ne souffre guére,
Et qu'il en est dans le pays
Où l'on imprime tes écrits,
Autant qu'en pays de la terre:
Mais loin de leur faire la guerre,
Dis seulement, et rien de plus,
Celle d'Ænée et de Turnus,

Et reprends, si tu m'en veux croire,
Reprends le fil de ton histoire.
Pendant donc que le sieur Clausus
Fait ainsi le diable, Halézus,
Pour se battre plus à son aise,
S'en vient dans sa roulante chaise ;
Puis de [illegible]essa le régiment,
Et Messa[illegible] finalement,
Avec sa fringante écurie.
Ce fut pour-lors qu'avec furie
De part et d'autre on se frotta,
Et que chacun s'entre-heurta.
C[illegible] [illegible]orsque sans avantage,
N[illegible], ni de courage,
[illegible] en plein air déchaînés
[illegible] mutines ;
[illegible] possede,
[illegible]de,
[illegible] en l'air,
[illegible] dans la mer :
[illegible]ssance,
[illegible] sans balance.
[illegible]vens
[illegible]

Puisque

Une nuit avoit osé faire
Des cornes à monsieur son pére,
En surprenant la chasteté
De cette innocente beauté;
Et pour éviter la colére
De ce triste et terrible pére,
Qui mille fois l'eût dévoré,
Chez Turne s'étoit retiré.
Ensuite son glaive homicide
Attaque Tymber et Laride,
Couple admirable de jumeaux,
Mais jumeaux tellement égaux,
Que même le pére et la mére
S'y trouvoient trompés d'ordinaire:
Si bien que lorsqu'on appelloit
Laride, quand Tymber vouloit
Il se présentoit pour son frére:
Et Laride, tout au contraire,
Lorsque Tymber on appelloit,
C'est moi, disoit-il, s'il vouloit.
Ils faisoient souvent de ces piéces,
Quand ils étoient dans leurs liesses;
Mais Tymber, ayant mérité
Une fois d'être épousseté,
Pour avoir dit à la suivante
Qu'elle étoit putain putinante;
Que sait-on s'il n'étoit pas vrai?
Quoi qu'il en soit, le pére outré,
Et peut-être ami de la fille,
Qui passoit pour plus que gentille,
Voulut sur le pauvre Tymber
Faire sa colére tomber,
Et lui mettre en sang le derriére;
Mais lui sur son innocent frére
S'étant excusé hardiment,
Et ce frére semblablement
Sur lui; de-peur de se méprendre,
Les voyant si bien se défendre,
Le pére, incertain et douteux,
Lequel est-ce, dit-il, des deux,
Parlant à la belle offensée?
Mais elle bien embarrassée,
Je ne le sais pas bien, ma foi!
Répondit-elle; mais je croi

D'ailleurs, quand ils seroient des diables,
Et mille fois plus redoutables,
D'un côté, la mer de ses flots
Nous enferme : encor si turbots
Vous étiez, esturgeons, ou raies,
Vous vous moqueriez de leurs plaies :
Mais n'étant rien moins que cela,
Que faire de ce côté-là ?
D'un autre, nous avons la terre
Si couverte de gens de guerre,
Qu'on ne sait par où se sauver.
Il faut donc ou vaincre, ou crever :
Car mort-de-Mahom ! quelle voye
Pour se pouvoir jetter dans Troye ?
A cela Pallas s'étant tu,
Pour animer par sa vertu
Encor mieux que par sa parole,
Il va, comme un faucon qui vole,
Fondre au milieu des ennemis.
Le premier à mort par lui mis
Fut le fort Lagus, qui de terre
Levant une pesante pierre,
Afin de lui casser le cou,
Reçut de lance un puissant coup,
Où des vertébres de l'échine
L'apophyse pointue incline ;
Cela veut dire, en plus clairs mots,
Tout droit dans l'épine du dos,
D'où le prince, tête baissée,
Bras tendus et jambe avancée,
Voulant son arme dégager,
Hisbon s'en vint pour le charger,
Et l'immoler d'un coup d'espade
Aux mânes de son camarade :
Mais l'intrépide jouvenceau
Tirant son glaive du fourreau,
D'une roide botte imprévue
Lui perçant le poumon, le tue.
Puis il donne sur Hélénus,
Ou, selon d'autres, Strénius,
Et sur le paillard Anchémole,
Qui, par l'excès d'une amour folle
Que sa belle-mére en son sein
Avoit fait naître sans dessein,

Une nuit avoit osé faire
Des cornes à monsieur son pére,
En surprenant la chasteté
De cette innocente beauté;
Et pour éviter la colére
De ce triste et terrible pére,
Qui mille fois l'eût dévoré,
Chez Turne s'étoit retiré.
Ensuite son glaive homicide
Attaque Tymber et Laride,
Couple admirable de jumeaux,
Mais jumeaux tellement égaux,
Que même le pére et la mére
S'y trouvoient trompés d'ordinaire:
Si bien que lorsqu'on appelloit
Laride, quand Tymber vouloit
Il se présentoit pour son frére:
Et Laride, tout au contraire,
Lorsque Tymber on appelloit,
C'est moi, disoit-il, s'il vouloit.
Ils faisoient souvent de ces piéces,
Quand ils étoient dans leurs liesses;
Mais Tymber, ayant mérité
Une fois d'être épousseté,
Pour avoir dit à la suivante
Qu'elle étoit putain putinante;
Que sait-on s'il n'étoit pas vrai?
Quoi qu'il en soit, le pére outré,
Et peut-être ami de la fille,
Qui passoit pour plus que gentille,
Voulut sur le pauvre Tymber
Faire sa colére tomber,
Et lui mettre en sang le derriére;
Mais lui sur son innocent frére
S'étant excusé hardiment,
Et ce frére semblablement
Sur lui; de-peur de se méprendre,
Les voyant si bien se défendre,
Le pére, incertain et douteux,
Lequel est-ce, dit-il, des deux,
Parlant à la belle offensée?
Mais elle bien embarrassée,
Je ne le sais pas bien, ma foi!
Répondit-elle; mais je croi

Que c'est Tymber, montrant Laride ;
Ce qui fit faire mainte ride
Au nez de monsieur, qui se prit
Pour lors à rire, et qui tant rit,
Et madame, à l'erreur présente,
Un page, et même la suivante,
Que l'on n'a jamais tant oui
De ho, ho, ho, et hi, hi, hi,
Quand la déesse de Cythére
Fit un si beau gars de Moliére ;
De maniére qu'ayant bien ri,
Mes enfans, dites grand merci
A votre grande ressemblance ;
Dit le pére, et que telle offense
Ne vous avienne plus jamais ;
Car, sur mon dieu, je vous promets
De vous fesser de compagnie,
Si jamais cette vilenie
Sort de la bouche d'un des deux.
Pour contenter les curieux,
J'ai voulu finir cette histoire,
Que l'on pourra, si l'on veut, croire.
Tant y a que ces deux jumeaux
Etoient si tellement égaux,
Que deux perles orientales
En un collier sont moins égales :
Mais Pallas, qui les attaqua,
Mieux que pas un les distingua,
Et fit voir dans leur ressemblance
Une fâcheuse différence,
Dont, si ce n'eut été Pallas,
Je ne me consolerois pas ;
Car de sa flamboyante épée
Ta tête, ô Tymber, fut coupée ;
Et ta droite pareillement,
O Laride, à qui vainement
Elle saute, pour se rejoindre,
Et semble pour son vainqueur poindre,
De ses doigts mouvans rechercher
Le fer qu'elle vient de lâcher.
Alors la troupe d'Arcadie,
Par ce grand exemple enhardie,
S'arme contre les ennemis,
Et le désespoir d'avoir pris

Si légérement l'épouvante,
De moitié leur valeur augmente.
Lors d'un dard contre Ilus jetté,
Pallas, au carnage excité,
Transperce et renverse Rhétée
De sa cariole, emportée
Par deux forts chevaux, qu'il fessoit,
Comme le pauvret traversoit
Pour s'esquiver et se défaire
De Tyre et de Teutras son frére:
Ce qui n'allongea guére plus
Le sort du malheureux Ilus;
Car un moment après la vie
Par ce prince lui fut ravie.
Comme lorsque pour se venger
Quelque pernicieux berger,
Si-tôt qu'il voit le vent propice
A bien seconder sa malice,
Dans une forêt met le feu,
Qu'il fait brûler en plus d'un lieu:
Soudain du châtaignier au chêne,
Du chêne au til, du til au frêne
La flamme avide, le jettant
Par toute la forêt, s'étend;
Et le maudit berger, bien-aise,
Sur un roc qui lui sert de chaise,
Voit triompher jusques aux cieux
Le feu des bois victorieux.
Ni plus ni moins, de sa patrie,
Pour venger la gloire amoindrie
Par la fuite infame des siens,
Le prince des Arcadiens,
Par sa bravoure et son langage,
Ayant allumé leur courage,
Les voit d'une commune ardeur
Secourir sa rare valeur.
Mais Haléze, un franc diable à quatre,
S'en vient contr'eux pour les combattre,
Le corps couvert de son bouclier;
Et de son foudroyant acier,
Des trois premiers coups qu'il desserre,
Il pourfend, tronque et met par terre
Ladon, Démodoque et Férès:
A Strymonius puis après

D'un revers la droite il enléve,
En lui disant qu'il la reléve :
Enfin, s'adressant à Thoas,
D'une pierre il le jette à bas,
Et lui fait en mainte parcelle
Voler le crâne et la cervelle.
Son pére, d'Haléze j'entends,
Le Nostradamus de son tems,
Regardant son fils à la guerre
Comme un malheureux pot de terre,
Et prévoyant qu'il se perdroit
Aux premiers combats qu'on feroit,
Si jamais les sons de Bellone
Excitoient son humeur felonne,
Pour éviter ce déplaisir,
Qui l'eût aussi-tôt fait gésir,
Car il fut toujours idolâtre
De ce fils, quoiqu'acariâtre :
Mal commun à maints péres fous,
Qu'on voit encore parmi nous.
Hé, mort de moi! peut-on mieux faire,
Lorsqu'un enfant est volontaire,
Et qu'il a tant la guerre à cœur,
Que de le perdre avec honneur!
Ou bien, si quelqu'un ne l'assomme,
D'un diable en faire un honnête homme,
En l'envoyant servir son roi
Dessous le grand Mars de Rocroi?
Car il n'est point de telle école
Pour refaire une tête folle,
Si quelque coup ne la défait,
Et rendre un jeune-homme parfait,
Comme le métier qui s'enseigne,
Sous le guidon et sous l'enseigne;
Où l'on voit de si belles loix.
Mais ce pére, dont je parlois,
De son enfant craignant la perte,
Qu'il n'eût pas sans mourir soufferte,
Pour l'éviter, l'avoit exprès
Tenu caché dans des forêts,
L'occupant à courre des bêtes,
Les tuer à coups d'arbalêtes,
Et de ses fléches mettre à bas
Des oiseaux qui n'y pensoient pas :

Mais si-tôt que le mortel somme
Eut clos l'œil au pauvre bon-homme,
Les Parques au cœur inhumain
D'abord sur lui mirent la main,
Et comme elles s'en emparérent,
Aux dards d'Evandre le vouérent,
Dont son fils le voulant frapper,
Afin de le mieux attraper,
Au Tybre fit cette priére :
O des riviéres la riviére,
Qui sur un gravier de pur or
Roules d'argent un pur trésor,
Guide cette arme, et qu'il te plaise
De la porter au sein d'Haléze ;
Et je te le proteste en foi
De gentilhomme et fils de roi,
Ce chêne que ta belle eau mouille
A ta gloire aura sa dépouille.
L'oreille de l'humide dieu
Ne fut pas bouchée à ce vœu,
Dont l'espoir le ravissoit d'aise ;
Car tandis que le pauvre Haléze
Paroît avec son écusson
Un dard volant, qui d'Imaon
Sans-doute alloit être la perte,
Sa poitrine alors découverte
Reçut le dur coup du trépas,
De celui du prince Pallas.
Mais à la peur que ce coup donne,
Lauze, dont la seule personne
Valoit bien plus d'un régiment,
S'opposant vigoureusement,
A la tête des siens se rue
Sur les ennemis, dont il tue,
Abat leur bouclier, ou rempart,
Tant c'étoit un rude soudart !
Lors maints jouvenceaux d'Arcadie
Et maints Toscans perdent la vie,
Et vous aussi, pauvres Troyens,
Contre lesquels tant d'Argiens,
A l'attaque de vos murailles
Et dans les plus chaudes batailles,
Avoient fait leurs efforts en vain
Pour vous ôter le goût du pain.

Sous deux chefs égaux les cohortes,
De tout point également fortes,
Se donnent un choc furieux ;
Et les derniers rangs envieux
De la gloire que l'on remporte
Aux premiers, s'empressent de sorte
Que la foule ne permet pas
De remuer ni dard ni bras.
D'un côté, Pallas presse, irrite,
De l'autre, Lauze anime, excite :
Tous deux de même âge à-peu-près,
Tous deux pareillement bien faits,
Et d'une beauté non commune,
Mais à qui la male fortune
Avoit refusé le bonheur
De revoir onc le pays leur,
Sans pourtant que les cieux permissent
Que tête à tête ils combattissent ;
Car, quoique fiers, bientôt tous deux
En trouvérent de plus fiers qu'eux.
  Cependant la nymphe Juturne
Vient avertir son frére Turne,
Qu'à Lauze il falloit du secours :
A quoi disant, ma sœur, j'y cours,
De son char roulant de vîtesse,
Des bataillons il fend la presse ;
Et quand il fut près de Pallas,
Place, dit-il à ses soldats,
Place, enfans, et que l'on me voie
Percer les boudins et le foie
A ce tant brave jouvenceau :
C'est à moi seul qu'un coup si beau
Appartient. O dieu ! que son pére
N'est-il ici pour me voir faire,
Lui qui chérit si fort ce fils !
J'en donnerois cent bons louis.
A ces mots chacun se retire,
Faisant large place au fier sire ;
Et le jeune prince ébahi,
Mon dieu ! *miserere mei*,
Dit-il, regardant la stature
Du haut Turnus et sa posture ;
Et puis remis dans son émoi,
Par tout le corps de ce grand roi

Il roule une farouche œillade,
Et repousse ainsi sa bravade :
Ou je serai bientôt vanté
D'avoir terrassé ta fierté,
Ou si je n'ai pas la victoire,
D'être du-moins mort avec gloire.
Mon pére, qu'ici tu voudrois,
N'est pas si mol que tu le crois,
Et quatre-vingts ans de vieillesse
N'ont point mis en lui de foiblesse :
Qu'heureux je sois, ou malheureux,
Ce Prince est assez généreux
Pour voir d'une égale maniére
Mon char de triomphe, ou ma biére,
Dont les cyprès surpasseront
Les plus beaux lauriers de ton front,
Si cette lance ou cette épée
Dans ton sang n'est bientôt trempée.
Ne me menace donc pas tant,
Prince trop superbe et fendant.
Après cette fiére réponse
Le royal gars son casque enfonce,
Et d'un air guerrier se marchant,
Il se porte au milieu du champ.
Aussi-tôt d'une froide crainte
Chacun des siens a l'ame atteinte,
Et par un soupçon de malheur
Le sang leur glace autour du cœur,
Turne alors de son char s'élance,
Léger comme un Basque, et s'avance
Contre le jeune champion.
Imaginez-vous un lion,
Qui, du sommet d'une montagne
Dans le milieu d'une campagne,
Voit à l'écart de son troupeau
Un jeune et vigoureux taureau,
Qui se prépare à la cornade
Contre son horrible griffade :
Soudain l'animal rugissant
Contre l'animal mugissant
Bondit dans la basse planure.
Voilà justement la peinture
De Turne, venant sur Pallas,
Qui croyant ce grand fierabras

A la portée de sa lance,
Alla le premier tenter chance,
Et voir si par quelqu'heureux sort,
Comme il n'étoit pas le plus fort,
Il se pourroit tirer d'affaire,
En abattant son adversaire;
Et cependant, levant les yeux
Vers le brillant Louvre des dieux:
Par le bon accueil de mon pére
Et par sa table où tu fis chére,
Dit-il, et sans dépendre un sou
Trinquas et briffas tout ton sou,
Grand Hercule, je te supplie,
Contre le roi de Rutulie
Sers-moi de cuirasse et d'écu;
Et lorsque je l'aurai vaincu
Par ta puissance que j'implore,
Que cet arrogant Matamore,
Qui me traite comme un enfant,
Et s'en croit déjà triomphant,
De rage répande des larmes
Me voyant lui ravir ses armes;
Et qu'avant que ses mourans yeux
Perdent la lumiére des cieux,
Ma présence à ce misérable
Soit une présence de diable.
A la priére de Pallas
Le rustre dieu sourd ne fut pas;
Et la chére qui lui fut faite
Par Evandre, après la défaite
De l'Espagnol au triple nez,
Et tous ses beaux bœufs emmenez,
Représentée à sa mémoire,
L'engageoit fort à la victoire
Du jeune prince Arcadien:
Mais n'y voyant pas de moyen,
Et madame la destinée
Ayant autre chose ordonnée,
Son cœur par un profond soupir
En témoigna son déplaisir;
Et ses vains pleurs qui le trahirent
Aussi gros que des pois sortirent,
Dont il enragea de dépit;
Car le fou des dieux qui le vit,

Lui fit aussi-tôt ribouillette,
Disant, mon fils, veux-tu la tette?
Et puis l'immortel Jean Doucet
S'enfuit, et bientôt, car dieu sait
Comme le drôle eût eu la gratte,
S'il fut tombé dessous la patte
Du rude Hercule, à qui Jupin
Dit: mon fils, laissez ce badin
Qui ne vaut pas votre colére;
C'est un fou, que voulez-vous faire?
Et puis, ajouta-t-il après,
A quoi servent tous ces regrets?
Cessez, cessez d'être si tendre,
Et d'inutiles pleurs répandre.
Le tems de la vie est compté,
Et rien de sa briéveté
Ne peut réparer le dommage,
Que les vertus et le courage.
Quoiqu'on en dût être marri,
Tant de fils de dieux ont péri
Comme les plus viles canailles
Devant les Troyennes murailles,
Achille, Ascalaphe et Memnon,
Et même mon fils Sarpédon,
Sans que Thétis, Mars, ni l'Aurore,
Ni moi qui puis bien plus encore,
De leurs brefs et rapides jours
Ayons pu prolonger le cours:
Et Turnus aussi-bien que l'autre
N'a qu'à dire sa patenôtre,
Et se disposer à sa fin,
Où l'appelle son court destin.
Cela dit, le lance-tonnerre
Détourna ses yeux de la terre
Où Turne et Pallas s'apprêtoient
A se montrer ce qu'ils étoient;
Quand celui-ci de violence
Contre Turne darda sa lance
Et mit soudain l'épée au vent.
La lance volant cependant
Chut où le corselet s'attache
Sur l'épaule, et de la rondache
Du grand Turne perçant le bord:
Enfin, avec tout son effort,

Tout le mal qu'elle lui put faire
Fut une écorchure légére.
A quoi Turne, pour le gausser,
Disant, ma foi! c'est bien lancer,
Prince, de ce beau coup je t'aime,
Mais vois si je ferai de même.
Il branle un grand dard affilé,
Et l'ayant bien long-tems branlé,
Contre l'Arcadienne altesse
Il le jette avec tant d'adresse
Et de force tout à la fois,
Que malgré son triple pavois
Et son épaisse brigandine,
L'arme entre au fond de sa poitrine;
D'où le pauvret la retirant,
Il tombe aussi-tôt, en mourant,
Sur son coup si digne de larmes:
Par leur bruit s'en plaignent ses armes;
Et sa bouche d'où le sang sort,
De l'ennemi la terre mord.
Ecoutez, troupe Arcadienne,
Dit lors Turne, et qu'il vous souvienne
De dire au pére de Pallas,
En lui rapportant son trépas,
Que je lui rends un fils insigne,
Et dans un état de lui digne:
Que quelque consolation
Qu'apporte l'inhumation
Des défunts à ceux qui survivent,
Et quelques honneurs qui la suivent,
J'en veux pourtant user en roi,
Et mieux qu'il n'a fait avec moi:
Qu'ainsi ce corps je lui renvoye,
Afin que dessus il larmoye,
Et qu'au chant de maint *libera*
Il l'enterre comme il voudra;
Mais que par cette perte amére,
En apprenant qu'il n'est plus pére,
Il apprendra ce que lui vaut
D'avoir tant fait manger de rôt,
Et donné fils, gens et monnoye
A ses bons alliés de Troye.
Après cela le fier guerrier
Ote au mort son lourd baudrier,

Où des cruelles Danaïdes
Brilloient en or les parricides,
Brodés à la perfection
Par le fameux Eurytion ;
Et gai du butin qui le pare,
Il va piaffant et se quarre.
Ma foi ! dans les décrets divins
Les hommes sont des Quinze-vingts,
Et souvent ils se réjouissent,
Et sots qu'ils sont, s'en orgueillissent,
Au-lieu de se tenir égaux
Dans les biens comme dans les maux,
De ce qui semble un avantage,
Et qui pourtant est leur dommage.
Un jour viendra que ce vainqueur,
Si satisfait de son bonheur,
Et si bouffi de vaine gloire,
Maudira butin et victoire,
Et pour animer le vaincu
Lui voudroit fort souffler au cu,
Si l'on rendoit aux morts la vie
Par une telle soufflerie,
Sans se soucier si Pallas
L'auroit sale, ou ne l'auroit pas.
Cependant, faisant la pleureuse,
Des siens une troupe nombreuse
L'ayant mis sur son écusson,
Emporte le pauvre garçon.
O dieux, quelle douleur amére !
Quelle gloire aussi pour ton pére !
Le premier jour que tu combats,
Pauvre prince, on te met à bas :
Et toutefois après ta perte,
Tu laisses la terre couverte
De corps l'un sur l'autre entassés,
Que ta valeur a terrassés.
D'un si grand mal la renommée
N'étoit pas encore semée :
Mais les deux jambes à son cou,
Un exprès, courant comme un fou,
En vint apporter la nouvelle
Au fils de la belle immortelle,
Qui se mit à jurer d'abord
Comme un chartier, en disant : mort !

Et ce qui suit quand on enrage ;
Et pour conclure son message,
Il lui dit qu'il étoit grand tems
De donner secours à ses gens ;
Et que si l'on n'y couroit vîte
Et que l'on n'arrêtât leur fuite,
Tout s'en alloit turlututu.
Ænéas l'ayant entendu,
Part soudain, et de sa rapiére
Exploite de telle maniére,
Qu'il met devant soi tout à bas,
Cherchant le vainqueur de Pallas,
Dont le grand cœur et la jeunesse
A son esprit s'offrent sans cesse,
Et la bonté de son papa,
Qui, n'ayant que cet enfant là
Si librement à son service,
En avoit fait un sacrifice :
Sa table, ses embrassemens,
Enfin tous ses bons traitemens,
Vives allumettes de rage
A ce grand et royal courage ;
Par qui les quatre Sulmons vifs
Sont arrêtés et faits captifs,
Et les Ufens en pareil nombre
Pour du défunt appaiser l'ombre,
Et tous huit leur sang épancher
Dessus le feu de son bucher.
Ensuite sur Magus il darde
Un javelot, dont il se garde,
En se baissant subtilement ;
Puis s'en venant bien humblement
Lui serrer les genoux : la vie,
Prince, dit-il, je vous en prie,
Et par les mânes d'Anchisès,
Et par les glorieux progrès
Que dans ce pays de Cocagne
Doit faire monseigneur Ascagne :
C'est pour mon fils plus que pour moi
Que je la demande, ô grand roi,
Et pour mon bon-homme de pére,
A qui la leur est bien moins chére.
J'ai dans une cave enfouis
Des muids enfoncés de louis,

Des vases d'argent, des figures
De toutes sortes de natures,
Et quantité de lingots d'or,
Qui ne font pas un laid trésor.
Hé! pour cela, je vous en prie
Derechef, sauvez-moi la vie;
Car de quoi seriez-vous plus fort,
Quand vous m'auriez donné la mort?
Le bonheur ou malheur des vôtres,
Grand prince, non plus des nôtres,
D'un seul homme ne dépend pas,
S'il n'est Turne ou bien Ænéas.
Quoi! mon ame seroit gagnée
Par des trésors, répond Ænée;
Et si lâchement je vendrois
Un prince mort, que je voudrois
Racheter de ma propre vie!
Tu sais mal flatter mon envie;
Garde tes vases pour ton fils,
Tes lingots d'or et tes louis:
Turne, en tuant celui d'Evandre,
A fait qu'il ne faut plus s'attendre
A trouver chez moi de quartier;
Et de me venir supplier
Par l'ame de monsieur mon pére,
Et par tout ce que l'on espére
De l'accroissement d'Iülus,
Ce sont des détours superflus:
Ils veulent tous deux que tu meures,
Bien loin qu'un moment tu demeures
Après l'action de Turnus;
Dis donc à dieu ton *in manus*.
A ces durs mots l'Anchisiade
Prend mon Magus par la salade,
Et le chignon lui renversant,
Quoi qu'il pût dire de pressant,
De sa lame, jusqu'à la garde,
Sans miséricorde il le larde.
Et puis ensuite de cela,
Ayant assez proche de là
Rencontré messire Emonide,
Prélat qui tenoit fort en bride
Les jansénistes de son tems,
Vêtu d'habits fort éclatans,

Et comme dans un jour de fête
Portant son saint autour de tête,
Duquel mille petits galans,
Moitié rouges et moitié blancs,
De la plus belle nompareille;
Lui pendoient dessus chaque oreille:
A ce beau sacrificateur,
Qui servoit Phébus et sa sœur,
Le monarque Troyen s'adresse,
Le poursuit et si fort le presse,
Qu'enfin, lui donnant le trépas,
Il l'immole à son cher Pallas.
Après quoi Séreste ramasse
Et met sur son dos sa cuirasse,
Son écu, son glaive et ses dards,
Pour en faire un trophée à Mars.
Des pauvres Latins, en déroute,
L'armée alors s'en alloit toute,
Sans le vaillantissime Umbron
Et le fils du dieu forgeron,
Cécule, dont, bien que l'histoire
Ne soit pas fort aisée à croire,
Puisque Scarron n'en a rien dit,
L'origine vaut le récit.
Un grand froid entr'ouvroit les arbres,
Fendoit les plus solides marbres,
Et retenant en durs crystaux
Le cours des plus rapides eaux,
On voyoit rouler les charrettes,
Les carrosses et les brouettes,
Où les bateaux durant l'été
Se promenoient en liberté:
C'étoit du grand hiver l'année.
Pour lors devant la cheminée,
Où bon feu le froid combattoit,
La mére de Cécule étoit,
Qui, tisonnant d'une pincette,
Se chauffoit les genoux seulette.
Or il avint pendant cela
Qu'une étincelle lui vola
Dans le sein, bien que quelqu'un dise
Que ce fût dessous sa chemise;
Et comme environ ce tems-là
La pauvre demoiselle enfla,

Elle fit croire à tout le monde
Qu'elle n'étoit point une immonde,
Et qu'en se chauffant dans son sein
S'étoit glissé le chaud Vulcain;
Et chez l'antiquité crédule
Voilà comme quoi de Gécule
La mére ayant couvert son jeu,
Il passa pour fils de ce dieu.
Qu'aujourd'hui pour les demoiselles
Qui se lassent d'être pucelles,
Une telle crédulité
Seroit bien de commodité!
Mais parle mieux des demoiselles,
Muse, si tu veux parler d'elles;
De moi, je suis leur serviteur,
Et de toucher à leur honneur
Ainsi, ce n'est point ma maniére:
Ce n'est pas aussi ta matiére;
Retournes-y donc au plutôt,
Et parle toujours comme il faut.
Ænéas faisoit donc le diable,
Et ce monarque redoutable,
De la maniére dont son bras
Terrassoit les plus fierabras,
Des latins s'en alloit sans doute
Mettre l'armée en vauderoute,
Sans le fils du dieu forgéron
Et le vaillantissime Umbron,
Qui firent tant qu'ils ralliérent
Les fuyards qu'ils r'encouragérent.
Ce que le Phrygien voyant,
Il alla contr'eux foudroyant,
Et d'un grand coup de cimeterre,
Ou de quelqu'autre outil de guerre
Que laisse à deviner Maron,
Il occit rudement Umbron,
Qui d'un sabre de trois doigts large
Venoit d'abattre bras et targe
Au jeune et valeureux Anxur,
Et s'étoit promis pour le sur
Que par certains mots exécrables,
Dont il conjura tous les diables,
Qui, plus fins que lui, le flattoient
De grands riens qu'ils lui promettoient,

Il vivroit encor mainte année,
Et que du fer du grand Ænée,
Qu'il tenoit pour vaincu, les coups
Dessus son corps blanchiroient tous.
Ensuite le seigneur Tarquite,
Fils du dieu qui les bois habite,
Et de la nymphe Dryopé,
D'armes richement équipé,
Voulant s'opposer au courage
De ce prince ardent au carnage,
D'un coup d'hallebarde puissant
Sa majesté le relançant,
De ce grand coup qui lui fracasse
Et sa rondelle et sa cuirasse,
Elle le met en tel état,
Que se voyant hors de combat,
Sire, dit-il, je vous en prie,
Quartier, là... mais d'achever vie
Le pauvret le loisir n'eut pas;
Car l'inexorable Ænéas,
De son flamboyant cimeterre,
Lui fit sauter le chef à terre :
Puis roulant son tronc devant soi,
O des poulets, dit-il, l'effroi,
Et non pas d'un prince de Troye,
Gis maintenant ici la proye
Et des vautours et des corbeaux,
Si submergé dessous les eaux,
Des poissons tu n'es la pâture;
Ce sera là ta sépulture,
Si le ciel exauce mes vœux :
Et jamais près de tes aïeux,
Honorés de la sainte terre
Et du tombeau qui les enserre,
Tes os, tes misérables os
Ne seront placés en repos.
Cette amère bile jettée,
Il poursuit le vaillant Anthée
Et le preux Lycas, puis il va
Repousser le brave Numa,
Et Camerte, à la tête blonde,
Un des hardis garçons du monde,
Et fils du généreux Volscens,
Lequel, tant en rentes qu'en cens,

Iles, moulins, étangs, riviéres,
Bois, prés et terres fromentiéres,
Etoit estimé le seigneur,
Des Amycléens le greigneur,
Et tel qu'ici pour être riche
Passe le maréchal de Guiche.
Comme faisoit un fort garçon
Que l'on appelloit Egéon,
Qui se servoit d'une centaine
De mains, et d'une cinquantaine
Et d'estomacs et de gosiers
Vomissoit d'horribles brasiers,
Quand ces grands fous, fils de la terre,
A plus grands qu'eux faisoient la guerre,
Et que celui-ci des premiers,
Avec cinquante boucliers,
Sans crainte d'être mis en poudre,
Alloit insolenter la foudre,
Et de cinquante braquemars
Donnoit sur Hercule et sur Mars
D'une façon déterminée,
Ainsi chamailloit maître Ænée,
De maniére que l'on eût cru
Qu'en nombre ses bras eussent cru,
Et que sa lame exterminante
En eût été seule cinquante,
Si-tôt que cette arme une fois,
Frappant Latins et Rutulois,
Dans leur sang se fut échauffée.
Contre le coche de Nyphée
Tiré par quatre chevaux neufs,
Du monde les plus ombrageux,
Ensuite en géant il arpente:
Mais soudain, saisis d'épouvante,
Eux, de reculer à grands pas,
Et jettant mon Nyphée à bas,
Qui tomba, cu par-dessus tête,
D'aller comme traits d'arbalête
Tant que terre les put porter,
Rien n'ayant su les arrêter,
Que les seules rives du fleuve
Qui le pays latin abreuve.
Dans un char pompeux cependant
Lucage, faisant le fendant,

De sa flamberge nette et claire
S'en vient, avec Liger son frére,
Qui conduisoit ce char doré,
Par deux gros danois blancs tiré,
Dont l'un s'appelloit Janfarine,
Et son camarade l'Hermine:
Mais cette action n'étant pas
Supportable à maître Ænéas,
La lance à la main il s'avance,
Et quand ils furent en présence,
Alors Liger lui dit ces mots:
Ce ne sont pas là les chevaux
De ce fanfaron de Tydide,
Ni le charriot du Pélide,
Desquels tu t'es toujours sauvé,
Alors qu'ils te pensoient crevé,
Ces beaux chefs de neige d'Argie:
Et ce n'est pas de ta Phrygie
La plainte celle que tu vois,
D'où, je ne sais combien de fois,
Tu t'es retiré bragues nettes:
Ici tes affaires sont faites,
Et notre guerre et ton destin
Par nous y vont trouver leur fin.
Le vain Liger d'une voix fiére,
Gasconnoit de cette maniére,
Et se faisoit entendre au loin;
Mais Ænéas levant le poing,
Sans rien répondre à ce langage,
Darde sa lance sur Lucage,
Comme ses chevaux il battoit,
Et qu'au combat il s'apprêtoit,
En tirant le pied droit derriére,
Et de cette arme meurtriére,
Qui de son pavois argenté
Vient à percer l'extrémité,
Lui donnant un grand coup dans l'aine,
Il le fait rouler dans la plaine.
Mon pauvre Lucage, ma foi!
(Dit lors le victorieux roi)
Tu serois des moins raisonnables,
Si, de ta culbute, coupables
Tu voulois rendre tes chevaux:
Ce sont deux braves animaux,

Et qui méritent que l'on prenne
A les panser autant de peine,
Et qu'on les nourrisse aussi-bien
Que pas un du roi très-chrétien.
Quand ta verge a touché leur fesse,
Tu sais avec quelle vîtesse
Ils ont précipité leurs pas,
Et leur vain ombrage n'est pas
Ce qui t'a fait quitter ton coche;
Tu t'en dois faire le reproche,
Et ne pas prétendre à l'honneur
De passer pour un bon sauteur.
Cela dit, le fier Dardanide
Prit l'Hermine et l'autre à la bride;
Et le pauvre Liger, à bas
Sans armes, lui tendant les bras,
Généreux roi, que je réclame,
Dit-il la crainte dedans l'ame,
Au nom de votre majesté,
Vrai modele de piété,
Et de monseigneur votre pére,
Et de madame votre mére,
Qui vous ont fait, comme je croi,
De la terre le meilleur roi,
Ne soyez pas inexorable
Aux priéres d'un misérable,
Lequel en toute humilité
Demande à votre majesté
Qu'elle le laisse vivre encore
Pour une belle qu'il adore,
A laquelle, de sa façon,
Il desire un petit garçon
Qui puisse un jour servir les vôtres.
Il en vouloit bien dire d'autres,
Mais Ænéas l'interrompit
Par cette réponse qu'il fit:
Mon cher adorateur de belle,
Qui crois que ton discours m'emmielle,
Tu files doux présentement,
Et ne parles plus fiérement
Ainsi que tu faisois naguére;
Mais meurs, poltron, et suis ton frére.
Disant ces mots, de son pourpoint
Le bien-aimé moule il lui point,

Et fait dénicher sa molle ame
Par le passage de sa lame.
Le grand capitaine Troyen
Par tout le champ Ausonien
De cette sorte faisoit rage,
Comme un fier torrent qui ravage
Dans la fureur de ses bouillons,
Bois, cabanes, prés et sillons;
Ou, comme un tourbillon rapide,
Qui sur la campagne liquide
Fait le diantre, et met par morceaux
Voiles, vergues, mâts et vaisseaux.
D'autre côté le jeune Iüle,
Que quelques troupes du Rutule
Retenoient encor dans son fort,
Enfin malgré leurs dents en sort,
A la tête de la jeunesse,
Qui, comme sa royale altesse,
Brûloit d'aller joindre Ænéas,
Et d'avoir part à ses combats.
Cependant Jupiter, en joye
De voir triompher ceux de Troye,
A Junon, qui créve en son cœur,
Vient tenir ce discours moqueur:
Vous ne vous trompiez pas, madame;
Cette canaille de Pergame
A la Cyprine pour appui,
Nous le voyons bien aujourd'hui;
Et vous aviez raison de dire,
Quoique vous fussiez pleine d'ire,
Que les Troyens étoient sans cœur,
Que les périls leur faisoient peur,
Et que c'étoient des gens à battre,
Par les moindres, comme du plâtre.
A quoi Junon dit humblement:
Pourquoi, grand roi du firmament,
Renouvellez-vous mes supplices?
Si j'étois encor vos délices,
Le cœur à vous, le cher Ménon,
Et la seule aimable Junon,
Comme autrefois je me suis vue,
Alors que vous n'aviez de vue
Que pour contempler mes beautés
Qui faisoient vos félicités,

Et que vous vous comportiez comme
Doit faire avec sa femme un homme,
Sans aller prendre vos ébats
Avecque celles de là-bas,
Ainsi que tous les jours vous faites;
Etant puissant comme vous êtes,
Si vous ne vouliez que Turnus
Chassât lé bâtard de Vénus,
Et l'envoyât loin d'Ausonie
Chercher à planter colonie,
Au-moins me permettriez-vous
De le dérober à cent coups
Qui menacent sa seigneurie
Dans ce combat plein de furie,
Où, nonobstant tout son grand cœur,
Je ne vois pour lui que malheur;
Et de le rendre, tête entiére,
Au bon seigneur Daune son pére.
Mais, puisque vous ne m'aimez plus,
Qu'il meure, le pauvre Turnus,
Et qu'une malheureuse épée,
Dedans son pieux sang trempée,
Venge son rival aujourd'hui
De ce qu'il a fait contre lui.
Toutefois il sort d'une race
Qui mérite bien quelque grace;
Car enfin il nous est parent
A cause de son pére-grand:
Et bien souvent sa main royale,
Plus que pas une libérale,
A fait courber sous les fardeaux
De ses dons vos sacrés linteaux.
A quoi le monarque des poles
Répondit en peu de paroles:
Madame, si de quelques jours
Vous ne tendez par ce discours
Qu'à prolonger la destinée
De Turne, qui s'en va bornée,
Et que vous desiriez de moi,
De qui vous êtes, sur ma foi,
Plus qu'aucune dame chérie,
Quoiqu'à quelques-unes je rie,
Que pour ce malheureux garçon
J'en ordonne de la façon:

Faites par une prompte fuite
Que la mort pressante il évite ;
Car sans de la fatalité
Offenser la nécessité,
C'est jusqu'ici ce qu'on peut faire.
Mais si dessous cette priére,
Par un artifice finet,
Vous cachez un plus grand bienfait,
Et que vous pensiez que je fasse
A la guerre changer de face,
Contre tout l'ordre du destin,
C'est vous paître d'un espoir vain.
Jupin, n'en dit pas davantage,
Et Junon, ayant le visage
Tout en pleurs : quel mal feriez-vous,
Lui dit-elle, ô mon cher époux,
Si votre refus qui me touche,
N'étant seulement que de bouche,
Votre obligeant cœur en secret
Combloit pleinement mon souhait,
Et confirmoit cent ans de vie
Au pauvre roi de Rutulie ?
Mais bientôt, si je n'erre fort,
Une indigne et fâcheuse mort
Au pauvret est toute certaine.
Oh ! que plutôt d'une peur vaine
Je sois déçue ; et, s'il vous plaît,
Changez en mieux ce dur arrêt,
Et soyez à mon mal sensible,
Vous à qui rien n'est impossible.
  A peine eut-elle ainsi parlé,
Que du haut palais étoilé,
S'enveloppant d'un noir nuage,
Au bruit d'un violent orage
Qu'elle excitoit devant ses pas,
Elle descendit ici-bas,
Où ceux de Troye et d'Hespérie
Signaloient leur noble furie ;
Puis faisant un fantôme d'air,
D'Ænée elle lui donne l'air,
(Image aux yeux émerveillable !)
Lui pend un glaive au sien semblable,
L'orne d'un même baudrier,
Le coëffe d'un pareil cimier

Qu'ombrageoit un même panache,
Lui met au bras même rondache,
Et comme lui le fait parler,
Et comme lui le fait aller.
C'étoit comme ces vaines ombres,
Qui, revenant des pays sombres,
Vont voletant après la mort;
Ou comme dans le temps qu'on dort,
Ces spectres, ces corps fantastiques,
Qui viennent des mélancoliques
Séduire les sens endormis.
A la tête des ennemis
Aussi-tôt le faux roi de Troye
Paroît, plein d'orgueil et de joye,
Et de son glaive et de sa voix
Brave celui des Rutulois,
Qui d'un bruyant coup de lançade,
Répond d'abord à sa bravade:
Mais l'image, tournant le dos,
Fuit devant le jeune Héros,
Qui lors croyant l'ame d'Ænée
De sa valeur abandonnée,
Le cœur d'allégresse comblé
Et d'un frivole espoir enflé,
Lui dit: où fuis-tu, fils d'Anchise?
De la belle qui t'est promise
Ne quitte pas en froid amant
Le bienheureux accouplement.
Cette terre qui par les ondes,
En tant de courses vagabondes
A fait promener tes desirs
Pour ses douceurs et ses plaisirs,
Par ce bras te sera donnée.
Après le fantôme d'Ænée
De Daune le joyeux garçon
Alloit, criant de la façon,
Et le poursuivoit, dague nue,
Sans voir que le vent dans la nue
Ses allégresses emportoit,
Et qu'un vain espoir le flattoit.
De fortune, contr'une roche,
De Massique ancroit là tout proche
Le navire, avecque ses ais,
Pour le rembarquement tous prêts.

Là, l'image tremblante et pâle
Drille et cherche le fond de cale;
Et Turne, de courir après,
Et de sauter vîte les ais:
Mais à-peine le pauvre sire
Etoit entré dans le navire,
Que Junon le cable en cassa
Et loin de terre le poussa.
Cependant l'effectif Ænée,
Avecque une rage obstinée,
Appelle au combat Turne absent,
Et de son fer va tout perçant.
Pour-lors sa mensongére image
Ayant joué son personnage,
Se soucia peu de chercher
Un coin où se pouvoir cacher,
Et se dissipant dans la nue,
De Turne détrompa la vue,
Pendant qu'un vent qui s'éleva,
Au milieu des flots l'enleva.
Bien surpris de cette avanture,
Dont il détestoit l'imposture,
Loin de savoir le moindre gré
A qui des coups l'avoit tiré;
Alors, vers je ne sais quel pole,
Haussant ses mains et sa parole,
M'auriez-vous cru, grand Jupiter,
Dit-il, assez démériter,
Pour me faire encourir le blâme
D'avoir fui les coups en infâme,
Et d'un si honteux châtiment
M'enverriez-vous bien le tourment?
Où vais-je, pauvre misérable,
Dans ce navire détestable?
Où vais-je, et d'où suis-je parti?
Et quelle fuite à mon parti
M'enléve malgré mon courage?
Et quel, après ce navigage,
Rentrerai-je dans ma cité?
Deviendrois-je assez effronté
Pour revoir les murs de Laurente,
Le roi Latin et mon infante?
Que diront de moi mes soldats,
Que je laisse en proie au trépas,

Et que je vois que l'on renverse,
Qu'on met en fuite et qu'on disperse,
Et dont les cris, pleins de langueur,
Me percent l'oreille et le cœur?
Que ferai-je? ou quel précipice
La terre, à ma honte propice,
Assez creux me peut-elle offrir?
Mais suis-je fou de recourir
A la terre au milieu de l'onde?
Vous donc plutôt en qui je fonde
Mon espoir, vents impétueux,
Ayez pitié d'un malheureux,
Et jettez ce maudit navire
Contre les rocs que je desire,
Ou dans des bancs, où je ne sois
Suivi ni de mes Rutulois,
Ni de l'injuste bruit d'un crime
Qui me perd tout-à-fait d'estime
Et m'ôte l'éclat et l'honneur
Que m'avoit acquis ma valeur!
Ainsi, plein de mélancolie,
Parloit le roi de Rutulie,
Dont les desirs irrésolus
Alloient comme un flux et reflux;
Car le pauvret ne savoit mie
Si pour une telle infamie
Il se perceroit les boyaux,
Ou si dans le milieu des eaux
Il se jetteroit à la nage,
Afin de gagner le rivage,
Et se rendre parmi les siens,
Pour combattre encor les Troyens.
Quoiqu'ainsi l'on créve, ou se noie,
Il tenta l'une et l'autre voye
Par trois fois; et dame Junon,
Disant : non ferez, ma foi! non,
De peur qu'il ne perdît son ame,
Par trois fois arrêta sa lame;
Et par trois fois lui dit : tout beau,
Comme il s'alloit jetter à l'eau.
Cependant vers les murs d'Ardée,
Des vents et des flots secondée,
Sa nef vogue, et le pauvre roi
Se trouve en moins de rien chez soi.

Pendant que ces choses se passent,
Jupin, dont les bontés se lassent
D'entendre les noms odieux
Dont Mézence offensoit les dieux;
Voulant achever une vie
Qui n'eût jamais été suivie
Du moindre petit repentir,
Rien n'ayant su le convertir,
Fait succéder au roi d'Ardée
Ce cruel et maudit Athée,
Qui donne comme un furieux
Sur les Troyens victorieux.
Mais les Toscans, en qui l'image
De ses cruautés faisoit rage,
Aussi-tôt accoururent tous,
Et dans leur violent courroux
De tant de dards ils l'attaquérent,
Qu'on ne sait qu'ils ne le tuérent.
Mais nonobstant tout leur courroux,
Et quoiqu'il fût seul contre tous,
A l'attaque il demeura stable
Comme un rocher inébranlable,
Qui, quand les vents les plus méchans
Ont attrapé la clef des champs,
Soutient, fier au milieu de l'onde,
Les menaces du ciel qui gronde
Et le choc des flots irrités
Qui le battent de tous côtés.
Dans cette attaque impétueuse
Sa main, d'Hébre victorieuse,
Par terre d'abord le coucha :
Puis d'un grand roc il écacha
La tête du pauvre Latage,
Que le coup prit par le visage;
Et comme Palmus, qui craignoit
Pareil malheur, au pied gagnoit,
D'une jarretade il l'arrête,
Et donne à Lauze son aigrette
Et son harnois d'or écaillé,
Dont il fut bientôt dépouillé.
Deux Troyens s'en viennent ensuite
Lui porter leurs coups, qu'il évite;
Mais les siens ils n'évitent pas,
Car il les met tous deux à bas.

C'étoit le généreux Evante,
Et Mimas, dont l'histoire chante
Qu'il étoit pair et compagnon
De Cil, qui, trop chaud du rognon,
Pour Héléne la belle dame
Mit toute sa patrie en flame;
Et que Théano, sa maman,
Après quelque petit ahan
Et le bruit d'une pétarade
Que lâcha la pauvre malade,
Voulant faire sortir son fruit,
Le mit au jour la même nuit
Que la fille du roi de Thrace
A Priam donna de sa race,
En accouchant du beau Pâris.
Mais le destin de ces deux fils
Qui s'accordoit en leur naissance,
Eut enfin cette différence,
Que dans le lieu de son berceau
Celui-ci trouva son tombeau,
Et que l'autre en terre étrangére
S'en vint chercher son cimetiére.
Comme quand un sanglier miré,
Qui bien long tems s'est retiré
Dans les bois dont le Mont Vésule
Se défend du soleil qui brûle,
Et s'est baugé cent et cent fois
Dans la bourbe et les joncs épois
Qui le Lac Laurent environnent;
Après qu'au bruit des cors qui sonnent,
Pressé de maint chien acharné,
Dans les toiles il a donné,
S'accule, pour se mieux défendre
Contre ceux qui le veulent prendre;
Lors, le voyant se hérisser,
Nul n'est si sot que d'avancer:
Mais, craignant sa dent meurtriére,
Chacun se retire en arriére,
Et tous, crians affreusement,
L'attaquent de loin seulement.
De-même en leur juste furie
En est-il de ceux d'Etrurie,
Qui, craignans Mézence de près,
Ne l'assaillent qu'à coups de traits,

Avec une horrible huée,
Bien loin d'en venir à l'épée.
Mais lui, comme ce sanglier,
Sans jamais son cœur oublier,
Avec un grincement de diable,
Qui faisoit un bruit effroyable,
Ores à gauche, ores à droit,
A se tourner est tant adroit,
Qu'il n'est point de traits qu'il ne trompe,
Et que son bouclier ne rompe.
Un certain Grec de nation,
Qui d'Acron avoit pris le nom,
Pour je ne sais quelle querelle,
Qui peut-être étoit bagatelle,
S'étant battu contre les lois,
Comme on feroit souventes fois
Parmi nous, si de ses provinces
Notre roi, le plus grand des princes,
Qui rendra son nom immortel,
N'avoit banni le fier duel;
Et s'en étant fui de la Grece,
Loin des beaux yeux de sa maîtresse,
Qu'il étoit tout prêt d'épouser
Quand il vint à duelliser,
Pour faire valoir son mérite,
S'en étoit venu de Corite;
Et comme avec force ponceau,
Tel qu'on n'en vend pas de plus beau
A l'entrée du pont au Change,
Chére couleur de son bel ange,
Le chef orné d'un haut plumart,
Vif comme un charbon quand il ard,
Il parut aux yeux de Mézence
Encore plus par sa vaillance,
Que par l'éclat de son ponceau,
Qu'il voyoit en lui le moins beau.
De-même qu'un lion avide,
Quand il se sent le boyau vuide,
Et qu'il a rodé bien long tems,
S'il apperçoit dedans les champs
Un chevreuil à jambes légéres,
Toujours prêt à tailler croupiéres,
Ou quelque grand cerf de dix cors,
Le gourmand, ravi d'aise, alors

Ouvre une gueule épouvantable,
Et d'une maniére effroyable
Hérissant sa tête et son cou,
Fond sur le pauvre chevreuil, ou
Dessus mon grand cerf, qu'il éventre
Avecque sa griffe de diantre,
Et la tête au fond de son flanc,
Mange sa tripe et boit son sang;
Ainsi le terrible Mézence
A travers l'ennemi se lance,
Et va tuer le pauvre Acron
A la tête d'un escadron;
Ce qui fit changer de visage
Même à plusieurs gens de courage,
Dont Orode, un des principaux,
Se mit lors à tourner le dos;
Et quoiqu'il ne tînt qu'à Mézence
De l'enfiler d'un coup de lance,
Toutefois il ne voulut pas
Lui donner ainsi le trépas,
Croyant que d'un guerrier insigne
Cet avantage étoit indigne:
Mais vivement le poursuivant
Il lui prit bientôt le devant,
Et quand ils furent tête-à-tête,
C'est à ce coup que je t'arrête,
Dit Mézence, lequel d'abord
Pensoit mettre son homme à mort;
Mais l'autre, reprenant courage,
En sut faire un si bel usage,
Et combattit si vaillamment,
Que Mézence malaisément
Remporta sur lui la victoire:
Après laquelle, enflé de gloire,
S'étant sur sa lance appuyé,
Et foulant le vaincu d'un pié;
Enfin, pourtant voici par terre
Orode, ce foudre de guerre,
Dit-il, d'une assez fiére voix.
Ce qui fut par le Rutulois,
Dont ce coup flatta l'espérance,
Suivi d'un haut VIVE MÉZENCE,
Et relevé jusques aux cieux
De mille éloges glorieux.

Mais avec toute ta vaillance,
Repartit Orode à Mézence,
Si ceux qui sont prêts de finir
Voient si clair dans l'avenir,
Une *épée* en son sang plongée
Rendra bientôt ma mort vengée,
Et tu n'as pas encor beaucoup
A te réjouir de mon coup :
Une aussi fâcheuse disgrace
Te suit de près et te menace,
Et tu me sembles fort en train
De *m'égaler* sur ce terrain.
A quoi, se prenant à sourire
Avec un visage plein d'ire,
Ventre-bleu ! c'est par trop jaser
Et trop vouloir prophétiser,
Dit Mézence, meurs tout-à-l'heure ;
Et s'il faut aussi que je meure,
Et que Jupin ait ce pouvoir,
Ensuite il me le fera voir.
Ce disant, afin que plus vîte
L'ame d'Orode prît la fuite,
De la profondeur de son sein,
Il tira son fer assassin ;
Et tout aussi-tôt d'un dur somme
La mort assoupit le pauvre homme,
Et pour jamais ses sombres yeux
Se ferment aux clartés des cieux.
Après cela Cédique enferre
Et met Alcathoüs par terre :
Sacrator d'un grand coup de dard
Perce Hidaspe de part en part.
Rapon de sa flamberge aiguë
Le brave Parthénius tue,
Avec Orse, le fort garçon,
Surnommé le petit Samson.
Messape, comme un la Vallée,
Sur une jument pomelée,
Qui couroit et caracolloit
De la maniére qu'il vouloit,
D'une impétueuse lançade
Frappe à la troisieme passade
Clonius au milieu du sein,
Jusqu'à le clouer au terrein,

Où le pauvret, avec sa bête,
Etoit chu, cu par-dessus tête.
Ensuite de cette action,
D'écuyer s'étant fait pion,
D'un autre (c'étoit Ericate)
Il larde le foie et la rate
Et comme, l'épée à la main,
Agis s'avançoit, à dessein
De s'opposer à sa victoire,
Valére, en qui brilloit la gloire
De tant de preux dont il sortoit,
L'abat tout brave qu'il étoit.
Salius dessus la poussiére
Etale aussi de sa rapiére
Le généreux Antronius:
Et Néalce, sur Salius
Donnant, d'un trait qui le culbute,
D'Antronius venge la chute.
Déjà d'un et d'autre côté
Mars gardoit tant d'égalité,
Que l'on n'eût su, de la victoire,
A qui des deux donner la gloire:
Tout attaquoit, tout résistoit;
L'on étoit battu, l'on battoit:
Et la mort la plus assurée
A la fuite étoit préférée.
Dans le Louvre du roi des dieux,
A ce combat si furieux,
Qui ne profitoit à personne,
Les dieux eurent l'ame si bonne,
Qu'oublians toute inimitié
Ils pleuroient quasi de pitié.
D'un côté, la reine éternelle,
De l'autre la belle immortelle
Voyoit ce spectacle d'horreur,
Tandis que la pâle fureur
Au son des tambours allumée
Faisoit rage dans chaque armée,
Et rendoit les gens acharnés
Comme des démons incarnés.
Cependant branlant une lance,
Mézence fiérement s'avance,
Semblable à l'énorme Orion,
Quand, puni par Enopion,

Pour avoir, malgré sa pucelle,
Voulu s'ébaudir avec elle,
Il marchoit au milieu des mers,
Tourné vers l'œil de l'univers,
Un Cyclope sur son échine,
Plus haute encor que l'eau marine,
Ou, quand la tête dans les cieux,
Tant il étoit prodigieux !
Il apportoit d'une montagne
Un grand frêne dans la campagne.
Lors Ænéas, qui le guettoit,
Et qui pas ne lui promettoit
A la rencontre poires molles,
Ni de fanfaronnes paroles,
Mais de ces coups dont Dalencé
Ne guérit jamais un blessé;
Tourne ses pas et sa furie
Contre ce détestable impie,
Qui, le regardant approcher,
Ne bougea non plus qu'un rocher;
Et d'une lance en l'air jettée,
Quand il le vit à la portée,
Mon dard, dit-il, et toi mon bras,
Contre ce brigand d'Ænéas,
Qui vient avecque sa gueusaille
Croquer ici notre volaille,
Soyez mon secours et mes dieux,
Et m'en rendez victorieux.
Et parlant de Mars en Mézence,
C'est-à-dire avec insolence,
Et tout comme si c'eut été
De paille une divinité;
C'est à toi, poursuivit ce sacre,
A toi, Lauze, que je consacre
La dépouille de ce voleur,
Digne de ta seule valeur.
Cela dit, il darde sa lance,
Qui, donnant avec violence
Dans le bouclier d'Ænéas,
En rejaillit à trente pas,
Et vient percer le ventricule
D'un des camarades d'Hercule,
Anthor, le généreux Anthor,
Qui de ce grand coup matador



(Matador veut dire homicide)
Tombe au lieu du grand Dardanide,
Et, mourant, regarde les cieux
D'un œil qui sembloit dire aux dieux :
Pourquoi, dieux, de cette maniére
Me privez-vous de la lumiére ?
Pourquoi vais-je être à jamais clos
Pour mon pays, ma chére Argos ?
(Car il faut ici faire entendre
Que pour le service d'Evandre
Le pauvre Anthor avoit quitté
Ce lieu, de lui si regretté,
Pour s'en venir en Ausonie.)
Alors du roi de Dardanie,
L'impétueux bras fait voler
Une javeline dans l'air,
Dont la roideur épouvantable
Eût envoyé Mézence au diable,
Sans son bouclier à triple airain,
A triple cuir et triple lin.
Toutefois malgré sa défense,
Si grande fut la violence
De l'arme, qu'elle le perça,
Et dans son aine s'enfonça.
Aussi-tôt le prince de Troye,
De voir son sang, ravi de joye,
Va sur lui, l'épée à la main,
Pour lui faire jour au boudin.
Pauvre Lauze, quelle blessure,
Quel supplice et quelle torture
Fût-ce à ton cœur de deuil outré,
Quand tu vis ton pére navré !
C'est ici, fils extraordinaire,
Fils par trop digne d'un tel pére,
Qui larmoyas et qui gémis
Quand dans cet état tu le vis :
C'est ici, dis-je, enfant aimable,
Et d'un naturel si louable,
Qu'il faut compter à l'avenir
Pour ton éternel souvenir,
(Si c'est chose qu'on puisse croire)
L'action si pleine de gloire,
Qui fut la cause de ta mort,
Laquelle certes eut grand tort

De te venir prendre si vîte,
Sans mieux regarder ton mérite.
Mézence donc, étant blessé,
Et par son ennemi pressé,
Se voyant près de sa défaite,
Ne songeoit qu'à faire retraite:
Lorsqu'emporté par son amour
Son pauvre fils s'élance, pour
S'opposer au roi de Pergame,
Qui de sa redoutable lame
Alloit tuer le malheureux;
Et, se mettant au milieu d'eux,
Arrête de l'Anchisiade
La roide et mortelle estocade.
Incontinent les Rutulois
Remplissent le ciel de leurs voix,
Charmés d'une action si belle;
Et tandis que de sa rondelle
Ce généreux enfant couvroit
Son pére qui se retiroit,
Eux, de mille et mille lançades,
De charger le chef des Troades,
Lequel, enrageant de bon cœur
De n'être qu'à demi vainqueur,
Sans s'exposer en téméraire,
Se tient à couvert, sans rien faire.
Comme quand il pleut à grands seaux,
Et que la grêle avec les eaux
Sur la terre se précipite,
Chaque laboureur prend la fuite,
Chaque berger et voyageur,
Et, se cachant à la faveur
De quelque falaise élevée,
Ou de quelque roche cavée,
Attend la fin du mauvais temps,
Et que, les rayons éclatans
De Phébus au riant visage
Ayant dissipé le nuage,
Il puisse achever son travail,
Reprendre le soin du bétail,
Et continuer son voyage:
Ainsi, tant que dure l'orage
Des coups, et que de toutes parts
Ænée est accablé de dards,

Il se tient tapi sous sa targe,
Essuyant toute la décharge.
Et comme Lauze cependant
Faisoit un peu trop le fendant,
Croyant la victoire gagnée :
Pauvre prince, lui dit Ænée,
A quel danger t'exposes-tu ?
Ne crains-tu point d'être battu ?
Et, si tu n'étois las de vivre,
Oserois-tu bien me poursuivre
Avec tant de témérité ?
Tu te perds par ta piété
Qui séduit ton jeune courage;
Crois-moi, retiens-le davantage.
De l'invincible Phrygien,
Cet avertissement, et rien,
Ne furent qu'une même chose.
Au trop inconsidéré Laüze,
Qui de plus en plus l'irrita,
Et si fort l'impatienta,
Que d'un rude coup de rapiére,
Perçant sa rondelle légére
Et sa veste d'or de Milan,
Riche ouvrage de sa maman,
Il la lui plongea dans le foie.
Il ne fallut point d'autre voie
Pour faire exhaler son esprit:
Son sang sortit, la mort le prit,
Et sa pauvre ame murmurante
S'envola, triste et mécontente
D'abandonner si-tôt un corps
En qui luisoient tant de trésors.
Mais dès que le pieux Ænée
Vit sa face à la mort tournée,
La compassion le toucha:
De sa victoire il se fâcha,
Et, tendant sa main secourable
A ce pauvre enfant déplorable,
Qui lui faisoit voir le portrait
De ce qu'à Troye il avoit fait,
Quand au travers de mille lames
Il sauva son pére des flames;
Cher prince, dit-il d'une voix
Aussi triste que son minois,

Que puis-je à ta valeur insigne
Donner maintenant d'assez digne ?
Tout ce que je puis, brave enfant,
Qui tout vaincu meurs triomphant,
C'est que je te laisse tes armes,
Dont ton cœur avoit fait ses charmes,
Et qu'aux mânes de tes parens,
Si c'est ton souci, je te rens.
Console-toi, mon pauvre Lauze,
De ta mort, par sa propre cause ;
Que seroit-ce, si tu crevois
De la main de quelque grivois ?
Mais mourir de celle d'Ænée,
Est-il plus belle destinée ?
Cela dit, voyant que les gens
De Lauze étoient peu diligens
A relever son corps de terre,
Messieurs, il semble que de pierre
Ou de bronze vous soyez tous,
Leur dit ce grand roi, de courroux ;
Est-ce ainsi que chacun s'approche
Pour m'aider ? Après ce reproche
Il souléve ce pauvre corps,
Qui, jettant force sang dehors,
Gâtoit d'une horrible souillure
L'or de sa belle chevelure.
Cependant Mézence arrêté
Sur un bord du Tybre écarté,
Lavoit et nettoyoit sa plaie,
Et sous une fraîche futaie,
Contr'un tronc d'arbre s'étendoit,
Pendant que son casque pendoit
A l'écart aux branches d'un orme,
Et que son bouclier énorme
Se reposoit dessus le pré.
Vous l'eussiez vu lors entouré
De ses gens, faisans triste mine,
La barbe dessus sa poitrine,
En disciple de saint-François,
Et le sein en faucon pantois,
Chercher à reposer sa tête.
Si son esprit étoit en fête
On le peut juger aisément :
Il s'enquéroit à tout moment



De son fils, et l'inquiétude
Qu'il avoit qu'un ennemi rude
Comme le vaillant Phrygien,
Ne lui ravît ce cher soutien,
L'unique espoir de sa vieillesse,
Lui faisoit devers lui sans-cesse
Envoyer courier sur courier.
Mais, de loin entendant crier
D'une assez lugubre maniére,
Ah! ventre, je ne suis plus pére,
S'écria-t-il, mon fils est mort,
Il n'en faut point d'autre rapport.
En effet, tôt après la chose
Se prouva par le corps de Lauze,
Que les siens, les larmes aux yeux,
Poussant leurs plaintes jusqu'aux cieux,
Rabattoient dessus sa rondache.
Soudain les cheveux il s'arrache;
Je me trompe, Virgile écrit
Que de poussiére il les couvrit,
Comme on faisoit en tels désastres.
Puis il leva ses mains aux astres,
Et, sur son enfant se jettant,
Il dit ces mots en sanglotant:
Comment, cher sujet de mes larmes,
La vie a-t-elle eu tant de charmes
Pour ton pére, qu'il ait souffert
Qu'au combat tu te sois offert,
Pour prodiguer ainsi la tienne,
En voulant défendre la sienne?
Faut-il que pour me conserver
Tu te sois ainsi fais crever,
Et que je vive d'une vie
Qu'un excès d'amour t'a ravie?
Hélas! à quel comble d'ennuis,
Pauvre malheureux que je suis,
Vois-je ma fortune réduite?
C'est à cette heure que ma fuite
Et mon exil se font sentir
A mon cœur, plein de repentir:
Et ma plaie à cette heure est telle,
Qu'il n'en est pas de plus mortelle.
Il est vrai que j'ai mérité
Ce malheur par ma cruauté;

Mais, cher fils, étois-tu coupable ?
Et le ciel n'est-il pas bien diable,
Si le ciel a pouvoir sur nous,
De faire tomber son courroux
Dessus l'innocent de mon crime,
Et de s'en faire une victime ?
C'est moi seul qui devois périr,
Moi seul qui devois encourir
Les peines que ma barbarie
Devoit à toute l'Etrurie.
J'aurois, j'aurois de tout mon cœur
Soumis ma vie à la rigueur
De mille morts les plus cruelles,
Pour satisfaire mes rebelles.
Je vis cependant, et mon fils
Se présente à mes yeux, occis;
Et de ses rayons que j'abhorre
L'astre du jour m'éclaire encore
Après un semblable malheur !
Mais si par ma lâche douleur
Je ne puis perdre sa lumiére,
Je la perdrai d'autre maniére,
Et bientôt. En disant ce mot,
Dessus son malade gigot
Le Toscan se leve de rage,
Et, faisant voir que son courage
Etoit au-dessus de son mal,
Se fait amener son cheval.
Or cet animal, dit l'histoire,
Etoit son plaisir et sa gloire,
Et c'étoit sur ce palefroi
Qu'il jettoit l'alarme et l'effroi,
Et revenoit de chaque guerre
Redouté comme le tonnerre,
Après cent bataillons forcés
Et cent escadrons enfoncés.
Quand donc cet animal fut proche,
Lui qui n'étoit pas cœur de roche,
Mais qui s'attristoit et souffroit
Du mal que son maître enduroit;
Car jamais bête ne s'est vue
D'un meilleur naturel pourvue;
Mézence lui dit ces beaux mots;
Cher Rhébe, l'honneur des chevaux,

Après tant de palmes gagnées
Et tant de fameuses journées,
Qui, comme moi, t'ont honoré,
Assez notre vie a duré,
Si dans ce monde misérable
Il se trouve rien de durable;
Il faut donc, brave palefroi,
Qu'aujourd'hui, vainqueur avec moi,
Tu remportes de sang baignée
La dépouille et le chef d'Ænée,
Et que nous vengions mon fils mort:
Ou si vain étoit notre effort,
Que notre vie y soit laissée;
Car pour croire que ta pensée
Fût d'être à pas un Phrygien,
Je te sais trop cheval de bien
Et d'honneur, et mettrois ma tête
Que, si quelqu'un étoit si bête
Que de t'affourcher, tu ferois
Tant de bonds et si fort rûrois,
Qu'il ne lui prendroit plus envie
De te r'affourcher de sa vie,
Si sa vie il pouvoit sauver
Et de sa chûte relever.
Après un semblable langage
Qui tenoit peu de l'homme sage,
(Car qui diable, avec son cheval,
S'amuse à faire le moral,
Et réfléchir sur le court terme
Des choses que ce monde enferme?)
Il prit les rênes de Rhébus,
Qui ne songeoit ni moins, ni plus,
A sa ridicule morale;
Et ce brave fils de cavale,
Au montoir comme un mouton doux,
Reçut son cher maître à genoux,
Qui dards en main et casque en tête,
Partit comme un trait d'arbalête,
Les yeux allumés de fureur,
Par un mouvement de douleur,
D'amour, de honte et de courage,
Qui dans son ame faisoient rage;
Et quand il se fut emporté
Avec cette rapidité

Au milieu des troupes Troyennes,
Jurant d'exécrables mordiennes,
Telles qu'il en sort dans l'enfer
De la gueule de Lucifer,
Ou de l'ame la plus damnée;
Il défia le grand Ænée,
Et le défia par trois fois,
En l'appellant à haute voix.
Dieu sait si du Prince de Troye
Le grand cœur fut touché de joye,
Quand cet ennemi l'appella,
Et s'il ne dit pas : me voilà.
Etant donc tous deux en présence:
Qu'ainsi soit, dit plein d'assurance
Ænéas, le grand Jupiter
Et Phébus veuillent m'assister,
Et seconder la forte envie
Que j'ai d'avoir bientôt ta vie:
Vois comment tu la défendras
Contre la valeur de mon bras.
En disant ces mots, il s'avance
Pour lui porter un coup de lance;
Mais le Toscan, ah! maupiteux,
Dit-il, s'il en est sous les cieux,
Ayant mis mon fils à la biére,
L'ayant percé de ta rapiére
Comme un cruel Turc, à quoi bon
Me menacer de la façon ?
Par ce seul désastre à ma perte
Tu trouvois une voie ouverte,
Et du coup dont mon fils est mort
Tu pouvois achever mon sort;
Mais ne crois pas pour ce langage
Que j'appréhende davantage:
Je ne crains ni diables, ni dieux,
Et ne voudrois à pas un d'eux,
Tant le trépas me fait envie,
Demander un moment de vie:
Tu ne me vois ici venir
Que pour trouver à la finir:
Mais auparavant je t'apporte
Ce présent. Parlant de la sorte
En arriére il léve le bras,
Et lance un dard sur Ænéas,

Puis un second, puis un troisiéme,
Et le tout d'une force extrême,
Faisant de loin caracoler
Son cheval, qui sembloit voler.
Mais du Troyen la forte targe
Soutint cette rude décharge ;
Et ces trois dards en vain jettés
Y restérent tous trois plantés.
Par trois fois, courant sur la gauche,
Autour de son homme il chevauche,
Afin de l'attraper sans vert,
C'est-à-dire en lieu découvert ;
Mais à mesure qu'il tournoye,
Aussi fait le Prince de Troye,
Qui semble, avecque son pavois,
Lardé de dards, mouvoir un bois,
Non pas taillis, mais de fûtaye,
Comme ceux de Cruye et de Laye,
Tant ils étoient démesurés
Tous ces nombreux bâtons ferrés ;
Quelques-uns desquels il arrache,
Pour en décharger sa rondache,
Qui lui pesoit trop sur le bras
Et lui causoit de l'embarras.
Mais se voyant, le pieux sire,
Fort en danger d'avoir du pire
Dans un combat tant inégal,
Etant à pied, l'autre à cheval ;
Et fâché sous la défensive
De tenir sa valeur captive,
Et de ne faire autre métier
Que tirer de son bouclier
Les dards dont le chargeoit Mézence ;
A la fin, perdant patience,
Il sort de garde, et fait voler
Un javelot qui siffle en l'air
Et va frapper Rhébe à la tête.
Incontinent la pauvre bête
Se cabre de vive douleur ;
Puis, ruant avecque roideur,
Son bon maître elle désarçonne,
Tout ainsi qu'une autre personne,
Et, l'étendant sur le terrein,
Y donne aussi-tôt du chanfrein,

REMARQUES

POUR CETTE DERNIÈRE SUITE

DU VIRGILE TRAVESTI

A.

Abadir. Priscien dit que c'étoit la pierre emmaillotée que Cybéle fit dévorer à Saturne, au lieu de Jupiter.

La ville d'Aceste. Ségeste en Sicile, où régnoit ce prince, qui avoit épousé une dame Troyenne.

Alcide. Hercule, du mot grec ἀλκὴ, qui signifie force; ou plutôt du nom d'Alcée son aïeul. Cette sorte de nom s'appelle par les grammairiens patronymique, comme tous ceux qui sont formés de celui du pére, de la mére, ou d'autres proches.

Amphytrioniade. C'est encore un nom d'Hercule, qui lui est venu d'Amphytrion, son pére putatif.

Anchisiade. Ænée, fils d'Anchise.

Aonie. Contrée de Béotie, où il y avoit une fontaine et des montagnes dédiées aux Muses.

Où des vertébres de l'échine l'apophyse pointue incline, &c. Chacune de ces vertébres ou nœuds a trois apophyses, c'est-à-dire parties éminentes: savoir deux aux côtés, et la troisiéme au milieu, qui se rabat en pointe sur celle qui la suit; et ce sont ces troisiémes qui forment l'épine du dos, et qui en font la juste séparation.

Ardée. Ville capitale de Rutilie, où étoit le palais royal de Turne.

Prince d'Ardée, roi d'Ardée. Turne.

Argie. Contrée de Grece.

Argiens, Argives, Argolides. Peuples d'Argie.

Argos. Ville capitale d'Argie.

Le roi d'Argos et de Mycéne. Agamemnon.

Arisba. Ville de la Troade.

Ascagne. Fils d'Ænée; il s'appelle aussi Iüle, et patronymiquement Ænéide.

Atrides. Agamemnon et Ménélaüs, fils d'Atrée.

Le noir Averne. Averne est un lac d'Italie, qui se prend ici pour l'enfer, dont il étoit cru l'entrée. Aussi étoit-il consacré à Pluton.

Ausonie. C'est l'Italie. Elle a pris ce nom d'Auson qui en étoit roi.

Ausoniens. Italiens.

Aymée. Reine du Latium, femme de Latin.

B.

Le fils de la belle immortelle. Ænée, fils de Vénus.

Bellone, sœur de Mars, déesse de la guerre.

Par Béroé sans Béroé. Iris sous la forme de Béroé. *Qu'on voie le cinquiéme livre du poëme.*

Bord. Terme de marine qui signifie navire.

C.

Le fond de cale. C'est le plus creux du navire.

Cassandre. Prophétesse, fille de Priam et d'Hécube.

Le prodigieux bâtiment du Centaure. On appelloit ainsi ce vaisseau, parce qu'il représentoit sur sa poupe ce monstre, moitié homme et moitié cheval.

Cerf de dix cors. C'est un cerf qui a sa sixiéme tête, c'est-à-dire qui est sorti de sa sixiéme année ; et ce nom lui continue jusqu'à ce qu'il soit reconnu grand vieil cerf. Le cerf ne porte aucun bois, qui est ce qu'on appelle tête, qu'il n'ait un an passé.

Comme un Chapelain. L'illustre auteur du poëme héroïque de *la Pucelle.*

Et le ciel n'est-il pas bien diable, si le ciel a pouvoir sur nous. Ces termes ne doivent scandaliser personne, n'étant employés que pour marquer le caractére d'un impie, de la bouche duquel ils sortent.

Corybantes. Prêtres de Cybéle.

De la double croupe. Pour dire du Parnasse, qui se divise en deux pointes, dont l'une s'appelle Thirorée, et l'autre Hyampée.

Cruye. C'est une petite forêt près de Poissy, recommandable par la hauteur et la beauté de ses chênes.

Cyprine ou *Cypris.* Vénus, ainsi appellée de l'ile de Cypre, où ayant été portée par les zéphyrs dans une conque de nacre de perle, elle fut nourrie et élevée par les Nymphes.

Cythére, *Cythérée.* On donne encore ces noms à Vénus, à cause de la ville de Cythére, où cette déesse étoit adorée.

D.

DALENCÉ. Fameux chirurgien.

Danaïdes. C'étoient les filles de Danaüs, qui tuérent leurs maris la premiére nuit de leurs noces, hormis la pitoyable Hypermnestre, qui de cinquante qu'elles étoient, fut la seule qui épargna le sien.

Dardanie. Contrée de l'Asie mineure, où étoit la ville de Troye. Elle s'appelloit aussi Troade, et aujourd'hui basse Phrygie.

Dardaniens ou *Dardanides*. Troyens ainsi appellés du nom de leur roi Dardanus. Ils sont aussi nommés Phrygiens et Troades.

Allez libres et démarées. Amarrer un navire, veut dire le tenir à l'ancre, et démarer signifie désancrer.

Ce grand cocu de Dioméde. Roi d'Etolie, qui blessa Vénus au siége de Troye, et fut puni de cette action par l'infidélité de sa femme.

Donat. Célébre grammairien, qui a commenté Virgile.

Les filles de Doris. Les Néréïdes.

Jean Doucet. C'est un fou de la cour.

Dyndime. Montagne de Phrygie, consacrée à Cybéle.

E.

EGÉON, ou Briarée, l'un des géans.

Elbe. C'est une petite île de la mer Toscane, si abondante en fer et en acier, que le métail y renaît à mesure qu'on le tire des mines, qui, par la suite du tems, après avoir été épuisées, se font encore fouir comme auparavant.

Enéades. Troyens, ainsi appellés du nom de leur roi.

Enéide. C'est le nom du poëme dont Ænée est le héros. C'est aussi le nom d'Ascagne son fils.

Le roi d'Epire. Hélénus, fameux devin.

L'Espagnol au triple nez. Géryon, roi d'Espagne, que l'on dit avoir eu trois têtes, parce que ses deux fréres et lui s'accordoient si bien, qu'ils étoient comme trois têtes dans un bonnet.

Etrurie. Toscane.

Evandre. Roi de Pallantée, et auparavant d'Arcadie.

Enfant (l') d'Evandre. Le prince Pallas.

FALARIQUE.

F.

FALARIQUE. C'étoit une espéce de dard hampé comme une hallebarde, qui portoit quelquefois le feu avec soi.

Faune. Dieu des bois, fils de Saturne.

Les sept Foroïdes. C'étoient sept fréres, fils de Forcus.

Le fou des dieux. Mome.

Tant que le royaume de France, &c. Virgile parle en cet endroit de l'empire Romain, du Capitole et des Césars, dont la durée lui sembloit éternelle : et moi qui crois le trône de notre grand monarque mieux établi, son Louvre mieux fondé et sa postérité plus durable, j'ai préféré ce que j'en dis à ce que le poëte Latin a chanté en faveur de ses empereurs.

G.

A main gauche incontinent tonne. Le bruit du tonnerre qui venoit de ce côté là étoit de bon présage aux anciens, qui pour augurer se tournoient vers le midi, afin d'avoir à leur gauche l'orient, comme la meilleure partie du ciel, d'où ils croyoient que les dieux regardoient les augures.

Gille le Niais. C'étoit un fameux Tabarin qui avoit son théâtre à Paris, à la porte de la Tournelle.

Ces grands corps d'hommes. Les géans, dont monsieur Scarron a si plaisamment décrit la guerre dans son livre intitulé, *Typhon*, ou la *Gigantomachie.*

Grégeois. Grecs.

Grivois. Veut dire vieux soldats, vieux drilles.

Et tel qu'ici, pour être riche, passe le maréchal de Guiche. Allusion à la vieille chanson qui dit:

Je serois cent fois plus riche
Que le maréchal de Guiche.

H.

L'ÉPOUX de la belle Helène. Ménélaüs, roi de Sparte.

Hémus. Montagne de Thrace.

Hespérie. Italie, ainsi dite d'Hesper, frére d'Atlas.

Hétrurie. Voyez *Etrurie.*

Hissez. Hisser, en terme de marine, signifie hausser la voile.

De ho, ho, ho, et hi, hi, hi. C'étoit un éclat de rire qui se faisoit en musique au ballet des muses, dansé à

Saint-Germain-en-Laye, où Vénus par certains enchantemens donna tant de beauté à Moliére, qu'on s'écrioit en chantant :

Ha! qu'il est beau, le jouvenceau!
Ha! qu'il est beau!

Et puis on faisoit une longue tirade de

Ho, ho, ho, ho, ho, ho,

et une autre de

Hi, hi, hi, hi, hi, hi,

après avoir chanté

Qu'il est joli, gentil, poli?
Qu'il est joli!

Hyenne. Bête sauvage.
Hyrtacide. Fils d'Hyrtaque.

I.

De Janus fermera les portes. Ce dieu avoit un temple à Rome, qui s'ouvroit en guerre et se fermoit en paix.

Ida. Montagne de Phrygie.

Jean-des-Temps étoit écuyer de Charlemagne. Il avoit, dit-on, plus de 360 ans quand il mourut, et vécut jusqu'au regne de Louis-le-Jeune ; de maniére qu'il vit dix-sept ou dix-huit rois, *Gaguin. liv. 6.*

Ilion. Troye, ainsi appellée d'Ilus fils de Tros, un de ses rois.

Fils d'Iphimédie. Géans fréres jumeaux, nommés Otus et Ephialte, autrement Aloïdes. Ils croissoient, dit-on, tous les mois de neuf doigts ; et ils n'avoient pas encore quinze ans quand ils entreprirent d'escalader le ciel avec les autres géans.

Ismare. Ville de Thrace.

Roi d'Ithaque. Ulysse.

Iüle. Voyez *Ascagne.*

Si certain Jule, &c. Allusion à la paix générale que le grand cardinal Mazarin fit en 1660.

Ces jumeaux chez qui le parjure, &c. Les Paliques, dieux vengeurs du parjure.

Ixion. Fils de Phlégias, qui fut si hardi que de galantiser Junon, et de la presser dans l'importunité de ses feux ; mais elle en ayant fait sa plainte à Jupiter, ce dieu, pour s'en éclaircir mieux, lui supposa une nue sous la

forme de sa femme; et ce téméraire qui s'étoit satisfait avec elle, s'étant vanté des faveurs de la déesse, à qui il croyoit avoir eu affaire, Jupiter en courroux le précipita tout vivant aux enfers, pour y demeurer attaché à une roue, et la tourner incessamment.

L.

GENS *de Lagny*. On dit ordinairement d'eux qu'ils n'ont pas hâte.

Lavinie. Fille de Latin et d'Aymée.

Laurente. Ville capitale du Latium.

Lauze. Prince de Toscane, fils de Mézence.

Luci. L'illustre maison de MANCINI s'appelloit autrefois LUCI, qui signifie en italien *lumiéres*, nom qui marquoit assez son éclat: mais un brave de cette maison y en ajouta un autre, qui lui fit changer ce nom; car ayant perdu la main gauche dans une bataille où il signala son courage, cette perte glorieuse lui en fit donner un nouveau; de maniére qu'au lieu de LUCI, il fut appellé MANCINI, de *mancino*, qui en la même langue vaut autant à dire qu'estropié de la main gauche. Depuis, ce nom si remarquable a passé à tous ses descendans.

Lycas qui de sa mére morte, par une incision, tiré, &c. Ceux qui venoient ainsi au monde, étoient consacrés à Apollon, dieu du jour et de la médecine, par le moyen de laquelle ils voyoient la lumiére.

La Gent Lydienne. Les Toscans venus de Lydie.

M.

LA grand'maman Idéenne. Cybéle, la grand'mére des dieux, qui étoit adorée sur le mont Ida.

MANCINI. Voyez LUCI.

Mânes. Ce sont les ames des défunts.

Manto. Fille de Tirésias.

Maron. C'est le surnom de Virgile.

Martinet. C'étoit un capitaine, qui contenoit ses soldats dans une exacte discipline.

Ce prince ami du dieu des Caves, (*parlant de Massique*.) Le mont Massico en Italie est renommé pour l'excellence de ses vins

Ménage. Ce rare esprit est si connu par ses belles productions, que de toutes mes remarques celle-ci sera une des moins nécessaires.

Que de Midas le fameux fleuve, &c. Le Pactole, fleuve de Lydie, où l'on dit que ce roi s'étant baigné par l'ordre de Bacchus, il y laissa la vertu qu'il avoit de changer en or tout ce qu'il touchoit, et que depuis cela il se trouve dans ses eaux quantité de grains d'or.

Mirebeau. On dit en commun proverbe: les ânes de Mirebeau, comme les ânes de Vanvre.

Mondorons. Partisans. Il est parlé d'un Mondoron dans la première des satyres de Mr. D****. de la première édition.

Mirmidons. Peuples de Thessalie, qui suivirent Achille à la guerre de Troye.

O.

OPS. Cybéle.

Orion. C'étoit un géant prodigieux, fils d'Enopion, à qui ce pére ayant crevé les yeux pour avoir attenté à l'honneur de Candiope sa fille, il fut conseillé par l'oracle, pour recouvrer la vue, de marcher vers l'orient à travers les mers, le visage toujours tourné au soleil: mais comme il étoit en chemin, et fort en peine de quel côté il devoit aller, le bruit des marteaux et des enclumes des Cyclopes l'ayant attiré à eux, il en mit un sur ses épaules qui lui servit de guide.

P.

PALLANTÉE. Ville d'Evandre, bâtie sur le mont Palatin par Pallante son bisaïeul.

Partage liquide. La mer qui échut en partage à Neptune, comme le ciel à Jupiter et l'enfer à Pluton, quand ils firent les lots de l'empire du monde.

Les fils du royal pasteur. Les fils de Tyrrhée, qui avoit la conduite des troupeaux du roi Latin.

Et qu'il en est dans le pays où l'on imprime tes écrits, (parlant des *braves.*) C'est la Guienne, où, me trouvant engagé à quelque séjour, j'ai fait mettre mon livre sous la presse.

Pélide. Achille, fils de Pelée.

Pénates. Chaque maison avoit ses dieux, qui en étoient les gardiens et les protecteurs: et ces dieux étoient appellés pénates.

La nouvelle Pergame. Troye, ville du Latium, bâtie par Ænée. Elle fut ainsi appellée du nom de l'ancienne Troye.

Phrygie et *Phrygiens*. Voyez *Dardanie* et *Dardaniens*.

Mont Piérien. Montagne de Thessalie, lieu de la naissance des Muses.

Pilomne. Grand-père de Turne.

Fils du roi Priamus. Hector.

Privernois. Ceux de Priverne, ou les Volsques.

Python. Serpent tué par Apollon après le déluge.

R.

Le grand Mars de Rocroi. M. le Prince.

S.

Salmonée. Roi d'Elide, qui, voulant être cru le dieu des foudres et des éclairs, fit faire un pont d'airain qui passoit par-dessus sa ville, sur lequel roulant à grand bruit dans son char, et lançant de là des flambeaux allumés sur ses sujets, il fit tant le Jupiter, que ce dieu l'en punit et le foudroya aux enfers.

Sanglier miré. Les sangliers ne prennent leur nom qu'à trois ans, lorsqu'ils ont quitté les compagnies. Celui de deux ans et demi s'appelle *ragot*, à trois ans *sanglier* en son tiéran, à quatre ans *sanglier* en son quartan; et quand il est plus avant dans l'âge, et que ses défenses, qui sont deux grosses dents qui lui sortent de la mâchoire d'en-bas, se tournent en façon de trompe vers l'œil, il s'appelle *sanglier miré*.

Simoïs. Fleuve de la Troade.

Le fatal simulacre. L'image de Pallas, qui étoit le gage de la sureté de Troye.

Strymon. Fleuve entre la Macédoine et la Thrace, le long duquel il y a force grues.

Styx. Fleuve des enfers, dont le serment étoit terrible et inviolable aux dieux.

T.

Tantale. Roi de Phrygie, qui pour avoir fait servir aux dieux de la chair de son fils, fut abîmé aux enfers, pour y souffrir une faim enragée auprès des fruits les plus délicieux, et une soif insupportable au milieu des eaux mêmes.

Tarcon. C'étoit le chef des révoltés contre Mézence, au lieu duquel il fut élu roi des Toscans.

Tarquite. Fils de Faune.

Thalie. Muse comique.

La fille du roi de Thrace. Hécube, reine de Troye fille de Cissée.

Le dieu de la Thrace. Mars.

Tortue. C'étoit un assemblage de boucliers, à la faveur desquels on faisoit les approches des villes; ces boucliers qui sembloient former un dos de tortue, étoient si bien joints les uns avec les autres, et si bien soutenus qu'ils servoient quelquefois à porter les soldats, pour gagner plus facilement le haut des murailles. Appien dit même que des cavaliers passoient par-dessus.

Qui dessus votre front portez pour couronne tours et cités. On représente Cybele, qui est la terre, avec une couronne de tours et de villes.

Triton. Dieu marin, trompette de Neptune, moitié homme et moitié poisson.

Troade et Troades. Voyez *Dardanie* et *Dardaniens.*

Car Æneas un franc Turenne, pour être un sage capitaine. La prudence de ce grand général d'armée est aussi connue de toute la terre, qu'elle est redoutée des confédérés.

Tydide. Diomède, fils de Tydée.

V.

MESSAPE comme un la Vallée. Le sieur de la Vallée, autrefois écuyer de M. le duc de Guise, et présentement maître d'une célebre académie.

Vent. Voyez *Mirebeau.*

Vénilie. Nymphe de la mer.

Vésule. Montagne d'Italie, d'où le Pô prend sa source.

X.

XANTE. Fleuve de la Troade.

FIN.

LE TYPHON,

OU

LA GIGANTOMACHIE,

POËME BURLESQUE

DE SCARRON.

LE TYPHON,

OU

LA GIGANTOMACHIE,

POËME BURLESQUE (1).

CHANT PREMIER.

JE chante, quoique d'un gosier
Qui ne mâche point de laurier,
Non Hector, non le brave Ænée,
Non Amphiare, ou Capanée,
Non le vaillant fils de Thétis;
Tous ces gens là sont trop petits,
Et ne vont pas à la ceinture
De ceux dont j'écris l'aventure.
Je chante cet homme étonnant,
Devant qui Jupin le tonnant
Plus vîte qu'un trait d'arbalête,
S'enfuit sans oser tenir tête.
Je chante l'horrible Typhon,
Au nez crochu comme un griffon,
A qui cent bras longs comme gaules
Sortoient de deux seules épaules,
Entre lesquelles on voyoit
Tête qui le monde effrayoit,
Tête qui n'étoit pas à peindre,
Mais tête à redouter et craindre.
Au reste d'esprit si quinteux,
Que j'en suis quelquefois honteux.
JE CHANTE aussi messieurs ses fréres,
Qui certes ne lui cédoient guéres,
Tant à déraciner les monts,
Qu'à passer riviéres sans ponts,

(1) Ce Poëme parut en 1644. Voyez la Vie de *Scarron*.

Mettre les plus hautes montagnes
Au niveau des plates campagnes,
Et des grands pins faire bâtons
Qui n'étoient encor assez longs,
Desquels maints grands coups ils donnérent
A maints dieux qui ne s'en vantérent
Quand ils retournérent aux cieux:
Mais fait bon battre glorieux.
O grand MAZARIN! ô grand homme!
Riche trésor venu de Rome,
Laquelle n'a pas, sur ma foi,
Rien gardé de pareil pour soi,
En quoi gardât sa courtoisie,
Dont la France la remercie:
Esprit qui ne t'endors jamais,
Expert en guerre, expert en paix:
JULE plus grand que le grand JULES,
Qui nous sers autant qu'un Hercule,
Sur lequel on dit qu'étant las,
S'accoudoit autrefois Atlas;
Si tu voulois ton arc détendre,
Et daignois jusqu'à moi descendre,
Si les petits vers que j'écris
T'arrachoient le moindre souris,
S'ils te causoient la moindre joie,
Je le jure, afin qu'on me croie,
Par le chef de sainte HAUTEFORT,
Et c'est à moi jurer bien fort,
Que malgré les maux que j'endure,
Malgré fortune toujours dure,
Je me tiendrois aussi content,
Que si n'étant plus impotent
Je pouvois à ton éminence
Faire profonde révérence.
Mais, hélas! chétif je ne puis,
Roide comme un bâton je suis,
Et par maudite maladie
Dont ma face est toute enlaidie,
Je suis persécuté dès-lors
Que du très-adorable corps
De notre reine, que tant j'aime,
Sortit LOUIS le quatorziéme,
LOUIS surnommé *Dieu-donné*,
Pour le bien de la France né,

Qui secondé de ta prudence
Nous mettra tous dans l'abondance,
En dépit des maudits géans,
Des mutins, des mauvaises gens,
Qui regrettés ne seroient guéres
S'on les voyoit habiter biéres,
Tandis que les bons demeurés
Habiteroient palais dorés.
Mais pour un poëte grotesque,
Je m'écarte trop du burlesque;
Retournons-y donc promptement,
Aussi-bien c'est notre élément,
Et décrivons bien la furie
De toute la giganterie;
Comme le grand fils d'Alcména
De sa masse les mal-mena,
Comme Jupiter de son foudre
Eut le passe-tems de les moudre,
Et fit à Typhon leur grand chef,
D'une montagne un couvre-chef.
MUSES qui vîtes leur audace,
Et vous sauvâtes du Parnasse,
Quand Jupin qui lors s'effraya,
Sauve qui peut aux dieux cria,
Et depuis la voûte étoilée
S'en courut à bride avalée,
Aussi timide qu'un conil,
Jusques au rivage du Nil;
Dites-moi bien de quelles formes,
De-peur de ses monstres énormes,
Les dieux furent lors revêtus;
S'il est vrai qu'ils furent battus,
Ou si ce fut eux qui battirent,
Et les géans anéantirent;
Ou s'ils furent anéantis
Par ces grands hommes mal bâtis;
Car, et d'eux, et des dieux célestes,
Ne sont demeurés aucuns restes.
De vous-mêmes et d'Apollon,
Quoique très-plaisant violon,
Force gens disent que vous n'êtes
Autre chose que des sornettes;
Mais soyez sornettes, ou non,
Je vais commencer tout de bon.

UN dimanche, bon jour bon œuvre,
Typhon aux cheveux de couleuvre,
Après avoir très-bien dîné
Jusqu'à ventre déboutonné,
Invita tous messieurs ses fréres
Qui de lui ne s'éloignoient guéres,
A vouloir, pour chasser l'ennui,
Jouer aux quilles avec lui.
Ces quilles étoient longues roches
Dont il avoit de ses mains croches,
Sans nul marteau, ni ferrement,
Fait un jeu je ne sais comment.
Elles n'étoient pas des plus belles,
Ni bien faites, mais telles quelles,
Et la boule ne rouloit pas,
Mais seulement alloit le pas,
N'étant qu'une roche carrée
En boule fort mal figurée.
Ce fut environ la mi-mai,
Tems auquel on a le cœur gai,
Et ce fut dans la Thessalie
Que cette troupe tant jolie
Prit cette recréation,
Et joua la collation.
Huit d'entr'eux aux quilles jouérent,
Et quelques autres pariérent,
Ils jouoient au commencement,
Comme on fait toujours, froidement.
Mais cette race discourtoise
Ne put jouer long-tems sans noise.
A la fin le jeu s'échauffa,
Deux fois bien fort on s'y fâcha,
Et deux fois on s'y pensa prendre,
Tant ils avoient le cerveau tendre.
Mais Typhon mettant le holà,
Empêcha ce désordre là,
Tellement que cette journée
Sans querelle fut terminée.
Mais mieux eût valu que cent coups
Ils s'entre-fussent donné tous,
Et qu'une malheureuse quille
N'eût point attrapé la cheville
Du grand pied plus grand qu'un arpent
De Typhon au crin de serpent.

Ce fut Mimas le sanguinaire
Qui le fit sans le penser faire ;
Quoique ce fût sans y penser,
Typhon pensa s'en offenser.
Il ne fit pourtant pas la bête,
De crainte de troubler la fête,
Il grinça seulement les dents,
Et les yeux de colére ardents,
D'où les éclairs sortoient en foule,
Il ramassa quilles et boule,
Et les jetta sans regarder
Tant que son bras les put darder.
Ces quilles d'un tel bras ruées
Passérent bientôt les nuées,
Et perçant la voûte des cieux,
Donnérent jusqu'où tous les dieux
Humoient sans songer à malice
L'exhalaison d'un sacrifice,
Et de nectar se remplissoient,
Que les déesses leur versoient,
Résolus de boire et reboire
Pour le moins jusqu'à la nuit noire.
Pour Mars, il prenoit du petun,
Méprisant tout autre parfum :
Car depuis que dans la Hollande,
Où sa renommée étoit grande,
A petuner il s'étoit mis,
Comme on fait tout pour ses amis,
Sans-cesse ce traîne-rapiére
Prenoit petun et buvoit biére ;
Et de vouloir l'en empêcher,
C'étoit vouloir un sourd prêcher,
Car il n'étoit pas amiable,
Ains juroit dieu, comme un vrai diable,
Vrai signe qu'il avoit été
Nourri comme un enfant gâté.
Jupiter le lance-tonnerre,
Dormoit ayant bu trop d'un verre ;
Et Junon qui n'avoit moins bu,
Dormoit sur un lit à cul-nu.
Enfin cette belle assemblée,
Qui ce jour-là fut tant troublée,
N'avoit garde de redouter
Que quilles les vinssent heurter :

Ce néanmoins quilles y vinrent,
Dont presque perdus ils se tinrent,
Telle fut la confusion
De la céleste nation.
Au bruit que tant de quilles firent
Les moins valeureux tressaillirent:
Jupiter qui s'en éveilla,
Demanda, qu'ai-je entendu là?
A sa voix qui la crainte inspire,
On se regarda sans rien dire.
Mais s'en offensant, il cria:
Dites donc, qu'est-ce qu'il y a?
Ce n'est rien, répondit Cyprine,
Taisez-vous, petite putine,
(Du depuis on a dit putain,
Au-lieu de tine mettant tain,
Et Cypris au-lieu de Cyprine,
Tant notre langue se raffine,
Et toujours se raffinera
Tant que françois on parlera;
Mais fermons cette parenthése.)
Les yeux donc ardens comme braise,
A Vénus dame de renom,
Jupiter dit pis que son nom,
Affront, qui fit monter le rouge
Au nez de cette belle Gouge.
Mais tandis qu'elle dérougit,
Ce dieu de colére rugit,
Ce grand dieu fait le diable à quatre,
Jusques à menacer de battre,
Et furieux comme un tyran
Jure deux fois par l'Alcoran,
(C'étoit son serment ordinaire:)
Mais Pallas pour le satisfaire,
Pallas qu'il estimoit beaucoup,
Lui dit: sire, un furieux coup
De quelque machine de guerre,
Venu du côté de la terre,
A tout brisé votre buffet,
Et qui diable tel coup a fait?
Dit Jupin. Ce n'est qu'une quille,
Dit Mome à l'humeur si gentille.
Lors Jupiter: maître-bouffon,
Quand je me fâche tout de bon,

Je vous défends la raillerie;
Quand il faudra rire, qu'on rie:
Mais aujourd'hui je veux savoir
Quel mortel a bien le pouvoir
De me venir troubler à table.
Quoi! le ciel est donc pénétrable,
Et l'on peut m'attaquer ici?
Neuf quilles et la boule aussi,
Lui répondit Pallas la sage,
Ont fait ici bien du ravage;
Mais vous voyant tant irrité,
Je déguisois la vérité;
Tous brisés sont les verres nôtres,
Si qu'il en faut acheter d'autres,
Ou bien boire aux creux de nos mains,
Graces à messieurs les humains,
Qui deviennent d'étranges sires,
Et tous les jours se feront pires,
Si vous ne les en punissez.
Ils ont donc mes verres cassez?
Dit Jupin lors, c'est trop d'audace:
Hà vraiment je ne les menace
De poires molles; mais je veux
Tant pleuvoir et grêler sur eux,
Qu'ils maudiront mille fois l'heure
D'avoir jusques dans ma demeure
Osé faire un coup si hardi.
Encore une fois je le di,
D'une action si téméraire,
Je ferai justice exemplaire.
Comme il vuidoit ainsi son fiel,
Le soleil entra dans le ciel,
Ayant achevé sa journée;
Trouvant la cour toute étonnée,
Il s'enquit au plus prochain dieu,
Du bruit qui troubloit ce saint lieu.
Si-tôt qu'il eut la chose apprise,
De Silène à la barbe grise:
Grand Dieu! cria-t-il, j'ai vu tout,
Et le dirai de bout en bout.
Dis donc sans tarder davantage;
Mais dis-le vîte, car j'enrage,
Lui dit le grand dieu Jupiter.
Lors le soleil sans hésiter,

Sire, j'ai vu Typhon naguéres
Jouer aux quilles avec ses fréres :
Une quille l'ayant blessé,
Il a tout le jeu ramassé,
Et quilles et boule ruées,
Vers le ciel à travers nuées.
Tais-toi, tu n'en as que trop dit,
Dit Jupin, cet homme maudit
Est pour me donner de la peine.
Holà ho ! Enfant de Siléne,
Prends-moi tes jambes à ton cou,
Et cours aussi vîte qu'un fou ;
Va trouver cette grosse bête,
Et me lui lave bien la tête ;
Apprends-lui bien ce que je puis,
Ce qu'il est et ce que je suis ;
S'il pense ainsi faire des siennes,
Qu'à la fin je ferai des miennes ;
Et qu'il fera bien, s'il me croit,
Désormais de charier droit ;
Je n'en dirai pas davantage.
Va vîte faire ton message,
Et pense à le faire si bien,
Qu'on ne trouve à redire à rien.
Mercure fit le pied derriére
D'une fort gentille maniére ;
Et sortit, mais à reculons,
De-peur de montrer les talons ;
Puis ayant mis des talonniéres
Rhabillées depuis naguéres,
Son sabre et son bonnet ailé,
Et son bâton entortillé
De deux serpens, ou deux anguilles,
Par-dessus champs, par-dessus villes,
Vola léger comme un faucon
Droit vers la montagne Hélicon,
Pour voir les filles de mémoire,
Et là se rafraîchir et boire.
Arrivant au double coupeau,
Il trouva le docte troupeau,
Les neuf savantes damoiselles
Assises dessus des bancelles,
Qui faisoient la dissection,
Avecque grande attention,

De rondeaux, de sonnets, de stances,
Sur des chagrins, sur des absences,
Et sur des plaisirs accordés.
Jupin les avoit commandés,
Jupin qui du ciel toujours guigne
Quelque pucelle en droite ligne,
Dont sa femme dame Junon
Fait souvent mine de guenon.
Trois des plus habiles d'entr'elles,
Mais je n'ai pu savoir lesquelles,
Avoient fait ces beaux carmes là.
A Mercure on les étala,
Et le pria-t-on de les lire;
Il n'y trouva rien à redire,
Si ce n'est en quelques endroits
Des mots qui n'étoient pas françois;
Puis il leur conta la colére
De Jupiter leur commun pére,
Et comme il étoit député
Devers sa gigantosité,
Pour apprendre à toute sa race,
Comme ce grand dieu les menace,
Malgré leurs centaines de mains,
De les rendre moindres que nains.
Là-dessus un pot de cerises,
Par ces donzelles bien apprises,
Lui fut gaiement présenté,
Et le dedans d'un grand pâté,
Qu'Apollon leur dieu tutélaire,
Leur avoit depuis peu fait faire;
Mais il n'en mangea pas beaucoup,
Il but seulement un grand coup,
Puis disant, à dieu vous commande,
Il quitta la savante bande,
Et s'envola sans s'arrêter,
Où Typhon souloit fréquenter.
La nuit noire comme une More
N'étoit point arrivée encore,
Lorsque Mercure les trouva;
Mais tôt après elle arriva,
Et cacha le ciel sous ses voiles,
Parsemés de cent mille étoiles.
Quant à ces hommes inhumains,
Et très-dangereux de leurs mains,

Ils étoient lors dans une plaine,
D'une grande forêt prochaine,
Occupés à faire un bucher,
Qui pouvoit rendre le bois chèr,
Car une forêt toute entiére
Etoit du bucher la matiére;
Mais il leur falloit tout de bon
Grande quantité de charbon,
Car grande étoit la carbonnade
Dont ils vouloient faire grillade,
Et Mercure aux cieux retourné
En étoit encor étonné.
Cent bœufs volés par les charrues
De leurs chairs sanglantes et crues
Couvroient pour le moins un arpent.
De moutons quatre fois autant,
Etoient en guise d'alouettes,
En de grandes broches mal faites,
Bien qu'on les eût faites exprès,
De grands pins et de grands cyprès.
Aussi-tôt qu'arriva Mercure,
Ils firent une ample ceinture
De leurs grands corps autour de lui.
Lui, non sans craindre quelqu'ennui
D'une gent si brutale et fiére,
Leur parla de cette maniére :
Jupiter plus grand que vous tous,
Mille fois plus grands fussiez-vous,
Vous mande avec vos riches tailles,
Que vous n'êtes que des canailles.
Particuliérement Typhon
Lui semble un très-mauvais bouffon,
D'avoir de quilles ou de pierres
Osé casser ses plus beaux verres.
Si c'est querelle d'allemand,
C'est bien manquer de jugement
De ne redouter pas la foudre
Dont il mit les Titans en poudre :
Ces grands hommes qu'il a perdus,
Devroient bien vous avoir rendus
Moins entreprenans et plus sages;
Mais plus cruels que des Sauvages,
Et sans craindre archers ni prévôts,
Vous volez par monts et par vaux,

Des passans vous vuidez les poches,
Vous pillez messagers et coches,
Enfin qui vous connoîtra bien,
Dira que vous ne valez rien.
Or Jupiter qui vous tolére
Aimant la terre votre mére,
Et non pas vous, qui ne valez
L'eau que tous les jours avalez,
Veut bien oublier votre audace:
Mais aussi qu'on le satisfasse,
Et que dans trois ou quatre jours,
Maintenant qu'ils ne sont plus courts,
L'un de vous aille sans remise
Droit à la ville de Venise,
D'où, cent verres de compte fait,
(Car pour remeubler tel buffet
Il faut pour le moins la centaine)
Devant la fin de la semaine
Humblement lui seront portez.
Par ce moyen vous évitez
Les traits du courroux redoutable
De ce grand dieu très-équitable;
Ainsi Mercure leur parla.
Typhon criant, taisez-vous là!
Car bien grand étoit le murmure
Que causoit harangue si dure,
Lui répondit d'une voix d'ours,
Et lui tint ce joli discours:
Mon pauvre petit fils de Maye,
Je ne dis que, (1) daye dandaye,
A ces beaux discours gracieux,
Que vous nous apportez des cieux.
Gentil ambassadeur de quilles,
Croyez-moi, troussez vos guenilles,
Et sachez qu'il s'en faut bien peu
Qu'on ne vous jette dans le feu.
Hà vraiment votre sot message
Est un assez bon témoignage
Que les dieux sont moins gens de bien
Que nous, qui ne vous faisons rien.
Et pour vos tasses et vos verres,
Qui feront tant cheoir de tonnerres,

(1) C'est le refrein d'une chanson de ce tems-là.

Je n'en ai pour votre grand dieu
Non plus qu'il en peut dans mon yeu (1).
Allez, votre dépêche est faite,
Tirez-vous d'ici brague nette.
Lorsque Typhon eut ainsi dit,
L'assemblée à rire se prit:
Puis cette maudite assemblée
Se mit à faire une huée,
Dont ce dieu se trouva confus
Autant que d'un soufflet et plus:
Mais Typhon imposant silence,
Empêcha toute violence,
Et ce dieu qui n'étoit pas sot,
Se retira sans dire mot.
Pour Typhon et toute sa bande,
Ils firent cuire leur viande;
Puis ayant mangé comme loups,
Et bu chacun plus de cent coups,
Près du feu ces veaux s'étendirent
Et paisiblement s'endormirent;
Et moi qui vous écris ceci,
Trouvez bon que je dorme aussi.

(1) Patois du bas-peuple de Paris, pour dire *mon œil*.

Fin du premier chant.

LA

GIGANTOMACHIE.

CHANT SECOND.

LA rouge amante de Céphale,
De son char où luit mainte opale,
Pleuroit et répandoit ses pleurs
Sur les herbes et sur les fleurs.
Mercure sur le haut d'un chêne,
Non sans avoir le corps en gêne,
Avoit cette nuit là gîté,
Pour reposer en sûreté,
(Car ces campagnes étoient pleines
De voleurs et de tire-laines.)
Mais voyant l'aube, il descendit
De ce très-incommode lit,
Et se guinda, quittant la terre,
Vers la région du tonnerre.
Quand dans le ciel il arriva,
Jupiter au lit il trouva
Avec dame Junon sa femme,
Qui souvent lui chante sa game;
Car souvent moins sage que fou,
Il va courir le guilledou;
D'ailleurs un très-grand personnage,
Plein d'honneur, d'esprit, de courage:
Et vraiment vous l'allez bien voir,
Car s'il n'eût bien fait son devoir
Contre Typhon et sa sequelle,
Tous les dieux en avoient dans l'aîle.
Ce Typhon avoit résolu,
S'il devenoit maître absolu,
Aux uns de leur raser les nuques,
Des autres faire des eunuques,
Et distribuer aux géans
Les déesses et leurs enfans,
Pour en faire des choux, des raves.
Mais à tous ces desseins si braves

Le succès ne fut pas égal,
Son pauvre cas alla très-mal,
Il fut battu, l'acariâtre,
Et quasi battu comme plâtre.
Jupin fit cheoir cet homme lourd,
Et frappa dessus comme un sourd;
Faisant voir, lui cassant la tête,
Que son chien n'étoit qu'une bête,
Et quant est de lui, qu'il étoit
Digne du sceptre qu'il portoit.
Mais disons par ordre la chose,
De peur que sur nous on ne glose.
Il étoit donc encor au lit,
D'où si-tôt que Mercure il vit,
Il se jetta sans robe prendre,
Tant il étoit pressé d'apprendre
S'il avoit satisfaction
De cette fiére nation.
Hé bien, dit-il, quelles nouvelles?
Sont-ils soumis, sont-ils rebelles?
Faut-il punir ou pardonner?
Faut-il se résoudre à tonner?
Grand dieu, lui dit le fils de Maye,
La chanson de daye dandaye,
Est tout ce que j'ai pu tirer
D'un, sur qui vous devez tirer
Et retirer foudre sur foudre,
Ou vous n'avez qu'à vous résoudre
D'être sans foudre, ni demi,
Bientôt pris de votre ennemi.
Pour moi, je dois une chandelle,
Pour l'avoir échappé si belle;
Il ne s'en est fallu que peu
Qu'on ne m'ait jetté dans le feu.
Après mainte niche soufferte,
Enfin ayant la bouche ouverte,
Afin de leur représenter
Ce qu'ils avoient à redouter,
Ils se sont mis, sans me rien dire,
A s'entre-regarder et rire;
Puis sur moi criant au renard,
Et quelques-uns chien de bâtard,
J'ai vu l'heure qu'après l'injure
Votre fils qu'on nomme Mercure,

Avecque sa divinité,
Alloit être au-moins souffleté.
Peut-être que dans la peur nôtre,
J'ai pris une chose pour l'autre,
Et l'oreille m'a pu corner;
Mais le fâcheux mot de berner
M'a frappé, me semble, l'oreille.
A tel mot, ce n'est pas merveille
Si votre fils n'a plus songé
Qu'à prendre vîtement congé;
Et voilà, grand dieu du tonnerre,
Tout ce que j'ai fait sur la terre.
Puissai-je avoir dans peu de tems
La gale qui dure sept ans,
Si j'ajoute ou je diminue!
C'est la vérité toute nue,
Ce que je vous dis ici d'eux,
Aussi vrai que nous sommes deux.
Il acheva presqu'en colére,
Car au visage de son pére,
Il remarquoit avec ennui
Qu'il n'étoit pas content de lui;
Mais Jupiter, comme homme sage,
N'en donna pas grand témoignage:
Il lui dit, allez déjeûner,
Et ne manquez après dîner
De donner ordre qu'on assemble
Toutes les déités ensemble,
Pour savoir d'elles tout de bon
S'il faut faire justice ou non.
Cependant Typhon dans son ame
Ne respire que fer et flame,
Et par cette légation,
Réveille son ambition.
Encélade le téméraire,
Et Mimas le plus sanguinaire
De tous ces superbes garçons,
Lui donnent d'étranges leçons.
Hà vraiment, lui dit Encélade,
Si vous souffrez telle bravade,
Puissai-je devenir nabot,
Si vous ne passez pour un sot.
Je vois bien clair dans cette affaire;
Jupiter veut vous faire taire,

Et vous voyant moine tondu
Dieu sait s'il fera l'entendu;
Mais pour moi, devant qu'on me tonde,
Je ferai périr tant de monde,
Qu'à jamais il sera jasé,
Du grand Encélade rasé.
Si Jupiter de son tonnerre
Fait quelquefois peur sur la terre,
S'il écorne quelques rochers,
S'il rompt quelques foibles clochers,
Je veux qu'il sache qu'Encélade
Sait bien planter une escalade.
Oui, je veux qu'il soit déniché
Du ciel, où l'on le voit juché,
Et que la maison étoilée
Devenant maison désolée,
Vénus, Pallas et sa Junon
Sachent si je suis mâle, ou non.
Si des Titans la fin tragique
Fait que tel affront ne vous pique,
Moi tout seul qui très-piqué suis,
Ferai voir seul ce que je puis.
Demain dans ces mêmes campagnes,
Mettant montagnes sur montagnes,
Je ferai voir à ces beaux dieux
Qu'on peut bien les battre chez eux.
Que si les Titans y manquérent,
Les dieux ne les en empêchérent;
Des dieux ce ne fut la vertu;
Mais oui bien qu'ils n'en ont point eu,
Les poltrons, qu'une peau de chévre
Fit fuir plus vîte qu'un liévre:
Mais peau de chévre ni de bouc
N'exemptera Jupin du joug;
Je veux qu'il en courbe la tête,
Ce beau dieu menace-tempête,
Dont la foudre aura beau péter
Devant qu'il me puisse arrêter.
Je n'en dirai pas davantage,
Me suive quiconque a courage,
Et quiconque n'en aura point,
Garde son moule de pourpoint.
Typhon, cette harangue ouïe,
Parut la face réjouïe,

Et puis devenant furieux,
Vomit la flamme par les yeux.
Mimas le voyant ainsi faire,
De grand aise se mit à braire.
A son braire Porphyrion,
Aux dents et griffes de lion,
Le redoutable Alcionée,
Plus méchant qu'une ame damnée,
Ephialte, Eurite et Pélor,
Athos, Céladon, Damasor,
Polibotte au groin de baleine,
Clytie, Hypolite et Paléne,
Thoon, Agrie, Gration,
Coée, Japet, Cinne, Echion,
Le grand assommeur d'ours Asie,
Almops et l'endiablé Besbie
Se mirent à faire les fous,
Et hurlans plus fort que des loups,
Firent avec mille gambades
Devant Typhon mille bravades,
Crians comme des furieux,
Vive Typhon, malheur aux dieux!
Mais tandis qu'en terre on conjure,
Jupiter qui dans le ciel jure
Pour le moins autant qu'un chartier,
Commande qu'en chaque quartier
Chacun tienne ses armes prêtes;
Puis de ses foudres et tempêtes
Faisant la perquisition,
Et trouvant la munition
Trop courte pour faire la guerre,
Fait retourner Mercure en terre,
Vers le dieu qui fait les saisons,
Pour avoir des exhalaisons,
Avec ordre, s'il n'en veut vendre,
De s'en rendre maître, et les prendre.
Le soleil dit qu'il en avoit,
Mais que déjà l'on lui devoit
D'argent une somme assez bonne,
Qu'au ciel on ne payoit personne:
Mais pourtant de tout son pouvoir
Qu'il vouloit faire son devoir;
Et bien qu'on ne les eût usées
Qu'à faire pétards et fusées,

Qu'il ne l'alloit faire [illegible]
Assez pour Jupin [illegible].
Du [illegible] amour [illegible] il [illegible]
Jusques où Jupiter [illegible],
Mercure ne fut qu'un [illegible],
Tant il vola légérement.
Là les Déités assemblées,
Du bruit de la guerre troublées,
Faisoient toutes, s'en falloit peu,
Bonne mine à fort mauvais jeu.
Aussi-tôt que Mercure ils virent,
Très-avidement ils s'enquirent
Des forces que Typhon avoit,
Et quels gens de guerre il levoit;
Et lui, tirant de sa pochette
L'extraordinaire et la gazette,
Les quitta, pour aller conter
Des nouvelles à Jupiter.
Cependant dans la grande salle
Où Jupiter son luxe étale,
Ces beaux dieux furent introduits
Sans se complimenter à l'huis;
Car entr'eux chacun et chacune
Sait son rang selon sa fortune.
Par exemple, le dieu des eaux
Précédoit celui des naveaux,
C'est-à-dire des jardinages,
Et Bacchus, celui des villages.
(Car on sait qu'il est dieu du sang.)
Enfin eux tous, selon leur rang,
S'allérent mettre à la rangette
Dessus des siéges de moquette.
Tôt après monseigneur leur roi
Les vint trouver en bel arroi:
Cupidon lui portoit la queue
D'une robe de couleur bleue;
Ses cheveux étoient retroussés,
Et joliment entrelacés
D'un fort beau ruban d'Angleterre,
Autrement ils traînoient à terre;
Dans sa main un foudre il portoit,
Non pas de ceux-là qu'il jettoit,
Car il eût trop senti la poudre,
Mais seulement un petit foudre

Qui ne portoit que douze pas,
Et souvent ne les portoit pas.
Avec lui son pére Saturne,
Vieillard sévére et taciturne,
Venoit appuyé sur sa faulx,
De peur de faire des pas faux:
Il fut placé dans une chaise
Près de son fils bien à son aise.
Enfin chacun étant entré,
Et Pallas ayant remontré
(Elle étoit du ciel chanceliére,)
De Typhon la réponse fiére,
Et comme tous ces furieux
Témoignoient d'en vouloir aux dieux,
Et qu'on savoit bien que la terre
Ne leur inspiroit que la guerre;
Que le danger étant commun,
Jupiter vouloit que chacun
Dît son avis en conscience,
Et parlât selon sa science:
A peine avoit-elle achevé,
Que le dieu Mars étant levé,
(Mars qui n'eut jamais de cervelle,)
Cria, vous nous la baillez belle,
Avec votre géant Typhon,
Et votre dessein est bouffon,
D'assembler des gens de ma taille
Contre cette vile canaille.
Devant tous les dieux je le di...
Taisez-vous, monsieur l'étourdi,
Dit Jupiter tout en colére,
C'étoit à Neptune mon frére
A parler, et non pas à vous.
Le dieu des braves fila doux,
Et se remit dedans sa place,
Faisant très-piteuse grimace.
Alors Neptune ayant toussé,
Et plusieurs crachats repoussé
Qui vouloient sortir tous ensemble,
Discourut ainsi, ce me semble.
Je ne sais pas bien sermonner;
Mais alors qu'il faudra donner,
Qu'il faudra que le Trident joue
Et que notre bras se dénoue,

Si quelqu'un me voit des derniers,
Je veux bien être des premiers
A qui ces grosses bêtes fiéres
Feront donner les étriviéres.
Or je veux donner trois avis
Qui seront, si l'on veut, suivis.
Si l'on ne veut pas, ne m'importe.
Le premier, que par chaque porte
On n'entre et ne sorte pas tant.
Le second et plus important,
Attendez, je vais vous le dire.
Il se tut. Lors chacun de rire,
Car on s'apperçut aisément
Que ce dieu du moite élément
Avoit oublié sa harangue.
Lors Jupin s'en mordant la langue,
Eh bien! quel est donc le second?
La mémoire m'a fait faux-bond,
Dit Neptune, je pense même
Avoir oublié le troisiéme;
Mais quand je m'en ressouviendrai,
Assurément je les dirai.
Ne manquez donc pas de les dire,
Dit Mome s'ébouffant de rire,
Car ces avis sont des plus beaux.
A ces mots le grand dieu des eaux
Devint rouge comme écarlatte,
Car jusqu'à se rompre la ratte
Il voyoit rire tous les dieux;
Mais Bacchus s'essuyant les yeux,
Fit cesser toute la risée,
Puis d'une parole posée,
Dont agréable étoit le son,
Harangua de cette façon:
Je veux bien que dans la taverne
Je n'entre point, qu'on ne m'y berne,
Si monsieur le peuple divin,
Faute de s'adonner au vin,
Ne passe pour sot chez les hommes,
Qui, bien plus fins que nous ne sommes,
Savent bien se donner du cœur
Par cette agréable liqueur.
Quittons, quittons là l'ambroisie,
Comme une viande mal choisie;

Et nous adonnons aux jambons,
Qui sont si savoureux et bons;
Laissons le nectar aux malades,
Aussi-bien que les limonades,
Et que l'on fasse entrer céans
Vins de Bourgogne et d'Orléans;
Et vous verrez que mes Ménades
Feront de telles algarades
A ces monstres embâtonnez,
Qu'ils en auront un pied de nez,
Et que nous aurons la victoire.
Vîte qu'on me lui donne à boire,
Dit Mome, car il a bien fait;
Et nous ferions bien en effet
De boire sans faire la guerre
Pour la simple patte d'un verre:
Outre qu'ayant toujours la paix,
Nous n'aurions la guerre jamais.
Vous ne voulez donc pas vous taire?
Enfin vous en pourrez tant faire
Que vous vous ferez souffleter,
Dit en colére Jupiter;
Mais quoi que Jupiter pût dire,
Le drôle ne s'en fit que rire,
Et Vulcain qui ne l'aimoit point,
Tirant Jupin par son pourpoint,
Lui dit tout bas, ôtant sa toque,
Sire, voyez comme il se moque.
Jupiter dit, je le vois bien,
Mais il ne valut jamais rien,
Ni lui, ni pas un de sa race.
Remettez-vous en votre place,
Et sans parler trop ni trop peu,
Apprenez-nous, grand dieu du feu,
Les moyens de donner bon ordre
A ces chiens qui nous veulent mordre.
Lors Vulcain dit: pére très-haut,
Je vous dirai tout ce qu'il faut:
Contre ces grands joueurs de quilles
Qu'on me fasse attacher des grilles
Aux fenêtres qui sont aux cieux,
Et je promets à tous les dieux
De leur en faire de si bonnes,
Que sur leurs divines personnes

On ne pourra pas avancer ;
Mais il ne faut plus s'amuser
Dans cette affaire qui nous presse,
Je ferai travailler sans cesse
A nous griller comme nonains ;
Et lors ne fussions-nous que nains,
Nous ne craindrons plus les surprises,
Et confondrons les entreprises
De ces endiablés de géans,
Pires cent fois que mécréans,
Et c'est là le nœud de l'affaire.
Mome qui ne se pouvoit taire,
Dit : ma foi ! c'est bien avisé,
Et Vulcain est homme rusé,
Car aisément par les fenêtres
Les géans se feront nos maîtres :
Ainsi quand Corbie fut pris,
On dit que quelques bons esprits
Ordonnérent qu'on fît des grilles
Pour se garantir des soudrilles
Du redoutable Jean de Vert,
Qui lors les avoit pris sans vert.
Il dit cela comme extatique,
Et dans un transport frénétique.
Jupiter qui le vit changé,
Comme quand on est enragé,
Vit bien que cette prophétie,
(Qui dans nos jours s'est éclaircie,)
Etoit l'ouvrage du destin
Qui lui causoit cet avertin.
Cependant la nuit arrivée,
Et la troupe s'étant levée,
Jupin fit signe de la main,
Et dit, l'on vous verra demain.
Chacun fit lors le pied derriére,
Et chacun dans sa chacuniére
Se retira sans faire bruit,
Qu'il étoit déjà noire nuit.

Fin du second chant.

LA

GIGANTOMACHIE.

CHANT TROISIÉME.

TANDIS que les fils de la terre
Ne songent qu'à faire la guerre,
Le dieu qui préside aux saisons
Amasse des exhalaisons.
Ces exhalaisons amassées,
Et devers l'olympe chassées,
Dérobérent le ciel aux yeux
Et l'aspect de la terre aux cieux.
Mais ce fut bien moins le dommage
Des géans, que leur avantage:
Car ayant toute cette nuit
Travaillé sans faire du bruit
A leur téméraire entreprise,
Peu s'en fallut que par surprise
Le grand Encélade sans peur,
Favorisé de la vapeur,
Ne fît aux dieux une incartade
Correspondante à sa bravade;
Ayant entassé mont sur mont,
Et tâchant d'attacher un pont
Contr'une petite fenêtre
Dont il se vouloit rendre maître,
A l'instant même qu'on l'ouvrit.
Lors dieu sait quelle peur surprit
Jupiter, qui par avanture
Faisoit cette sotte ouverture.
Qu'il me pardonne, s'il lui plaît,
Si je dis que tout dieu qu'il est,
A l'aspect de ce gros visage
Il pensa perdre le courage;
Au-moins s'écria-t-il bien fort
Miséricorde, je suis mort!
A son cri, Junon éveillée,
Vint à lui toute débraillée,

Et criant bien fort, trahison!
Eveilla toute la maison.
Sur ces piteuses entrefaites,
Deux dieux avec des escoupettes
Vinrent se joindre à Jupiter,
Qui ne faisoit que tempêter;
Criant, que l'on me donne un foudre,
Ma mêche et ma boîte à la poudre.
Enfin le foudre étant venu,
Le bras droit jusqu'au coude nu,
(Car tel étoit son équipage
Quand il vouloit faire carnage,)
Il alla d'un cœur franc et net,
Casque en tête au lieu de bonnet,
Ouvrir la maudite fenêtre,
Afin d'essayer si peut-être
Il pourroit d'un coup de sa main
Faire tomber cet inhumain.
Mais de cette fenêtre ouverte
Pensa bien arriver sa perte;
Car Encélade d'un grand tronc
D'un cédre très-grand et très-long,
Lui poussant une botte roide,
Lui fit venir la sueur froide,
Dont tout éperdu sans tirer,
Il ne fit que se retirer.
Qui n'eût cru par cette retraite
La cour céleste être défaite?
Car quand on le vit reculer,
Chacun se mit à détaler.
Lui tout seul armé de son foudre,
A demeurer se peut résoudre;
Mais le sort des armes voulut
Que le géant entrer ne pût,
La fenêtre étant trop petite;
Et cependant d'une guérite,
Buches, plâtras, cotrets, fagots
Lui vinrent tomber sur le dos,
Et puis une chauderonnée
D'eau chaude très-bien assenée,
En le brûlant, qui le croiroit,
Fit que son cœur chaud devint froid,
Dont faisant très-laide grimace,
Il fit prendre à Mimas sa place.

Mimas ne demandant pas mieux,
Prit sa place tout furieux,
Et se lançant dans la fenêtre,
Jupiter le voyant paroître,
D'un coup de foudre qu'il tira,
Tout le museau lui déchira.
En cet endroit j'oi, ce me semble,
Quelque fat, ou plusieurs ensemble,
S'étonnant de ce que Mimas
Entroit, et l'autre n'entroit pas;
Mais j'écris sur de bons mémoires;
Et s'il lisoit bien les histoires,
Il sauroit qu'un auteur écrit
Que Mimas étoit plus petit
Pour le moins de deux ou trois piques.
Mais laissons là ces beaux critiques,
Et retournons un peu là-haut
Voir comme se passe l'assaut.
Au bruit de Jupiter qui tonne,
Et du tocsin qu'au ciel on sonne,
Tous les dieux bien embâtonnés
Et très-bien intentionnés,
Conduits par Minerve la sage,
Vinrent où ce dieu faisoit rage,
Et devant qui son ennemi
Ne combattroit plus qu'à demi,
Ne songeant qu'à faire retraite,
La partie étant si mal faite;
Outre qu'il se trouvoit fort las,
Et qu'il eut peur voyant Pallas.
Il regagna donc la fenêtre,
Et Jupiter s'en rendit maître,
Criant: courage ils sont à nous,
Les infames ont peur des coups.
Après ce cri, vrai cri de joie,
Derechef sur eux il foudroie,
Et le foudre les effrayant,
Un chacun d'eux s'en va fuyant.
Lors Jupin prit la hallebarde
De l'un des archers de sa garde,
Et sur son aigle enharnaché
S'étant allégrement juché,
Suivit cette maudite engeance,
Ne respirant que la vengeance.

Les dieux à la faveur du pont,
Qui donnoit jusques au grand mont,
Sur lequel le grand Encelade
Avoit fondé son escalade,
Armés de piques et de pieux,
Suivirent le maître des dieux.
Devant eux la terreur panique,
Bien plus que des éperons pique,
Ces grands et démesurés corps,
Qui ne se souviennent alors
De leurs belles rodomontades,
De leurs discours pleins de bravades;
Et qui plus poltrons que châtrés,
Fuient à travers champs et prés
Devant le maître du tonnerre,
Sans songer à faire la guerre.
Mais ce grand dieu sage et prudent,
N'en croit pas son courage ardent,
Et l'ennemi point ne méprise,
De crainte de quelque surprise,
Bien loin de croire le dieu Mars
Qui vouloit que de toutes parts
On courût à bride abattue,
Criant après eux, tue, tue;
Et puis de son aigle il voyoit
L'ennemi qui se rallioit,
Et s'en venoit tête baissée
Réparer sa faute passée.
Sans descendre donc de cheval,
(Mais attendez, je parle mal,
Car un aigle étoit sa monture,
Comme l'enseigne sa peinture)
Sur son aigle doncques monté,
Un grand tonnerre à son côté,
Il dit ces mots, comme raconte
L'auteur nommé Noël le Comte (1).
Beaux habitans du firmament,
Je veux que maudit soit qui ment,
Si j'épargne aujourd'hui mon foudre,
Quoique j'aie fort peu de poudre,
Mais aussi, mes chers Citadins
N'allez pas faire les badins;

(1) Auteur qui, sous le nom latin de *Natalis Comes*, a fait un Traité de la Mythologie.

Ceci n'est pas une vétille,
Bien qu'il vienne d'un coup de quille.
Il y va de tous vos écus,
Et de n'être pas faits cocus
Par ces méchans, par ces infames,
Qui sur-tout en veulent aux femmes.
Vraiment nous leur en garderons,
Hà, vraiment, nous leur en ferons,
Mais ce seront de bonnes plaies,
Nonobstant leurs bois de futaies,
Et qu'ils soient tous embâtonnés
De grands arbres déracinés.
Mais j'espére à coups de tonnerre
De les casser comme du verre,
Et, si bien vous me secondez,
Je les tiens très-incommodez.
Comme il disoit ces belles choses,
Qu'on lit dans les Métamorphoses,
Messieurs les géans furent vus
De gros bâtons très-bien pourvus.
Encélade étoit à la tête,
Qui venoit comme une tempête.
Si-tôt que le dieu Mars le vit,
A courir contr'eux il se prit.
Encélade ayant fait de-même,
Le bon dieu devint un peu blême,
Non sans raison, craignant le choc
D'un géant ferme comme un roc.
Les deux camps firent des priéres,
Voyant ces deux ames si fiéres,
Ces deux braves si gens de bien
Se joindre, mais ce fut pour rien;
Car aussi-tôt qu'ils se joignirent,
Par malheur ils s'entre-craignirent;
Glaives pourtant furent tirés,
Car ils étoient trop éclairés.
L'un dit, je demande la vie;
Et l'autre, comme par envie,
Cria, je la demande aussi,
Et la noise finit ainsi.
Cela fait ils se saluérent,
Et dans leurs troupes se mêlérent,
Lesquelles aussi se mêloient,
Déjà maints durs coups y voloient,

Et Pan, d'une conque marine,
Jusques à s'en courber l'échine
Y faisoit rage de corner
Si fort, qu'on n'ouït pas tonner
Jupiter qui de son tonnerre
Avoit porté Mimas par terre;
Mais le coup n'eut aucun effet,
Sinon qu'il en fut stupéfait.
Il se releva plein de rage,
Et courant vers Pallas la sage,
Lui fit tomber un horion
Justement sur le croupion.
Pallas d'un coup de lance gaie
Lui fit une profonde plaie,
D'où sortit un large ruisseau
De sang noir comme mon chapeau.
Cependant le grand Encélade
Prit Mercure par sa salade;
Mais ce dieu d'un croc qu'il donna,
Ce grand homme desarçonna.
Là-dessus Siléne l'ivrogne,
Au gros ventre, à la rouge trogne,
Poussant sur lui son animal,
Lui fit moins de bien que de mal.
O vous, qui paroissez en peine
Du nom de la bête à Siléne,
C'étoit vrai comme le jour luit,
Un grand âne, et ce qui s'ensuit.
Or je vais vous conter merveilles
De cet âne à grandes oreilles.
Tandis qu'on est dans le combat,
Que l'on est battu, que l'on bat,
Que chacun songe à son affaire,
Ce grand âne se mit à braire,
Mais braire de telle façon,
Qu'à cet épouvantable son
Les géans se mirent en fuite,
Et les vaillans dieux à leur suite;
Mais ils ne poursuivirent pas,
Les géans allans trop grands pas;
Ils firent halte dans la plaine,
Afin de reprendre l'haleine.
Cependant un valet de pié
Du vieil Saturne estropié

Par un furieux mal de goutes,
Fit naître à Jupin de grands doutes ;
Car par un billet envoyé,
Dont le port n'étoit pas payé,
Son pére lui mandoit qu'à Rome
Il avoit appris d'un grand homme
Que les géans ses ennemis
Ne seroient jamais à mort mis,
Sans le secours et la vaillance
D'un homme d'humaine naissance :
Et que depuis Nostradamus
(Homme qui n'étoit pas camus,
Mais qui de loin sentoit les choses,
Et les connoissoit par leurs causes,)
Avoit cet avis confirmé ;
Et que s'en étant informé
D'une vieille bohémienne
Que l'on tenoit pour magicienne,
La magicienne avoit juré
Que c'étoit un fait assuré ;
Que Tirésias et Protée
Avoient même chose chantée,
Certain jour qu'il les fut trouver,
Pour certain argent recouvrer,
Qu'un laquais qu'il avoit fait pendre
Avoit eu l'audace de prendre.
Jupiter, ces avis reçus,
Voulut un peu rêver dessus,
Pour ne rien faire à la volée ;
Puis ayant Minerve appellée,
Neptune, Mercure et Bacchus,
Et Vulcain patron des cocus,
Il leur dit, leur lisant la lettre,
Qu'il ne savoit quel ordre y mettre,
Et qu'il se trouvoit confondu
Par cet avis non attendu.
Lors Minerve dit : que mon pére
Pour cela ne se désespére,
Son fils Hercule est un mortel
Si fort, si vaillant, enfin tel,
Que tout aura fort bonne issue,
Si l'on fait agir sa massue
Et son infatigable bras
Contre ces maudits fier à bras.

Cela dit, un homme de mule
Fut dépêché devers Hercule,
(J'eusse dit homme de cheval,
Mais aussi j'eusse rimé mal,
Et messieurs de l'académie
Ne me le pardonneroient mie.)
Là-dessus un dieu forestier,
Grand espion de son métier,
Sortant de la forêt prochaine,
Dit que c'étoit chose certaine
Que les géans se rallioient,
Et que Typhon, comme ils fuyoient,
Leur avoit fait tourner visage;
Qu'il venoit écumant de rage,
Suivi de grands vilains soudards,
Portans arbres au-lieu de dards.
Jupin, cette nouvelle ouïe,
N'eut pas la face réjouïe,
Puis se rassurant à demi:
Mais à propos de l'ennemi,
Ce dit-il, je ne puis comprendre
A quel sujet, sans combat rendre,
Il s'est retiré si soudain,
Fuyant aussi vîte qu'un dain.
C'est le grand âne de Siléne,
Dit alors Mercure Cylléne.
Si-tôt qu'il s'est à braire mis,
Il a chassé les ennemis.
Vraiment, dit Jupin, il mérite,
Et sa vertu n'est pas petite.
Où l'avez-vous trouvé si beau?
Lors Siléne: dans Mirebeau,
Il est de très-bonne famille,
Au-reste, d'humeur très-gentille,
Et qui dans le Mirebalais
A des fils qui ne sont pas lais.
Jupiter se mit à sourire,
Mais au fond du cœur il soupire,
Et s'il rit, c'est du bout des dents,
Vrai signe qu'il souffre au-dedans
De ce que son bruyant tonnerre
Ne suffit à finir la guerre.
Là-dessus un bruit furieux
Fit perdre la couleur aux dieux.

Ce bruit, plutôt cette tempête,
Leur ayant fait tourner la tête,
Ils dirent, dieu soit avec nous;
Car, hélas ! ils tremblérent tous.
Ils virent cet épouvantable,
Ce monstrueux, ce redoutable,
Ce grand visage de griffon,
Cet incomparable Typhon,
Affreux, par les étranges mines
De ses cent têtes serpentines,
Qui venoit avec ses cent mains
A la tête de ses germains.
Chaque main branloit une gaule,
Pour laquelle Amadis de Gaule
Auroit certes tout fait sous lui.
Le plus grand homme d'aujourd'hui
Sans avoir lunettes d'approche
N'eût pu discerner son nez croche.
De-plus cet homme sans égal
Etoit bel homme de cheval,
Etoit des plus grands politiques,
Et savant ès mathématiques.
Pour moi, je ne l'ai pas vu; mais
Allez voir *Natalis Comes* (1),
Il vous en dira davantage.
Les dieux donc, faillis de courage,
Ne surent, le voyant venir,
Quelle contenance tenir.
Jupin seul digne de sa charge,
A son foudre mit double charge,
Et s'en alla le foudroyer.
Le grand Typhon, sans s'effrayer,
Attendit ce grand coup de foudre
Qui le devoit réduire en poudre,
Et ne daignant s'en remuer,
Il n'en fit rien qu'éternuer,
A cause qu'il sentoit le souffre.
Lors tirant comme d'un grand gouffre,
De sa bouche un rot éclatant,
Ce grand rot fit du bruit autant,
Et plus même que le tonnerre,
Dont quelques dieux tombans à terre

(1) C'est le même Mythologue qu'il a nommé en françois Noël le Comte.

Pensérent se rompre le cou.
Le géant en rit comme un fou,
Et dit se tournant vers ses fréres,
Voilà de rudes adversaires.
Mars se sentant ainsi piquer,
S'avantura de l'attaquer,
L'abordant avec une hache,
Et bien couvert d'une rondache.
Typhon qui ne l'appréhenda,
Chiquenaude lui débanda
Droit au milieu de la poitrine,
Et le renversa sur l'échine.
A ce coup, qui les dieux surprit,
Et qui leur fit perdre l'esprit,
Le bon Jupin sans dire gare
Très-vergogneusement démare:
Pour son grand aigle, il prit l'essor
Où l'on ma dit qu'il est encor.
Minerve montra qu'en vîtesse
Elle égaloit une tigresse;
En un mot, tous les autres dieux
Se sauvérent à qui mieux mieux.
Typhon aimant le brigandage,
S'alla ruer sur le bagage,
Au-lieu que s'il les eut chassés,
Ils s'en alloient tous fricassés,
Mais autrement la destinée
Avoit cette chose ordonnée,
Et l'on peut dire que le vin
Sauva lors le peuple divin.
Car dans le quartier des Silénes,
Quantité de bouteilles pleines
De vin d'Orléans très-fumeux,
Aux géans, ivrognes comme eux,
Furent d'assez fortes entraves
Pour arrêter long-tems ces braves;
Outre que monseigneur Typhon
Se mit à faire le bouffon,
Ayant avalé trop d'un verre.
Cependant le lance-tonnerre,
Et tous ses gendarmes peureux,
Regardoient souvent derriére eux,
Etonnés que ces bêtes fiéres
Ne leur tailloient point de croupiéres:

Mais, hélas ! leur étonnement
Ne dura quasi qu'un moment.
Typhon, en fort peu d'enjambées,
Vit dans ses grandes mains tombées
Mesdames les divinités.
Lors Jupin de tous les côtés
Voyant sa ruine certaine,
S'enfuit dans la forêt prochaine ;
Tous les dieux en firent autant.
Typhon de rire s'éclatant,
Fit au ciel mille pétarades
Et mille plaisantes gambades,
Criant, Jupiter est sanglé,
Et je le tiens comme en un blé.
Mais bien souvent l'homme propose,
Et fortune autrement dispose.
Jupiter se faisant bélier,
Lui fit un tour de son métier.
Sa femme Junon devint vache,
Neptune un lévrier d'attache,
Mome singe, Apollon corbeau,
Bacchus un bouc, Vulcain un veau,
Pan un rat, Vénus une chévre,
Le dieu Mars un grand vilain liévre,
Diane femme d'un marcou,
Mercure cigogne au long cou.
Enfin sans changer de nature,
Les dieux changérent de figure ;
Et dans la forêt se cachans
Firent la nique à ces méchans.
Ces méchans et toute leur bande
Font dans la forêt rumeur grande,
Eux et Typhon bien étonnez
De n'y trouver qu'un pied de nez.
Typhon en fureur déracine
Le grand arbre comme l'épine,
Court la forêt de bout en bout,
Et de ses cent bras brise tout.
Cependant des dieux la brigade,
Ou bien plutôt la mascarade,
File vers le pays fertil
Qu'arrose le fleuve du Nil,
Et Typhon, confondu, s'afflige
De n'en trouver aucun vestige ;

Mais bientôt il les reverra,
Et trop tôt, car il en mourra.
Vous verrez dans ces Chants qui suivent
Comme mal meurent qui mal vivent.

Fin du troisième chant.

LA
GIGANTOMACHIE.
CHANT QUATRIÉME.

IL étoit entre chien et loup,
Lorsque Jupiter fit son coup,
Et changea les divines têtes
En autant de terrestres bêtes.
Ces dieux affligés et dolents
A cheminer ne sont pas lents,
Ils vont du pied comme des Basques,
Et ni plus ni moins que des masques
Qui viennent de perdre un Momon,
Ne s'entre-disent rien de bon:
Mais l'œil triste et la tête basse,
S'éloignent d'où la tope-masse
Leur a donné mortel échec,
Mettant leurs pochettes à sec.
Ces pauvres dieux masqués de même,
L'œil pleurant et la face blême,
De se voir ainsi débellés
Par ces colosses rebellés,
Avoient perdu le mot pour rire,
S'entre-regardoient sans rien dire,
Chacun traversant les guérets,
Faisant à part mille regrets,
Tant de se voir sans nulles bottes
Patrouiller au milieu des crottes,
Que de leur bagage perdu,
Qui ne leur sera point rendu.
Enfin si bien ils cheminérent,
Et si bien les pieds ils menérent,
Qu'un matin ils virent les eaux
Du fameux fleuve à sept canaux.
A l'aspect des eaux souhaitées,
Toutes les déités crottées
Ralentirent un peu leurs pas,
L'ennemi ne les suivant pas:

Et puis Jupin chargé de laine,
Commençoit à manquer d'haleine,
Et n'alloit plus que d'un gigot,
Ayant une épine à l'ergot,
Qui le contraignit de se rendre,
Et se coucher sur l'herbe tendre :
D'où tôt après s'étant levé,
Après avoir un peu rêvé,
Il fit en grec cette harangue,
Que je vous donne en notre langue.
Hélas ! mon dieu, que dira-t-on,
De Jupin devenu mouton ?
Et que diront de nous les hommes
Du piteux état où nous sommes ?
O mes bons amis travestis,
De grands nous voilà bien petits !
Mais dessus nous la destinée
Ne sera toujours acharnée ;
Nous voilà tantôt dans Memphis,
Où je ferai trouver mon fils :
Et d'où, comme d'une embuscade,
Nous irons donner camisade
Au rebelle malicieux
Qui nous croit être dans les cieux.
Cependant il faut que Mercure
Change vîtement de figure,
Et que dérobant en passant
Quelqu'habit à quelque passant
(Car entrer tout nud dans la ville,
La chose seroit incivile,)
Il s'en aille nous acheter,
Quelque argent qu'il puisse couter,
De quoi nous mettre en équipage.
Le dieu Mercure à ce langage,
Sans répondre, ni barguigner,
Sans aussi se décigogner,
Vers la ville prit sa volée ;
Puis voyant certaine assemblée
D'hommes nuds qui le long du Nil
Cherchoient des nids de crocodil,
Il s'en alla l'aile baissée,
Comme une cigogne lassée,
S'asseoir auprès de ces gens-là.
Eux alors crians, prenons-la,

Coururent après la cigogne.
Le Dieu tant soit peu d'eux s'éloigne,
Feignant toujours d'être bien las ;
Puis soudain tournant sur ses pas,
D'un de leurs habits il s'empare,
Et très-joyeusement s'en pare,
Se faisant voir au lieu d'oiseau,
Un très-honnête damoiseau.
Toute la troupe bâtonnée,
De ce grand prodige étonnée,
S'enfuit, et Mercure vêtu,
Suivit un grand chemin battu,
Qui le mena droit à la ville,
Où bientôt comme très-habile
Chez un juif, Isaac appellé,
Il changea son habit volé,
Et dressa tout son équipage,
Pour des perles qu'il mit en gage.
C'étoit le collier de Vénus,
Qui lors habilla les dieux nuds :
Enfin pour abréger mon conte,
Si long déjà que j'en ai honte,
Il acheta d'Abnelcao,
Ecuyer du roi Pharao,
Un fort beau mulet de voiture,
Animal de grande stature.
Cela fait, faute de valet,
Touchant devant lui son mulet,
Et par fois lui montant en croupe,
Il alla retrouver sa troupe :
Il distribua promptement
A chacun son habillement.
Les dieux aussi-tôt se vêtirent,
Et joyeusement le suivirent.
Il les mena droit à l'écu,
Dont l'hôte étoit un peu cocu,
Sa femme étant un peu coquette,
Qui certes fut bien satisfaite
De voir chez elle ces beaux dieux,
Si bien faits et si gracieux.
Or comme le gousset des hommes,
Au-moins de ce siécle où nous sommes,
Put le plus souvent un peu fort,
Et quelquefois plus qu'un rat mort ;

Il étoit des dieux au contraire,
Leur gousset ne faisoit que plaire,
Et leur aisselle n'exhaloit
Qu'odeur qui le nez consoloit.
Cette odeur inaccoutumée
Avoit sa maison parfumée,
Et le quartier l'étant aussi,
Chacun se disoit: qu'est ceci?
Enfin cette vertu céleste
A tout Memphis fut manifeste,
Et comme gens venus de loin,
Qui sentoient bien fort le benjoin,
Et même quelqu'odeur meilleure,
A l'écu faisoient leur demeure.
Or un jour qu'ils étoient sortis,
Ils furent des grands et petits
Regardés par grande merveille;
On s'entre-disoit à l'oreille
Ce qu'on pensoit que Jupin fût,
Mais sans jamais donner au but.
Enfin, selon la voix publique,
Que lors chacun crut sans replique,
Ils furent des Egyptiens
Estimés des comédiens,
Quoiqu'à la plupart cette bande
Parût et trop riche et trop grande.
Or je pense avoir oublié
Que Jupin avoit envoyé
Querir le vaillant fils d'Alcméne,
Et qu'il se trouvoit bien en peine
De ce que huit jours attendu,
Il ne s'étoit encor rendu
Auprès de monseigneur son pére.
Cela le mettoit en colére:
Outre que la fuite des dieux
L'avoit rendu capricieux.
Enfin un jour de la fenêtre
Il vît de loin son fils paroître.
Il courut à lui comme un fou,
Et pensa se rompre le cou.
Le grand Amphitryoniade
Lui fit profonde genouillade,
Puis, aux bras dessus, bras dessous,
Aux, comment donc vous portez-vous?

La troupe des dieux et déesses
Lui vinrent faire des caresses.
Lors les dieux si bons et si beaux
Furent vus pleurans comme veaux,
Quoiqu'au beau milieu de la rue,
Où la foule s'étant accrue
De ceux qui les considéroient,
Et qui Jupiter admiroient,
Car il avoit repris la mine
Du dieu qui dans le ciel domine;
Et les autres dieux l'imitans,
Avoient les museaux éclatans:
Jupiter fit une grimace
Qui fit peur à la populace.
Lors quelqu'un dit quittant ce lieu,
C'est, je me donne au diable, un dieu,
Je le connois à l'encollure,
Et mieux encor à son allure,
Car il ne va pas comme nous,
Mais seulement glisse tout doux
Comme l'on fait dessus la glace.
Ce bruit courut de place en place,
De carrefour en carrefour,
Et parvint vers le point du jour
Jusqu'aux oreilles du grand-prêtre,
Qui très-curieux de connoître
Si l'on disoit la vérité,
Tout-à-l'heure bien assisté
Des plus apparens de la ville,
Troupe très-honnête et civile,
S'en alla trouver Jupiter,
Afin de le complimenter;
Lui portant mainte chose exquise,
Dont cette région se prise;
De vrai baume quatre poinçons,
Du Nil quantité de poissons,
Environ deux cent crocodilles,
Vingt ichneumons, cinq cent anguilles,
Trois hippopotames privés
Et deux paires de gants lavés.
Puis sachans qu'il étoit en guerre,
Ils offrirent encor leur terre,
Et s'il vouloit dans leurs états,
De faire lever des soldats.

Ce fier leur dit en récompense,
Qu'il leur vouloit donner dispense
D'être, s'ils vouloient, gens de bien,
Et sans qu'il leur en coûte rien:
Qu'ils seroient exempts de vermine,
De peste, de guerre et famine,
Et que leur femme tout de bon
Ne leur feroit jamais faux-bon.
Cependant le pauvre Mercure,
Contre sa divine nature,
Ne fit ce jour-là que pester;
Car le sévère Jupiter
L'envoyoit pour avoir nouvelles
Du dessein qu'avoient les rebelles,
Voulant se mettre sur leurs pas
Alors qu'ils n'y penseroient pas.
Il part, il revient et rapporte
Que Typhon avoit fait en sorte
De mettre Osse sur Pélion,
Et disoit, fier comme un lion,
Que bientôt, malgré le tonnerre,
Madame sa mére la terre,
Verroit ses enfans dans les cieux,
A la barbe de tous les dieux.
La nouvelle étoit véritable,
Car cet escadron redoutable,
Après avoir en vain cherché
Son ennemi trop bien caché,
Etoit retourné sans remise
A sa téméraire entreprise,
Et sur les morceaux concassés
Des monts l'un sur l'autre entassés,
En avoit déjà planté d'autres,
Bien plus grands que ne sont les nôtres.
A cela Jupin dit: il faut
Battre le fer quand il est chaud.
Hercule à qui la main démange,
Enrage déjà qu'il ne mange
Le grand Typhon à belles dents;
Les autres ne sont moins ardents,
Car d'Hercule le fier langage
Leur avoit haussé le courage.
Enfin par un beau samedi,
Des grands dieux l'escadron hardi

Alla remonter sur sa bête,
Chacun ayant l'esprit en fête,
Présage du succès heureux
Que ces courages généreux
Devoient avoir en Thessalie.
A moi seroit grande folie
De rapporter exactement
Quel fut leur acheminement :
Vous suffise qu'ils arrivérent
Près des géans, qu'ils se campérent;
Et que Jupiter et son fils,
(De tonnerres faits à Memphis
Il avoit plein une charrette)
Allérent la nuit sans trompette,
D'un foudre qui tout entamoit,
Réveiller le chat qui dormoit.
Ce chat étoit, ne vous déplaise,
Typhon qui dormoit à son aise,
Pensant bien de son échafaut
N'avoir plus à faire qu'un saut
Jusques au trône de l'Olympe.
Mais bien bas cheoit qui trop haut grimpe,
Comme ceux qui ceci liront,
Dans une page ou deux verront.
A ce fracas épouvantable,
Typhon le géant redoutable
Sauta du lit en caleçons,
Et tous ces grands mauvais garçons
Quittérent bientôt la paillace,
Et, bien peu s'en fallut, la place;
Mais leur frére les rassura,
Qui tant que cette nuit dura
Voulut qu'on se tînt sous les armes,
Pour faire la nique aux alarmes.
Tout aussi-tôt que le jour vint,
A la hâte conseil il tint.
Typhon leur reprocha la crainte
Dont ils avoient eu l'ame atteinte
Au bruit qu'avoit fait Jupiter,
Et dit qu'on ne devoit douter
Du succès de leur entreprise,
Puisque l'ennemi par surprise
Ayant dessus leur camp tiré,
N'avoit autre chose opéré

Que donner nouvelle assurée
Que dedans la voûte azurée
Les dieux s'étoient allés cacher ;
Qu'il les en falloit dénicher ;
Que pour cet effet Encélade
Iroit hasarder l'escalade,
Soutenu de Porphyrion,
D'Athos, d'Asie et d'Echion,
Et de cent, partie armés d'arbres,
Partie aussi jettans des marbres.
Typhon avoit bien raisonné,
Mais il n'avoit pas deviné
Que ce méchant coup de tonnerre
Etoit stratagême de guerre,
Pour faire croire aux conjurés
Que les dieux s'étoient retirés
Dedans leur céleste demeure.
Ils le crurent à la malheure ;
Mais de leur superbe échafaut
Jupin leur fit prendre le saut ;
Et contraignit de faire gille
Le grand Typhon jusqu'en Sicile,
Où de dessous le mont Ætna
Pu sortir du depuis il n'a.
Ce jour-là n'eut rien de notable,
Sinon que sans quitter la table,
Ce grand Typhon et ses consors
Se remplirent si bien le corps,
Que cependant le fils d'Alcméne
Reconnut tout leur camp sans peine.
Cependant les dieux dans les bois
Etoient cachés en tapinois.
Pour Mars enragé de se battre,
Il fallut le tenir à quatre,
Dont Jupin bien fort s'offensa,
Et quasi deux fois le cassa ;
Mais Vénus, la mére d'Ænée,
Fit que sa faute pardonnée,
Jupiter rien n'en témoigna,
Et le voyant le bienveigna.
L'autre chant vous apprendra comme
Fut occis Typhon le pauvre homme,
Et sous un mont ensulphuré
Etroitement claquemuré.

Fin du quatriéme chant.

LA

GIGANTOMACHIE.

CHANT CINQUIÉME.

MUSE qui régis le comique,
Viens à moi de grace et me pique;
Viens du son de ton flageolet
Me rendre l'esprit tout follet.
Vainement je songe et resonge,
Et mes pauvres ongles je ronge,
Sans pouvoir de mon froid cerveau
Tirer le moindre vermisseau.
Viens-en vîte fondre la glace,
Afin que vîtement j'en fasse.
Fais-moi bien décrire en beaux vers
Les horions et les revers
Qu'en ce combat les dieux donnérent,
Où si bien les mains ils menérent,
Que les géans et leur grand chef
Furent défaits par grand méchef;
Comme Typhon au-lieu d'asyle,
Trouva sa mort dans la Sicile,
Où certain mont assommé l'a,
Et contraint de demeurer là.
En récompense je te voue
Un masque qui fera la moue,
Et le sacrifice plaisant
D'un petit singe mal-faisant.
Courage, mon feu se rallume,
Çà mettons la main à la plume,
Et du rude culebutis
De ces grands hommes mal-bâtis
Faisons une gaie peinture,
Qui ne sente point la torture,
Et les maux que malgré mes dents
J'ai ressentis depuis six ans.
Holà, petit faiseur de carmes,
Qu'a-t-on à faire de vos larmes?

Finissez votre lay plaintif
Sans faire ici tant du chétif.
Cette même nuit qu'Encélade
Devoit planter son escalade,
Jupin et son fils déguisés
En deux marchands dévalisés
Qui redemandent leurs besognes,
Cachans bien leurs divines trognes,
Allérent au camp ennemi
Voir s'il n'étoit point endormi.
Par les feux allumés qu'ils virent
Et par le bruit qu'ils entendirent,
Jupin vit bien qu'au lendemain
Il faudroit agir de la main.
Tôt après ce grand roi du monde,
Armé du tonnerre qui gronde,
Et son fils, ce grand fier-à-bras,
Ayant sa masse sur son bras,
Virent aisément les rebelles
Qui montoient au ciel sans échelles,
Comme l'Olympe blanchissoit
Et l'aurore la nuit chassoit.
Lors Jupiter joua du foudre,
Et mit leurs montagnes en poudre.
(Il étoit tireur très-adroit,
Et son foudre six coups tiroit.)
Sur ces montagnes foudroyées,
Comme menu poivre broyées,
Ces grands hommes à demi-morts
Impriměrent leurs vastes corps;
Aucuns comme en un cimetiére
Demeurérent dans la poussiére;
Aucuns étourdis seulement,
N'y demeurérent qu'un moment.
Après cette mortelle aubade,
Les grands dieux de leur embuscade
Vinrent avecque de grands cris,
Autant qu'auroient fait des esprits,
Effrayer la giganterie:
Et lors commença la fûrie.
Lors fit merveille de péter
Le tonnerre de Jupiter.
A la faveur de ce tonnerre,
Alcide, vrai foudre de guerre,

A chaque coup quelqu'un abat,
Et met plusieurs hors de combat.
Enfin finit la destinée
Du redoutable Alcionée,
De sa masse l'écarbouillant,
Et de son sang noir barbouillant,
Le museau crotté de sa mére,
Ce qui lui fit douleur amére.
Des occis il fut le premier,
Mais il ne fut pas le dernier
De ceux dont le vaillant Alcide
En ce combat fut l'homicide.
Bacchus fait des exploits divins,
Se trouvant lors entre deux vins,
Son thyrse environné de lierre,
Va brisant tout comme un tonnerre.
Les Ménades suivent leur chef
Ayant aussi du vin au chef,
Et de leurs grands coups scandalisent
Maints géans qu'elles cicatrisent.
Apollon le tireur adroit,
D'Ephialte créve l'œil droit,
Hercule lui créve le gauche:
Mercure de son sabre fauche
Les jambes de Porhyrion;
Mimas d'un puissant horion
Fait sauter à Mars la rondache;
Mars lui répond d'un coup de hache,
Et le fend malgré son écu
Depuis la tête jusqu'au cu.
Atropos fit tomber Pallêne
D'un coup de quenouille dans l'aine,
Et Clotho lui mit promptement
Un fuseau dans le fondement.
Enfin les dieux faisoient merveilles
A bien donner sur les oreilles
De leurs superbes ennemis,
Deux ou trois desquels à mort mis,
Leur faisoient facilement croire
Que le ciel auroit la victoire.
Mais ceux qu'on croyoit foudroyés
Lorsque les monts furent broyés,
Vinrent faire tourner la chance,
Ou du-moins dresser la balance

Qui lors devers les dieux penchoit,
Car Eurite le pied lâchoit:
Eurite qui cette journée,
Plus d'une preuve avoit donnée,
D'un grand arbre fait comme un dard,
Qu'il étoit valeureux soudard,
Il en étoit à la parade,
Alors que survint Encélade,
Suivi de tous ces furieux
Qui venoient de manquer les cieux.
Cet enragé, du tronc d'un chêne,
Entama le flanc à Siléne,
Et lui cassa du même coup,
Malheur qui l'affligea beaucoup!
Une bouteille grande et belle
Pendante à l'arçon de la selle.
Lorsqu'il vit couler son vin blanc,
Qu'il regretta plus que son sang,
Il demeura comme stupide,
Et sans l'assistance d'Alcide,
Encélade qui redoubloit,
Très-assurément l'accabloit.
Lors on vit monter et descendre
Maint dur coup sur mainte chair tendre;
Lors maint beau corps par grand péché
Fut très-cruellement haché;
Lors mainte déesse foulée
Maudit mille fois la mêlée.
Cependant que faisoit Typhon
Avec son grand nez de griffon?
Hà! vraiment je veux vous le dire.
Il ne s'amusoit pas à rire,
Il se battoit contre Jupin,
En chaque bras avoit un pin,
De chaque bras faisoit la roue,
Et faisoit à Jupin la moue;
Car toujours quelque bras paroit
Autant de coups qu'il lui tiroit.
Jupin en maudissoit sa vie;
Enfin aveuglé de l'envie
De venir de son homme à bout,
Il voulut hasarder le tout,
Et s'approcha branlant un foudre,
Pensant bien le réduire en poudre.

Mais un furieux moulinet
Lui brisa son foudre tout net ;
Et comme il vouloit en reprendre,
Typhon eut le tems de s'étendre
Et de le saisir au collet,
Le traitant de maître à valet,
Lui donnant mille croquignoles,
L'outrageant de mille paroles,
Dont le pauvre dieu mal-mené
Eût voulu lors être damné.
Des grands dieux par cette nouvelle
Se troubla bien fort la cervelle,
Outre que ces maudits géans
Les alloient fort endommageans.
Mercure et le vaillant Alcide
Y coururent à toute bride ;
Et Mercure voulut ruser
Avant que de la force user,
Prenant toute la ressemblance
D'Hébé la dame de Jouvence,
Pour laquelle ce dieu savoit
Que Typhon grand amour avoit.
Typhon courant à sa maîtresse,
Laisse cheoir Jupin qui se dresse,
Et qui voyant qu'il talonnoit
Hébé qui toujours s'éloignoit,
D'un petit tonnerre de poche
Lui frêle toute la caboche ;
Puis Hercule d'un grand revers
L'ayant fait tomber à l'envers,
Ces trois dieux sur lui chamaillérent,
Et ses cent bras lui mutilérent.
Jupiter vouloit l'achever,
Mais Iris qui le vint trouver,
Lui dit que la troupe céleste
Etoit en danger manifeste,
Et qu'il la falloit secourir :
Et lors Jupiter de courir,
Laissant le géant sur la place,
Tremblant et froid comme la glace.
Il trouve, en arrivant, les siens
Las et recrus comme des chiens,
Qui tout le long d'une journée
Ont quelque biche mal-menée.

Mais à sa voix on reprend cœur,
Le vaincu devient le vainqueur;
L'ennemi recule et s'étonne,
Ce dieu sur lui tonne et retonne,
Et ses deux fils suivant ses pas,
Montrent bien qu'ils ne dorment pas.
Le grand Alcide à coups de masse
Assomme, renverse et fracasse;
Mercure de ses moulinets,
Coupe plusieurs membres tout nets.
Enfin tous les dieux firent rage.
Vénus y montra son courage,
Et d'un géant pris au collet
Par Mars son très-humble valet,
D'une épingle entama la fesse,
Criant, j'ai peur qu'il ne me blesse;
Et Mars, d'un grand estramaçon,
Acheva ce pauvre garçon.
Ensuite Hercule tue Eurite,
Pan, Thoon: Mercure, Hypolite;
Lequel mourut bien irrité,
Car il n'avoit jamais été
Mis à mort jusques à cette heure.
Mimas ayant à la malheure,
Occis par grande trahison,
Du vieil Siléne le grison,
Mars d'une profonde blessure
Fit voir le jour à sa fressure.
Athos tomba sous l'espadon
Dont jouoit le dieu Cupidon.
Diane fit mourir Asie.
Thoon ayant Junon saisie,
Fut par Vulcain et par Cérès
Tué de son propre cyprès.
Pallas au furieux Pallante,
Montra bien qu'elle étoit vaillante,
Le tuant de deux coups d'estoc;
Ensuite elle soutint le choc
Que lui vint donner Encélade;
Et d'une grande coustillade
Lui faisant ouverture au flanc,
Lui tira l'ame avec le sang.
Neptune du grand Polibote
Ayant évité mainte botte,

Le fit cheoir d'un coup de trident,
Et puis l'acheva d'un fendant.
Ceux-là morts, tous ceux qui restérent
Le combat plus ne contestérent;
Qui çà, qui là, chacun s'enfuit,
Et chaque dieu quelqu'un d'eux suit.
Enfin ceux qui fuient et suivent,
Courans à qui mieux mieux, arrivent
Droit où Typhon avoit été
Par Jupiter si bien frotté;
Mais ce furieux personnage
N'avoit pas perdu le courage;
Il étoit depuis un moment
De son long étourdissement
Réveillé secouant l'oreille.
Alors on vit une merveille,
Car il fit plus avec ses piés,
Que ses bras non estropiés
N'eussent fait dedans la bataille;
Il appella les siens canaille,
Et se mêlant parmi les dieux,
En blessa les plus furieux.
Lors aux géans revint l'audace,
Au cœur des dieux revint la glace;
Et n'eût été que Jupiter
Eut crédit de les arrêter,
Ces pauvres dieux sans aucun doute
S'en alloient mis en vauderoute,
S'en alloient être déconfis.
Mais Jupin et son vaillant fils
Au-devant de Typhon allérent,
Et de deux côtés l'attaquérent.
Il s'en épouvantoit fort peu,
Mais se voyant couvert de feu,
Et sentant les coups de massue,
Il n'espéra plus bonne issue
De son combat mal entrepris;
Et lors, la crainte d'être pris
Lui faisant montrer les postéres,
Il s'enfuit suivi de ses fréres;
Et Jupiter de foudroyer
D'un long tonnerre à giboyer,
Dont Phlégre put encore le soufre
Qu'il exhale par plus d'un gouffre.

Cependant Typhon arpentoit,
Et de lieue en lieue sautoit
Si vîte, que de Thessalie,
A passer jusqu'en Italie,
Il ne fut quasi qu'un moment,
Tant il courut légérement.
Jupiter à grands coups de foudre
Fait tout ce qu'il peut pour le moudre,
Et de terre en terre le suit.
Enfin ce malheureux s'enfuit
Se cacher dedans la Sicile:
Mais ce lui fut un pauvre asyle;
Jupiter d'Ætna le couvrit,
Et comme au trébuchet le prit.
Depuis, les feux que la montagne
Vomit souvent sur la campagne,
Furent crus les soupirs ardens
De Typhon enfermé dedans.
Ainsi presque toujours le vice
A la fin trouve son supplice,
Et jamais la rebellion
N'évite sa punition.
Tous les autres fils de la terre
Furent détruits par le tonnerre,
Et servirent en divers lieux
De trophée au maître des dieux.
Et moi je mets fin à mon conte,
Tiré du sieur Noël le Comte.

Fin du cinquiéme et dernier chant, et du tome cinquiéme.

